

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME I[er].

JANVIER 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

MICAËLA.

I.

Jamais mort de souverain et de conquérant ne remua aussi profondément l'Europe que celle de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, tombé sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, dans toute la force de l'âge et de la puissance. Jamais à tant de craintes ne succédèrent tant d'espérances; jamais héritage n'ameuta autour de lui plus de prétendans insatiables, lâches vautours abattus sur le cadavre du lion bourguignon pour s'en disputer les lambeaux.

Cette riche proie n'avait d'autre gardien qu'une jeune fille de vingt ans, Marie de Bourgogne, unique enfant du héros mort. Un mot de cette jeune fille pouvait doubler le pouvoir et les forces du plus puissant monarque, ou porter au premier rang le plus chétif des princes de la chrétienté. Cette alliance était donc devenue l'objet et le but de toutes les intrigues et de toutes les ambitions. Chacun mettait en jeu ses moyens d'influence; chacun se hâtait de faire valoir ses droits. On comp-

tait les royaumes et les provinces auxquels on commandait, les trésors que l'on tenait en réserve, les soldats que l'on avait sous les armes. La seule chose dont les prétendans ne s'inquiétassent guère, c'était de plaire à celle de qui toute décision dépendait.

Ceux qui spéculent sur les affaires politiques comptent trop sur les calculs abstraits, et pas assez sur les passions réelles. Voilà pourquoi les savans et les professeurs en matière gouvernementale sont généralement de grands niais.

Pendant que la jeune Marie, duchesse de Bourgogne, comtesse de Flandres, de Brabant, de Hainaut, et de tant d'autres pays, pleurait sincèrement la mort de son glorieux père, au fond de son château de Gand, la noblesse et le peuple de Flandres, qui s'étaient arrogé eux-mêmes la tutelle de leur jeune souveraine, se formaient tumultueusement en États et se constituaient juges pour elle du choix à faire parmi les alliances proposées. Tantôt ces États se réunissaient dans l'hôtel municipal de Gand; tantôt c'était la place du marché de la ville qui servait de salle d'audience et de discussion, afin que le peuple pût rendre justice à l'intégrité de ses élus.

Un de ces jours-là, il y avait une foule immense sur la place du marché appelé *des Vendredis*. Quelques membres des États, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à la municipalité gantoise, se dirigeaient processionnellement, sur la place que nous venons de nommer, vers des tribunes préparées pour les recevoir. Les cloches des églises sonnaient à merveille; les tambourins retentissaient de roulemens sourds, et les crieurs jurés de la ville faisaient leur cri, annonçant à chaque carrefour la réunion qui avait lieu.

On vit d'abord défiler les échevins du premier banc, appelé le banc de la *Keure*, avec leurs longues robes fourrées d'hermine, et à leur tête le premier échevin, Adrien de Raveschoot, chevalier, suivi de monsieur Lievin de Pottere, de maître Bonvoisin, et de leurs dix autres collègues. Après eux venaient les *Parchons*, ou échevins du second banc, aussi au nombre de treize, et entremêlés de gentilshommes et de bourgeois. Puis marchaient à leur suite les baillis de Tenremonde, d'Alost, d'Audenarde, de Bruges et de Courtray; Adrien Vandenverre, bourgeois notable, *Amman* de Gand, le *Water-grave*,

ou comte des eaux. Le cortége était fermé par les doyens des métiers et par des groupes de bourgeois, la salade en tête et l'épée au côté, costume que quittaient rarement alors les habitans des villes, et particulièrement ceux des Flandres.

Lorsque chacun eut pris place, après une harangue de messire le premier échevin de la *Keure*, sur l'excellence de la noblesse, auquel répondit vertement, au nom du peuple, l'un des doyens des métiers, on tomba d'accord sur la limitation des pouvoirs de la jeune duchesse, qui ne devait gouverner à l'avenir que par les États, et non par le caprice de ses favoris. Le point principal qui réunit l'unanimité des suffrages fut le prochain mariage de Marie. Les prétendans à la main de l'héritière de Bourgogne furent invités à faire valoir leurs titres par eux-mêmes ou par leurs procureurs.

Au premier appel des trompettes, un vieillard d'une physionomie fière s'avança devant l'estrade des échevins. Il était vêtu d'une robe de velours cramoisi pendante jusqu'à terre, et les manches ouvertes. Ses épaules étaient rembourrées de gros maheutres, selon la mode de ce temps, et autour de son cou s'enroulaient plusieurs chaînes d'or d'un grand prix. Sur sa tête vénérable il portait un bonnet de velours d'un quartier et demi de hauteur, et les poulaines de ses souliers attestaient par leur longueur démesurée la noblesse de son origine. Ses pages, au nombre de douze, l'escortaient sur deux files. Deux d'entre eux soutenaient son pennon et sa couronne ducale, posée sur un coussin brodé d'or.

— Je suis le duc de Clèves, comte de la Marck, dit le vieillard. C'est pour mon fils, Jean de Clèves, que je demande la main de mademoiselle Marie de Bourgogne. Si c'est à la naissance que vous accordez le don que je sollicite, aucune maison royale ne peut me disputer mes droits.

— Vos droits sont constans, s'écrièrent les nobles.

Le peuple rit et siffla.

Après le duc de Clèves, les hérauts annoncèrent le comte de Rivières, seigneur de Scales, frère de la reine d'Angleterre.

— Oh! oh! hurla le peuple, un simple comte pour notre duchesse. Il n'est pas assez noble; offrez-nous mieux. Par saint-

Bavon, notre grand saint, nous ne pouvons donner notre duchesse à un comte. A d'autres! à d'autres!

Le procureur du duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre, n'eut pas meilleur succès pour son maître que le comte de Rivières pour lui-même. Son apanage fut trouvé trop pauvre.

Les trompettes sonnèrent de nouveau, et un homme de maintien commun et grossier, quoiqu'il fût vêtu de fin velours de Lyon des pieds à la tête, et escorté de plusieurs serviteurs portant sur leurs hoquetons un écusson d'armoiries surmonté d'une couronne de comte, s'avança tout près du banc des Échevins.

— Pâques-Dieu! dit-il en repoussant ceux qui s'opposaient à son passage, il ferait beau voir que ces figures de Flandres prétendissent avoir le pas sur moi!

— Dites vos noms et qualités, interrompit messire de Raveschoot, premier échevin de Gand.

— Ma mission ici, poursuivit le nouveau venu, n'a pas pour but un mariage. Celui qui m'envoie a bien d'autres affaires à trousser sur ma foi! Pourtant je prends sur moi la demande, assez sûr des faveurs de mon maître pour croire qu'il ne me désavouera pas.

— Oh! fit la foule, quel peut être celui-ci, pour parler de la sorte devant messeigneurs les échevins?

— Sans doute quelque duc de la lune, car il en pleut partout pour insolenter et tourmenter le pauvre peuple.

— Votre nom? répéta messire de Raveschoot.

— Olivier, comte de Meulant.

En prononçant ces mots, l'orateur posa le poing sur sa hanche pour se donner une attitude convenable à son rang; mais il prit le grotesque pour le sublime, et sa ridicule contenance déchaîna dans l'assemblée une tempête de rires et de moqueries. Tout le monde s'interrogeait et personne ne pouvait se dire quel était ce fameux comte Olivier de Meulant qui venait demander pour son maître la main de la plus noble et de la plus riche héritière de l'Europe.

Quand le tumulte fut un peu apaisé :

— Au nom de qui faites-vous la demande? dit la voix du premier échevin.

— Au nom du dauphin de France, répéta l'envoyé en souriant à son tour à ces bouches béantes.

— Donc vous êtes....

— Ambassadeur du roi Louis XI, duquel, si je ne me trompe, vous devez avoir entendu parler.

Le nom terrible de Louis XI, jeté ainsi à la face de ces railleurs, les décontenança un moment; il y en eut même qui soulevèrent leurs bonnets, moins par respect que par crainte. Mais ce calme apparent ne fut pas de longue durée, car un jeune homme haut et fort, s'approchant dudit comte de Meulant, lui frappa familièrement sur l'épaule, en criant :

— Ne reconnaissez-vous pas, mes bons amis, votre compatriote, Olivier-le-Dain ou le Diable, barbier ordinaire du roi de France, et son négociateur pour aujourd'hui. Au lieu d'un rasoir il a mis une épée à sa ceinture, et de son plat à barbe il a fait un écusson. Gare à vous, messieurs les Gantois! par le choix de son ambassadeur, je juge que le roi Louis en veut à vos mentons.

Deux éclairs étincelèrent dans les caves orbites des yeux d'Olivier-le-Dain, ses dents se choquèrent avec rage, et il porta la main à son poignard. Mais la réflexion venant presque aussitôt tempérer cet élan d'imprudente fureur, il jugea plus à propos de ne pas engager avec ce jeune et redoutable antagoniste, une querelle qui n'eût pas tourné à son avantage.

— Pâques-Dieu, dit-il, monsieur Christians, auriez-vous aussi des prétentions à la main de mademoiselle Marie de Bourgogne?

— Pourquoi pas? répondit le jeune homme. Ne suffirait-il pas que je fusse agréé par cette charmante duchesse, la perle incomparable des héritières, le lis sans tache du jardin de la beauté?

— Tout doux, mon maître, repartit le barbier de Louis XI. Messeigneurs les échevins de Gand ne sont nullement de votre avis sur ce point.

— Qu'importe, s'ils refusent la main à celui qui aura conquis le cœur?

— Très bien, fit un groupe de compagnons des métiers. Mais la main et le cœur se sont déjà donnés ensemble.

— A qui donc, s'il vous plaît? demanda le jeune homme.

— Je vois que vous êtes étranger, dit un vieux bourgeois en se penchant à l'oreille de Christians. Il ne convient pas de parler ainsi de notre duchesse, que les États de Flandres ont destinée à monseigneur Adolf de Gueldres, à cette heure au palais occupé à courtiser mademoiselle Marie, sa future femme.

— Pardonnez-moi, monsieur, je suis un gentilhomme allemand, peu fait encore aux usages de votre contrée. Mais retenez bien ce que je vous dis ici. Jamais monseigneur Adolf de Gueldres ne deviendra l'époux de mademoiselle Marie; un autre, qui le vaut bien, a juré de le supplanter auprès d'elle.

— Ce ne sera pas vous du moins, messire Christians, interrompit Olivier-le-Dain, dont l'oreille exercée à saisir les moindres bruits n'avait pas laissé échapper une seule des paroles prononcées par le jeune gentilhomme. On sait, d'ailleurs, qu'un autre amour vous tient en éveil. Regardez là-bas, et dites si les beaux yeux qui passent en ce moment à l'autre extrémité de la place, n'occupent pas le rang suprême dans l'ordre de vos méditations.

Le bras du comte de Meulant était dirigé vers un groupe qui offrait le coup d'œil le plus bizarre, quoiqu'il ne manquât pas pourtant d'une certaine grace.

C'était un chariot doré attelé de deux lévriers blancs comme la neige, et dans lequel était assise, sur des coussins de drap d'argent, une jeune fille secouant en l'air une marotte semée de clochettes et de grelots. Les lévriers, conduits par des laisses de soie blanche, emportaient avec la vitesse du vent leur jolie conductrice vers le palais de la duchesse de Bourgogne. Aussitôt que la foule entendit le bruit des clochettes, elle déserta les tribunes des Échevins pour se porter sur le passage de la voyageuse, en criant : Micaëla! Micaëla!

Micaëla, la jeune fille aux lévriers blancs, était la Folle de Marie de Bourgogne. Avec tous les insignes de sa joyeuse dignité, elle se rendait auprès de sa royale maîtresse. D'un gracieux signe de main, elle salua le peuple en agitant sa bruyante marotte, dont elle posa le bout sur ses lèvres dès qu'elle aperçut Christians. Christians baissa la tête et rougit de cette marque publique de préférence, et Olivier-le-Dain,

grimaçant un sourire qui était hideux à force de vouloir être aimable, dit au jeune homme en lui serrant la main :

— Si vous n'en voulez pas, moi, je vous en débarrasserai.

II.

Quand les lévriers de Micaëla s'arrêtèrent à la porte du palais ducal, mademoiselle Marie de Bourgogne était retirée dans le fond de son appartement, triste et pensive, le coude appuyé sur son prie-dieu à côté d'un missel ouvert. Elle avait défendu qu'on vînt interrompre sa mélancolique solitude. Ses femmes et ses officiers ne manquaient pas d'attribuer son isolement à sa tendresse pour la mémoire de son père. Mais qui l'eût surprise dans cette attitude méditative, ses beaux yeux bleus levés au ciel et le velours de son corsage inégalement soulevé par de profonds soupirs, eût bientôt deviné qu'un sentiment plus tendre agitait ainsi cette ame de vingt ans.

Quel était donc l'heureux prince, le duc, le chevalier, dont l'image occupait ainsi la pensée de cette royale héritière? Avait-elle déjà choisi, parmi les prétendans qui mendiaient les suffrages des États, ou bien, rebelle à la tyrannique bienveillance de ses tuteurs, l'innocente jeune fille songeait-elle à mettre en défaut les prévisions de la politique et les intrigues de l'ambition?

La duchesse Marie n'avait dit son secret à personne. Elle le renfermait en elle-même comme un don précieux qui ne devait sortir de son enveloppe que pour parer celui à qui elle le destinait.

Tandis qu'elle était encore bercée dans le vague de ses réflexions comme un jeune ange appuyant ses ailes sur les nuages, une portière de tapisserie se leva au bout de son appartement, et au milieu d'un bruit de clochettes et de grelots, une jeune fille, aussi légère qu'un chevreuil franchissant un buisson

d'épines, bondit jusqu'auprès d'elle et vint respectueusement baiser le pan de sa robe.

— Micaëla! s'écria Marie de Bourgogne en rougissant comme une personne surprise inopinément.

— Oui, c'est moi, ma royale maîtresse, répondit la folle de la duchesse, moi dont le métier est de vous faire rire à tout propos et de maintenir votre ame en joie. Je gagnerais bien mal les gages que vous me donnez si je vous laissais seule ici en tête-à-tête avec votre chagrin.

— Mais comme te voilà belle et richement atournée, reprit la duchesse en considérant Micaëla, qui, s'élevant sur la pointe de son brodequin, fit une pirouette, afin que sa maîtresse pût la contempler à son aise.

En effet, malgré la coupe grotesque de sa robe de taffetas cerise de Florence, découpée par le bas en barbes d'écrevisses et toute semée de paillettes et de grelots d'argent, malgré le bonnet recourbé tout sonnant de clochettes qui faisait pleuvoir autour de sa tête la plus bouffonne harmonie, Micaëla avait assez de grace et de beauté par elle-même pour prêter du charme à ce singulier accoutrement.

Quant à Marie de Bourgogne, s'il vous importe par hasard de savoir quel était son costume et comment les grandes dames de son temps avaient l'usage de se vêtir, je vous le dirai en quelques lignes, aussi exactement qu'aurait pu le faire l'*Almanach des modes* s'il eût existé en l'année 1477.

Les dames alors ne portaient plus *nulles queues à leurs robes*, comme l'affirme dans ses mémoires Jacques Du Clercq, sieur de Beauvoir-en-Ternois, mais bien une bordure de *gris de létisses* (espèce de fourrure alors en vogue); sur leur tête se balançait un bourlet en manière de bonnet rond, ayant jusqu'à une demi-aune et même trois quarts de haut. De la pointe de cette pyramide pendaient par derrière des rubans larges de quatre ou cinq pouces, pesant six ou sept onces d'argent, et qui traînaient jusqu'à terre.

Marie de Bourgogne, encore en deuil de son père, n'avait sur ses rubans ni argent ni or; elle était toute vêtue de soie et de velours noirs, au milieu desquels son beau col et sa langoureuse figure se détachaient comme une vierge d'ivoire clouée sur une tablette d'ébène.

— Ma bonne maîtresse, dit Micaëla en s'asseyant sur une escabelle au pied du grand fauteuil surmonté des lions de Bourgogne, sur lequel s'était placée la duchesse, garderez-vous toujours cette mine sévère et chagrine qui me fait passer aux yeux de votre cour pour une tête aussi creuse que celles de MM. les Échevins, vos tuteurs? Voudrez-vous que mes fonctions de folle soient rabaissées par les méchantes langues au niveau du savoir de MM. vos chirurgiens et maîtres-mires qui ne comprennent rien à votre mal? Faudra-t-il que je couvre ma gentille marotte d'un crêpe de deuil, que j'échange mes grelots et mes lévriers blancs contre un voile de pleureuse? Si vous ne voulez me déshonorer, bonne duchesse, laissez le sourire renaître sur vos lèvres; ne voilez plus les étoiles de vos beaux yeux sous les sombres nuages de la mélancolie. Riez, ma maîtresse, riez comme il convient à votre âge, ou bien, c'est à moi de pleurer et de dire : « Mes beaux jours sont passés, et ma gaieté s'est envolée dans la région perdue où sont les consciences des juges, la fortune des poètes et l'esprit des conseillers d'état. »

La duchesse, poussant un gros soupir, laissa tomber un regard d'amitié sur sa jolie protégée, et elle lui dit en souriant :

— Ce n'est pas ta faute, chère enfant, tu ignores le souci du rang et de la grandeur. On ne veut pas te marier contre ton gré. Tu n'as pas autour de toi des bouches menteuses qui te jurent un amour auquel tu ne crois pas. Tu n'es pas obligée de cacher tes moindres pensées, de feindre selon l'occasion l'indifférence ou la tendresse. Si tu distingues un homme entre tous ceux qui t'assiégent de leurs hommages, tu peux le choisir à ton gré, beau, aimable, brave, comme tu l'entends. Personne n'a droit de te demander compte de ta préférence, si celui que tu aimes est duc ou prince, si ses richesses et ses alliances répondent aux exigences de l'étiquette. Ton ame t'appartient tout entière comme les plaines du ciel à l'oiseau qui vole, comme l'eau des sources à celui qui a soif. Moi je suis esclave, tandis que tu es libre. Quand tes caprices et le sort complaisant te jettent, comme des poignées de fleurs, toutes les félicités de la vie, l'air et le soleil me sont comptés, à moi. Mon corps et la moindre de mes pensées appartiennent à celui à qui me destinent ces

tyrans qui me parlent un genou en terre et qui me commandent en se nommant mes humbles sujets.

— Vous aimez donc un homme ? interrompit Micaëla qui osa fixer un instant ses regards malicieux sur ceux de sa maîtresse.

— Je n'ai pas dit cela, repartit vivement Marie de Bourgogne. Si vous voulez conserver mon amitié, Micaëla, gardez-vous bien de répéter une pareille chose. Si par malheur vous aviez un tel soupçon, qu'il demeure enseveli dans le plus profond de votre cœur. Ne m'en parlez jamais, quand même vous auriez l'indice ou la preuve que vous ne vous trompez pas. Il est de ces secrets qu'on est coupable de deviner.

En prononçant ces mots, la jeune duchesse était devenue pâle et tremblante. Il y avait presque de la colère dans ses yeux si purs et si doux. Micaëla demeura convaincue de ce qu'elle n'avait fait jusqu'ici que soupçonner. Pourtant elle affecta de n'en rien croire.

— Vous êtes sage et prudente, ma belle maîtresse, de ne point aimer. L'amour et le chagrin sont frères. Moi qui vous parle, si je ne trouve plus aujourd'hui, malgré mes efforts, de ces reparties et de ces histoires plaisantes qui vous égayaient si bien autrefois, c'est l'amour qui m'a rendue telle que je suis. Je ne vous ai point fait mystère de mes espérances et du bonheur qu'elles me donnaient. Je vous ai présenté celui que j'aime, vous avez daigné lui parler et le bien accueillir par amitié pour Micaëla. Quoiqu'il ne soit qu'un simple jeune homme sans fortune et sans nom, je crains que son ame ne soit trop fière et qu'il ne veuille pas accepter de moi ce que je lui donnerais de si grand cœur, ma main et les richesses que je tiens de vos bontés. Faut-il le dire? je soupçonne mon Christians d'aimer autre part et plus haut que moi. Je suis jalouse et malheureuse. Votre pauvre folle, ma belle maîtresse, mourra dans le désespoir et les pleurs, s'il est vrai que sa tendresse soit dédaignée.

Micaëla baissa la tête pour cacher une larme qui roulait dans ses yeux. L'expression de douleur véritable qui contractait les lignes délicates de sa figure enfantine, formait une bizarre opposition avec les joyeux attributs de son costume. Le visage de la jeune duchesse, au contraire, semblait du même coup avoir retrouvé tout le calme et la sérénité de son âge. Marie de Bourgogne

prit dans ses mains la main tremblante de sa folle chérie, et par ses paroles bienveillantes elle essaya de la consoler; mais quand il s'agit de l'amour, il est rare que les consolations d'une femme à une autre femme ne ressemblent pas à ces remèdes perfides qui enveniment la plaie au lieu de la guérir. Les exhortations de Marie tendaient moins à rassurer Micaëla sur le malheur qu'elle craignait, qu'à le lui faire plus vivement sentir.

— Va, chère enfant, lui disait-elle, je te donnerai assez d'or pour que tu trouves un mari moins fier que ce Christians. Après tout, petite, il est gentilhomme, et en conscience il ne pourrait t'épouser. La distance qui te sépare de lui est plus grande que tu ne le penses. Crois-moi, ne songe plus à qui te dédaigne.

— Ah! madame, reprit Micaëla, puis-je l'oublier ainsi? moi qui avais compté sur votre protection pour le ramener à moi?

— Es-tu en démence? interrompit la duchesse. Que veux-tu que je fasse à cela?

— C'est quelqu'une des dames de votre cour qui, par sa coquetterie maudite, m'aura enlevé le cœur de mon Christians!

— En as-tu des preuves?

— Hélas! plût à Dieu que je n'en eusse pas!

— Que veux-tu dire?

— Cette preuve, je ne la cherchais pas, le hasard me l'a donnée; ce matin encore, au point du jour, dans le jardin du palais, je l'ai surpris.....

— Micaëla! s'écria la duchesse en se levant tout à coup de son fauteuil, et tous ses traits exprimaient la plus vive agitation; Micaëla! qui vous a rendue assez hardie pour espionner ce qui se passe chez moi? Quoi! malgré les bontés que j'ai pour vous, vous avez osé....

— Ah! madame, madame! dit la jeune fille en se jetant aux pieds de sa maîtresse; ai-je donc eu le malheur de vous offenser?

— M'offenser? y pensez-vous? répliqua Marie de Bourgogne en se rasseyant et d'un ton plus doux; comment cette affaire pourrait-elle me regarder? Voyons, continuez, je vous écoute; qu'avez-vous vu dans le jardin?

— Rien, madame; j'ai seulement entendu la voix de Chris-

tians qui répondait à une voix de femme, derrière une charmille de chèvre-feuille.

— Et que lui disait-elle, cette voix ?

— Elle lui jurait un amour sans bornes.

— Et puis ?

— Elle lui parlait d'obstacles vaincus, de déguisement à prendre, d'un mariage auquel on voudrait s'opposer. Obligée de fuir moi-même pour n'être pas surprise à mon tour, je n'en ai pas entendu davantage.

— Vous vous serez trompée, Micaëla, reprit la duchesse en affectant un air d'indifférence ; cette voix ne pouvait être celle de Christians. Comment se serait-il introduit dans le jardin du palais ? Quoi qu'il en soit, gardez sur tout ceci le plus profond silence ; songez qu'une fable aussi ridicule, si elle était ébruitée, pourrait compromettre l'honneur de quelqu'un.

En ce moment, le chancelier Hugonet et le seigneur d'Imbercourt, deux conseillers du feu duc, les seuls restés fidèles à sa fille, entrèrent dans la chambre de mademoiselle Marie, pour la prévenir qu'une députation des États l'attendait dans une salle voisine. Quoi qu'elle en eût, la fille du puissant Charles se vit contrainte d'obéir à cet ordre de ses orgueilleux sujets, et, congédiant Micaëla, elle suivit ses vieux serviteurs, aspirant de toute son ame après l'instant qui la devait délivrer de cette tutelle odieuse.

La visite faite à Marie de Bourgogne par les membres des États de Flandres n'avait d'autre but que de l'exhorter à accepter pour époux le duc Adolf de Gueldres. Cette séance se termina comme toutes les précédentes ; c'est-à-dire que la jeune duchesse demanda du temps pour réfléchir, et l'on se sépara encore sans rien conclure.

III.

Ces retards obstinés, le peuple les considérait comme des caprices de jeune fille, qui tôt ou tard devaient prendre fin ; mais quelques-uns des personnages intéressés à l'issue de cette comédie matrimoniale, commençaient à y soupçonner autre chose qu'un simple effet du hasard. Malgré les ordres sévères de sa

maîtresse, Micaëla n'avait pas si bien gardé le secret de l'aventure du jardin, que quelque chose n'en fût venu jusqu'aux oreilles des tuteurs de Marie.

Pendant une nuit sombre, tandis que tout reposait au palais ducal de Gand, plusieurs hommes, drapés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, s'introduisirent sans bruit au milieu des jardins du palais. Ils placèrent des gardes à toutes les issues, et se retirant sous un bouquet d'arbres d'où ils pouvaient tout examiner sans être vus, la conversation suivante s'établit entre eux à voix basse.

— Le frais de cette nuit est piquant en diable.

— Dieu veuille que nous n'en soyons pas, comme hier, pour une attente de cinq heures sans résultat.

— Je vous dis, moi, reprenait un autre, que nous ne pouvons manquer de le prendre aujourd'hui.

— C'est fait de lui, s'il se présente, interrompit un troisième personnage en froissant convulsivement sous son manteau une épée qu'on l'entendait battre sur la cuirasse dont il était revêtu.

— Pâques-Dieu! n'allez pas nous le tuer, poursuivait une autre voix. Il nous importe trop de savoir s'il a des complices et quel mauvais génie a pu le pousser à une action si détestable que de porter l'audace de sa concupiscence jusqu'à la prétendue de deux ou trois princes de sang royal et d'autant de ducs.

— Votre curiosité en parle à son aise, monsieur le barbier du roi Louis; mais moi, ventre de Saint-Jacques de Gueldres! l'offense me touche bien autrement. Sans vouloir dénigrer la validité de vos prétentions, il est constant que c'est à moi que les États réservent la main de leur duchesse, et, pour une fille si jeune c'est trop tôt se mêler d'ajouter une pièce à mon blason.

—Nous ne sommes pas moins sensibles que vous à l'outrage, ajouta une voix qu'on n'avait pas encore entendue. Si vous êtes duc de Gueldres, je suis, moi, duc de Bavière, et mon collègue ici présent est un saint évêque, monseigneur George de Bade, et nous sommes tous deux envoyés par l'empereur d'Allemagne en ce pays, à l'effet d'obtenir la main de l'héritière de Bourgogne pour l'archiduc Maximilien d'Autriche, fils de notre magnifique souverain. Ce blason-là vaut bien le vôtre, je crois.

Je ne connais pas de discussion plus intarissable que celle qui s'établit entre deux chasseurs sur l'excellence respective de leurs chiens, entre deux propriétaires de chevaux, sur les qualités de leurs montures, entre deux gentilshommes, sur l'antiquité de leur race; aussi l'altercation qui venait de s'entamer entre le duc Adolf de Gueldres et le représentant de l'empereur d'Allemagne Fréderic III, aurait-elle continué jusqu'au jour, si monsieur de Raveschoot, premier échevin du banc de la Keure de Gand, lequel servait de conducteur à ce noble troupeau, n'avait tout à coup mis fin à la causerie en s'écriant :

— Voilà notre homme!

En effet, derrière un massif de tilleuls, une petite porte venait de s'ouvrir, et (voyez comme on pense rarement à tout!) cette porte, à demi masquée par le feuillage, était la seule qui ne fût pas strictement bloquée.

A la distance où il se trouvait, par l'obscurité que les nuages du ciel avaient pris soin de verser dans l'air, il était mille fois impossible de distinguer les traits du voyageur nocturne. Seulement le premier échevin, qui se plaignait habituellement de sa vue basse, avait aperçu le premier que le maraudeur était un jeune et vigoureux gaillard, et qu'il portait à la main une épée démesurément longue, dans un fourreau de velours noir autour duquel on avait pris soin de rouler le ceinturon, sans doute afin de ne pas gêner l'usage qu'on en voulait faire.

Le duc de Gueldres mit l'épée à la main, et, se débarrassant de son manteau, il s'élança sur les traces de l'ennemi. Les autres le suivirent. Mais le duc était armé de toutes pièces, corselet, brassarts, gorgerin, cuissarts et le reste; pas une pièce ne lui manquait, ce qui n'a jamais constitué le costume d'un jockei de course. Le duc de Bavière et l'échevin avaient une autre cuirasse à porter, plus tenace et plus pesante encore, celle de la vieillesse, dont on ne se défait pas comme on veut. Si bien que la venue de cet escadron volant fut annoncée d'assez loin à celui que l'on croyait surprendre, pour qu'il eût le temps de bondir à cinquante pas de là, et de se jeter dans un fourré d'où on ne le vit plus ressortir.

— Il n'échappera pas! cria de tous ses poumons le duc de Gueldres qui frappait de fureur la terre et les arbres avec le coupant de son épée. Holà! hé! à moi vous tous! battons le

bois, comme si le cerf était lancé! holà! hé! des torches allumées! des épées! des arquebuses! et si ce n'est assez de toute cette canaille de valets, accouplez-les avec une meute du chenil!

Les gens du duc et de l'échevin se jetèrent alors dans le taillis, comme de bons limiers sur une piste; mais ils n'y rencontrèrent pas ce qu'ils y cherchaient. Comme ils sortaient du fourré tout trempés de la rosée nocturne et les oreilles déchirées par les épines, le duc de Gueldres aperçut, au bout d'une allée, un homme qui fuyait à toutes jambes, tenant de la main droite une épée nue, et son manteau roulé autour du bras gauche. Il poussa un cri féroce et lança de nouveau sa meute sur les pas du fuyard.

Le jeune homme poursuivi avait beaucoup d'avance sur ses ennemis, et il courait de manière à conserver long-temps son avantage; mais les ducs et l'échevin souriaient de ses efforts en le voyant prendre la direction du palais dont toutes les portes étaient fermées. Eux-mêmes, quoique tout essoufflés de cette chasse inpromptue, ils s'empressaient de rejoindre leur monde, tant était vif leur désir de vengeance et l'aiguillon de leur curiosité. Quelle ne fut pas leur surprise et leur désappointement, quand ils virent le fugitif s'arrêter tranquillement et les regarder, puis tirer une clef de son pourpoint, puis disparaître dans l'intérieur du palais en leur fermant au nez la porte qu'il venait d'ouvrir.

Personne n'avait songé à la possibilité de ce moyen d'évasion qui était pourtant le plus simple et le plus probable de tous. Il fallait réveiller un des portiers du château pour continuer la recherche avec fruit. Ce fut à quoi l'on se décida, de l'avis d'Olivier-le-Dain, familiarisé de longue main avec ces sortes de campagnes. Mais tous ces apprêts demandèrent bien du temps et des pourparlers, et pendant ce temps l'inconnu fuyait toujours.

Après avoir erré à travers les longs corridors du palais, il fit une halte dans une aile éloignée du bâtiment, et il sembla délibérer sur les moyens qui pouvaient le sauver d'une capture inévitable. Après quelques minutes d'hésitation il frappa enfin à une petite porte qui se trouvait devant lui. Une voix de femme lui répondit, et dès qu'il se fut nommé, la porte s'ouvrit et se referma presque aussitôt sur ses pas.

Il se trouvait dans un appartement meublé avec la plus exquise élégance. La femme qui l'avait introduit était une servante, qui se hâta d'aller prévenir sa maîtresse. Le jeune homme eut donc le temps de se remettre de son trouble, et à travers la soie des rideaux, il aperçut dans les cours du palais ceux qui le cherchaient, allant et venant en tout sens, se dépitant du mauvais succès de leur entreprise et tenant conseil pour savoir ce qui leur restait à faire.

Bientôt la maîtresse du logis se montra. La précipitation qu'elle avait mise à sa toilette ne l'empêchait pas d'être ravissante, et la tendre émotion qui animait son visage ajoutait encore à ses graces naturelles.

— Christians! s'écria-t-elle en se jetant au cou du jeune homme. Est-ce bien vous? à une pareille heure? dites! Par quel moyen avez-vous pénétré jusqu'ici? Quelle imprudence! mais aussi quelle heureuse surprise pour moi!

— Micaëla, répondit Christians en portant à ses lèvres les mains de la jeune fille, c'est un proscrit qui vous demande asile. Ne m'interrogez pas sur les motifs qui m'ont valu la persécution de mes ennemis. Ce secret n'est pas seulement le mien. Je ne pourrais vous le dire. Qu'il vous suffise de savoir qu'il y va de mes jours et que je puis vous devoir mon salut.

— Mon bien-aimé! repartit Micaëla dont les regards exprimaient plus d'amour que n'en sauraient peindre toutes les paroles du monde; mon Christians! moi qui osais douter de votre tendresse! vous accuser même d'indifférence, de trahison, que sais-je? car j'étais insensée dans mes soupçons! Que vous avez bien fait de me rassurer par cette noble confiance, de recourir à moi dans votre peine, de m'admettre à partager votre péril! Oh! je vous remercie!

Christians recevait, les yeux baissés et avec une sorte d'embarras, ces éloges et ces remerciemens, comme un homme qui ne les a pas mérités. Chacune de ces paroles affectueuses le faisait pâlir et trembler. On eût dit qu'il obéissait à l'impulsion d'un secret remords que réveillait en lui la vue de cette jeune fille si naïve et si facile à tromper.

Micaëla le força de s'asseoir. Elle le débarrassa de son manteau, de son épée, et essuya de son mouchoir la rosée qui baignait la chevelure bouclée de Christians. Elle alluma des par-

fums autour de lui ; elle fit apporter une riche coupe d'or, présent du feu duc Charles, dans laquelle ses jolies mains versèrent elles-mêmes un flacon de vin qui devait ranimer les forces du pauvre fugitif. Debout devant lui, comme ces filles de l'air, que les romans merveilleux de la chevalerie mettent si complaisamment à la disposition de leurs héros, elle était attentive à ses moindres signes, à ses moindres désirs qu'elle interprétait avant qu'il eût achevé de les former. Elle respectait jusqu'à ce soucieux silence que gardait son jeune amant, et quoique son cœur en souffrît, quoique un vague pressentiment lui laissât entrevoir quelque malheur caché sous le mystère de cette aventure, elle avait assez d'empire sur elle-même pour ne pas chercher à comprendre ce que Christians ne voulait pas lui découvrir.

Après que cette muette contemplation se fut encore quelque temps prolongée, le jeune homme se leva tout à coup, et posant sa main sur les lèvres de Micaëla :

— Silence ! lui dit-il ; ils viennent ; je les entends. Ils sont à cette porte. Ils me cherchent pour me tuer !

A ces mots, vous eussiez vu Micaëla s'élancer d'un bond, d'abord vers la porte de la chambre pour en fermer les verroux, et puis dans les bras de Christians qu'elle serrait contre son sein, comme si elle eût voulu le garantir au péril de sa propre vie. Au même moment on entendit au dehors des pas d'hommes qui s'arrêtèrent et des bruits de voix confuses parmi lesquelles celle d'Olivier-le-Dain et du duc Adolf de Gueldres. Christians sauta sur son épée. Cette fois ce fut Micaëla qui lui recommanda de faire silence ; car, dans l'ame de cette pauvre fille, la frayeur avait fait place à la prudence et au courage, aussitôt qu'elle avait reconnu le danger qui menaçait son hôte.

On heurta violemment à la porte. Christians tressaillit. Micaëla ne bougea pas. La voix du premier échevin danna l'ordre d'ouvrir. Micaëla regarda Christians avec une expression indéfinissable de terreur et d'amour. Mais l'ordre fut répété, on y joignit la menace d'enfoncer la porte en cas de résistance. Alors la jeune fille, à qui le désespoir prêtait des forces, entraîna Christians dans une chambre voisine, et lui montrant le lit qu'elle venait de quitter, elle le supplia d'y chercher un asile.

— Non, non ! ma pauvre enfant ! s'écria Christians, ce serait compromettre ton honneur, te faire chasser peut-être ignominieusement de ce palais, et moi, cela ne me sauverait pas. Reste ici plutôt, je vais me livrer à mes ennemis, et je leur déclarerai que c'est par la force que j'ai pénétré chez toi.

Christians s'éloignait déjà. Micaëla le saisit vivement par le bras et lui dit d'un air qui ne souffrait pas de contradiction :

— Je le veux ainsi, entendez-vous ; et je vous jure que si vous ne m'obéissez, je vais me jeter par cette fenêtre devant vos yeux.

En prononçant ces mots, elle emprisonna le jeune homme dans les rideaux de son lit, et, saisissant la seule lampe qui éclairât l'appartement, elle courut donner à sa servante l'ordre d'ouvrir aussitôt.

Quand le premier échevin, le duc de Gueldres et Olivier-le-Dain entrèrent sur les pas de la servante, ils rencontrèrent dans la première pièce du logis une jeune fille à moitié nue, dont les cheveux en désordre flottaient sur ses épaules. Micaëla avait eu le temps de se dépouiller de son élégant costume, et son embarras, sa profonde stupeur à l'aspect de cette irruption nocturne, lui servirent encore à mieux appuyer l'effet de sa parole.

— Nous venons saisir ici, dit messire de Raveschoot, un jeune homme qui, selon toute apparence, a dû chercher un asile chez vous.

Micaëla eut assez de présence d'esprit pour rire aux éclats quand elle eut entendu la singulière déclaration du magistrat.

— Un jeune homme chez moi, messeigneurs ! il faut convenir que le soupçon n'est guère flatteur pour celle qui en est l'objet !

— Micaëla, poursuivit l'échevin, nous rendons tous justice à l'intégrité de votre vertu. Nous savons que vous êtes une fille sage et modeste, et que votre conduite fut toujours sans reproche. Plût à Dieu que tout le monde, dans ce palais, suivît votre bon exemple ! Aussi, n'est-ce pas vous que nous accusons. Mais, je vous le répète, un jeune homme s'est glissé chez vous. C'est un coupable que la justice réclame. N'essayez pas de nous le dérober.

— Mais je vous jure, messeigneurs, qu'il n'y a personne ici que moi, et que cet impardonnable esclandre est en pure perte.

— Commençons notre recherche, interrompit le duc de Gueldres; il sera toujours temps de nous excuser après.

— Bien procédé, dit Olivier-le-Dain; voilà de la justice comme nous l'entendons au Plessis-les-Tours.

Voyant que ses prières n'obtenaient aucun effet sur la résolution de ces terribles enquêteurs, Micaëla tenta de s'opposer violemment à leur projet.

— Puisque vous refusez de m'écouter, leur cria-t-elle avec l'accent de la colère, je proteste contre cette usurpation des droits de mademoiselle Marie de Bourgogne, votre souveraine et la mienne. La juridiction des États ne s'étend pas jusqu'à l'intérieur de ce palais. Vous ne continuerez pas cette outrageante visite, avant de m'avoir foulée sous vos pieds. Je veux que le peuple de Gand s'éveille à mes cris, qu'il vienne voir comment des chevaliers, un magistrat élu par lui, tiennent compte des vieilles libertés flamandes et de l'honneur des femmes!

Et, les bras étendus, les ongles accrochés au parois de la porte, Micaëla parraissait déterminée à défendre pied à pied l'étroite enceinte qui renfermait toutes ses espérances.

Le duc de Gueldres saisit par le milieu du corps la pauvre fille dont la taille souple et déliée remplissait à peine ses deux mains, et il l'enleva aussi facilement qu'il aurait soulevé la pièce la moins pesante de son armure. Les doigts délicats de la malheureuse enfant se meurtrirent en voulant repousser cet homme armé de fer qui usait contre elle de la force et de la brutalité d'un soldat. Elle roula par terre en poussant un gémissement de douleur, et le duc passa outre, accompagné de l'échevin. Olivier la releva et la porta sur un fauteuil.

Les regards de ce tigre qui n'aima que deux choses dans le cours de son exécrable existence, le sang et les femmes, s'arrêtaient avec une effrayante expression de plaisir sur cette fille si belle, que le hasard livrait aux outrages de sa vue. Sa souffrance et son désespoir, l'amour qu'il lui savait pour un autre, et la certitude d'emplir bientôt ces beaux yeux de larmes en leur découvrant l'infidélité de Christians, étaient autant d'ai-

guillons qui pressaient la violence de ses désirs. Du premier jour qu'il avait aperçu Micaëla traversant les rues de Gand dans son chariot doré attelé de ses lévriers blancs, il s'était promis qu'il serait le possesseur de tant de beauté, de grace et de sagesse. Mais, trop prudent pour attaquer de front son rival, il avait dès long-temps résolu de se débarrasser de l'amant avant de s'emparer de la maîtresse. Ce guet-appens de la nuit était son ouvrage. Il savait que Micaëla pouvait seule avoir donné asile à Christians, et l'occasion lui avait paru trop belle pour n'en pas profiter.

Olivier était tellement assuré qu'on trouverait le fugitif du jardin dans l'appartement de Micaëla, qu'il demeura confondu lorsque le duc de Gueldres et l'échevin lui vinrent annoncer que leur recherche était restée infructueuse. Il jeta sur la jeune fille un coup d'œil de méfiance qui la glaça jusqu'au fond du cœur. Pourtant elle ne se décontenança pas; elle soutint sans pâlir ce muet interrogatoire. Puis elle ajouta :

— Je vous le disais bien, messeigneurs, que cette violence envers moi ne vous mènerait à rien, et que vous seriez après honteux de vos soupçons. Avez-vous pu le penser, moi, que je donne asile à un criminel, au mépris des lois de mon pays, dans le palais de ma souveraine? C'eût été une faute impardonnable, et pour laquelle j'eusse mérité toute votre colère.

Olivier-le-Dain, pendant ce temps, ne quittait pas des yeux la jeune fille, et malgré toutes ses dénégations, ses sermens, et la déclaration du duc de Gueldres et de l'échevin, il semblait persister dans sa première croyance. Lorsque ses compagnons firent mine de se retirer :

— Un moment, dit-il, je vais moi-même faire une dernière recherche.

Micaëla, cette fois, ne put maîtriser un mouvement de terreur.

— Vous vous trahissez, lui dit tout bas Olivier; je suis certain, moi, que Christians est ici.

Olivier-le-Dain entra seul dans la chambre. Il en sortit quelques instans après, et il pria le duc et l'échevin de le laisser seul avec Micaëla.

Ceux-ci se tinrent à l'écart, et Olivier dit à la jeune fille :

— C'est prudent à vous de l'avoir caché dans votre lit; mais

une autre fois il faudra le prévenir de ne pas tirer son poignard quand il verra ouvrir les rideaux. Pâques-Dieu ! si je ne m'étais prudemment retiré, il m'en coûtait la vie.

— Monseigneur! balbutia la jeune fille en baisant avec transport les mains de cet homme qui pouvait la perdre, monseigneur, vous sauverez la vie de Christians! Si vous m'accordez cette grace.....

— Quelle récompense me donnerez-vous? interrompit Olivier.

— Mon amitié, répondit Micaëla.

— L'amitié d'une femme ! fit Oliver en hochant la tête; c'est un mot.

— Que prétendez-vous donc?

— Votre amour.

— Vous savez qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous l'offrir.

— Je sais aussi que les sermens des femmes ressemblent aux sermens des rois. Je n'exige rien pour l'avenir; le temps y pourvoira. Seulement consentez à me recevoir et à vous donner à moi, quand vous en serez venue à maudire ce nom de Christians que vous invoquez aujourd'hui, quand votre tendresse pour lui se sera changée en haine, votre sourire en mépris.

— Si vous voulez attendre ce jour, repartit Micaëla, je consens à tout. Je vous jure d'être à vous, corps et ame; je vous le jure sur l'image du Christ, sur le saint Évangile, si...

— Cela me suffit, dit Olivier; le pacte est conclu. Malheur à qui de nous y manquera !

— Oui, malheur à lui! répéta Micaëla, qui ne croyait pas que cette malédiction pût jamais retomber sur elle.

Olivier-le-Dain était rayonnant de joie. Il tint fidèlement sa parole en déclarant à ses deux compagnons qu'il avait enfin reconnu l'injustice de ses soupçons, et que ce n'était pas dans l'appartement de Micaëla qu'il fallait chercher le fugitif.

Avant de franchir le seuil de la porte, Olivier glissa, sans être aperçu, dans la main de la jeune fille un médaillon entouré de diamans en lui disant :

— Remettez ceci à votre déloyal amant. Ce médaillon, qu'il a perdu cette nuit en voulant éviter notre poursuite, contient une boucle de cheveux qui lui fut donnée par une femme de ce palais. Cette femme est sa maîtresse. C'est pour la voir qu'il

s'est introduit dans le jardin où nous l'avons rencontré. Adieu!

La porte s'était refermée sur les pas de ces importuns visiteurs, et Micaëla demeurait toujours immobile à la place où on l'avait laissée. Ses yeux hagards restaient fixés sur le fatal présent. Elle contemplait avec une muette terreur cette preuve de sa honte et de la trahison dont elle était victime. Elle ne se sentait la force ni de repousser ce soupçon cruel qui la dévorait ni de l'éclaircir par une preuve positive. Un mot de Christians, moins que cela, un geste, un mouvement de ses traits, allaient donc en un seul instant lui révéler ce secret qu'elle craignait plus que la mort, tout en souhaitant de le connaître.

Un bruit de pas derrière elle la tira de sa stupeur. Elle étreignit le médaillon dans sa main et retourna la tête. Christians était à ses côtés. Oh! comme ses remerciemens et ses protestations, dont elle connaissait maintenant la fausseté, lui serrèrent douloureusement le cœur! Comme elle sentit dans tout son corps un horrible tres saillement au contact de cette main qui tout-à-l'heure encore lui paraissait si doux! Elle laissa tomber sur le jeune homme un regard désespéré dans lequel toute sa douleur était empreinte, et sans lui adresser une parole, elle lui présenta le témoin de son infidélité. A cette vue, Christians poussa un grand soupir, et se voila le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de rougir devant cette femme qu'il avait si indignement trompée.

Après ce premier aveu, l'explication ne pouvait être longue, et Micaëla, encore tout étourdie du rude coup qui venait de la frapper, ne désirait pas moins que Christians d'y apporter un terme. Le jour avait paru; les portes du palais étaient ouvertes, et la foule qui commençait à aller et venir dans les cours permettait au jeune homme de gagner les rues de la ville sans crainte d'être remarqué. Au moment de se séparer, Micaëla n'exigea qu'une seule chose de Christians: ce fut le nom de sa rivale. Mais celui-ci refusa obstinément de le lui découvrir.

— Plus tard, dit-il, vous le saurez, et vous comprendrez, Micaëla, que ma conduite envers vous, toute coupable qu'elle vous puisse paraître, mérite peut-être d'être excusée. Ce moment n'est pas loin, sans doute. Ne vous hâtez pas de me condamner et de me maudire. Attendez le jour où je pourrai vous

demander mon pardon comme il convient, et vous donner des marques de mon estime et de ma reconnaissance.

Christians avait repris son épée et son manteau. Il jeta un dernier regard sur la jeune fille et disparut, après lui avoir affectueusement baisé la main.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre fille qui retomba péniblement sur un fauteuil, il ne me reste plus qu'à mourir !

IV.

Cependant la mission politique confiée par Louis XI à son barbier Olivier-le-Dain, avait obtenu un commencement de succès. Le but du roi de France était d'entretenir la discorde entre les états des Flandres et les favoris de la jeune duchesse, afin de pouvoir s'emparer lui-même de toute la succession du duc Charles, quand le temps en serait venu. Déjà le roi s'était saisi d'Abbeville, de Ham, de Bohain, de Saint-Quentin et de Péronne. Arras, Hesdin et Boulogne venaient aussi de lui ouvrir leurs portes. Le prince d'Orange, Jean de Châlons, deuxième du nom, et George de la Trimouille, seigneur de Joinville, baron de Craon, étaient chargés de réduire la Bourgogne, pendant que Louis tenait en échec le roi d'Angleterre en lui promettant pour sa fille Élisabeth la main du dauphin de France, qu'il n'avait nulle intention de lui donner.

Les deux plus intimes conseillers de mademoiselle Marie de Bourgogne, Guillaume Hugonet, chancelier de Flandres, *très notable personnage et sage*, dit Philippe de Commines, qui l'avait connu, et avec lui le seigneur d'Imbercourt, à propos duquel le même historien ajoute : « *N'ay point souvenance d'avoir vu un plus sage gentilhomme ne mieux adextre pour conduire grandes matières,* » étaient à peine de retour à Gand de la cour de France, où leur duchesse les avait envoyés en ambassade secrète, lorsque les députés des états les firent arrêter et jeter en prison, comme coupables d'avoir voulu usurper l'autorité.

La jeune duchesse essaya vainement de les défendre ; un des députés poussa l'audace jusqu'à la blâmer elle-même, et lui donner un éclatant démenti, en lui présentant la lettre qu'elle

avait écrite à Louis XI à ce sujet, et qui contenait son assentiment à cette espèce de conspiration de palais contre les prétendus droits des états.

Un procès criminel fut intenté à d'Imbercourt et à Hugonet, qui furent condamnés à mort, malgré les pleurs et les protestations de leur souveraine. Ce procès ne dura que six jours, et nonobstant leur appel, les condamnés n'eurent que trois heures de temps pour se confesser et penser à leurs affaires.

Un vaste échafaud fut dressé sur la place du marché, et le peuple fut convié à cette exécution comme au spectacle d'une fête. Les échevins de Gand présidèrent à cette horrible vengeance du haut d'un balcon de leur hôtel-de-ville.

Comme le chancelier de Flandre et le seigneur d'Imbercourt arrivaient au pied de l'échafaud, un grand murmure se fit entendre parmi le peuple, et tous les regards se portèrent dans la direction du palais. La duchesse Marie, vêtue de ses longs habits de deuil, et les yeux en pleurs, accourut elle-même, sans autre escorte que les flots de curieux qui bordaient son passage. Elle venait demander justice aux Gantois rassemblés, et réclamer ses deux fidèles serviteurs, condamnés contre son bon plaisir et contre son expresse volonté par le jugement des échevins.

L'aspect de leur duchesse dans cet état d'humilité souleva un mouvement de pitié et d'indignation parmi la foule. Plusieurs groupes de bourgeois et d'artisans armés criaient à haute voix aux bourreaux de suspendre l'exécution de la sentence. Malgré leur audace, les juges pâlirent un instant sur leurs siéges, quand ils virent qu'il se formait dans le peuple un parti pour défendre les droits de Marie. Une rixe s'engagea en effet ; des épées furent tirées, des piques se croisèrent, et la mêlée menaçait de devenir sanglante. « Mais ceux qui voulaient la mort (dit Philippe de Commines) se trouvèrent les plus forts, et finalement crièrent à ceux qui étoient sur l'échafaud qu'ils les expédiassent. Or, pour conclusion, ils eurent tous deux les têtes coupées. Et s'en retourna cette pauvre damoiselle en cet état en sa maison, bien dolente et déconfortée, car c'étoient les deux principaux personnages où elle avoit mis sa confiance. »

De retour au palais, Marie de Bourgogne courut s'enfermer dans son oratoire pour pleurer à son aise sur l'avenir que lui

présageait le sinistre événement qui venait de se passer. Au même instant ces fiers tyrans populaires exilaient de leur ville la veuve de leur duc Charles, Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, et Adolf de Clèves, seigneur des Ravestein, second fils du duc de ce nom et proche parent de Marie, les deux seuls amis qui lui restassent. Ainsi cette héritière, dont la main était un objet d'envie pour les plus puissans souverains de l'Europe, se voyait réduite à ne pas même garder un simulacre de pouvoir dans l'intérieur de son palais.

Tandis qu'elle était en proie à ces tristes pensées, un homme entra précipitamment dans son oratoire. Ses vêtemens étaient couverts de sang. Il tenait à la main la poignée de son épée dont la lame avait été rompue en pièces. Les traits de son visage exprimaient moins la frayeur que la rage et l'indignation. Marie se leva toute pâle et courut au-devant de lui.

— Christians! s'écria-t-elle.

Et sa voix expira sur ses lèvres. La terreur semblait l'avoir pétrifiée. Elle n'osait ni fuir ni avancer. Sa main tremblante étendue devant elle paraissait plutôt vouloir supplier que commander.

— Mademoiselle, dit le jeune homme en mettant un genou en terre, je vous ai vengée.

— Mon Dieu, qu'avez-vous fait?

— J'ai diminué le nombre de vos ennemis, repartit Christians, qui jeta sur le tapis le tronçon de son épée. Suivi d'une poignée de braves dévoués à la défense de vos droits, j'ai renversé l'échafaud et puni quelques complices de ces rebelles qui vous oppriment.

— Juste ciel! dit la duchesse, vous vous êtes perdu! perdu en voulant me sauver! perdu comme mes fidèles serviteurs Hugonet et d'Imbercourt, dont le sang fume encore sur le pavé de cette ville.

— Que m'importe de mourir, repartit Christians, si vous daignez conserver, noble duchesse, quelque souvenir de moi?

— Oh! vous le savez bien, Christians, que votre perte serait une source éternelle de douleur pour l'infortunée Marie! Mais vous ne mourrez pas, je ne veux pas que vous mouriez! Qui donc m'aimerait?

La duchesse prononça ces mots avec un si profond accent

de désespoir que le jeune homme en fut touché jusqu'aux larmes. Son air terrible et presque sauvage fit place à la plus mélancolique tendresse. Le feu dévorant de ses regards devint semblable à la douce lumière des étoiles, et sa voix, qui tout-à-l'heure éclatait comme la tempête, résonna aussi harmonieusement qu'une harpe sous les doigts d'une jeune fille.

— Christians, lui dit Marie, quoi qu'il en puisse arriver, vous resterez ici. Nos implacables ennemis n'oseront pas, j'espère, rompre les derniers liens du devoir. Il respecteront le palais de leur glorieux duc. Ils se souviendront que je suis la fille de Charles-le-Téméraire. D'ailleurs ils ignorent l'intérêt que je vous ai voué. Ils ne pourront soupçonner le lieu de votre retraite. Plus tard, je vous fournirai les moyens de quitter cette ville inhospitalière, de regagner les états de l'empereur d'Allemagne, votre souverain.

—Inutile, mademoiselle, interrompit Christians en secouant la tête. Ils n'ont que trop bien découvert notre secret. Avant une heure ils seront ici, et on aura rebâti pour moi l'échafaud de messeigneurs d'Hugonet et d'Imbercourt.

—Plutôt que de le permettre, s'écria Marie, j'appellerais aux armes le peuple de ma ville de Gand.

— Ce peuple, mademoiselle, n'a-t-il pas battu des mains quand il a vu tomber les têtes de vos favoris?

—Hélas! poursuivit la duchesse en poussant un profond soupir, pourquoi vous efforcer de briser ma dernière espérance? Pourquoi me faire entrevoir un malheur que je veux éloigner? Ayez plus de confiance dans la bonté de Dieu qui nous protégera! Cette nuit même, Christians, vous partirez. Cette séparation m'afflige autant que vous, mais elle est nécessaire. Vous emporterez le serment que je vous fais de n'accepter aucun des époux qui me seront proposés. Mon amour me donnera le courage de résister même à la violence. Dans un an je réclamerai mes droits, que vous supplierez en mon nom l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, votre souverain, de vouloir bien appuyer. Voilà les projets que je forme pour notre bonheur à tous deux. Dites, ne les approuvez-vous pas?

La joie la plus vive rayonnait sur le visage de Christians. On eût dit que d'un seul mot cette royale enchanteresse venait de faire évanouir tous les périls qui l'entouraient. Il ne songeait

plus qu'à l'avenir que l'amour de Marie lui faisait entrevoir dans les nuages lointains de ses espérances. La brillante fortune qui l'attendait semblait n'être pour rien dans sa joie, tant le noble maintien de Christians et l'air de candeur et d'autorité répandu sur tous ses traits lui prêtaient l'apparence d'un homme né pour commander aux autres. L'éclatante preuve de tendresse qu'il avait reçue de Marie était la seule pensée à laquelle il avait livré toute son ame.

— Ainsi donc, reprit Christians, quoi qu'il arrive, je puis espérer que nul autre ne possédera ce cœur que vous m'avez donné, à moi, pauvre gentilhomme sans titre et sans fortune, à moi, enfant perdu de l'Allemagne, qui ne puis vous offrir en échange qu'un amour sans borne et une fidélité à toute épreuve?

— Je vous le jure de nouveau, répéta la duchesse; mais il dépend de l'empereur d'Allemagne, votre maître, de vous conférer un titre qui efface, aux yeux du vulgaire, la distance qui nous sépare.

— L'empereur le voudra-t-il? repartit Christians; n'a-t-il pas aussi ses projets sur vous? le duc votre père n'avait-il pas engagé votre main à l'archiduc Maximilien, fils de Frédéric III? vous-même n'avez-vous pas écrit une lettre et envoyé une bague au jeune archiduc?....

— Hélas! soupira Marie, il n'est que trop vrai. J'obéissais alors à mon père, et je ne vous connaissais pas. Mais comment savez-vous cela? Je pensais que l'empereur et l'archiduc étaient seuls dépositaires de ce secret.

Christians sourit à ces mots, et il tira de son sein une bague ornée d'un magnifique diamant qu'il remit entre les mains de la duchesse.

— O ciel! s'écria Marie, comment ceci est-il venu en votre possession? C'est bien la bague que mon père me força d'envoyer à l'archiduc.

— Écoutez-moi, Marie, reprit Christians, Maximilien et moi nous étions, dans notre enfance, intimement unis; il ne me cachait aucune de ses pensées, et moi, de mon côté, je lui étais aussi dévoué qu'un frère à son frère. Quand il fut question de son mariage avec vous, ce fut moi qu'il chargea de venir secrètement m'assurer par mes yeux si la renommée

n'avait pas exagéré la beauté de celle qu'on lui destinait pour femme. Cette bague me fut remise par le prince, comme un gage de sa haute faveur et comme une marque qui pourrait me faire reconnaître de vous, si je trouvais l'occasion de vous aborder sans témoins. Mais est-on le maître des impressions de son cœur? En vous voyant, je devins un ingrat, et je ne songeai plus qu'à ravir à l'archiduc ce bien que j'aurais dû lui conserver au péril de ma vie. Pour m'introduire auprès de vous, je feignis d'aimer une pauvre jeune fille qui servit ma passion sans savoir qu'elle bâtissait de ses mains le désespoir et le tourment de sa vie. A l'heure où je vous parle, Micaëla est instruite de ma trahison, quoiqu'elle ignore pourtant quelle autre femme en peut être la cause. Je vous devais cet aveu; c'est à vous de décider si vous devez me pardonner; c'est à vous de juger si vous devez affronter la vengeance du puissant empereur d'Allemagne et de son fils, pour tenir votre parole à un malheureux proscrit sans protection et sans asile.

La duchesse demeura quelque temps les yeux baissés et comme absorbée dans une pénible réflexion. Christians, debout auprès d'elle, attendait sa réponse avec une anxiété non moins vive. Enfin, Marie rompit ce long silence.

— N'est-ce pas que je serais bien indigne si je vous abandonnais parce que vous êtes malheureux? parce que nulle part vous ne pouvez espérer de protection, je vous retirerais la mienne? parce que vous n'avez pas d'asile, je vous chasserais de mon palais? Non, Christians, jugez mieux de moi. Les fautes que vous vous reprochez, n'en dois-je pas porter la peine aussi bien que vous, puisque c'est par amour de moi que vous les avez commises? Maintenant, plus que jamais, c'est un devoir pour moi de vous tenir mes sermens. Quand il devrait m'en coûter ma couronne, je jure devant Dieu qui m'entend que je n'aurai jamais d'autre époux que vous!

La duchesse achevait à peine ces mots, qu'un gémissement sourd se fit entendre au bout de l'oratoire, et l'on vit remuer la tapisserie de la porte, comme si quelqu'un venait de tomber sur le seuil. La duchesse trembla de tous ses membres. Christians vola vers la porte, son poignard à la main, pour punir l'indiscret témoin de son entrevue. Mais quel fut son étonnement de trouver, au lieu de l'ennemi qu'il cherchait, une femme

étendue par terre et qui donnait à peine un léger signe de vie. Il la prit dans ses bras et il l'apporta dans l'oratoire de Marie.

C'était la pauvre Micaëla qu'un instinct de jalousie avait sans doute amenée de ce côté. Les dernières paroles qu'elle venait d'entendre l'avaient frappée comme un coup de foudre. Quand elle rouvrit les paupières, elle fondit en larmes, et se jeta aux pieds de la duchesse. Marie, qui jugeait, par ce qu'elle éprouvait elle-même, de la souffrance qui devait déchirer le cœur de cette fille infortunée, la releva avec bonté et la supplia à son tour de vouloir bien lui pardonner le mystère qu'elle lui avait fait. Elle lui promit de la récompenser un jour et de racheter par une amitié durable le mal involontaire qu'elle lui avait causé. Micaëla sourit aux paroles de sa maîtresse; mais ce sourire était celui du désespoir, et semblait dire : Qu'importent à ceux qui vont mourir les promesses des vivans? Christians lui-même, qui comprit l'horrible signification de ce sourire, saisit la main de la jeune fille et y imprima un baiser de reconnaissance et de pitié, comme si par ce muet langage il eût voulu lui demander grace pour le malheur qu'il prévoyait.

Micaëla ne tarda pas à sortir violemment de ce silence dans lequel elle s'était jusqu'ici renfermée. Ses yeux éteints brillèrent tout d'un coup, et frappant son front de ses deux mains, elle s'écria :

— Fuyez! fuyez, s'il en est temps encore. Christians! c'est la mort qui vous menace! Ils sont là, là sur mes pas! regardez par cette fenêtre. Les cours du palais sont toutes pleines de leurs gardes. Écoutez! N'entendez-vous pas un bruit d'armes? Ce sont les échevins qui vous cherchent! Malheureux! il n'est plus temps de les éviter!

En effet, au même instant, la porte de l'oratoire s'ouvrit avec fracas, et le premier échevin de la Keure, suivi de ses collègues et du duc de Gueldres, s'avança pour saisir Christians. La duchesse poussa un cri aigu qui fit reculer d'épouvante messire de Raveschoot. Mais les soldats du duc de Gueldres menaçaient de leurs piques la poitrine du jeune homme et le sommaient de jeter bas son poignard. La seule Micaëla semblait avoir conservé son sang-froid au milieu de cette épouvantable mêlée. Elle se présenta hardiment à la fureur des

échevins et du peuple qui les suivait, et elle déclara que ce jeune homme qu'on accusait faussement d'avoir élevé la prétention de son amour jusqu'à la jeune duchesse de Bourgogne, était son amant à elle, Micaëla, et que si elle était coupable de l'avoir introduit dans les appartemens du palais, c'était à sa seule maîtresse de prononcer contre elle la punition qu'elle trouverait convenable de lui infliger.

Le profond accent de conviction et de vérité qui accompagnait ces paroles apaisa, comme par enchantement, la multitude que les échevins avaient attirée sur leurs pas, pensant couvrir leur odieux abus d'autorité en y associant une partie du peuple de Gand. Les échevins consternés se regardaient entre eux, ne sachant plus que résoudre, et la duchesse avait repris assez de courage pour en appeler elle-même à cette foule de la violence qu'on exerçait contre elle dans son propre palais. Christians était sauvé si Olivier-le-Dain ne se fût présenté de la part des ambassadeurs d'Allemagne pour réclamer l'extradition d'un homme qu'on avait lieu de considérer comme un grand coupable caché à Gand sous un autre nom que le sien. Les échevins, ravis de trouver un prétexte, accordèrent sur-le-champ la demande. Christians, après avoir jeté sur la duchesse un regard douloureux, annonça qu'il était prêt à se livrer aux envoyés de son empereur et à subir la sentence qu'il prononcerait contre lui. Mais il insista pour que les ambassadeurs parussent en personne. Olivier-le-Dain, qui les avait quittés aux portes du palais, les envoya prévenir par un officier de la garde bourgeoise, et après quelques minutes d'attente, on vit entrer dans l'oratoire le duc de Bavière et l'évêque de Bade.

— Souvenez-vous de votre promesse! murmura tout bas Christians à l'oreille de Marie.

— Que je meure plutôt que de l'oublier! répondit la duchesse.

— Et moi, se dit à elle-même Micaëla, je t'irai rejoindre au ciel la première, mon Christians!

Les ducs de Bade et de Bavière arrivaient à ce moment. Christians marcha vers eux d'un pas ferme et la tête haute. Ils reculèrent à son aspect comme si c'eût été un fantôme qui eût rompu à leurs yeux la pierre de son tombeau.

— Messieurs les ducs, leur dit-il, je suis votre prisonnier.

— Monseigneur ! balbutia le duc de Bavière en se découvrant devant le jeune homme.

— Vous ! notre prisonnier ? répéta l'évêque de Bade.

— Il suffit que je vous le dise, interrompit Christians. Donnez-moi une garde et faites-moi conduire à votre palais.

Cette singulière arrestation où l'accusé semblait commander à ses juges, remplit les échevins et leurs suppôts d'un merveilleux étonnement. La foule s'écoula peu à peu et en silence. Le duc de Gueldres disait, en se retirant, à Olivier-le-Dain qui ne semblait pas moins stupéfait que lui :

—Nous avons fait là une capture plus importante que nous ne le pensions d'abord.

V.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Christians, et l'on ignorait ce que les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne avaient fait de leur prisonnier. Les uns disaent qu'on l'avait torturé dans les souterrains du palais où il était mort, enfin, après avoir révélé d'étranges choses qui se raportaient à une grande conspiration contre les jours de Frédéric. D'autres assuraient en confidence, à qui voulait les entendre, que le captif était gardé à vue dans un appartement où on lui rendait les honneurs dus à un roi, jusqu'à ce que l'empereur eût décidé par quel genre de supplice devait périr cet illustre coupable, dont le véritable nom jusqu'ici demeurait un mystère pour tous. D'autres encore racontaient que c'était Satan en personne naturelle, venu sur terre pour chercher à corrompre les reines et les duchesses, comme jadis madame Ève, notre grand'mère commune. Le jeu lui avait plu, disait-on, et il en conservait l'habitude. Ce qui faisait que les bonnes dévotes de la ville qui avaient pu jeter sur le bel étranger un regard damnable de concupiscence, couraient s'en confesser à leurs curés, dont les confessionnaux et les escarcelles ne désemplissaient pas, car le diable a toujours fait vivre l'église.

Mademoiselle Marie de Bourgogne, fidèle à son serment, s'était enfermée pendant deux jours entiers dans sa chambre, sans vouloir accepter aucune consolation. Mais à la fin on se

lasse de pleurer comme de toutes choses. Le troisième jour de sa réclusion, la jeune duchesse avait consenti à recevoir la visite du duc de Bavière et de l'évêque de Bade. Il faut croire que ce jour-là les ambassadeurs d'Allemagne avaient fait provision de bonne humeur et d'esprit, quoique les ambassadeurs soient naturellement dispensés par leurs fontions de ces deux qualités vulgaires, car la duchesse de Bourgogne, à compter de cet instant, devint d'une gaieté folle, et se promena par toute la ville à cheval et vêtue du deuil le plus coquet et le plus séduisant. Bien plus, elle acueillit les membres des États, et principalement les échevins gantois, leur permettant de faire publier à son de trompe que dans le délai de deux jours elle choisirait un époux parmi les prétendans qu'on lui avait imposés.

Pendant que chacun commentait à sa guise cette détermination inespérée, Micaëla, retirée chez elle, présentait un spectacle bien différent. Sa profonde solitude n'était troublée que par deux ou trois espions qu'elle avait mis en campagne et qui venaient lui rapporter ce qu'ils entendaient dire du sort de Christians. Mais leurs paroles vagues qu'elle payait au prix de tout l'or qu'elle possédait, ne lui donnaient pas le plus léger indice. Pourtant, au milieu de son inquiétude, un peu d'espoir la soutenait encore. Elle ne tenait plus à l'existence que par ce fil. Le moindre souffle pouvait le rompre.

Un soir elle était assise au bord de sa fenêtre. Ses deux beaux lévriers blancs, comme s'ils n'eussent osé interrompre le silence de leur maîtresse, se tenaient couchés à ses pieds, croisant l'un sur l'autre leurs museaux effilés. La nuit sereine et tranquille se couronnait peu à peu de son diadême d'étoiles. Micaëla regardait mélancoliquement ces clartés naître et mourir, et peut-être songeait-elle à leur comparer les illusions de sa vie, lorsqu'elle vit sa porte s'entr'ouvrir, et dans l'obscurité s'avancer vers elle une figure qu'elle ne reconnut pas d'abord, mais dont l'approche la fit frissonner. Elle se leva par un instinct de frayeur et mit la main sur son cœur qui battait avec une violence sans égale. La figure avançait toujours. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut tout auprès de la jeune fille.

— Micaëla, dit alors une voix, je viens chercher la femme qui s'est donnée à moi, et qui a juré par le saint Évangile et

par l'image du Christ, de m'appartenir corps et ame quand elle en serait venue à maudire le nom de cet amant qu'elle invoquait, quand sa tendresse pour lui se serait changée en haine, son sourire en mépris. La trahison de Christians a-t-elle été assez publique pour que je puisse me flatter que ce changement se soit fait en vous ?

— Olivier-le-Dain ! s'écria la jeune fille en reculant d'effroi jusque dans l'angle du mur.

— J'aime à voir, reprit le barbier de Louis XI, que vous avez assez bonne mémoire pour ne pas oublier vos sermens.

— Oh misérable ! fit Micaëla en joignant ses mains au-dessus de sa tête, puisque vous osez m'insulter ainsi. Christians est mort. Je n'en veux pas d'autre preuve!

— En ce cas, ne soyez pas étonnée que je vienne réclamer cette part de son héritage, car vous me l'avez donnée, ici même, pour racheter les jours de ce félon qui devait, hélas ! payer si mal votre sacrifice.

— Il est mort, n'est-ce pas? interrompit Micaëla, sans cela tu ne prononcerais pas ainsi son nom avec cet air insultant !

— Christians, reprit Olivier, était plus beau qne moi, j'en conviens, mais cet aventurier sans conscience voulait vous ranger, belle enfant, parmi ses banales maîtresses; moi je vous épouse et je vous fais comtesse de Meulant.

— Il est mort, n'est-ce pas? répéta Micaëla, puisque ta voix le calomnie sans trembler.

— Qu'il soit mort ou vivant, reprit Olivier, sur mon honneur, je n'ai pas prêté la main à la corde. Pourtant, s'il faut vous dire toute ma pensée, il portait tant de qualités en lui, que je l'aime mieux parmi les anges que parmi les hommes.

— Et toi, poursuivit la jeune fille, Dieu a marqué ta place parmi les démons.

— En vérité, ma céleste créature, depuis long-temps j'anticipe sur l'avenir, car vos yeux ont fait de mon ame un enfer. Mais vous êtes trop bonne chrétienne pour ne pas me tendre la main, vous qui tenez dans votre escarcelle les très saintes clefs du paradis.

En prononçant ces mots, Olivier saisit les mains de Micaëla qu'il osa flétrir d'un baiser. Elle le repoussa avec dignité. Il voulut réitérer son entreprise; les grognemens sourds des

deux lévriers, que son pied heurta en cherchant à poursuivre la fugitive dans l'embrasure de la fenêtre, l'avertirent que Micaëla n'était pas absolument sans défense. Il se contint donc; il prit place sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et balançant ses jambes appuyées l'une sur l'autre :

— Écoutez-moi, dites combien de jours il vous faut pour pleurer convenablement l'amant que vous avez perdu. Par la Pâque-Dieu, je vous les octroierai. Mais une fois le délai expiré, il faut que vous me teniez votre promesse, sinon je vous enlève d'ici et je vous fais conduire par force sur mes terres. Je suis puissant à la cour du roi Louis, mon maître. Il n'est sorte de satisfactions et de plaisirs que je ne sois en mesure de vous donner ! Les robes de velours et de soie, l'or, l'argent, les dentelles, il ne sera rien de trop beau pour vous dans le royaume. Des chevaux de prix royalement harnachés, des chiens, des faucons, des châteaux, tout cela n'attend qu'un mot de vous. Ce qui vous plaît me plaira. Mais ne songez pas à me résister, car je sais me faire haïr s'il est si difficile que je me fasse aimer.

Micaëla ne répondit aux menaces du terrible barbier que par un sourire qui lui fit froncer le sourcil.

— Après tout, ajouta-t-il, vous n'adorerez pas éternellement l'ombre de ce Christians, lequel s'en est allé de ce monde sans vous laisser seulement un souvenir. Mademoiselle Marie votre duchesse vous a montré l'exemple. Demain, sans plus de retard, elle choisit un époux parmi les protégés des États.

— Est-il possible ? s'écria la jeune fille, demain !

— Oui, demain, et vous pourrez les voir ensemble sortir de l'Hôtel-de-Ville et se diriger vers l'église, si cela peut vous encourager.

— Je les verrai ! murmura Micaëla.

— Vous ne me trompez pas ?

— Non.

— Puis-je espérer que la bonne détermination de votre souveraine servira de règle à votre conduite ?

— Vous le pouvez...

— Plein de cet espoir, je vous attendrai donc demain aux portes de l'église ?

— J'y serai.

Avec la triste connaissance qu'il avait acquise du cœur humain, le barbier de Louis XI ne pouvait se flatter d'avoir bouleversé en un instant toutes les résolutions de cette femme qui tout-à-l'heure ne prenait pas même le soin de lui cacher son mépris. Mais peu soucieux au fond de savoir à quel bizarre caprice il devait ce changement subit de résolution, il lui suffisait de le mettre à profit.

Quand il se fut retiré, Micaëla se promena dans sa chambre à grands pas. Ses yeux étaient secs et ardens. Une couleur rouge et fiévreuse animait ses joues. De gros soupirs soulevaient péniblement sa poitrine, qui semblait insuffisante à contenir la douleur qui l'emplissait. Parfois elle s'arrêtait devant son prie-dieu, dont elle baisait en sanglotant le crucifix, demandant au ciel pardon du crime qu'elle allait commettre. Puis elle se calmait peu à peu et semblait se livrer à d'autres réflexions. Les noms de Christians et de la duchesse Marie revenaient souvent sur ses lèvres. Tantôt elle plaignait le sort de Christians, tantôt elle l'accusait de sa mort prochaine. Le mariage de la jeune duchesse paraissait l'indigner profondément. Elle ne comprenait pas l'oubli des promesses qu'elle lui avait entendu faire à son amant le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois.

— Marie! Marie! s'écria-t-elle, lui qui vous aimait tant, lui qui m'a si durement sacrifiée à son amour pour vous! oh! c'est indigne de le trahir ainsi, car il est mort en croyant à la sainteté de vos sermens!

Puis elle reprenait :

— Oui, demain, noble duchesse, une pauvre fille, votre folle, votre bouffonne, vous fera sourire pour la dernière fois. Aux yeux de tout votre peuple, la tristesse de sa fin accusera les joies de votre vie! Oh! demain! demain! ce jour tarde bien à venir!

Toutes les cloches des églises de Gand annoncèrent la cérémonie qui se préparait. Dès le point du jour la garde urbaine et les corps de métier promenèrent leur bannières dans la ville. La duchesse quitta son deuil et se rendit dans un magnifique costume à l'hôtel communal. Le nom de l'archiduc Maximilien d'Autriche fut proclamé au milieu de mille cris de joie. C'était le fils de l'empereur d'Allemagne que la duchesse de Bourgogne venait de choisir pour succéder à Charles-le-Téméraire.

Comme le cortége allait entrer à l'église, une jeune fille vêtue de deuil se présenta devant la haquenée de la duchesse. C'était Micaëla, le teint pâle et le front couvert d'une sueur froide. Sa voix était languissante; ses beaux yeux paraissaient s'éteindre; elle chancelait en marchant.

— Micaëla! s'écria la duchesse; ma folle bien-aimée! que veut dire ceci? qu'as-tu donc? où vas-tu?

Micaëla leva la main vers le ciel et répondit en souriant :

— Là haut, où Christians m'attend!

— Micaëla! s'écria la voix d'un jeune homme qui suivait la duchesse, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné. C'était la voix de Christians. Mais Christians avait changé de costume et de nom. Il portait sur ses épaules un manteau de brocard et d'hermine, sur sa tête une couronne souveraine, et il s'appelait Maximilien, archiduc d'Autriche.

Micaëla rouvrit les yeux pour les refermer presque aussitôt. Quand Olivier-le-Dain accourut pour relever le voile noir dont la jeune fille s'était enveloppée en tombant, elle était muette et glacée. Le poison qu'elle avait bu avait déjà décomposé tous ses traits.

On emporta le corps hors de la vue du peuple. Le brillant cortége nuptial poursuivit sa marche triomphante; et, pour remplacer Micaëla, la duchesse de Bourgogne prit à gages une autre folle, qui pût la faire rire le lendemain.

ALPHONSE ROYER.

LETTRE A. M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LA

DERNIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE.

MONSIEUR,

Votre élévation aux fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française aura été signalée par deux événemens littéraires qui ont leur gravité, la publication si long-temps attendue d'une sixième édition du vieux Dictionnaire, et l'annonce officielle que vous avez faite au ministre de l'instruction publique de l'entreprise d'un Dictionnaire nouveau. Vous réunissez ainsi, on ne doit pas dire en quelques années, mais en quelques mois, deux titres à la faveur publique qui justifient le choix dont vous avez été l'objet, et vous gagnez deux gloires dont la moindre avait coutume de satisfaire l'ambition académique de vos prédécesseurs. Je dois dire, et je ne le ferai pas pour vous élever aux dépens de personne, car vous êtes de ceux dont la force n'a pas besoin de la faiblesse d'autrui et qui sont hauts rien que par leur taille, je dois dire que vous vivez en un temps où la langue française est bien plus grandement comprise qu'à

aucune autre époque de son histoire, et où vos idées critiques se trouvant, pour ainsi parler, soutenues et portées par les études publiques, ont pu marcher beaucoup plus droit et arriver beaucoup plus loin. Je suis persuadé que vous auriez été certainement dans le siècle passé ce que vous êtes dans le nôtre, mais vous auriez poursuivi votre position littéraire avec plus de peine, et vous l'auriez atteinte avec moins d'approbation. Les intelligences éprouvent toujours dans leur course une résistance morale pareille à la résistance physique que les sphères éprouvent dans la leur, car les esprits, comme les astres, se meuvent dans le plein, et ils n'avancent qu'en déplaçant devant eux, ceux-ci des fluides plus ou moins denses, ceux-là des opinions plus ou moins tenaces; mais de même qu'il y a de certaines portions des orbites si dérales qui se franchissent avec plus de promptitude, de même il y a des époques où l'essor des idées semble plus libre et où leur vol est moins ralenti. Notre temps est une de ces époques, et elle vous a profité. De plus, arrivé comme vous l'êtes à l'heure précise d'une grande rénovation dans les lettres, vous n'avez pas eu, comme tant d'autres, à désapprendre force erreurs, ce qui est beaucoup plus difficile que d'apprendre force vérités. C'est donc tout naturellement, sans perdre ni une heure, ni un effort, et en marchant au pas ordinaire du travail et des idées, que vous êtes parvenu dans la critique au point si avancé où vous vous trouvez, avantage immense sur ceux qui, ayant perdu du temps et usé sans profit des forces en route, sont surpris par la nuit et par la fatigue, et se trouvent incapables d'aller plus loin.

Il y a ainsi entre vos prédécesseurs et vous cette différence, toute à votre profit et à votre honneur, qu'ils se seraient trouvés heureux de publier une nouvelle et meilleure édition du Dictionnaire, et que vous en commencez un nouveau. Votre critique a tellement changé le jour sous lequel on voit depuis deux siècles les questions relatives à la forme et aux lois du langage, que le travail après lequel il était permis, il y a seulement soixante ans, de se reposer d'une fatigue glorieuse, ne vous paraît pas aujourd'hui pouvoir servir d'excuse à la plus courte halte et au plus faible répit. Vous croyez qu'il n'y a presque rien de fait, là où vos prédécesseurs auraient pensé que tout était fait; bien mieux encore, vous entrevoyez de

nouveaux plans à dresser, un nouveau but à atteindre, vous concevez l'idée d'un Dictionnaire sans modèle dans les annales de la philologie, à côté duquel celui que vous publiez maintenant sera ce qu'est un rayon à une ruche, une maison à une ville, une province à une empire, la partie au tout; de telle sorte que ce que vous allez entreprendre est beaucoup moins la continuation des œuvres de l'Académie, qu'une œuvre toute nouvelle et tout nouvellement conçue: et que la science critique de la langue vous devra moins un progrès qu'une création.

C'est principalement sur ce nouveau Dictionnaire français, monsieur, que je vous demande la permission de vous adresser quelques vues. L'indulgence habituelle avec laquelle vous daignez discuter sur les matières littéraires, me donne cette hardiesse, et me fait croire que ce que j'ai à vous dire sera de quelque intérêt. Ce n'est pas que j'aie la prétention de vous rien apprendre; à part votre supériorité intellectuelle qui ne peut faire question pour personne, surtout pour moi qui l'ai plus d'une fois expérimentée, vous avez de l'histoire de notre littérature une habitude éprouvée par la longue et glorieuse pratique de l'enseignement. J'ai seulement le désir de jeter dans le public quelques idées critiques qu'il serait peut-être utile d'y voir germer et croître, et le contact de votre nom leur sera une recommandation et un appui qui ne sont pas en mon pouvoir. Je serai la main qui répand la graine; vous serez le rayon qui la fait fleurir.

Je vous ai entendu quelquefois comparer ingénieusement la langue française à l'alphabet des Chinois, lesquels ont environ quatre-vingt mille caractères et n'en emploient guère plus de la moitié. Nous avons pareillement dans l'histoire de la langue française un certain nombre de périodes, qui constituent des langues distinctes, dont nous ne tirons aucun parti, et que même nous ne comprenons pas bien. Ainsi, nous employons toute la langue du XVIIIe siècle et un peu de celle du XVIIe, tout Voltaire et un peu Molière, voilà tout; le reste, jusqu'à Villehardouin, ce sont les quarante mille caractères chinois qui ne servent pas dans les usages de la langue contemporaine, et que les mandarins eux-mêmes ne savent pas toujours lire. Que les écrivains et les orateurs de notre temps

préfèrent pour leur usage, parmi les diverses périodes de la langue française, la période du XVIIIe siècle, par goût, par éducation ou par ignorance des autres époques de la langue, c'est leur affaire; cela ne regarde qu'eux, excepté pourtant ceux qui les lisent et ceux qui les écoutent, et qui sont pareillement intéressés dans ce choix. Mais qu'un grand corps littéraire, ayant une existence publique et officielle, comme l'Académie, qui annonce qu'il va recueillir tous les matériaux de notre langue, les classer, les expliquer, les définir dans un Dictionnaire, ne recueille, n'explique, ne définisse, n'accepte que les matériaux de la période du XVIIIe siècle tout entière, et ceux d'une partie de la période du XVIIe, voilà, ce me semble, monsieur, où est la faute, le manquement, l'erreur grave.

On appelle cela le Dictionnaire de la langue française? Mais qu'est-ce donc que la langue française, au compte de l'Académie, et à quelle époque la fait-on commencer? Jusqu'ici, ç'avait été une opinion assez généralement reçue que Montaigne, Rabelais, Commines, Jean de Troyes, Guillaume de la Marche, Froissard, le roi Thibault, Joinville, Villehardouin, avaient écrit en français; que ces écrivains, se servant de la langue qui était parlée à la cour des rois de France et parmi les personnes éminentes de la nation française, avaient réellement employé le français; mais le Dictionnaire de l'Académie paraît vouloir faire considérer cette opinion comme erronée, et donner à croire que François Ier, Louis XII, Charles VII, Philippe-le-Bel, saint Louis ne parlaient pas le français; à quoi l'académie aurait bien fait d'ajouter, quelle était donc cette langue qui se parlait en France, si ce n'est pas la française par exemple, si c'était l'hébreu, le grec ou le latin?

Ou je suis dupe d'une illusion bien singulière, ou il me semble qu'il y a toujours une langue là où il y a une littérature. Or, la question, prise de ce côté, ne peut pas laisser en suspens pour une conclusion; il y a eu nécessairement langue française au moyen-âge, car il y a eu littérature française. Et quelle littérature encore? Jamais peut-être une nation n'en posséda de plus variée, et surtout de plus riche. Plutarque rapporte, dans la Vie de Thésée, qu'il commençait ses biographies avec une foule de mémoires qui ne sont pas venus jusqu'à nous; c'é-

taient les livres de Caton, les livres de Sylla, les livres du roi Juba, les livres d'une foule de princes, de grammairiens, de philosophes et de poètes. Eh bien! toutes ces richesses littéraires, morales et poétiques, n'étaient rien au prix de la littérature française des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Il semble même qu'il y avait dans les livres de ces époques merveilleuses, quelque chose de gigantesque, comme les hommes qui en sont les auteurs ou les héros; la pensée de l'écrivain était immense, comme la pensée militaire ou la pensée religieuse; et pour composer des poèmes de soixante-quinze mille vers, il fallait le temps où les évêques bâtissaient leurs cathédrales et les rois leurs bastilles. L'œuvre de pierre et l'œuvre de mots étaient même si colossales, qu'elles consumaient plusieurs générations; Maurice de Sully ne put que commencer Notre-Dame, Guillaume de Loris ne put que commencer le roman de la Rose.

D'ailleurs, ce ne serait jamais l'Académie française qui pourrait logiquement prétendre qu'il n'y avait pas de langue française au moyen-âge, car elle assied principalement les règles de son Dictionnaire sur l'autorité de l'usage, c'est-à-dire qu'elle s'en rapporte surtout à lui pour constater l'existence de la langue. Or, qu'est-ce que l'usage à côté d'une littérature? En d'autres termes, qu'est-ce qu'une langue parlée à côté d'une langue écrite? L'usage est quelque chose de vague, d'indéterminé; un livre, quelque chose de net et de précis; l'usage est un fait général, et, comme tous les faits généraux, il n'a aucune réalité propre, et il n'existe qu'à l'état de vérité abstraite, créée par l'esprit pour la commodité du raisonnement; un livre est un fait particulier, positif, existant par lui-même, et qu'il n'y a qu'à constater; bien plus, on peut très rigoureusement nier l'usage, en disant que puisqu'une personne ne fait pas usage, deux ne font pas usage, ni trois, ni mille, ni un million, car, si cela était, on serait forcé de préciser le nombre de personnes dont l'opinion constitue un usage, et ce nombre ne se peut pas préciser; mais un livre est un témoin irrécusable; dès que vous voyez un livre, vous êtes sûr qu'il y a une langue, de même que, lorsque vous voyez une statue, vous êtes sûr qu'il y a une sculpture. Bien plus encore; une langue qui n'existe que dans l'usage peut être une langue inachevée, irrégulière, incomplète; une langue qui existe dans des livres est toujours

au contraire une langue mûre, une langue faite, une langue symétrisée, calculée, liée, charpentée. Si donc l'Académie française juge qu'une langue parlée porte en soi assez de régularité et assez de fixité pour pouvoir être proposée, à plus forte raison doit-elle juger qu'une langue écrite par de grands écrivains, qui a suffi à des historiens, à des orateurs, à des poètes, qui a défrayé une littérature quatre ou cinq fois plus abondante, plus épaisse, plus feuillue que celle d'aujourd'hui, mérite pareillement d'être recueillie; car si le sentiment esthétique des peuples se dépose dans les langues, il se trouve à un bien plus haut degré de concentration dans les langues écrites, où il est cristal, que dans les langues parlées, où il est vapeur.

Je présume que j'ai réveillé sans doute depuis un moment, dans l'esprit du lecteur, la grande objection à tout ceci, celle qui a déterminé, sinon les académiciens du XIXe siècle, du moins les académiciens du XVIIe, et qui paraît même, monsieur, avoir jusqu'à un certain degré pris empire sur vos idées, à savoir que la langue qui est contemporaine à Louis XIV, ou qui lui est postérieure, est fixée, et que celle qui lui est antérieure ne l'était pas; ce qui fait prendre l'une, comme une chose faite, et laisser l'autre, comme une chose ébauchée.

Monsieur, voici encore un de ces points sur lesquels il me semble qu'on se paie d'idées inexactes, et une conjoncture dans laquelle la force de l'habitude et l'empire de l'exemple ont dévoyé les meilleurs esprits. Est-il bien certain que la langue qui a suivi le commencement du XVIIe si èclesoit fixée, et, en général, est-ce qu'une langue vivante est jamais fixée?

Dans la remarquable et très spirituelle introduction que vous avez placée en tête du dictionnaire, vous vous montrez frappé de la fixité et en quelque sorte de l'immobilité que la langue vous semble avoir acquise depuis Louis XIII. Ce que je vais dire n'est pas pour en remontrer à un homme tel que vous et en de telles matières; mais peut-être bien avez-vous accepté cette opinion, plutôt que vous ne l'avez vous-même cherchée, trouvée, expérimentée. Je pense en effet, monsieur, qu'il vous eût été facile de reconnaître que la langue écrite du temps de Louis XIV n'est plus, pour les trois quarts, la langue écrite d'aujourd'hui, et que dès-lors on s'abuse de croire que sa con-

dition définitive est atteinte, sa loi établie, sa forme dernière découverte et fixée depuis deux cents ans.

Vous savez, monsieur, qu'à part tout ce qu'y introduit l'humeur, le goût et la personnalité des artistes, une langue contient toujours deux choses, les mots et la syntaxe, c'est-à-dire d'un côté les élémens matériels et premiers, de l'autre, le principe et la loi d'affinité selon lesquels ces élémens se lient et se combinent. On peut comparer la syntaxe, dans les langues, à ce que le célèbre physiologiste Barthez appelait le principe vital dans les corps organisés ; c'est une certaine force mystérieuse, qui réside en un certain centre inconnu, et qui de ce trône, où elle est reine, agit d'une certaine façon et à de certaines distances, autour d'elle, sur les molécules du discours. Or, il paraît que ce qui constitue la différence des corps organisés entre eux comme celle des langues entre elles, ce n'est pas tant la différence des élémens premiers, que celle du principe d'affinité qui leur sert de lien ; la chair de tous les animaux et le tissu de tous les arbres contiennent, à peu de chose près, les mêmes matières chimiques, et les genres et les espèces, dans tous les ordres de la création, ne semblent devoir leurs existences séparées, qu'à cette infinie variété de puissances plastiques, qui disposent les atomes matériels chacune selon sa loi propre et selon sa nature spéciale. Il en est ainsi des langues, dont l'essence et, si je puis ainsi parler, la personnalité, résident principalement dans leur syntaxe particulière. La langue latine s'était repue des termes enlevés aux divers dialectes osques ou étrusques, jusqu'à l'arrivée des rhéteurs grecs à Rome, sans que cette pâture eût altéré sa constitution ; et le grand festin de mots grecs qu'elle fit depuis Caton l'ancien, jusqu'à Tibère, ne l'altéra pas davantage. Encore une fois, il paraît certain que ce ne sont pas les mots qui font les langues ; car le latin, l'espagnol et le français, qui en ont une multitude de communs, n'en sont pas moins malgré cela trois langues très séparées et très distinctes.

Je suis assez porté à croire que c'est pour n'avoir pas fait avec assez de soin cette distinction, qui me semble importante, que vous vous êtes laissé aller à dire que la langue est fixée depuis Louis XIII. Il est certain qu'à ouvrir le Dictionnaire, on trouve que les mots sont à peu près restés les mêmes depuis

cette époque, du moins à quelques exceptions près; mais je pense avoir réussi à faire pressentir que ce ne sont pas les mots qui constituent à proprement parler les idiomes, et qu'un dictionnaire ne contient pas plus une langue, qu'un tas de pierres ne contient une maison. Rien n'est facile du reste, ainsi que je disais, comme de reconnaître, à la lecture des écrivains du XVIIe siècle, que leur langue n'est pas la nôtre; et s'il prenait pour règle sévère l'usage du parler d'aujourd'hui, il n'y a pas d'écolier de sixième qui ne pût relever vingt solécismes dans chaque épître de Boileau.

Je vous demande la permission, monsieur, de pousser un peu cette idée, comme eût dit Molière, et de prendre quelques exemples de ceci. Je vais faire une petite collection de passages empruntés aux plus grands écrivains du XVIIe siècle, et il sera facile de voir qu'ils formeraient, si on les écrivait aujourd'hui, une intolérable galerie de barbarismes et de solécismes.

L'omission du payement de *son* dot. (Lettre de l'archevêque, d'Embrun, ambassadeur en Espagne, à Louis XIV, 25 mai 1662.)

Il me témoigna beaucoup de joie et de *ressentiment* de la facilité que votre majesté avait apportée à traiter cette affaire. (Lettre de l'archevêque d'Embrun, 2 mars 1662.)

Quoi! vous appelez crime un *change* raisonnable?
(CORNEILLE, Horace, acte 1er, scène 5.)

Elle n'est pas toujours maitresse de ma haine;
Je ne *la* suis pas même.
(CORNEILLE, Sertorius, acte III, scène 3.)

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment *le* paraître.
(CORNEILLE, Sertorius, acte III, scène 4.)

Ce grand créateur du monde n'avait de temple ni de culte, qu'*en* Jérusalem.
(BOSSUET, Discours sur l'Histoire Universelle, deuxième partie.)

Ce *fut* les Pharisiens qui...... introduisirent.....
(BOSSUET, *ib.*)

Les évangélistes s'accordent à nommer saint Pierre *devant* tous les autres, comme le premier. (BOSSUET, *ib.*)

Il était *devant* qu'Abraham fût fait. (BOSSUET, *ib.*)

Je voudrais bien le remercier d'avoir *bu ma santé;* la vôtre *fut bue* avant-hier chez la princesse de Tarente.
(Mme de SÉVIGNÉ, Lettre 647.)

Il me semble qu'*ensuite* d'un tel discours, il doit dire comme l'abbé d'Effiat. (Mme de Sévigné, Lettre 649.)

Je pense souvent à lui, mais tout cela *en* chemin faisant pour aller à vous. (Mme de Sévigné, *ib.*)

Par l'embarras où il est d'accommoder *les conduites* de l'église dans les premiers siècles, avec *les conduites* d'aujourd'hui. (Mme de Sévigné, Lettre 650.)

Souffrez, mon père, que je vous embrasse, pour vous témoigner mon *ressentiment.*
(Molière, le Malade imaginaire, acte III, scène 2.)

Et quant même l'huissier
Vous trouverait en face un marquis *repoussable.*
(Molière, Remerciement au roi.)

La belle chose de faire entrer *aux* conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées *parmi* les boues des halles.
(Molière, Critique de l'École des femmes, scène 1re.)

Par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs *détournemens* de tête et leurs *cachemens* de visage.
(Molière, *ib.*)

La crainte me réduit bien souvent *d'*applaudir à ce que mon ame déteste. (Molière, Don Juan, acte Ier, scène 1re.)

Que vous jouez *au* monde un petit personnage
De vous claquemurer *aux* choses du ménage.
(Molière, les Femmes Savantes.)

Je m'arrête là de ces citations, monsieur, parce qu'il faut bien que je m'arrête quelque part, et que du reste le peu que je viens de faire suffira de reste à mon intention. Vous pensez bien que je n'ai pas entrepris le dépouillement de la littérature du XVIIe siècle pour vous signaler les barbarismes, les solécismes, les fautes de français de toute sorte qui précèdent, si l'on s'en rapporte au dictionnaire que l'Académie vient de publier; je me suis contenté d'ouvrir quelques-uns des plus grands écrivains du règne de Louis XIV, et de lire quatre ou cinq pages à l'aventure. Que serait-ce, si l'on faisait sur ces écrivains un travail complet en ce genre? On arriverait à se convaincre, à moitié chemin, de cette vérité que je vous ai dite, que la langue écrite du XVIIe siècle n'est plus la langue écrite d'aujourd'hui; qu'elle est sortie de l'usage pour la moitié au moins de ses mots et de ses tournures, et que c'est se faire une grande illusion de

penser qu'il y ait en France, depuis deux cents ans, une langue immobile et fixée.

Si donc l'Académie n'avait eu d'autre raison, en abandonnant la langue française antérieure à Louis XIII, que son caractère indécis, mobile, et son état en quelque sorte transitoire, une raison tout-à-fait semblable aurait dû lui faire négliger la langue contemporaine de Louis XIV. Mais, et en ceci je ne voudrais pourtant rien dire qui pût blesser l'Académie, je suis assez porté à croire qu'elle ne s'est pas donné un très grand mal pour discuter le plan de ce Dictionnaire, et qu'elle l'a moins fait que refait; de telle sorte que, dans cette construction hybride, les vieilles poutres ont déterminé la position des nouveaux murs. Or, et vous avez été le premier à le reconnaître, monsieur, lorsque l'Académie française s'occupa pour la première fois de la composition d'un dictionnaire, les idées que l'on professait alors sur les matières de critique n'étaient pas de nature à faire compter sur quelque chose de bien grand; notre histoire littéraire n'était pas connue. Villon était, au dire de Marot, un écrivain *antique;* Malherbe passait pour avoir mis un terme à la barbarie de notre idiome; on était en outre préoccupé du grand travail de renaissance grecque et latine, qui achevait de s'opérer dans la littérature. Toutes ces raisons détournaient les esprits du spectacle des lettres françaises au moyen-âge, indépendamment de ce que l'immense difficulté dont était l'exécution d'un dictionnaire devait nécessairement introduire une certaine indécision de principes, un certain décousu de plan dans la composition du premier. C'est donc moins à l'Académie d'aujourd'hui qu'à celle du XVIIIe siècle qu'il faut s'en prendre, si le Dictionnaire actuel conçoit et présente la langue française d'une façon un peu étroite et mesquine; et cette étroitesse d'idées s'explique de reste elle-même par l'ignorance et l'hostilité tout à la fois dont étaient, vis à-vis de nos origines littéraires, les critiques moitié grecs et moitié latins du siècle de Louis XIV.

Il faudrait ainsi prendre le Dictionnaire pour ce qu'on l'a d'abord fait et pour ce qu'il est resté, c'est-à-dire pour un répertoire assez complet de la langue usuelle. Peut-être bien pourrait-on lui reprocher d'être, ainsi que je l'ai dit, une construction hybride, et d'avoir de la langue du XVIIe siècle jus

qu'au genou, de la langue du XVIIIe jusqu'à la ceinture, et de la langue du XIXe jusqu'au front. Mais à part cette confusion, dont l'inconvénient ne laisse pas que d'être grave, on y trouve assez abondamment tout ce qu'on a voulu y mettre, à savoir, les élémens de la langue parlée et de la langue écrite de notre temps. Les jeunes gens qui commencent leurs études, et les personnes du monde qui n'ont que la littérature de ces cent cinquante dernières années, peuvent lever, avec son aide, à peu près toutes les difficultés philologiques qui se présenteraient à leur esprit.

A vrai dire et à le prendre ainsi, je ne trouve pas que, parmi toutes les critiques qui ont été faites du Dictionnaire, on en ait soulevé de bien radicales et de bien importantes; et elles m'ont paru contenir beaucoup plus d'esprit de persifflage que d'esprit de littérature. Ce n'est pas sans une profonde conviction que je dis ceci; mais je ne suis pas de ceux qui pensent que l'Académie française ne peut pas produire de bonnes et de belles choses. Je ne trouve pas, du reste, en ceux qui l'attaquent de meilleures garanties de savoir et d'esprit de suite. Eh! mon Dieu, qui pousse donc ainsi à saper les institutions qui ont quelque durée, quelque tradition, quelque solidité, en un temps où la France en a si peu de cette nature, et où les idées de toute sorte flottent à tout vent, faute de quelque point fixe où s'accrocher et où se prendre!

Par exemple, j'ai entendu qu'on faisait sonner fort haut dans le monde et dans la presse le manque où l'on dit qu'est tombé le Dictionnaire de donner de bonnes définitions. A mon avis, les personnes qui se plaignent ainsi ne sont pas bien sûres de leurs griefs. Sait-on bien ce qu'on demande, quand on demande une définition? Sait-on qu'il n'est pas possible d'en donner une seule, et que dès-lors il devient absurde d'exiger ce qu'il est impossible d'accomplir?

Et, en effet, pour qu'une définition fût une définition, il faudrait qu'elle donnât une idée précise, propre, immuable, de la chose définie, et pour cela, il faudrait qu'elle en exprimât la nature, l'essence, l'être. Mais est-ce que la nature des choses est connue? Vous voulez qu'on définisse le mouvement? mais est-ce que la nature du mouvement est connue? Vous voulez qu'on définisse l'ame? mais est-ce que la nature de l'ame est connue? Vous voulez qu'on défi-

nisse Dieu? mais est-ce que la nature de Dieu est connue? Est-ce qu'il est donné à l'homme d'arriver jamais jusqu'à l'essence même des objets?

Nous connaissons les choses seulement par expérience; nous en acquérons certaines idées pratiques, expérimentales, voilà tout. Elles se dévoilent à nous, par l'étude que nous en faisons, sous un nombre d'aspects plus ou moins grand, et tout ce que nous pouvons affirmer d'elles, c'est non pas ce qu'elles sont réellement et en soi, mais ce qu'elles nous paraissent à nous-mêmes. Or, comme il y a un grand nombre de systèmes qui se disputent le monde, depuis qu'il existe, lesquels rapportent les choses à des origines ou à des fins diverses, et leur conçoivent des natures toujours différentes et quelquefois contradictoires, il arrive que la définition de l'un n'est plus la définition de l'autre, et que toute définition se réduit à n'être au fond qu'une opinion individuelle. Dieu selon Spinosa n'est pas Dieu selon Leibnitz. C'est donc afficher une prétention bien irréfléchie et bien déraisonnable, que de vouloir que l'Académie française définisse les choses. L'homme n'aura jamais cette puissance. Tout ce qu'elle eût pu faire, même ce qu'elle eût dû faire, à mon avis, et ce qu'elle n'a pas fait, c'eût été, en admettant un mot dans le Dictionnaire, non pas de lui assigner, de sa propre autorité, une signification précise et immuable, ce qui ne dépend pas d'elle, ou de définir la nature de la chose à laquelle il sert d'appellation, ce qui lui appartient encore moins; mais de l'accompagner de toutes les acceptions que les écrivains lui ont données, et de toutes celles que l'usage lui donne aujourd'hui. Les auteurs de dictionnaires sont des historiens vis-à-vis des mots, dont ils font l'inventaire. A ce titre, il faut donc, non pas qu'ils violentent les faits, mais qu'ils les acceptent. En définitive, je trouve que la critique s'est donné tort en suscitant de mauvaises chicanes à l'Académie. Je ne dis pas que ce ne soit peut-être une assez plaisante façon de définir un chat, que de dire que c'est un animal domestique qui mange des souris, ou une arquebuse, que de dire que c'était une arme qu'on portait sur l'épaule; mais, à cela près de ces attaques contre lesquelles je ne défends pas l'Académie, et qui ne sont d'ailleurs pas sérieuses au fond, je trouve qu'on pourrait lui faire plus gravement et plus

utilement son procès. Il fallait lui dire qu'elle est dans l'erreur, si elle pense avoir fait véritablement le DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, et que tout ce qu'on lui peut accorder, même avec des restrictions, c'est d'avoir fait le DICTIONNAIRE DE LA LANGUE USUELLE, ce qui est bien différent.

Les hommes du monde, les commerçans, les avocats, les gens d'affaires, tous ceux qui n'ont intérêt qu'à savoir la langue courante, peuvent se contenter du travail de l'Académie; il y aurait même, à le prendre sous ce point de vue, des retranchemens qu'on lui pourrait faire subir; mais les gens de lettres, mais les philologues, mais les poètes, mais les artistes, mais tous ceux qui prennent les langues par leur côté sérieux par le côté de leur histoire, tous ceux-là attendent encore leur dictionnaire, un grand dictionnaire des origines de la langue française, en douze ou quinze volumes in-folio, dans lequel on trouve réellement la langue, toute la langue.

Voilà ce qu'on attend maintenant de l'Académie française, ce qu'elle est loin d'avoir fait, ce qu'elle peut faire, et ce que vous aurez, monsieur, la gloire d'avoir entrepris. L'ardeur qui pousse maintenant la jeunesse vers les études sérieuses commence à rendre familières à quelques-uns les grandes et hautes idées de critique qui vous ont si bien inspiré. C'est probablement à cette disposition générale des esprits de notre époque, que j'aurai dû d'être conduit moi-même à concevoir la même pensée que vous, et même, permettez-moi de le dire ici, monsieur, à l'exprimer publiquement quelques mois avant vous. Vous êtes si riche d'avantages, que vous ne perdrez certainement rien à cette rigueur de chronologie que je mets en usage à votre égard. Je traçais le plan esquissé du grand dictionnaire historique de la langue française que vous allez entreprendre, dans le numéro de la *Revue de Paris*, du 19 octobre 1834; vous, monsieur, vous y mettez la main à présent. Je vous assure que je ne parlerais pas de ce que j'ai dit, s'il m'était donné de faire ce que vous faites.

Vous voilà donc à l'œuvre de ce grand dictionnaire, de ce grand répertoire de la langue française. J'ignore ce qu'il sera au juste, mais il aura évidemment pour but d'expliquer tous les mots qui se trouvent dans des livres français, c'est-à-dire qu'il sera un recueil complet de la langue écrite. Il ne

faut pas qu'il y ait une phrase dans un auteur quelconque, depuis Villehardouin jusqu'à nos jours, pendant six siècles et demi, qui ne puisse être nettement expliquée et éclaircie à l'aide de ce dictionnaire. Que dirait-on d'un lexique grec, avec lequel on ne pourrait pas comprendre les fragmens des hymnes orphiques ou les vers dorés de Pythagore ? Que dirait-on d'un dictionnaire latin, avec lequel on ne pourrait pas expliquer un passage de Plaute ou un fragment d'Ennius ? Je sais bien qu'avec les idées critiques de ces quarante dernières années, beaucoup de gens, qui liront cette lettre, ne trouveront pas que notre vieille littérature vaille la peine d'être recueillie, et que ce serait peut-être même un grand profit pour nous d'effacer les traces de la barbarie du moyen-âge, comme ils disent, ainsi que font les parvenus qui renient leurs parens éloignés ; mais vous, monsieur, vous connaissez trop bien le grand siècle littéraire de saint Louis pour ne pas lui rendre plus de justice ; vous ne trouvez certainement pas que le moyen-âge, qui a inventé l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon, qui a découvert l'Amérique, qui a bâti la cathédrale de Strasbourg et la chapelle de Cologne, qui a peint le cimetière de Pise et les loges du Vatican, qui a eu Joinville, Dante et Shakspeare, soit aussi barbare et aussi stupide qu'on pense; et sans doute, à vos yeux, Hérodote et Xénophon ne sont pas tellement au-dessus de Froissard et de Commines, que la littérature des deux premiers ayant été recueillie, celle des deux derniers ne le soit pas.

Ne serait-ce pas, d'ailleurs, une sorte de démenti que la France elle-même donnerait à la grandeur et à la majesté de sa langue, en refusant d'en écrire l'histoire et d'en dresser la glorieuse généalogie? Quoi! nous nous prétendons possesseurs de la plus belle langue qui ait peut-être jamais été parlée, à coup sûr, de la plus riche, de la plus nette, de la plus commode, de la plus acceptée, et nous n'en éclairerions par les origines, nous n'en étudierions par la formation, nous n'en distinguerions pas les phases, nous n'en chercherions pas les lois historiques ? Quoi! des étrangers viendraient en France, ils nous demanderaient, par exemple, à quelle époque les genres masculin et féminin ont été distingués l'un de l'autre dans les mots, et nous ne pourrions pas le leur dire! ils nous

demanderaient à quelle époque le tableau de conjugaison de nos verbes a été arrêté et fixé, tel qu'on l'enseigne dans les écoles, et nous ne pourrions pas le leur dire! ils nous demanderaient à quelle époque la forme des mots qui désigne le singulier a été distinguée de celle qui désigne le pluriel, et nous ne pourrions pas le leur dire! ils nous demanderaient à quelle époque remontent les lois fondamentales de notre orthographe, et nous ne pourrions pas le leur dire! Nous resterions dans l'ignorance honteuse où nous sommes sur toutes nos origines littéraires, sur toutes les lois esthétiques relatives à notre langue, à ses mots, à ses formules, à son expression graphique! Nous n'aurions pas notre Varron, notre Macrobe, notre Festus, pour une langue qui a près de sept cents ans de développement tout rempli de chefs-d'œuvre! Si cela pouvait être, nous ne tarderions pas à perdre la signification traditionnelle de notre littérature; nous serions comme les Grecs du temps d'Auguste, qui allaient apprendre leur langue dans les écoles de Rome ou de Marseille, ou comme les Romains du IVe siècle, qui n'entendaient plus les lois des douze tables, et qui avaient besoin que Servius leur expliquât Virgile.

Heureusement que, même à part la grande pensée que vous avez eue, monsieur, et qui ne manquera pas d'appeler nos regards sur les premières époques de notre langue, nous ne sommes pas libres de vivre plus long-temps dans notre insouciance de nos origines littéraires; les études historiques viennent de prendre un élan si vigoureux, qu'elles ont secoué dans leur poudre nos vieilles et admirables chroniques. Certes, si elles avaient été écrites en grec, les savans de la renaissance n'auraient pas manqué de les exhumer; mais ils les ont laissé manger aux vers, parce qu'elles étaient écrites en français; et comme c'est sous l'influence de la restauration du goût grec et romain, que les grands critiques de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe ont discuté et arrêté les bases de la langue de Louis XIII et de Louis XIV, c'est par habitude, par tradition, par préjugé littéraire, que, trois siècles durant, nos meilleurs écrivains ne se sont pas informés des grandes épopées ou des grandes histoires du moyen-âge. Aujourd'hui l'œuvre de ces hauts barons du XIIe et du XIIIe siècle, qui avaient la plume et l'épée comme César, qui étaient poètes et rois comme David,

historiens et rois comme Juba ; cette œuvre seigneuriale et magnifique est mise au jour ; nous avons des livres écrits par Villehardouin, qui était un seigneur français dans le Péloponèse ; nous en avons par Joinville, qui était sénéchal de Champagne ; nous avons surtout des poèmes immenses, dix fois plus étendus que l'Iliade, et dans lesquels se trouve racontée par le menu et peinte d'après nature la vie domestique du château et de la cabane, du seigneur et de l'esclave, du haut et du bas de la société, au XIIe et au XIIIe siècle. Les arts, la langue, les lois, la civilisation, y sont à leur aurore; toutes les choses modernes s'y voient soulever le sol, poindre et grandir, et nous sommes naturellement rapportés à ces causes en étudiant nos effets, à ces commencemens en étudiant nos fins.

La publication actuelle ou prochaine de toutes les chroniques du moyen-âge rend donc indispensable l'intelligence de la période de la langue dans laquelle elles sont écrites ; et quand bien même on ne voudrait voir dans ces monumens aucune valeur littéraire, quand on ne tiendrait aucun compte de l'intérêt qui s'attache aux premiers bégaiemens de tout idiome, aux premières lueurs de toute poésie, il faudrait toujours songer à la composition d'un glossaire général pour les époques antérieures à celles qui sont comprises dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et ne pas réduire, comme cela s'est vu, d'honnêtes érudits à se donner le ridicule de traduire Villehardouin en français, à ce qu'ils disent ; car enfin, s'il passait une fois en chose jugée que les écrivains français du XIIIe siècle ne sont plus des écrivains français aujourd'hui, comme ils auraient perdu cette qualité à cause de la révolution que les cinq derniers siècles ont introduite dans l'ancienne langue, et comme les cinq siècles à venir ne manqueront pas d'en introduire une semblable dans la langue de notre temps, il nous arriverait infailliblement d'être un jour traités par nos neveux comme nous aurions traité nos pères ; et de même que, dans un siècle, il faudrait traduire Froissard, dans deux siècles Commines, dans trois siècles Mathieu, de même, dans quatre siècles, il faudrait traduire Racine, dans cinq siècles Voltaire, et dans six siècles, la postérité en serait arrivée à traduire le *Dictionnaire de l'Académie.*

Ce serait donc maladroitement raisonner que de prétendre

réduire la langue française à l'étendue de la langue qui se parle ou qui s'écrit en un siècle donné; la langue usuelle, la langue du moment étant de sa nature mobile et passagère, il s'en suivrait que ceux qui s'en seraient servis pourraient être considérés un jour comme n'ayant ni parlé, ni écrit en français, et de cette manière ceux-là même qui promulguent aujourd'hui les lois de la langue actuelle, se trouveraient plus tard frappés par ces mêmes lois et repris au nom de leurs propres principes. Évidemment, cela ne peut pas être ainsi, et il est bien clair que ce qui a été du français durant un siècle ne cessera jamais de l'être. Ce sera, si l'on veut, du français d'une époque déterminée, voilà tout; mais comme il n'y a pas du français qui soit de toutes les époques, ce sera tout ce que cela pourra être.

D'ailleurs, il y aurait une objection insoluble à cette prétention de réduire toute la langue française à la langue qui s'est écrite ou qui s'est parlée en un siècle donné. Quel moyen en effet de séparer cette langue de la langue précédente? quelle serait, par exemple, dans le cas du XVIIe siècle, la limite chronologique où finirait le français, et où commencerait le barbarisme? Serait-ce Racine? Serait-ce Molière? Serait-ce Balzac? Serait-ce Régnier? Mais songez donc que de même que la langue usuelle d'aujourd'hui comprend des locutions qui appartiennent au XVIIe siècle, de même la langue de Racine, ou celle de Molière, ou celle de Balzac, ou celle de Régnier en comprenait qui remontaient au quinzième; car il est digne de remarque qu'il y a toujours dans la langue d'un siècle une assez grande quantité d'élémens qui remontent à un siècle, ou à un siècle et demi en arrière. Terminer la langue à Racine, à Molière, à Balzac, à Régnier, ce serait donc, à certains égards, ne la terminer réellement qu'à Philippe de Commines, à Guillaume de la Marche, aux mémoires de Richemond et de la Pucelle. Bien plus, si l'on voulait déterminer une époque quelconque pour servir de limite à un caractère de la langue, est-ce qu'on en trouverait une où il y aurait en effet solution de continuité? Et-ce que les langues au contraire ne sont pas une chose toute pleine de degrés, de nuances, de transitions; un enchaînement perpétuel de causes qui sont effets, et d'effets qui deviennent causes; une juxtaposition infinie de progrès distincts, quoique inappréciables, et qui sont si étroitement unis,

liés, soudés, cloués l'un à l'autre, qu'il n'y a pas de lame si mince, qu'il n'y a pas de lumière si déliée, qu'il n'y a pas de pensée si subtile qui pût se glisser dans leur intervalle? Une langue est donc faite d'une pièce, ou du moins elle se montre telle à nos yeux, parce que les molécules qui la composent sont si étroitement serrées, que qui prend la première prend la dernière, que qui prend un bout prend l'autre.

Ainsi, et pour résumer toutes ces choses, on se trouve entraîné par cent raisons à considérer comme écrivains français tous ceux qui ont employé la langue française depuis qu'elle existe. Toute la distinction que l'on peut faire entre ses diverses périodes, c'est que les unes sont encore en usage aujourd'hui, et que les autres sont tombées en désuétude. Mais comme les périodes de la langue qui ne sont plus en circulation y ont été autrefois, et comme celles qui y sont maintenant cesseront d'y être un jour, cette distinction ne me paraît pas bien essentielle, et elle ne suffit pas du moins pour faire classer dans les barbarismes les mots et les locutions d'autrefois, parce que ce serait dire qu'il viendra une époque où l'on pourra également classer dans les barbarismes les mots et les locutions d'aujourd'hui. Or, un pareil raisonnement, si l'on pouvait l'admettre, conduirait à la négation de toute langue, parce qu'il n'y en a aucune qui ne se renouvelle incessamment, et qui, selon ces idées, ne se précipite à chaque instant vers sa ruine. Une langue est comme toute chose qui a vie; il ne lui est pas donné de conserver l'identité de ses élémens. Il se fait dans sa substance même un déplacement perpétuel de parties par d'autres parties; une rénovation d'atomes par d'autres atomes.

Si je suis parvenu à rendre clairement ma pensée, il résulte donc des considérations qui précèdent qu'il est impossible de scinder la langue française, et qu'elle n'a d'autres limites que les premiers et les derniers écrivains qui l'ont mise en œuvre. Tout ce qu'on peut faire, c'est de consentir à mettre à part pour la littérature courante et pour le commerce habituel de la vie les locutions qui sont plus particulièrement d'un usage contemporain. Un travail exécuté dans ce but produirait, à quelques retranchemens près, le dictionnaire actuel de l'Académie. On pourrait ajouter que ce choix de mots et de locutions dont se compose la langue contemporaine n'a en soi aucune espèce

d'ordre et de logique, et que ce ne sont pas précisément les mots les plus vieux qui ont été mis hors de circulation. La langue actuelle en contient qui appartiennent à toutes les époques; il y en a, et c'est la plus grande moitié, du xiie et du xiiie siècle, tandis que d'autres, qui appartenaient au xive, au xve, au xvie, et même au xviie, n'ont pas pu résister à l'usage et ont été abandonnés. C'est donc sans aucun motif plausible, et uniquement par suite de l'ignorance où nous sommes de l'histoire de notre langue, que les auteurs de dictionnaire appellent *vieux mots* ceux qui sont tombés en désuétude, parce qu'il arrive souvent que ces *vieux mots* sont de deux ou trois siècles plus jeunes que beaucoup d'autres qui sont encore en vigueur. Or, si les élémens de la langue actuelle appartiennent eux-mêmes à toutes les époques de notre histoire littéraire; s'il y en a qui ont été pris à la langue de Villehardouin et des trouvères, d'autres à la langue de Joinville, d'autres à la langue de Froissard, d'autres à la langue de Commines, d'autres à la langue de Pasquier, d'autres à la langue de Mathieu, d'autres à la langue de Molière, d'autres à la langue de Voltaire, d'autres enfin à la langue de Mirabeau; si la langue française écrite ou parlée aujourd'hui est ainsi accrochée par quelqu'un de ses mots, par quelqu'un de ses tournures, à tous les siècles, à toutes les années, depuis Philippe-Auguste, est-il possible, est-il raisonnable de prétendre l'enfermer dans les deux cents dernières années qui viennent de finir? Villehardouin n'écrirait pas en français? ni Joinville, ni Froissard, ni Commines, ni Pasquier, ni Mathieu? Mais alors pourquoi leur prenez-vous des mots, des locutions, des phrases? Ouvrez vos dictionnaires : la moitié des mots appartient à l'époque de Villehardouin et des trouvères, l'autre moitié à l'époque de Pasquier et de la Renaissance. C'est en effet principalement en deux fois que se sont créés les mots; la première fournée, qui est la plus abondante, se fait au xiie siècle, avec les divers idiomes germains et kimriques, qui s'étendaient du Rhin aux Pyrénées; la seconde se fait au xvie siècle, avec le latin et le grec ressuscités par l'imprimerie, et avec l'espagnol et l'italien, rapportés des guerres du Milanais. Il serait donc plaisant de refuser la gloire de parler français aux écrivains qui vont du xiie au xvie siècle, qui sont précisément ceux qui ont fait plus des deux

tiers du travail de la langue, qui l'ont créée dans les mots, organisée dans la syntaxe; qui nous l'ont composée et donnée et sans lesquels nous ne l'aurions pas.

Ce n'est pas pour vous, monsieur, que je suis entré dans cette discussion, et je n'ai pas besoin de chercher à vous faire comprendre que la langue française ne commence pas à Louis XIII. Vous l'avez trop patiemment apprise et trop savamment enseignée, pour ne pas reconnaître qu'elle coule comme un beau fleuve entre le XIIe et le XIXe siècle, et qu'il n'y a pas une goutte d'eau à son embouchure qui ne provienne ou de la fontaine qui est sa source, ou de mille ruisseaux qui s'y viennent perdre en chemin. C'est en effet cette pensée qui vous a fait observer que le Dictionnaire que publie en ce moment l'Académie s'intitule improprement *Dictionnaire de la langue française*, parce qu'il ne la contient pas tout entière, et qui vous a porté à en entreprendre un autre, qui en soit réellement le répertoire complet, et où tout mot, toute locution appartenant à notre langue, trouvent leur place et leur explication. C'est là éminemment l'idée d'un homme qui a de notre histoire littéraire une notion grande, digne et superbe, et à l'essor de laquelle il n'y a personne qui ne soit désireux de s'associer. Il y a si long-temps que toute critique sérieuse est morte en France, qu'il est doux de songer à un projet qui peut la ressusciter; et si les philologues du XVIe et du XVIIe siècle, si les saint François de Sales, les Vaugelas, les Ménage, les Bouhours, les Balzac, les Conrard, les Chapelain, jetèrent un si vif éclat, rien qu'en régularisant le travail de la Renaissance, quelle gloire n'y aurait-il pas à gagner maintenant en se faisant l'historiographe de la langue tout entière, de toutes ses périodes, de toutes ses formes, de toutes ses variations, de ses tâtonnemens du XIIe siècle et de sa constitution du XIXe, de ses fleurs d'autrefois et de ses fruits d'aujourd'hui?

Toutefois, en même temps que je me réjouis pour notre siècle, et pour l'histoire de la langue française, du grand Dictionnaire historique que vous allez entreprendre, j'ignore sur quelles bases vous l'avez conçu, et selon quelles idées vous l'allez prendre et exécuter. Je touche là peut-être au sujet principal qui me fait vous adresser les réflexions contenues en cette lettre, et je vous prie de souffrir que je rentre au cœur de la question.

D'abord, il est clair, pour vous et pour moi, que la langue française commence là où commencent les écrivains français. Pour ne pas tenir compte de quelques fragmens sans importance, vous savez, monsieur, que les premiers écrivains qui aient mis la langue française en œuvre, ce sont Villehardouin et le traducteur de Guillaume-de-Tyr. Sans qu'on puisse dire au juste la mort de Villehardouin, sa chronique, qui commence en 1198, et qui finit en 1207, donne une date au livre. La traduction de Guillaume-de-Tyr se rapporte aussi communément à la même époque. Toutefois, ces deux livres peuvent être considérés comme appartenant à la fin du XIIe siècle, et on ne les doit pas rapporter à la littérature du XIIIe, laquelle a un caractère propre et bien différent.

Quoique la langue française n'ait pas été écrite avant la fin du XIIe siècle, on est autorisé à penser qu'elle était déjà parlée depuis long-temps à cette époque. La perfection même qu'elle a dans Villehardouin ne permet pas de croire qu'elle y soit à l'état d'essai. D'ailleurs, il est bien évident que dès qu'un écrivain se sert d'une langue, c'est qu'elle existe déjà. Toute la difficulté consiste à savoir si la langue française existait depuis longues années quand elle fut mise en œuvre. Les témoignages historiques, si l'on s'attachait à en réunir de nombreux, en feraient peut-être remonter l'usage jusqu'au VIIe siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis le VIIe jusqu'au XIIe, on trouve fréquemment les traces d'une langue vulgaire qui côtoie la langue latine, et il se pourrait bien que ce fût la française. Dans le *roman de Berthe aus grans piés,* qui appartient au cycle de Charlemagne, et qu'on peut rapporter à peu près à l'an 1260, on voit, à la stance V, que la langue nouvelle s'appelle déjà *le français*. En remontant de deux siècles, on lit dans une charte de l'an 1055, tirée du chartulaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et rapportée par André Duchesne, aux preuves de l'histoire de la maison de Vergy, qu'une haie y est appelée de deux noms, d'abord d'un nom qui est latin, ensuite d'un autre nom qui se trouve être français : *sæpes quas vulgo dicunt hayas*. Les lois de la conquête, qui ont été rédigées au VIIe siècle, sont pleines de passages qui témoignent aussi de la présence simultanée de deux langues, et les termes de celle qui n'est pas écrite et qui est donnée comme vulgaire

(*quod dicunt*, *quod vulgò dicunt*) sont entrés depuis lors dans la langue française, s'ils ne lui appartenaient déjà. Nous prenons pour exemple, entre plusieurs autres pareils, un passage du titre II, paragraphe 3, de la loi des Bavarois, où un jardin est appelé d'abord d'un nom de la langue écrite, et puis d'un nom de la langue vulgaire, lequel est le même aujourd'hui : *granarium quod parc appellant.* Je n'ai pas d'autre vue en citant ce petit nombre de faits, parmi un assez grand nombre d'autres de même nature, et auxquels il serait bien facile d'ajouter un ample appendice, que de faire présumer que cette langue vulgaire qui accompagne le latin du VIIe au XIIe siècle, pourrait bien avoir été la langue française, laquelle d'ailleurs existait nécessairement à l'état de langue parlée depuis un temps plus ou moins long, quand elle devint langue écrite.

Ainsi, c'est au commencement du XIIIe siècle qu'il faut prendre la langue. D'abord elle était déjà écrite, et par conséquent parlée. Ensuite, et ceci est une assez bonne raison qui me reste à dire, elle portait déjà le nom de *française*, ainsi que le témoigne le roman du Roi Adenès, que j'ai cité ; or ce nom n'est pas de peu d'importance. La langue française est une langue de fusion ; elle a absorbé pour se produire autant d'idiomes divers que la nation française a absorbé de tribus ; et le moment où ces idiomes constitutifs ont été entièrement décomposés, entièrement dissous, au point de s'appeler d'un autre nom que le leur, ce moment a été véritablement celui où la langue qui est sortie d'eux prenait naissance.

Maintenant, au point où nous sommes parvenus, nous avons la matière du grand Dictionnaire des Origines, c'est une langue générale, parlée et écrite, une langue toute faite, ayant construit et arrêté ses formules de vers et de prose ; servant à des poètes, comme Adenès ; à des historiens, comme Villehardouin ; à des juristes, comme Pierre des Fontaines. Elle commence avec le XIIIe siècle et dure encore. Comme toutes les choses de ce monde, elle se modifie par la durée ; mais elle se modifie en se perpétuant ; elle garde et conserve en elle ses traditions, ses souvenirs, son identité esthétique ; qui l'a vue jeune, la reeonnaît vieille, et son commencement se retrouve dans sa fin, comme l'enfant se retrouve dans l'homme.

C'est donc la biographie de cette langue qu'il faut faire, et que sans doute vous allez faire, monsieur; la biographie complète, et jour par jour, ou plutôt écrivain par écrivain. En prenant les mots à leur premier bégaiement, à leur premier cri, comme de nouveau-nés, et en coupant, si je puis ainsi dire, le cordon ombilical qui les rattache encore au grec, au latin ou aux idiomes de la Gaule, la première difficulté que vous aurez à vaincre, ce sera la question des étymologies. Cette difficulté, qui est fort grande aujourd'hui, disparaîtra complètement, si l'on fait une étude suivie de l'histoire de la langue, et je pose en fait qu'il n'y a pas un mot dont on ne trouve l'origine dans une battue générale de tous les livres. A vrai dire, peut-être bien faudra-t-il lire un peu plus que les livres, pour les mots qui se rencontreront tout faits à l'entrée même des livres; mais pour ceux-là même, les étymologies se découvriront, à coup sûr, dans un grand dépouillement des chartes et des ordonnances. Ce travail conduira à un résultat singulier, et auquel sans doute on ne s'attend guère, c'est que les quinze vingtièmes au moins des mots français appartiennent aux idiomes celtes, gaulois et germaniques.

Toutes ces choses dites et toutes ces prémisses posées, si nous supposons maintenant que le moment soit venu de mettre la main au grand Dictionnaire, voici comment je conçois qu'on puisse et qu'on doive l'exécuter. Soit donné un mot, par exemple le mot *cheval*. Je dirais que ce mot vient originairement de *caballus*, qui appartient à la bonne latinité (*nec fonte labra prolui caballino*, Perse); qu'il y signifie le plus souvent ce que nous nommons *une rosse;* mais qu'au VIIe siècle il est employé communément dans la signification pure et simple de *cheval* (*si quis servus..... caballum alterius furaverit....* Leg. Salicæ, tit. II, § 1); qu'il est fort probable qu'il se prononçait *chaballus* dans les idiomes du VIIe siècle, et qu'il n'était écrit comme il l'était, que parce que l'alphabet latin ne contenait pas l'articulation *ch ;* que ce qui me porte à penser ainsi, c'est qu'il y a une foule de mots français commençant par *ch*, qui viennent de mots barbares latinisés commençant par *ca*, comme *chemise* de *camisia* (Lex Sal., tit. LXI, § 1); *char* de *carrus* (Lex. Sal., tit. XXVII, § 9); *change* de *cambia* (Lex Boioar, titre VIII, § 1); *moucher* de *mucare* (Lex Ripuar.,

tit. v, § 2); *roche* de *roca* (Testam. de Raymond Ier, comte de Rouergue, an 961. Jean Bouquet, Droit publ. franç. preuves); que d'ailleurs les mots latins commençant par *ca*, et qui sont entrés dans le français, y ont changé à peu près toujours cette syllabe initiale en *ch*; exemple, *cantus* qui devient *chant*, *campus* qui devient *champ*, *calidus* qui devient *chaud*, *catus* qui devient *chat*, *castus*, qui devient *chaste*, et mille autres; que du reste les métamorphoses partielles que subit *caballus* pour devenir *cheval* se peuvent suivre à la trace; que dans un titre de 1275, le *b* se change en *v* dans *calvalgata*, signifiant cavalcade (Lett. pour la vicomté de Limoges. Ord. du Louvr., tit. III, p. 58), et que dans un autre titre de 1221 *ca* se change en *che*, dans *chevalcata*, signifiant *chevauchée* (Chart. Odonis episcop. Tull. apud Carpentier. Gloss. med. ævi); qu'enfin le mot *cheval* se trouve dans Villehardouin avec son pluriel *chevaulx*, et qu'il est resté depuis l'an 1200 ce qu'il est encore aujourd'hui.

Voilà, monsieur, si vous me permettiez de citer mon sentiment en exemple, comment il me paraîtrait convenable d'exécuter le dictionnaire historique de la langue française; chaque mot y serait ramené à son étymologie grecque, latine ou barbare; le passage du livre où le mot se trouverait employé pour la première fois serait noté avec soin, la date du livre indiquée; le sens dans lequel le mot serait employé serait bien expliqué, son orthographe rapportée; on dirait si, à cette époque, le mot était masculin ou féminin, ou l'un ou l'autre à la fois, ou bien encore s'il n'avait pas une forme pour le masculin et une autre pour le féminin; enfin, on n'aurait garde d'oublier si ce mot avait une forme du pluriel différente de celle du singulier. On suivrait ce mot à travers l'histoire de la langue, ayant soin de le noter, par exemple, de dix en dix ans; s'il survenait quelque changement, ou à sa signification, ou à son orthographe, on le signalerait sur-le-champ, en citant le passage et la date du livre où ce changement se trouve; et s'il arrivait que ce mot ne parvînt pas jusqu'à nous, on remarquerait encore le passage et la date du livre où on l'aurait vu pour la dernière fois. Je ne sais pas si je m'abuse, mais il me semble que l'histoire des mots ainsi faite serait quelque chose de magnifique; on suivrait jusque dans ses plus secrètes opérations le travail de

la pensée littéraire, et l'on verrait à l'œil nu ce procédé mystérieux de cristallisation par lequel un idiome passe insensiblement et chaque jour un peu de l'état liquide de langue parlée à l'état solide de langue écrite.

Par exemple, il ne faut pas se dissimuler que l'entreprise serait colossale. La lecture et le dépouillement scientifique de plusieurs millions de volumes ou de pièces, ne se contenteraient ni d'un homme, ni d'une génération, ni d'un siècle. Raison de plus qui me porte à affirmer qu'un pareil travail ne va qu'à l'Académie, c'est-à-dire à une société qui ne meurt pas. Néanmoins, il me sera peut-être loisible de faire remarquer que l'Académie ne se fait pas de l'entreprise une peinture si grandiose, puisqu'elle n'a nommé que quatre de ses membres pour en déblayer les abords. Il ne me convient, sous aucun rapport, de porter de MM. Roger, Nodier, Campenon et Pongerville, un sentiment défavorable, mais il doit m'être permis de dire qu'ils sont dans l'impossibilité physique d'être d'un grand secours en cette occasion. Il y a même plus, et je fais toujours mes réserves que vous daignerez, comme secrétaire perpétuel, ne point prendre ceci en mauvaise part, l'annonce officiellement faite d'un dictionnaire historique de la langue, par les quatre honorables académiciens que je viens de nommer, ne peut point, en raison de l'immensité des travaux, être considérée peut-être comme fort sérieuse.

Et pourtant, ce serait là un grand malheur. L'Académie, qui a tant de priviléges, devrait bien s'imposer en même temps quelques devoirs. Elle se lamente fort sur les mauvaises productions de notre temps, et elle a raison sans contredit en beaucoup de points, mais elle aurait bien plus raison encore si elle nous en donnait de meilleures. De prêcher d'exemple, c'est difficile, mais c'est beau. Vous avez la considération, messieurs, ayez donc aussi un peu la peine.

Et puis, voyez donc quelle grande chose ce serait qu'un dictionnaire des Origines de la langue, dans lequel tous les écrivains français, depuis Villehardouin, seraient appelés en témoignage! Dans quinze ou vingt siècles d'ici, la plupart de ces écrivains seront sans doute oubliés, malgré l'imprimerie; ou bien nous saurons d'eux ce que nous savons des innombrables chroniqueurs, des poètes grecs et romains qui existaient encore du temps de Plutarque; à peu près une trentaine de noms, et

voilà tout. Mais avec ce dictionnaire, qui contiendrait un répertoire complet de la langue écrite, et qui en serait lui-même un des monumens les plus magnifiques, notre histoire littéraire irait tout entière aussi loin que peuvent aller les livres, et les écrivains français dont les ouvrages s'y trouveraient mentionnés obtiendraient ainsi dans la postérité tout le retentissement que Dieu a départi aux gloires humaines.

A ne prendre même ce grand dépouillement de la langue française que dans ses effets présens, qui ne voit du premier coup d'œil combien ils seraient salutaires? C'est alors que la critique, nourrie et fortifiée par l'étude de notre histoire littéraire, pourrait s'élever à des habitudes sévères et à des idées fécondes, et que le public, si misérablement emprisonné dans quelques étroites notions de poétique impériale, se ferait une éducation plus sympathique aux grandes traditions de l'art européen. C'est alors que sortiraient victorieuses de la lutte les jeunes muses de ce jeune siècle, contre lesquelles l'Académie a fait des manifestes et des pétitions, et qui recueillent et raniment avec tant de peine les élémens presque éteints d'une grande renaissance nationale. Déjà, nous pouvons le dire, nous avons restauré Molière et Corneille, qu'on admirait mais qu'on ne lisait plus; c'est notre critique qui a exalté Saint-Simon, découvert Mathieu; faites-nous, monsieur, et vous le pouvez par un grand travail sur la langue, faites-nous un public moins abusé, un public qu'on n'ait pas élevé dans le respect de la littérature à la titus du consulat et du directoire, et nous avons encore assez d'années à vivre pour voir poindre et rayonner une grande ère poétique, une ère sans nom dans l'histoire, un siècle tout à la fois érudit et inspiré, durant lequel la science s'élevera sévère et enthousiaste, comme un arbre séculaire tout couronné de fruits d'or.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

Paris, 3 janvier 1836.

LA

MORT DE NAPOLÉON.

Les morceaux suivans sont extraits du poème de *Napoléon*, de M. Edgar Quinet. Il est difficile de détacher un fragment d'une œuvre aussi étendue, sans altérer l'ensemble, car toutes les parties de ce cycle populaire, tel que M. Quinet l'a traité, sont étroitement liées entre elles. On ne saurait donc se former une idée exacte de la conception de cette épopée, sans l'étudier dans la variété et la coordination des divers chants dont elle se compose. Mais déjà, dans ces fragmens réunis, il est impossible de ne pas reconnaître à un haut degré le caractère et l'accent de la poésie héroïque dont il se rencontre en France un si petit nombre de traces. Nous reviendrons sur cette œuvre, qui nous paraît destinée à soulever de nombreuses questions dans le monde littéraire.

LONGWOOD.

Mais lui, pâle, mourant, tout courbé sur sa cime,
Disait : Amis ! c'est bien, Remercions l'abîme,
Et Longwood et son roc, et sa dure prison.
Sans eux je n'eusse été qu'un fantôme sans nom ;
Un orage qui gronde au plus haut de sa nue,
Une fable, un mystère, une énigme inconnue!

Mais grâce à cet écueil où plonge mon regard,
Ma vie ici s'explique et se montre sans fard.
Sur son roc Prométhée a lu sa destinée;
Tout entière il la voit à ses pieds enchaînée.
Écoutez le mystère... et dites s'il est beau;
C'est la voix d'un mourant et le cri d'un tombeau.

J'ai tout vu, tout senti, tout possédé sur terre!
Cendre des vieux états, et fumée et poussière!
Dans ma main, j'ai pesé le monde et le néant;
Vous le savez, amis; et mes pas de géant
Ne sont pas tous ici marqués sur cette grève;
Vous vous en souvenez! non, ce n'est point un rêve.

— Sire, il nous en souvient! — Ne m'interrompez pas;
Je n'ai point achevé. Dans mes mille combats,
Sans connaître mon œuvre, à mon œuvre fidèle;
A chaque heure attaché comme à l'heure éternelle,
J'écoutais sans entendre, et je marchais sans voir,
Et je ne savais rien que tout l'humain savoir.

Et je ne voyais pas, comme un aiglon dans l'aire,
Sur le bord escarpé de l'espérance altière
Quelle main me gardait et m'empêchait de choir;
Ni quelle aile divine, abritant mon vouloir,
De mes cieux vagabonds caressait les nuages
Et berçait mon empire au branle des orages.

Mais, Dieu merci! la tombe, après que tout est dit,
Toujours porte conseil en sa profonde nuit.
Les fronts découronnés ont, après la tempête,
Toujours su ce qu'il faut pour rester sur le faîte;
On voit sa faute à nu, voyant son châtiment;
Et c'est le mort qui sait le secret du vivant.

J'ai du vague avenir dénoué par l'épée
Dans ses nœuds gordiens l'énigme enveloppée.
J'ai repétri le monde; et dans ma large main
Façonné le limon d'un nouveau genre humain;

J'ai fait dans mon abîme, où je me vois descendre,
Une place au passé pour y semer sa cendre.

Pour toujours, j'ai donné, prodigue du tombeau,
Au glaive sa boisson, sa pâture au corbeau.
Pour toujours, désormais, l'épée est émoussée;
Sa soif est assouvie et sa faim est passée.
Dans ce flot qui s'écoule et qui me survivra,
Je la rejette au loin... qui la ramassera?

Des sépulcres blanchis j'ai semé la poussière;
Des états dispersés j'ai rompu la barrière;
De cent peuples errans aux visages divers
J'ai fait un même peuple, un monde, un univers.
Des siècles en un jour j'ai corrigé l'injure,
Et ma lance partout a guéri sa blessure.

J'ai tenu rassemblé sous mon glaive tranchant
Le Nord... puis le Midi, le Levant, le Couchant;
J'abaissais, comme un homme, au gré de ma pensée,
La cime au haut des monts sur la cime entassée;
Et puis, à l'avenir les pas de mon cheval
Sur le sable traçaient son chemin triomphal.

Quand j'avais fait mon œuvre, au bout de ma journée,
Je me couchais content sur ma gerbe fanée.
Puis la saison changée, autres soins, autres jours!
Soi-même rejeter, de sa main, aux vautours,
Les états condamnés, les nations finies,
Les cadavres d'empire et les choses vieillies;

Ou fouler sous ses pas un monde paresseux;
Ou soi-même attacher un bandeau sur ses yeux;
Ou des dieux écroulés relever la machine
Pour les ensevelir dans sa propre ruine;
Ou jouer l'univers pour la dernière fois;
Ou clore le sépulcre et la liste des rois.

J'ai couronné le peuple en France, en Allemagne ;
Je l'ai fait gentilhomme autant que Charlemagne ;
J'ai donné des aïeux à la foule sans nom,
Des nations partout j'ai gravé le blason ;
Je leur ai fait veiller leur longue veille d'armes ;
Et j'ai sacré leurs fronts dans le sang et les larmes.

Voilà ce que j'ai fait ; je ne m'en repens pas ;
Et je le referais dans les mêmes combats.
C'était l'œuvre de Dieu ; qu'il l'achève à sa guise !
C'est lui qui me poussait, et c'est lui qui me brise.
Mes fautes sont à moi ; mon génie est à tous,
Et ma vie est remplie... Amis, consolez-vous.

Demain je vais mourir. Mais, comme un vieux pilote,
Mon fantôme en cette île où l'Océan sanglote,
Au vaisseau radoubé d'une autre humanité,
Apprendra le sentier de la postérité,
Et montrera du doigt et le port et la plage,
Et l'abîme divin où l'homme fait naufrage.

Demain je vais mourir, mais non pas tout entier.
Tout courbé que je suis, à mon étroit foyer
Si je change de place, un univers murmure ;
Et pour épouvanter les rois sous leur armure,
Il ne faut sur leur rive, au lieu de mon vaisseau,
Que ma capote grise ou mon petit chapeau.

Amis, vous reverrez ce grand pays de France ;
Vous reverrez sans moi ses hauts monts de vaillance,
Et ses bois, et ses champs, et sa tour des héros ;
Portez-y ma poussière et cachez-y mes os,
Afin qu'en mon sillon, de mes cendres semées,
On voie, en une nuit, renaître mille armées.

Sinon, emportez-moi sous le saule pleureur
Dont l'ombre était si douce à mon front d'empereur.
Je lègue en ma pensée : Aux peuples, ma couronne ;
Mon orage éternel au ciel qui m'abandonne,

A chaque jour qui luit mon pesant souvenir,
Ma gloire au genre humain, mon œuvre à l'avenir.

Je lègue à mon enfant une place en ma tombe;
Et mon orgueil au flot qui s'élève et retombe;
De mes projets altiers le sable à l'Océan;
De mes mille désirs la poussière au néant;
Au sommet sourcilleux le vent de ma colère;
Et mon nom à l'écho, mon trône au ver de terre.
Amis... il se fait tard. Adieu, retirez-vous!
Ailleurs qu'en cet exil nous nous reverrons tous.

LE TOMBEAU.

« Il est temps, fossoyeur! lève-toi! prends ta pelle!
Va creuser, avant l'aube, une tombe nouvelle,
Étroite, abandonnée à tous les vents du nord.
— En quel lieu? — Sur ce roc. Comment est fait le mort?
— Qu'importe s'il fut grand, petit, ou fol, ou sage?
Il est ce qu'ils sont tous, et n'est pas davantage.

— Quel nom faut-il graver sur l'airain? — Point de nom.
Le mort connaît le mort; la tombe son limon.
— Quel écusson faut-il ciseler sur la pierre?
Combien de pleurs de marbre et quelle humble prière?
— Ni larmes, ni prière. Au lieu de ton ciseau,
La foudre gravera l'écusson du tombeau. »

Lentement un cercueil passe sur la colline;
Plus lentement encor l'herbe après lui s'incline.
Pas à pas sur l'essieu de son char qui descend,
La pierre du chemin le cahote en passant;
Ainsi qu'un char rustique, au bout de la journée,
Qui ramène des champs la moisson de l'année;

La moisson de l'année et de l'éternité,
En son champ ténébreux, mûrie avant l'été!
Puis après le cercueil qui suivait le cortége?

Tous les aigles de mer, que la tempête assiége.
Et l'orage après eux s'abritait dans le port;
Et la tombe disait : Est-il vrai qu'il est mort?

Dans la nue on voyait, en ses flancs enfermée,
De soldats morts au loin une muette armée.
La bise balayait leurs pâles bataillons;
De leur soleil éteint ils cherchaient les rayons;
Sous leurs manteaux de brume ils cachaient leur armure,
Et de leurs cieux errans s'exhalait un murmure.

On entendait dans l'air un céleste clairon;
D'invisibles chevaux hennir sous l'éperon;
Les trompettes des morts résonner sous la brise;
Et puis, comme la voix d'un peuple qui se brise,
Des cymbales le glas au tremblement d'airain;
Et des tambours battaient et rugissaient au loin.

Dans le val de Longwood, sous le pic de Diane,
L'ombre, en paix, sommeillait. En son lit diaphane,
La source au pied du saule, éveillée à demi,
En paix désaltérait l'insecte et la fourmi;
Mais le saule penché sur le flot qui s'écoule
Gémissait et pleurait, comme fait une foule.

La mer aussi gémit. De ses bords africains
Elle a poussé son flot; et son flot aux longs crins,
Haletant, s'est dressé pour voir les funérailles.
Comme un bon fossoyeur, sous ses hautes broussailles,
Lui-même, l'Éternel, a caché le tombeau;
Et sur sa bouche d'or l'abîme à mis un sceau.

Et puis ce fut là tout. Sur le bord de la pierre,
L'abeille a bourdonné. L'insecte et la vipère,
Apportant leurs petits ensemble au même lieu,
Ont appris, par hasard, le mystère de Dieu;
Le flot a demandé son secret au rivage,
Et l'abîme a gardé le secret du naufrage.

Seulement, près du mort, jour et nuit, sans repos
La sentinelle veille et contemple ses os.
Elle passe et repasse, et pèse son argile,
De peur qu'il ne s'éveille au branle de son île,
Et qu'en se retournant, muet, sur le côté,
Il ne fasse en ses flots trembler l'immensité.

LES VEUVES.

Alors on vit au loin, dans ces champs de silence
Qu'a labourés sans soc le glaive avec la lance,
Vers Arcole et Wagram, aux déserts de Memnon,
Et dans maint autre lieu dont l'écho sait le nom,
La glèbe s'agiter et la terre se fendre,
Et les vieux ossemens tressaillir sous la cendre.

Et l'on vit, oui, l'on vit, comme des chœurs en deuil
De veuves, au front pâle, et pleurant sur leur seuil,
Lentement s'éveiller, à demi prosternées
Sous le poids de leurs noms, cent fameuses journées;
Le chaume sous leurs pas commença de frémir;
Puis leur bouche d'airain s'entr'ouvrit pour gémir.

Ce fut d'abord un bruit incertain, éphémère,
Comme le vent qui passe en un champ de bruyère.
Et puis la voix s'enfla comme un bruissement d'os
Qui s'appelaient entre eux par des noms de héros.
Et la terre écoutait, muette, aride, nue;
Et ces veuves disaient, en attristant la nue :

— Moi, je m'appelle Arcole! et je vis au désert;
Impure est la maremme où mon sentier se perd.
Celui-là me connaît, qui fit ma pyramide.
Aujourd'hui les chevreaux rongent ma rive humide;
Mais j'éveillai le siècle en mon lit de limon,
Et mon fleuve pesant murmure encor mon nom.

— Moi, je suis Aboukir! ma citerne est tarie.
Mon palmier s'est brisé sur sa tige flétrie.

Celui qui sur mon front attacha mon turban
Ne redescendra plus des sentiers du Liban.
Mais, au jour de sa faim, le lion de Damiette
Se souviendra des os que Gaza me rejette.

— Vous souvient-il de moi? mon nom est Marengo!
Mon pas retentissant émeut encor l'écho.
J'ai, du vin des combats dans ma coupe féconde,
Aux lèvres de Desaix désaltéré le monde,
Quand le premier consul, pour lier ses faisceaux,
Cueillait ma vigne en fleur, sous mes sanglans arceaux.

— Les cieux s'en souviendront, si la terre l'oublie!
Moi, je suis Waterloo! ma coupe n'est que lie.
Que le serpent tout seul y boive son venin!
C'est moi qui renversai le géant par le nain.
C'est moi qui veux pleurer; car là, sous mes broussailles,
C'est moi, moi, qui semai l'épi des funérailles!

CHOEUR.

— Non, pleurons tous ensemble; et de nos mille voix
Faisons un même chœur qui s'ébranle à la fois.
Car les temps sont changés; et l'insecte qui gronde
Parle aujourd'hui plus haut que le maître du monde.
Le flot creuse en passant le tombeau comme un port,
Et le mort le remplit tout entier jusqu'au bord.

Les jours évanouis sont scellés sous sa pierre;
Tout un monde avec lui séjourne en sa poussière;
Le monde des héros, des armes, des hasards,
Des casques, des clairons, des hardis étendards;
Et quand le flot le berce en son étroit empire,
Dans sa tombe avec lui l'éternité soupire.

Car le joug de l'épée est brisé désormais;
Le cheval de bataille a quitté son harnais.
Le glaive a renié le glaive pour son frère;
La tente a disparu sous son toit éphémère;

Le bras a fait son œuvre, et le bras s'est lassé.
Sa force était son droit ; son empire est passé.

Aujourd'hui l'épouvante a vaincu le courage ;
La langue au lieu du bras gouverne sans partage.
La pensée indocile a rompu son lien.
En son rêve abritée, et, sans affronter rien,
Ni le chaud, ni le froid, ni les hautes murailles,
Elle cueille en un jour le fruit de cent batailles.

Sur son trône incertain, un tremblant avenir
Découronne en rampant le lointain souvenir.
L'heure passe et s'enfuit. Le lendemain arrive ;
Le passé triomphant s'éloigne sur sa rive.
Entre cette heure et l'autre est une éternité !
Entre ce monde et nous surgit l'immensité !

Pour de vulgaires soins naissent des jours vulgaires ;
Et l'on ne verra plus, sous leurs tentes guerrières,
Les peuples suspendus aux lèvres du clairon ;
Le siècle reculer à l'approche d'un nom ;
Ni sous le cavalier, ainsi que des cavales,
Bondir en leurs sentiers les nations rivales.

Celui qui chantera les jours évanouis,
Sous la corde d'airain vieux trésors enfouis,
Celui-là de l'oubli sentira la morsure.
Il sèmera la gloire et cueillera l'injure.
La foule passera, disant : Va ! troubadour,
Chante-nous des chansons et des sonnets d'amour.

Le Tage et le Niémen, dans un même vertige,
Ne retentiront plus du bruit que fait l'Adige.
Dans le sillon banal où se suivent les rois,
L'avenir germera sous la glèbe des lois.
Mais le vieux grenadier, immobile à sa place,
Attendra vainement que son empereur passe.

Le Peuple qui s'éveille, altéré sur le Rhin,
N'ira plus se chercher son puits vers le Jourdain.
De vides majestés en leur vide royaume
Du géant du tombeau singeront le fantôme;
Mais le vieux mamelouk, sur son seuil entr'ouvert,
Attendra vainement le sultan du désert.

Car celui qui de Tyr soulevait la poussière,
Celui qui retenait la langue prisonnière,
Celui qui sut dorer le frein des nations,
Albion l'a reçu sous ses hauts pavillons!
Albion l'a bercé sur sa vague parjure!
Albion l'a porté jusqu'en sa sépluture,

Afin que désormais, sur le Var ou le Nil,
Il ne soulève plus le sceau de son exil.
Pour la première fois, tranquille en sa conquête,
Son nouveau diadème est pesant à sa tête.
Ce que n'ont pu les rois, le néant le pourra,
Et le ver lentement le découronnera.

L'abeille a bourdonné. La tombe a fait silence.
Un vieux monde s'efface; un autre âge commence...
Mais, nous, dispersons-nous, avec le bruit des vents
Et le souffle de l'herbe et l'espoir des vivans.
Nous ne sommes qu'un mot: Illusion, fumée!
Nous sommes ce que l'homme appelle renommée.

EDGAR QUINET.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

LE PAYS DE LIÉGE.

II.

DESCENTE DANS LA HOUILLÈRE DE LA NOUVELLE-ESPÉRANCE.

La houillère où je devais descendre est à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur où nos judicieux ancêtres auraient placé un château de plaisance ; tout le paysage qu'on a de ces hauteurs est riant et pittoresque. Les approches de la *Nouvelle-Espérance* sont tristes et sombres : ce sont des chemins tout noirs de houille au milieu de plaines toutes minées. L'établissement est entouré d'une palissade. Dans la

cour, sont d'énormes quartiers de houilles, symétriquement entassés; c'est à la fois la provision à vendre et la montre. Plusieurs de ces morceaux ont trois pieds de long sur deux de large. Avec sept ou huit, si la douane l'eût permis, nous nous serions chauffés à merveille tout cet hiver.

Je n'eus rien de plus pressé que de prier qu'on me conduisît à l'entrée du trou. Je voulais me donner une idée du voyage souterrain que j'allais faire, et épicer mon plaisir par un peu de peur, tant l'homme craint de ne pas s'amuser assez. Ce trou est un grand carré long, divisé en trois compartimens, qui se prolongent jusqu'au fond du puits; deux servent de passage aux paniers de houille; le troisième contient une immense pompe aspirante, laquelle plonge dans un réservoir où se dégorgent toutes les eaux des infiltrations souterraines, et en aspire incessamment la masse qui se renouvelle sans cesse. Ces eaux, enlevées à une hauteur de quatorze cents pieds, sont rejetées au dehors et reçues dans une sorte de canal qui les rend à la Meuse.

Un pont mouvant ouvre et ferme à volonté l'entrée du puits, qu'on appelle en français wallon le *bure*. Quand le panier est sorti du *bure* avec sa charge de houille, on fait rouler le pont sur le trou; le panier s'abaisse sur ce pont qui est en pente légère, glisse sur les lames de fer dont il est revêtu, et vient, à quelques pas de là, s'offrir de lui-même aux déchargeurs qui le remplacent à l'instant par un panier vide. La chaîne obéissante saisit ce nouveau panier, et l'enlève au-dessus du trou; le pont se rouvre de nouveau, et le panier descend. Ainsi, pendant toute l'année, tout le jour et toute la nuit. Je savais déjà quel allait être mon chemin et quel serait mon véhicule.

Ces paniers ou plutôt ces caisses, cerclées en fer, apportent, à chaque voyage, une charge de cinq à six mille livres. La chaîne qui les monte et les descend est mue par une machine à vapeur d'une force ordinaire. Je voulus, avant de descendre, voir cette machine, et quelle main tenait le fil auquel j'allais être suspendu à quatorze cents pieds en l'air. Le procédé est très simple. Le volant, que fait tourner la vapeur, imprime un mouvement circulaire, doux et moelleux, à deux tambours, ou vastes cuves en bois, autour desquels se roule et se déroule la double chaîne qui monte les paniers pleins et qui les redes-

cend vides. Cette chaîne va et vient sans cesse des tambours à une grosse poulie en fer fixée à trente pieds au-dessus du *bure*, au point milieu, afin que la chaîne et les paniers restent toujours à égale distance des quatre parois du puits. Rien n'est plus propre à donner une idée de la profondeur de l'abîme où l'on va descendre que ce double tambour aux larges flancs évasés, revêtu et comme doublé par les innombrables anneaux de cette chaîne de quatorze cents pieds. Et pour qui cherche cet assaisonnement d'un peu de peur qui aiguise tant le plaisir, quoi de plus piquant que de se dire qu'on dépend d'un de ces anneaux, et que sur cinq ou six mille qui forment la chaîne, il est raisonnable qu'il s'en trouve un qui se rompe! Je sais bien que la chaîne est visitée tous les quinze jours, anneau par anneau, qu'elle est en fer de première qualité, qu'elle a fait, comme on dit, son effet, qu'il y a cent mille chances contre une qu'elle ne se rompra pas; mais cette chance peut tomber sur vous. Or, c'est du plaisir de plus que ce léger scrupule, que ce cent millième de danger, que ce rapide calcul de probabilités que vous faites malgré vous en voyant la chaîne où votre vie va être suspendue pendant quelques minutes, entre deux abîmes!

Le machine motrice est dans une partie écartée de l'établissement. C'est comme une sorte de sanctuaire, où ne pénètrent que l'homme qui la surveille, et encore l'homme *aux cent yeux*, qui surveille tout, le maître. Il n'y a pas de chambre de petite maîtresse plus propre, mieux tenue, que la pièce où se meut ce grand être, de qui dépendent tant de fortunes et de vies. Je comprendrais qu'un sauvage qui n'aurait pas toutes les idées intermédiaires qui peuvent expliquer la relation de cette machine avec l'homme qui l'a animée, tombât en adoration comme devant une de ces grandes forces mystérieuses du ciel et de la terre dont les sauvages font des dieux. Il y a là un ouvrier mécanicien, un seul, pour gouverner la machine. On me fit voir avec quelle facilité il l'arrêtait, la dirigeait, la faisait passer du mouvement de descension au mouvement d'ascension. Un enfant pourrait, avec une seule main, frapper d'immobilité cette force irrésistible. En quelques secondes, le machiniste fit monter et descendre la chaîne, rouler et s'arrêter le volant, cette roue immense qui transmet à toutes les parties de l'appareil l'impulsion qu'il a reçue de la machine. Au moindre

mouvement de main, celle-ci gémit un moment; elle semble se troubler, chanceler sur elle-même, et tout à coup l'immobilité de la matière inerte succède à la vie de la matière organisée. Ce mécanicien est l'ame de la machine. Selon les besoins du service, il l'arrête ou la précipite; il la fait avancer ou reculer. Un coup de sonnette donné du fond du gouffre, au moyen d'une chaîne de quatorze cents pieds fixée à un levier, l'avertit de ce qu'il doit faire ; il transmet l'avis à la machine qui l'exécute avec une docilité et une précision admirables. Je regardais ce mécanicien avec un intérêt tout particulier. C'est un homme triste, sérieux, que l'habitude de vivre dans cette vapeur a rendu livide. Je lui parlais avec empressement et respect, comme si j'avais senti le besoin, avant de tenter mon voyage souterrain, de m'assurer la protection du génie du lieu.

Il y a, dans une autre partie de l'établissement, une seconde machine. C'est celle qui fait mouvoir la grande pompe à épuisement. Cette pompe aspire les eaux du fond des souterrains et les porte d'abord dans un premier réservoir; de là, par une seconde aspiration, elle les reprend et les enlève à quelque cents pieds plus haut, et ainsi jusqu'au sol. La masse d'eau qu'elle épuise par jour équivaut à neuf mille tonnes. Neuf mille tonnes! cela est épouvantable. Eh bien! ces eaux par infiltrations sont un jeu! Ce qu'on craint, ce sont les courans. Si le dernier bloc de houille qu'on détache était la digue de quelque torrent emprisonné, si la voûte venait à se rompre et à donner passage à quelque masse d'eau qui aurait été suspendue là pendant plusieurs siècles, il n'y aurait pas de remède. En quelques secondes toutes les galeries seraient remplies. Hommes et biens, tant de vies utiles à d'autres, tant de millions dépensés en travaux de superficie ou de forage, en bâtimens, en machines, en cheminées, en puits, tout périrait; il y en a eu des exemples.

Il y a aussi des exemples d'efforts immenses, tentés pour sauver un établissement inondé. C'était la lutte de l'homme et de tout son génie contre l'eau, cette force qui ne s'épuise pas. J'ai vu une machine à épuisement représentant trois cents chevaux; à un lac tout entier, qui s'était répandu dans l'intérieur d'une houillère, on avait opposé cette autre force, qui, elle non plus,

ne s'épuise pas. L'eau eut le dessous dans la lutte. Le lac fut tiré, tonne par tonne, des profondeurs de la houillère, et versé tout entier dans la Meuse. J'ai vu la machine, dans l'établissement sauvé, fonctionnant paisiblement, avec un vingt-neuvième seulement de ses forces, dans une sorte d'inaction relative, et comme pour s'entretenir. C'est assez, pour épuiser les infiltrations régulières, d'une aspiration de la pompe tous les vingt secondes. Les forces restantes sont en réserve pour les cas extrêmes, toujours ruineux, même quand on s'en tire.

Après cette première visite extérieure, le moment vint de descendre dans le trou. Nous fîmes notre toilette de houilleurs. Nous ôtâmes tous nos vêtemens, de dessus et de dessous, et nous prîmes le costume spécial : pantalon et veste de sarrau bleu, serrés par une ceinture en cuir; un chapeau à larges bords, lourd et dur, pour recevoir impunément la pluie et les débris. Au lieu de la torche d'Énée et d'Ulysse descendant aux enfers, on me donna deux petites chandelles allumées, plantées dans une masse de terre glaise. Tantôt on tient ces chandelles à la main, tantôt, au moyen de la terre glaise, on les fixe sur son chapeau. Cela est pittoresque : des houilleurs ainsi *illuminés* sont la parodie assez burlesque des bons génies de l'Opéra, avec ces flammes bleues de trois-six, qui brillent sur leur tête. Ainsi affublés, nous bûmes quelques verres de vin de Bordeaux; c'est le préalable de toute affaire en Belgique, petite ou grande. Je mis dans ma poche, du papier et un crayon, pour prendre des notes au besoin, ou, disions-nous en plaisantant, pour bâcler un petit bout de testament, si nous étions surpris par un courant ou par un coup de feu. Un coup de feu, c'est quand le gaz s'allume, éclate comme la foudre et fait tomber la voûte sur les travailleurs; accident assez commun, même depuis la lampe Davy. Ils appellent ce feu le *feu grisou*. Je ne fus pas peu flatté en me regardant dans le miroir. J'avais l'air d'un homme utile; c'était un progrès sur mon air habituel d'homme de lettres. Une promenade sur le rivage de Baie, aux cascatelles de Tivoli, à Caprée, ne m'aurait pas trouvé plus empressé ni plus ardent que cette descente aux enfers des temps modernes; mes hôtes m'en félicitaient. On ne croyait pas, dans le pays de Liége, qu'il y eût un *auteur* de Paris qui daignât voir quelque chose

par ses yeux, et qui risquât de se mouiller le dos et les pieds pour ne pas écrire des impertinences sur des ouï-dire. Je sautai dans le panier et me barbouillai les mains de houille détrempée, pour me mettre dans la couleur locale. En allant voir les travailleurs au fond de leurs catacombes, je ne voulais pas, par des mollesses de mauvais goût et par une curiosité qui eût craint de se salir, soit leur donner une pauvre idée de ma personne, soit leur faire faire une comparaison douloureuse entre les rigueurs de leur vie et les aises apparentes de la mienne.

Quand le panier fut plein, un coup de sonnette avertit le mécanicien de lâcher la machine. Nous commençâmes à descendre. Nos chandelles éclairaient de leur pâle lumière ce trou noir, suintant, humide, dont les parois sont tantôt de roc taillé à vif, tantôt de lave mêlée de terre, tantôt de couches de houille de trois pieds environ d'épaisseur. On commence par exploiter la concession à sa plus grande profondeur, et on réserve les couches supérieures pour la fin de l'exploitation, quand cette fin arrive. Dans le cas fort rare d'une inondation, ou dans celui plus rare encore d'une destruction des travaux par le feu, on évacuerait les galeries inondées et on remonterait dans les galeries supérieures : cela sauverait une partie de l'établissement. J'avais avec moi deux des actionnaires de l'exploitation, lesquels me montraient, avec un plaisir d'actionnaires touchant des dividendes, toutes ces richesses laissées en chemin qu'on pourrait retrouver quelque jour à volonté, quand les couches inférieures seraient épuisées. Je voyais en effet briller à travers le suintement des eaux, le noir argenté de la houille.

La descente est douce et d'une rapidité toujours égale. On met environ dix minutes à descendre comme à monter. Arrivés à une profondeur d'environ deux cents pieds, on me fit remarquer un travail immense dont la solidité est la garantie de l'établissement. Par son usage, on comprendra son importance et sa grandeur. A cette profondeur du sol, et dans une hauteur d'environ cent cinquante pieds, on avait rencontré, en creusant le puits, des eaux courantes qui jaillissaient de chaque éboulement, et inondaient les travaux. Il s'agissait de détourner ces eaux et de les faire changer de route. On éleva donc une digue en bois, haute de cent cinquante pieds, revêtue de fortes lames de fer; cette digue, formée de poutres qui se superpo-

sent l'une sur l'autre, embrasse tous les travaux, le triple trou, les trous d'extraction, et le trou d'épuisement. Pressé entre deux lits de roc vif, l'ouvrage tout entier semble n'être qu'une grande muraille de granit poli au marteau; les sutures des lames de fer s'y remarquent à peine. Les eaux amoncelées viennent gronder incessamment contre la digue; mais ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni plonger dans la terre, à cause du lit de rocs, elles montent, arrivent au sommet de l'ouvrage, et là elles trouvent où se dégorger. Elles vont se verser à une demi-lieue de là, dans la Moselle. J'admirais ce travail énorme. Les travaux antiques étonnent moins quand on a vu ceux de l'industrie moderne.

Tout en descendant, nous entendions à côté de nous, dans le trou d'épuisement, derrière une grossière cloison en planches, qui règne dans toute la longueur, le lugubre murmure d'aspiration que fait la pompe, et le fracas de l'eau qui monte dans les canaux et qui se dégorge dans les réservoirs. On croirait que c'est un courant d'eau qui s'est fait jour et qui se rue dans le puits.

Aux trois quarts du trou, je passai la tête hors du panier, et je regardai en bas : une lumière faible brillait et un murmure de voix montait jusqu'à nous. Peu à peu, la lumière augmenta et le bruit avec elle. Nous approchions du fond. Je regardais avec une curiosité qui redoublait. C'étaient d'abord des chandelles qui cheminaient, puis, à mesure que nous approchions, des hommes tout noirs qui nous regardaient venir. Le panier se posa doucement sur des débris de houille, et nous fûmes reçus en sortant par quatre ou cinq ouvriers, tout noirs, les mains et le visage charbonnés, les guenilles mouillées et détrempées d'eau noirâtre, avec des yeux brillans; et comme ils parlaient dans leur patois wallon, on pouvait les prendre pour les portiers de cet enfer. C'étaient tout simplement des chargeurs. Trois sortes d'ouvriers sont employés à l'exploitation intérieure; les uns extraient la houille, d'autres la charrient du lieu de l'extraction à l'entrée du trou, à travers les longues galeries souterraines; les troisièmes les chargent dans les paniers et les renvoient au jour.

Nous avions pour guide le maître-ouvrier, celui qui conduit les hommes et qui dirige les travaux. Cet homme fait ce métier

depuis tantôt quarante ans. Il a commencé par extraire la houille; puis, par son intelligence, son activité, son dévouement, il est devenu chef et conducteur de travaux. C'est un homme gros et court, avec une figure épaisse, mais forte, ouverte, intelligente; les traits et le teint bilieux de Napoléon à cinquante ans, grossi et épaissi par l'âge et par l'ennui de Sainte-Hélène. Ce n'est pas un portrait de fantaisie que je fais là. Notre maître-ouvrier ressemble si bien à Napoléon, que le directeur de la houillère lui a donné le sobriquet de Bonaparte. De génie, il a tout celui qu'il faut ici. Vigilant, actif, ami de l'ouvrier, il est arrivé à ce développement extraordinaire de l'intelligence appliquée exclusivement à un ordre de travaux, et à ce sens prompt et sûr qui étonne ceux-là surtout qui, toute leur vie, ont glissé sur toutes choses. Il est un grand homme dans son trou, un Napoléon pour les deux cents soldats de la petite armée souterraine qu'il défend sans cesse contre toutes les chances de dangers, résultant des cas imprévus et de leurs propres imprudences. Les plus grands dangers viennent souvent de là.

Il a fait une grande action, et pour cela il a eu la croix de fer. C'est de ce prix qu'on paie l'héroïsme de l'ouvrier; les petites actions des gens nés sont récompensées par des places et de l'argent. Une explosion avait éclaté dans l'une des galeries d'une houillère où il était maître-ouvrier. Plusieurs des travailleurs avaient péri, les uns asphyxiés par la détonation, les autres écrasés sous les ruines de la voûte. Les survivans étaient restés enfermés dans les décombres. Bonaparte, — je lui laisse son nom de guerre, rendu plus plaisant à propos d'une action de bonté et de dévouement, — était hors du puits quand ce malheur arriva; il ne voulut pas qu'il fût dit qu'un de ses ouvriers avait péri faute d'être secouru. On descendit dans la galerie abîmée. Nul secours n'était possible de ce côté. Dans le temps qu'on eût mis à la déblayer, ceux qu'on supposait n'avoir pas péri asphyxiés ou écrasés, seraient morts de faim; que faire?

Il y a dans les houillères un procédé curieux pour se conduire sous terre et savoir où l'on va et où l'on est. Au moyen de la boussole, on trace des plans si exacts des travaux, on en dresse des cartes si précises, qu'on peut fixer à un mètre près,

sur le sol extérieur, à quel endroit précis sont les travailleurs, à quelques mille pieds au-dessous. Sans cette précaution, outre que les propriétaires d'un établissement dépasseraient la limite de la concession qui leur est faite, les pionniers de deux exploitations voisines pourraient en venir à se heurter dans les mêmes couches de houille. Ces plans, dressés en manière de cadastre, sont très jolis à l'œil; les galeries y sont figurées par des lignes pures; cela donne envie d'y descendre : vous verrez tout à l'heure ce qu'en est l'architecture.

Justement, l'établissement abîmé touchait par ses travaux les plus avancés à une houillère voisine. On consulte les deux plans. On voit que l'une des galeries exploitées dans cette houillère n'est éloignée que de quelques mètres de la galerie écroulée. Bonaparte et ses hommes y descendent. On se met à l'ouvrage avec cette activité généreuse qu'ont les ouvriers, d'ordinaire plus ardens et plus intrépides pour sauver leurs compagnons que pour donner du bien-être à leurs femmes et à leurs enfans. Notre homme, de maître-ouvrier, se fait pionnier. Il dirige et il exécute. On se fait jour par le pic et la mine, on arrache les débris à la main; les malheureux de la galerie entendent tout à coup un bruit sourd. Après un jour d'un travail opiniâtre, ils s'étaient couchés, sans nourriture, sans lumière, sur leurs outils devenus inutiles. Ils attendaient la mort, l'effroyable mort dans la nuit, par la faim, au milieu de compagnons dont on craint d'être la victime, qui ne peuvent plus vous plaindre ni vous secourir, et qui peuvent être tentés de vous manger. Ils se relèvent, ils se traînent du côté du bruit, ils appellent avec des cris lamentables, Les travailleurs redoublent d'efforts. Un dernier bloc de rocher se détache; c'est celui qui devait servir à sceller leur tombe. Ils voient la lumière. C'est celle d'une chandelle; mais c'est le soleil de ces souterrains. On les tire un à un, on les ranime, on leur donne la nourriture, on les sauve. Figurez-vous pendant ce temps-là les femmes et les enfans assemblés sur les bords du puits supérieur; toutes ces têtes stupides d'angoisse et de terreur, penchées sur le bord de l'abîme, et la chaîne qui monte, monte doucement, comme si elle apportait son poids ordinaire, dans un panier de houille, et non des vies arrachées à la terre, et d'où dépendent d'autres vies. Telle qui s'est pleurée veuve, va se retrouver

épouse; telle qui n'avait pas perdu l'espérance, ne reverra plus celui qu'elle attendait. Qu'on se figure toutes les joies dont il faut défendre les malheureux qui en sont l'objet, à côté de scènes de désespoir, et ces enfans en bas-âge ne sachant pas pourquoi il y en a parmi eux qui sont orphelins et d'autres qui ne le sont pas ; et , au milieu de toute cette foule qui rit et qui pleure , le visage rayonnant de celui qui a sauvé les survivans.

Avec quel sentiment de respect et d'admiration j'ai serré la main de cet homme simple qui souriait pendant qu'on me faisait ce récit ! Quelle supériorité me paraissait avoir alors sur mes deux amis qui l'emploient, sur moi , rêveur, qui passe ma vie à chercher quelque chose d'utile à dire , cet homme héroïque, cet homme qui agit pendant que nous spéculons, cet homme qui rend la vie à ses semblables au péril de la sienne ! Quelle supériorité de l'action sur la pensée pure, du dévouement sur la spéculation ! Comme je serais heureux de penser que cet homme admirable a compris le sens de mon étreinte amicale, et qu'au lieu d'y voir une familiarité de supérieur à inférieur, il y a vu un bon mouvement de cœur, un de ces élans de la fraternité humaine qui rendent en certaines occasions tous les hommes égaux !

C'est avec cet homme si intéressant, pourquoi ne le dirais-je pas ? si rassurant, que nous entrâmes dans les galeries de la houillère, long cloaque où il faut marcher courbé, les pieds dans la boue, où nulle vengeance humaine n'oserait précipiter les victimes, et où des hommes libres sont obligés de gagner leur vie. Des piliers en bois, placés de chaque côté, soutiennent la voûte, le plus souvent de roc vif, de temps en temps de lave, d'où dégoutte une pluie tiède qui entretient une boue éternelle. Deux ornières reçoivent tout ce qui a assez de pente pour couler. Sur les rebords, à droite et à gauche , sont des rails en fer pour les chariots qui reviennent du fond des galeries , pleins de houille , ou qui y retournent à vide. Ces chariots sont traînés par de petits chevaux que conduit un enfant , pauvres êtres auxquels on ne fait voir le jour que cinq ou six fois par an. Nous entendons derrière nous comme un bruit de tonnerre sous ces voûtes sonores : c'était un chariot qui venait. On se range contre le mur ; alors passent le petit cheval et son guide,

dans le crépuscule des chandelles, l'enfant disant à la bête des mots d'encouragement, et montrant ses dents blanches sur sa figure noire, on souriant aux étrangers, ou sifflant, car cette nuit épouvantable ne va pas jusqu'au cœur de l'enfant : elle n'y met pas de tristesse précoce, mais elle marque son jeune front d'une pâleur de sépulcre. Le chariot s'enfonce et le bruit s'éloigne.

Je portais de temps en temps ma chandelle à la voûte, pour voir si je découvrirais quelques-unes de ces curiosités antédiluviennes que le grand Cuvier allait chercher dans les entrailles de la terre. Mais les trouvailles de ce genre sont rares. On voit quelquefois, m'a-t-on dit, des empreintes de feuilles d'arbre ou de coquillage sur la face lissse du rocher. Je n'ai rien trouvé en ce genre. Ce qui est fort commun, c'est une neige blanche et brillante qui revêt certaines parties de la voûte, et dont l'extrême délicatesse charme la vue au milieu de cette boue et de ce noir sans nuances dont on est enveloppé. Qui donc a dit que la couleur n'existe pas par elle-même, qu'elle est tout entière dans la lumière qui frappe l'objet coloré? Était-ce donc la petite chandelle fumeuse et livide qui dégouttait sur ma main, qui donnait à ces mystérieux produits de l'humidité leur blancheur si éclatante et si pure? Ailleurs on trouve de petites araignées qui rampent à la voûte, sur la pierre moite et qui se nourrissent apparemment de cette moiteur. L'homme ne peut descendre si bas qu'il n'y trouve des êtres vivans, soit qu'ils naissent pour lui ou de lui, soit qu'il les ait apportés des régions supérieures, et qu'ils y vivent de la chaleur animale qui émane de lui.

L'air intérieur, qui entre ici par le puits principal, et qui en sort par un autre puits creusé à quelque distance, après avoir été respiré par tous les êtres plongés dans cet abîme, hommes et bêtes, — cet air qui arrive sans lumière, sans soleil et sans parfum, et qui sort empesté, azote impur, mortel pour l'oiseau qui viendrait se poser sur le bord de la cheminée, d'où il s'échappe en fumée invisible,—cet air est mesuré ici, et distribué comme le pain à l'équipage d'un vaisseau perdu sur des mers inconnues. L'appareil est très simple ; ce sont de doubles portes lourdes et bien fermantes qui barrent les galeries latérales, embranchemens de la principale galerie, où descend, par le

bure, toute la masse d'air qui sert à alimenter les travaux. Quand ces portes s'ouvrent, soit pour l'aller, soit pour le retour des chariots, une certaine portion d'air entre à leur suite, et va ranimer l'ouvrier qui travaille au fond des galeries sans issue. Quelques minutes seulement suffisent pour absorber cet air. L'ouvrier étoufferait si la porte ne s'ouvrait pas régulièrement pour remplacer celui qui est corrompu par celui qui est respirable. J'ai bien senti cela en entrant dans les galeries. Mon pouls battait plus vite, ma tête s'échauffait ; nous étions six en ce moment pour consommer la part de deux ou trois. On me fit voir comment un homme, qui se serait égaré dans ce labyrinthe de galeries, retrouverait son chemin : il n'aurait qu'à s'arrêter et à porter sa chandelle en avant : du côté où la flamme s'inclinerait serait le fond sans issue du labyrinthe; du côté opposé serait la sortie.

Arrivés au milieu de la galerie principale, nous fûmes enveloppés tout à coup d'une forte et chaude vapeur d'écurie. Nous approchions en effet de l'écurie des chevaux employés à l'exploitation. Ils sont au nombre de six, travaillant le même nombre d'heures que les hommes, six heures, et se reposant six heures. Pendant que trois d'entre eux traînent les chariots, les trois autres viennent se coucher jusqu'à ce que l'heure arrive où ils doivent rendre leur litière chaude à leurs compagnons de travail. L'écurie est propre et bien tenue; les murs sont en planches, le plafond est soutenu par des poutres. Ces petits chevaux sont gras, luisans, bien nourris, comme des gens dont la condition est parfaite et qui ne se souviennent ni de mieux ni d'autre chose.

.... Quorum fortuna peracta est
Jam sua ....

On en a grand soin. Les ouvriers les aiment; ils leur parlent avec une singulière douceur; ils les caressent, ils les flattent; ils renouvellent régulièrement leur litière. Il semble qu'ils les croient plus privés qu'eux-mêmes de ne pas voir le jour ; car ce n'est pas le voir que le voir si peu. J'ai dit qu'on les montait quelquefois. Quant ils sont sortis du puits, c'est un plaisir de les voir s'agiter de tous leurs membres, hennir, humer l'air, et

manger l'herbe qui a reçu les rosées de la nuit. On les fête, on les embrasse; on leur parle; on trouve qu'ils répondent. La fête dure un jour. Après qu'ils se sont *rués*, comme dit Lafontaine de son âne, dans l'*herbe menue* du verger voisin, on les ramène au trou, et ils se laissent descendre dans le panier, perdant la mémoire du jour en même temps qu'ils retrouvent celle de la nuit. L'homme seul a les deux mémoires à la fois, toujours ensemble, et toutes deux s'acharnant à sa pensée comme à une proie. Le passé et l'avenir de l'animal ne sont pas plus longs que son ombre.

J'aimais beaucoup ces petits chevaux, et je les caressais moi-même, mais avec une voix moins douce et moins cordiale que celle de ces hommes rudes dont ils partagent les travaux et les ténèbres. Toutefois, les voyant si bien logés, si bien soignés, si bien pansés, je regrettais qu'il n'y eût pas auprès de l'écurie, et sous la douce chaleur de la crèche, quelque cabane en manière d'infirmerie pour l'ouvrier auquel le cœur manquerait, au milieu de son travail, ou qui aurait été blessé par la chute d'une pierre, ou arrêté par un autre accident. Les exploitations manquent encore à ce sujet d'institutions philantropiques. Si l'industrie doit devenir la reine du monde moderne, il faut qu'elle songe à pourvoir au bien-être de ses plus humbles agens.

Il me restait à voir les ouvriers occupés au travail de l'extraction. C'est là la fin d'une excursion de ce genre, et c'en est le moment le plus triste. Nous nous dirigeâmes vers une de ces galeries d'embranchement où s'introduit, par des portes avares, un peu de cet air que nous avions eu là haut en si grande abondance. Jusque-là nous n'avions été éclairés que par nos petites chandelles aux chandeliers de terre glaise; mais avant d'entrer dans la galerie des travailleurs, notre maître-ouvrier nous les fit quitter pour des lampes Davy. — Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger, nous dit-il; la houillère n'est pas grasse, et renferme peu de gaz; mais trop de précaution ne nuit jamais.

Un ouvrier qui nous suivait, et que je n'avais pas vu, espèce de fantôme qui venait derrière notre ombre, nous prit silencieusement nos chandelles des mains, et nous donna des petites lampes Davy. On ouvrit la porte qui se referma lourdement,

après avoir laissé entrer ce qu'il nous fallait d'air pour respirer pendant cinq minutes.

Nous nous enfonçâmes dans la nouvelle galerie. Une forte odeur de gaz et une grande chaleur nous prirent à la gorge. Quoique plein de foi dans la lampe Davy, je n'étais pas sans un certain trouble en pensant que c'était ce que nous sentions qui donne la mort et qui fait éclater la terre à ces profondeurs immenses sans que sa surface en soit avertie. Là où le gaz abonde, il vient pétiller contre le réseau bleu de la petite lampe, et fait entendre comme un claquement d'étincelles électriques; c'est là tout. Cette force destructive expire contre ce petit treillage; la flamme s'agite dans sa prison, ou, si la masse de gaz est trop forte, elle s'éteint. Si, par quelque accident, la lumière venait à sortir du treillis, tout cet air méphitique s'enflammerait et bouleverserait tout, hommes et travaux. On a pourtant entendu parler d'explosions dans des houillères où l'on ne travaillait qu'avec des lampes Davy. C'est que l'illustre savant n'a pas pourvu à l'imprudence des hommes, qui est toujours le premier danger et le plus difficile à prévenir. Les malheureux avaient soulevé le petit grillage pour allumer leur pipe à la lampe; de là, d'épouvantables malheurs. Ils le savent, ils ont vu mourir leurs frères et leurs amis d'imprudence; eh bien! l'ouvrier a si peu de résistance contre ses habitudes, et sans doute un besoin si vif de distraction, qu'il lui arrive souvent de s'exposer à la mort la plus affreuse pour un misérable plaisir d'un moment. Dans certaines exploitations, il a fallu cadenasser les lampes pour les mettre dans l'impossibilité de les ouvrir. Ils en murmurent comme d'une tyrannie, parce qu'ils sont fatalistes la plupart et pensent, ceux-ci, que le hasard, ceux-là, que saint Léonard, disposent de leur vie, et ils ont plus de foi à leur étoile ou à leur saint qu'à la lampe de Davy.

Leur travail a l'air d'un supplice. C'est un tourment que Dante a oublié dans son *Enfer*. Ils sont couchés sur le côté, tout de leur long; d'une main ils tiennent la lampe dont la faible lueur n'éclaire pas à un pied autour d'elle; — on ne voit qu'une tête et un bras, remuant et s'agitant dans l'ombre, comme d'un être enterré tout vif et sortant de son sépulcre; — de l'autre, ils enfoncent sous la houille, entre ces blocs et le lit

de rocher, une espèce de lame de fer de quelques lignes d'épaisseur, avec laquelle ils enlèvent une couche de poussière noire, espèce de ciment friable, qui lie la pierre au charbon, et qui est d'une nature combustible, comme la houille. Quand, après de longs efforts, ils ont séparé le bloc de houille de sa base, ils le dégagent par le haut, et, au moyen de coins, ils l'isolent de son appui supérieur, l'ébranlent et le font tomber. Puis ils le tirent à eux, le poussent à quelques pas pour déblayer la place, et recommencent l'extraction. Ainsi pendant six heures. Nul moyen de frauder le maître; ils sont payés, comme on dit, à la pièce. La pièce c'est un certain nombre de mètres. On marque l'endroit où ils ont commencé, et on mesure, à la fin des six heures, la longueur de l'extraction qu'ils ont faite; le prix est fixé là-dessus; tant de mètres, tant d'argent. Celui qui se serait endormi de fatigue, celui-là aurait mangé : qui dort, dîne. Mais les enfans qui sont au dehors! mais la femme! Ah! qui peut regarder dans les misères de l'ouvrier, sans craindre de blasphémer contre l'inévitable loi qui veut qu'il y ait des maîtres et des ouvriers, des exploitans et des exploités!

Nous étions arrivés au bout des travaux, dans les directions de gauche. Depuis quelques jours on avait entamé une veine nouvelle, à côté de l'ancienne, et il y avait des ouvriers occupés dans les deux veines. Quatre ou cinq hommes rampaient dans les deux crevasses, les uns dégageant les blocs, les autres les roulant, tous ruisselant d'une sueur noire; vous auriez dit des êtres grouillant dans les entrailles de la terre; une espèce d'hommes déchus, foudroyés et précipités au centre du monde, rampant comme les crapauds qu'on rencontre quelquefois dans ces humides souterrains. Où donc est la vérité des paroles du poète : « Il a donné à l'homme un visage élevé vers le ciel! »

Les couches de houille ont généralement trois pieds de hauteur. C'est dans cet espace que ces malheureux font leur tâche : tout ce qu'ils peuvent, c'est de se lever sur leur séant, après chaque bloc arraché du sol. Quand cette informe ébauche d'une galerie a atteint une certaine longueur, à l'aide de hoyaux, de pioches, et souvent de poudre à canon, on arrache le rocher sur lequel posaient les blocs, et on creuse le sol à une

profondeur de deux pieds, pour que la galerie ait au moins cinq pieds de haut; c'est la grandeur des chevaux qui servent à voiturer la houille. Tout homme qui a plus de cinq pieds ne peut marcher que courbé. Ce travail de déblaiement fait, on étaie la voûte, et on applique les rails pour les chariots.

Je suffoquais, moitié d'émotion, moitié de chaleur. Nous sortîmes de la galerie, et je me mis à plaindre ces pauvres gens, et, comme il arrive, à les trouver plus malheureux qu'ils ne sont. Le maître-ouvrier me calma.

« Ils aiment mieux ce travail, me dit-il, que les douze heures de travail du paysan dans son champ. Sitôt leur tâche terminée, leurs six heures remplies, ils en vont boire le prix au cabaret. Beaucoup travaillent trois jours de suite comme des forçats à la chaîne; puis, leur paie reçue, ils ne reparaissent pas le reste de la semaine. S'ils savaient que vous les plaignez, ils ne vous comprendraient pas, ou ils riraient de vous. Un de nos ouvriers avait perdu successivement, de mort violente, son grand-père, son père, par des accidens survenus dans la houillère où il travaillait :

— Comment, lui demanda un Anglais, pouvez-vous continuer une profession si meurtrière, là où votre aïeul et votre père ont été tués ?

— Où donc est mort monsieur votre grand-père ? demanda froidement l'ouvrier.

— Dans un lit.

— Et monsieur votre père ?

— Dans un lit.

— Eh ! comment osez-vous tous les jours vous mettre au lit ?

« Voilà nos ouvriers. Indifférens, insoucians, risquant leur vie pour allumer leur pipe, peu attachés aux leurs, s'exterminant trois jours pour s'enivrer le reste de la semaine, vivant dans le danger, entre l'inondation et les coups de feu, avec moins de souci de leur vie que vous au milieu de toutes les sécurités humaines, entre un rhume de cerveau et une entorse. »

Voir l'ouvrier de trop loin donne des illusions, le voir de trop près donne des désenchantemens, deux choses qui sont peu propres à inspirer de bons jugemens. La vraie philosophie est au milieu : c'est celle qui ne s'exagère ni le bien ni le mal,

et qui songe à pourvoir au sort de l'ouvrier bien plus avec l'idée de ce qu'on lui doit qu'avec celle de ce qu'il mérite.

Après deux heures passées dans la houillère, rassasié, fatigué, la tête pleine, le cœur ému, je parlai de remonter. On me proposa les échelles. Des échelles pendant quatorze cents pieds! c'est à savoir, en tenant compte de l'inclinaison, environ deux mille cinq cents pieds à monter. Il y avait de quoi hésiter. « Vous en essaierez, me dit-on; si les jambes vous manquent, nous regagnerons le panier qui nous prendra en montant. » Nous nous mîmes donc à grimper. Les échelles sont disposées sur un plan doux, dans le trou de la pompe à épuisement, dont nous touchions en montant les vastes tuyaux tout ruisselans d'eau. Les ouvriers préfèrent le panier aux échelles; c'est une voie moins sûre, mais plus courte et sans fatigue. Et d'ailleurs le temps qu'ils mettraient à se transporter par les échelles ne leur étant pas compté, ils ne veulent passer dans les houillères que des momens qui rapportent. Ces échelles tout en fer sont solidement fixées sur des poutres ou sur des saillies de roc. Nous commençâmes l'ascension avec beaucoup de cœur. C'était une curiosité nouvelle qui me donnait de nouvelles forces. Toutefois l'expédition n'avait rien de bien attrayant. Dans le panier, nous étions abrités sous une sorte de parapluie en tôle fixé à la chaîne au-dessus de nos têtes. Aux échelles, nous recevions sur nous de grosses gouttes d'eau lourdes et froides, dont quelques-unes éteignaient nos chandelles. Le contremaître sentit qu'il ne fallait pas tant exiger de moi. Il m'épargna environ deux mille pieds d'échelle, et, par une galerie de communication, il nous mena sur le bord du trou au panier, à l'entrée d'une galerie supérieure réservée pour une exploitation future, et où nous nous assîmes en attendant que notre véhicule fût monté jusqu'à nous.

Il faudrait le pinceau de Granet pour peindre ce *tableau d'intérieur :* — Quatre hommes, assis sur des quartiers de roc, à l'entrée d'une caverne, les mains noires et ensuivées, la tête cachée jusqu'aux yeux, sous de lourds chapeaux à fond rond et à larges bords, avec une chandelle plantée dans une masse de terre glaise pour plumet, et, à quelques pas d'eux, une espèce de muet, penché sur le trou immense, épiant l'arrivée du panier, et regardant dans la nuit, ou poussant quelques cris

inarticulés à des gens qui lui répondaient d'en bas; devant nous, au milieu de ce vaste puits carré, humide, noir, la chaîne qui monte en silence, réfléchissant sur ses larges anneaux les pâles lueurs de nos chandelles, comme un grand serpent antédiluvien sortant de son ancien monde pour aller épouvanter le nouveau, et déroulant ses écailles luisantes aux lointains reflets d'un feu souterrain; — c'était là le côté de poésie, de poésie dantesque, comme on dit aujourd'hui. Et quelle admirable chose que la réalité! Cette chaîne montée par une immense main de fer, à douze cents pieds au-dessus de nos têtes, aussi douce, aussi molle que la main d'une mère soulevant son enfant, venant mettre à nos pieds le panier qui devait nous rendre à la lumière, et s'arrêtant pour nous donner le temps d'y monter, et de nous y mettre à l'aise, comme ferait une barque conduite par le marinier le plus habile; puis, à un second coup de sonnette, nous enlevant de nouveau et nous portant au-dessus de l'abîme, cinq hommes, cinq ames, sans plus ralentir sa course que si elle eût tiré le panier vide; et cette volonté de l'homme, exécutée avec tant de précision par la matière inerte; et tous ces merveilleux résultats d'un travail si semblable à une punition d'enfer; tout cela n'est que de la prose, mais n'est-ce pas de la prose plus poétique que bien des poésies!

Nous remontions aussi vite que nous étions descendus. J'avais la tête levée en l'air, épiant le moment où je verrais poindre la lumière. Pendant quelques minutes je ne vis rien que la nuit qu'on ne voit pas. Nous étions également éloignés des hommes d'en bas et des hommes d'en haut, à une distance où nulle voix n'eût été entendue, entre deux abîmes, avec cette pensée étrange que, si la chaîne venait à se casser, nos corps arriveraient en bas plusieurs minutes peut-être après que nos ames en seraient sorties, et que nous n'aurions pas du moins à souffrir l'épouvantable crainte de nous sentir écrasés contre la pierre. Enfin, à force de regarder, je vis, je crus voir percer un point lumineux, et, de ce point, descendre aussi vite que la pensée, un doux rayon d'azur, assez gracieuse image de l'espérance quand elle rentre dans un cœur encore plongé dans la nuit d'un premier chagrin. Peu à peu ce point s'agrandit, ce rayon devint une petite colonne de brume bleuâtre; nous

n'avions plus que quatre cents pieds à parcourir. Il me semblait sentir cette brume caresser mon visage; je montais, je croyais soulever mon corps avec ma pensée; je me perdais dans des rêveries infinies; je me figurais être, dans l'idée chrétienne, une des ames réservées du purgatoire, qui voit poindre du fond de ses ténèbres expiatoires la douce lumière du ciel, où son repentir et les prières des siens vont bientôt l'enlever. J'avais des idées religieuses, des images du monde supérieur, de la vie des ames, peut-être par un secret instinct de la nature, au milieu d'un danger dont je ne me rendais pas compte. Si, à ce moment, la chaîne se fût rompue, je serais passé dans la mort sans avoir eu le temps de me souvenir de la terre, sans avoir senti le froid du coup de poignard; l'imagination, cette douce ivresse de la pensée, m'aurait dérobé à moi-même; j'aurais cessé d'être avant d'avoir eu l'idée de ma fin.

Ce ne fut qu'à quelque cents pieds du bord, quand déjà nous apercevions au-dessus du puits la poulie à laquelle nous étions suspendus, et quand on eut répondu par des cris de bonne amitié à ceux que nous poussions du fond de notre panier, ce ne fut qu'alors seulement que l'idée du danger me vint. Elle dura peu, mais elle fut poignante. Je sentis dans tout mon corps, épuisé et appauvri par la fatigue, comme une bouffée de chaleur vive, qui me monta au cerveau, me ferma les yeux, et sortit, en un moment, par tous mes pores. Aurais-je souffert plus, aurais-je souffert autre chose entre le craquement de la chute et le moment de l'asphyxie? Dans cet instant si court, il y eut en moi une accélération de pensée, comme celle qu'on a dans les songes, alors qu'on parcourt, en quelques minutes, des espaces, ou qu'on fait des actions qui, dans la veille, demanderaient plusieurs jours. Entre le moment où mes yeux se fermèrent et celui où je les rouvris, moment inappréciable par les mesures du temps, je vis au fond de ma pensée ce même bord et cette même brume que je ne voyais plus avec mes yeux; et sur ce bord, dans cette brume, deux figures aimées et en pleurs, une jeune mère et son enfant dans ses bras, qui m'attendaient et qui me pleuraient . . . .
Ce fut là tout. En rouvrant les yeux, je vis, penchés sur le trou, les bons visages noirs des ouvriers que nous avions hélés, et qui nous souriaient comme à des gens auxquels il

fallait bien pardonner d'avoir eu un peu peur. En un instant le panier fut au-dessus du trou; alors on poussa le pont mobile qui ferme l'abîme, et nous mîmes pied à terre, ainsi que des passagers, avec un mélange de joie douce et de trouble vague, comme après un danger qu'on est heureux d'avoir impunément connu.

Le directeur de l'établissement est un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui en a passé soixante dans les exploitations de houille. Il a vu se développer cette industrie meurtrière, et la vapeur y remplacer le travail des chevaux et des hommes; tout ce qu'il y a d'intelligence, de vieille expérience, tout ce qu'il a eu d'activité, et tout ce qui lui en reste, toutes ses pensées, toute sa vie, ont été là. Aussi c'est un de ces hommes types, comme tous ceux qui font toute leur vie la même chose, mais une chose où ce n'est pas trop de toute la vie d'un homme intelligent pour prévoir toutes les difficultés, pourvoir à tous les dangers, suffire à tout l'imprévu. Il est attaché à sa houillère comme un vieux capitaine de navire à sa frégate; il l'aime, il en parle comme de son enfant; c'est en effet l'enfant de son intelligence. Il y a de sa vie dans ce vaste établissement qui ne dort ni jour, ni nuit; il y a de son ame dans ces puissantes machines qui ne s'arrêtent jamais. Il m'avait vu venir à sa chère *Nouvelle-Espérance* avec un commencement de bonne opinion, et peut-être l'état d'homme de lettres me doit-il d'avoir inspiré quelque estime à un homme dont l'estime est d'or. Sitôt que je fus sous les hangars de la houillère, il s'empara de moi, il me prit par la main, il me mena devant ses machines, il me donna le spectacle d'une petite détonation de vapeur; il ne voulait pas que d'autres m'expliquassent l'organisation de sa houillère, ni que je visse par d'autres yeux que les siens. Et tout en me montrant toutes ces choses, il me regardait en souriant, peut-être avec la bonne envie de me dire que les gens de lettres ne trouvaient pas de si belles choses dans leur cerveau. C'est lui qui voulut bien présider à ma toilette de houilleur, comme un vieux prêtre initiateur qui va recevoir un novice; il m'accablait de recommandations, m'indiquait tout ce que j'allais voir, et comment et dans quel ordre je devais voir chaque chose. Enfin, il me mena sur le bord du trou, et surveilla notre embarquement. — « Si j'étais plus jeune, me

dit-il, je vous accompagnerais; mais c'est trop loin pour moi.» — Comme on dirait d'un voyage aux antipodes.

Quand nous sortîmes du trou, je le vis qui venait au-devant de nous, le visage heureux et triomphant: il avait donc fait voir sa houillère à un Parisien et à un *auteur*. Il me prit la main avec affection: « Allons, me dit-il, vous voilà un vrai houilleur! » Et il me félicitait comme si j'eusse gagné un grade. Il avait raison. Un voyage sous terre est un chevron pour la pensée. Nous nous débarbouillâmes et nous reprîmes nos habits de ville. Un petit dîner modeste et servi avec amitié nous attendait dans la maison du vieux houilleur, jolie habitation qui reluit derrière des arbres à un quart de mille de l'établissement. C'est de là que l'excellent vieillard part chaque matin pour la Nouvelle-Espérance, en été à pied, en hiver sur un cheval que nous vîmes délasser ses vieilles jambes dans le verger attenant à la petite maison. C'est de là qu'il couve sa chère houillère de ses paternels regards, aussi heureux de voir monter dans le ciel la noire fumée de ses fourneaux qu'Ulysse le fut en voyant les légères fumées bleues des maisons d'Ithaque. C'est de ce côté-là que le soleil se lève pour lui tous les jours; homme admirable dans sa longue vie, qui a payé sa dette à sa patrie, à l'humanité, à Dieu, en donnant à une immense famille le pain, le vêtement et l'honneur, en se montrant l'ami de l'ouvrier, en ne s'engraissant pas de ses sueurs, en améliorant sa condition, en épargnant aux fils quelques-uns des dangers des pères; homme unique qui, dans le prosaïsme d'une vie chargée d'enfans et d'affaires, a gardé ce charme de poésie que Walter Scott a répandu sur quelques-uns de ses personnages, copies naïves d'hommes qu'il avait pu rencontrer dans ses longues promenades à travers nos caractères, nos passions et nos folies.

Le dîner fut charmant. Le maître-ouvrier *Bonaparte* était des nôtres. Il est le convive quotidien du vieux directeur. C'est à table qu'ils s'entretiennent à loisir de la petite république dont ils sont les chefs; on boit la bière dans de grands verres les jours de la semaine, et le vin dans de petits; les jours de fête, la bière dans les petits et le vin dans les grands. Nous parlâmes des conditions. Je sentais toujours le besoin de plaindre les pauvres houilleurs, non point, à Dieu ne plaisie! par un misérable retour d'égoïsme sur moi-même, ni pour me faire

renvoyer de l'envie pour un peu de sympathie équivoque. — « Pour moi, disait Bonaparte, je ne changerais pas mon sort contre celui de l'homme auquel on trouve que je ressemble. » —Et il dit cela entre deux petits verres d'excellent vin du Rhin, avec l'arrière-goût du premier, et l'avant-goût du second. — « Et pour mes hommes, ajouta-t-il, ce sont des rois au cabaret, plus heureux que vous qui ne buvez pas. » —

Et il n'est que trop vrai que je ne buvais pas. Je suis de cette génération maladive, fébrile, toussante, qui a perdu le goût et la faculté de quelques jouissances solides pour gagner en retour quelques fumées de cerveau, et bien des incertitudes prétentieuses que je n'ai pas du moins la sottise de prendre pour du génie. En Belgique, auprès de bon nombre de gens, boire c'est valoir, ne pas boire c'est déchoir. N'ai-je pas un peu déchu dans l'esprit de mon vieux houilleur et de son contre-maître? « — Allons, allons, me disait le premier, je vous ai trop flatté tout à l'heure; vous n'êtes qu'à moitié houilleur. » — Dieu m'est témoin que j'eusse bien voulu l'être tout-à-fait, du moins à table ! Car quelle jouissance d'esprit, si ce n'est la gloire, vaut la sensation d'un verre de vin du Rhin, bu dans un de ces jolis cristaux jaunes d'Aix-la-Chapelle, où la divine liqueur cache sa force réchauffante sous la couleur dorée d'une grappe qui pend à la treille? Je voulus me relever dans l'opinion de mes convives. Laissant donc remplir mon verre, je le levai avec enthousiasme, et m'écriai : « A la propagation de la houille? « Ils prirent mon toast pour une plaisanterie. Je disais pourtant une chose plus sérieuse que bien des dîneurs politiques qui, après un gros repas de province, se rincent la bouche avec de grandes formules inintelligibles, Je buvais au principe de la civilisation des temps modernes.

Car la houille, c'est le feu; le feu, c'est l'ame de l'industrie; l'industrie, c'est l'ame des temps modernes.

La houille appliquée à l'industrie, c'est un des fruits de cet arbre de la science, d'où sont déjà tombés, à leur jour de maturité, d'autres fruits dont l'homme ne peut pas plus se passer que de pain, l'imprimerie, la boussole, la presse, fruits doux-amers, d'où sont sortis beaucoup de biens, beaucoup de maux, mais peut-être plus des premiers que des seconds.

NISARD.

JEUNESSE

D'UNE

VIEILLE FEMME.

LE GRAND-PÈRE DE TOUS MES PETITS CHIENS.

Vous me demandez des histoires, mon cher enfant ; vous voulez que je conte parce que je conte bien, à ce que vous dites, et que cela vous amuse. Qu'est-ce que la vie pour moi maintenant ? c'est le passé. Il vous faut non seulement des histoires, mais des histoires vraies ; vous exigez une entière sincérité. Il y a dans ma vieille mémoire bien des tiroirs secrets fermés depuis long-temps ; je les ouvrirai pour vous. Monsieur votre grand-père fut mon ami le plus intime ; j'ai vu naître votre père, je vous ai porté dans mes bras ; vous êtes presque mon fils. Allons, cher Édouard, écoutez-moi ; et pour vous donner une garantie de ma bonne foi, je vais commencer par vous parer de moi-même, par confesser une aventure de jeunesse qui

eut une grande influence sur le reste de ma vie. Hélas ! comme toutes les erreurs des femmes, elle fut cruellement expiée !

Je suis restée veuve à vingt-deux ans. Mon mari, beau et noble gentilhomme, n'avait qu'un défaut : c'était de s'aimer par-dessus toutes choses, de se croire supérieur à l'espèce humaine, et d'imposer à ses égaux comme à ses inférieurs une sorte d'admiration à laquelle on se soumettait je ne sais pourquoi. Cependant un officier aux gardes se formalisa de ses grands airs ; ils se battirent ; mon mari succomba. Si je vous disais que je l'ai beaucoup regretté, je manquerais à la première de nos conditions : je me trouvai mal, et tout de bon, je vous assure, quand on le rapporta sanglant à son hôtel. Je jetai les hauts cris après sa mort, cela très vraiment et très naturellement ; mais au bout de huit jours, je ne pleurais plus que devant témoin ; au bout de quinze, je ne pleurais plus du tout ; au bout d'un mois, j'aurais ri, si j'avais osé. C'est une si belle chose que la liberté à vingt ans, quand on est jolie, riche, et, ce que vous ne comprenez plus à présent, grande dame ! Je n'étais cependant pas aussi libre que le sont les veuves aujourd'hui. On me donna pour mentor la tante du marquis de Châteaugrand, la comtesse de Vilbelle, chanoinesse de Remiremont ; c'était la seule parente un peu respectable qui nous restât. Elle vint s'établir chez moi, et, sauf un très court voyage à son chapitre, elle ne me quittait non plus que mon ombre. Pendant les deux années de mon deuil, sa société me fut plus agréable qu'incommode ; je sortais fort peu, je voyais peu de monde ; elle faisait comme je fais pour vous, elle me racontait sa jeunesse, et c'était là une belle jeunesse ! La régence avec toutes ses orgies, tous ses débordemens, toute sa fougue ; j'en rougissais quelquefois, j'en souriais toujours. Alors on n'avait pas d'idée de l'amour tel que vous le concevez. Ma tante se serait évanouie à la lecture de vos drames, elle vous eût pris pour des fous ; peu s'en faut que je ne sois de son avis. J'attendais avec impatience le moment de quitter mon bandeau et mes voiles. Je n'avais fait qu'entrevoir le monde ; j'avais soulevé un coin du rideau qui le cache à toutes les jeunes filles, et comme il paraît beau dans ce premier enivrement ! Enfin, les exigences de l'étiquette furent remplies. Un soir d'été, Mme de Vilbelle m'annonça que le dimanche suivant nous irions à Versailles. Je m'occupai de ma

toilette avec toute la joie d'une femme qui n'a porté que du noir pendant deux ans ; elle ne laissait rien à désirer. J'ai bien envie de vous la dépeindre, mais vous ne m'entendriez pas. Sachez seulement que j'étais étincelante de diamans, que j'avais les plus belles dentelles de l'Angleterre et fort bon air, en vérité. Il y avait appartement ; le roi, toute sa cour, se tenaient dans la galerie, et dans les salons qui l'entourent. Mon Dieu ! que c'était beau ! quel noble et imposant coup d'œil ! comme mon cœur battait en traversant cette foule dorée ! Voilà ce que vous ne comprendrez jamais ; vous ne pouvez pas vous figurer la société de cette époque, C'était, de la part des hommes, un mélange de galanterie et de respect ; de la part des femmes, une sorte de coquetterie si convenable, si digne, et pourtant si spirituelle ! et puis il y avait tant de tact dans nos conversations ; nos costumes s'harmoniaient si bien avec tout cela ; notre littérature même allait à ravir à nos mœurs ! Je ne sais lequel de vos écrivains a dit qu'il ne connaissait rien de plus calomnié que Dieu et le XVIII[e] siècle ; c'est une vérité incontestable ; nous valions mieux que notre réputation.

Je suivais ma tante en ce mémorable jour ; nous nous avancions vers Louis XV, qui nous accueillit comme il accueillait les femmes, avec une grace charmante. M[me] de Vilbelle, selon la chronique, y avait bien quelques droits ; elle n'en parlait jamais, mais elle professait une antipathie prononcée pour toutes les maîtresses de notre souverain bien-aimé, depuis M[me] de Châteauroux jusqu'à M[me] Dubarry, et je ne lui ai connu pour aucune autre ce rigorisme de principes. Le roi m'adressa un compliment de retour, qui me valut bien des saluts et fit bien des envieuses. Nous nous retirions, quand M. le prince de Conti, grand-prieur de France, s'approcha, accompagné d'un jeune chevalier de Malte, qu'il présenta à sa majesté, sous le nom de M. de Lancry, en ajoutant un éloge énergique de la bravoure qu'il avait montrée dans un de nos derniers combats. Il avait pris un vaisseau ennemi, il avait risqué sa vie pour sauver son pavillon ; c'était un véritable héros. Mon ami, ce héros avait la plus belle figure que j'aie rencontrée. La fierté de son regard, tempérée par une sorte de timidité modeste, lui donnait un charme indéfinissable ; quand ses longs cils se baissaient, il semblait crain-

tif, vous eussiez dit un enfant; quand son œil se relevait, il lançait des flammes. Je le perdis de vue promptement, mais il faisait le sujet de tous les entretiens. La manière dont le roi l'avait accueilli, ne pouvait manquer d'attirer l'attention. Il eut l'air de me remarquer, et je ne sais si je ne fus pas plus flattée de son suffrage que de celui du roi lui-même; j'étais si jeune et si femme! Le lendemain nous restâmes à Versailles. Mme Victoire, une des filles de Louis XV, nous invita à souper. Nous passâmes la journée dans le parc, après avoir fait quelques visites. Nous nous promenions sur le tapis vert; malgré moi, une image nouvelle se présentait à mon esprit; je cherchais à tous les habits cette croix de Malte si noblement portée, et mon cœur battait presque en croyant le reconnaître. Ma tante aimait passionnément les chiens; il faut toujours que les femmes aiment quelque chose; c'est là ce qui fait des dévotes de celles qui l'ont été le moins dans leur jeunesse. Un cœur tendre, une imagination vive, ont besoin d'aliment; et qu'est-ce qui reste, quand on est désillusionnée de tout, quand on a perdu ces douleurs des passions, qui valent toute la joie de l'indifférence? qu'est-ce qui reste, si ce n'est Dieu? Il y a une grande idée dans ce nom: *Dieu!* c'est l'éternité tout entière, c'est l'avenir, et l'avenir est tout pour les caractères exaltés; dès qu'il n'y en a plus en ce monde, on pense à l'autre. Je vous disais donc que ma tante aimait passionnément les chiens. Elle regardait tous ceux qui passaient, et avait rêvé un chien modèle, comme jadis elle avait rêvé peut-être un homme idéal. Distraite et préoccupée, je ne l'écoutais qu'à moitié, quand tout à coup elle s'écria: Dieu! ma chère marquise, qu'il est beau! Je me retournai machinalement en répétant après elle, sans y faire attention: Dieu! qu'il est beau! Je me trouvai en face du chevalier de Lancry, qui put tout aussi bien prendre pour lui mon exclamation, que pour le ravissant épagneul qu'il tenait en laisse. Je compris vite cela, et je rougis, sans qu'il s'en aperçût très probablement. C'était encore un des privilèges de notre temps; comment voulez-vous deviner une émotion sous un pied de rouge? Mme de Vilbelle ne doutait de rien; quand elle avait une fantaisie en tête, elle se fût adressée au pape pour la satisfaire. Elle attaqua donc le chevalier et lui dit, pendant qu'il la saluait très respectueusement.

— Cette croix que nous portons tous les deux, monsieur le chevalier, m'autorise à vous demander, sans crainte d'être indiscrète, où vous avez eu ce charmant petit animal.

Je ne sais ce que répondit M. de Lancry; mais la conversation s'engagea. Je restai fort long-temps sans y prendre part; j'étais plus intimidée que je ne le fus jamais. Peu à peu le courage me revint; nous ne nous séparâmes pas sans regrets, et en nous quittant, le chevalier obtint la permission de se présenter à mon hôtel.

— Il est fort bien ce jeune homme, ajouta ma tante; il a quelque chose de M. le régent.

Nous étions à peine de retour à Paris que le *héros* vint me faire une visite. Vous le dirai-je? je l'attendais. J'avais vu dans toute sa contenance ce je ne sais quoi que nous distinguons si vite, nous autres femmes, et qui nous annonce d'une manière certaine un amoureux. Nous ne nous y trompons pas; c'est une sorte d'instinct; la plus niaise en est pourvue. Hélas! c'est peut-être notre seule défense. Si nous profitions de cet avertissement, il y aurait bien des larmes de moins dans notre vie. Il vint donc beau, brillant, empressé, charmant! Il revint encore; enfin, tous les jours nous nous rencontrâmes, soit chez moi, soit ailleurs. Nous nous donnions des rendez-vous tacites, car pas un mot ne tendresse n'avait été prononcé entre nous. Pourtant je comptais sur lui, il comptait sur moi. Un de nous deux se trompait cruellement! — Depuis six mois nous vivions de la sorte, j'étais heureuse; je me sentais un bien-être inconnu; je me trouvais plus légère, plus confiante dans l'avenir. L'amour embellit tout, il pare de ses illusions jusqu'aux choses les plus indifférentes. C'est pour cela que lorsqu'il finit on croit l'univers si vide. — Mme de Vilbelle partit pour Remiremont au commencement du printemps; je restai seule, et par convenance je cessai de recevoir et d'aller dans le monde. Cette conduite me valut les éloges de tous les collets montés de la cour; on exaltait ma sagesse et ma retenue; c'était à qui me proposerait des mariages; ma tante, étonnée de mes refus, me *menaçait* d'un parti si brillant, qu'on me ferait *donner ordre* de l'accepter. J'en riais, on rit de tout à cet âge. Pendant son absence, le nombre des prétendans augmenta; je les rejetai avec une fierté nonpareille, sans

consulter personne. Un matin, mon laquais m'apporta une lettre, je la pris indifféremment comme une de ces demandes dont on m'accablait. Elle ne contenait que ces mots : — Madame, puisque je ne vous vois plus, je vous envoie un ambassadeur qui vous fera souvenir de moi. Gardez-le, et rappelez-vous seulement à quelle condition je le donne. — Cet ambassadeur, c'était l'épagneul qui commença nos relations. M. de Lancry avait dit à ma tante qu'il conservait ce chien pour l'offrir en don, comme une chose très précieuse et à laquelle il tenait extrêmement, à la femme qu'il aimerait assez pour lui consacrer sa vie. Il fallait refuser, mon ami ; je ne répondis rien, le chien resta. Je m'y attachai par ricochet ; je le conservais dans ma chambre, je lui parlais de son maître ; enfin un jour ce maître força la consigne et se présenta devant moi.

Vous savez ce que c'est qu'une longue contrainte : j'aurais eu du courage contre sa passion, lorsque je m'étais accoutumée à sa présence ; mais il entra pâle et défait, je lisais sur son visage les traces d'un profond chagrin, il prit ma main, je la lui abandonnai ; nous n'eûmes bientôt plus rien à nous apprendre. Que ces premiers momens sont doux ! ils valent tout ce qui les suit, on ne peut les oublier. A présent encore en retraçant cette scène, mon vieux cœur a tressailli, l'amour est comme une rose, il garde son parfum même quand il a perdu sa fraîcheur. Je ne m'amuserai pas à vous raconter ce qui s'ensuivit : toutes les liaisons de ce genre se ressemblent. Mais il vint une époque où la nôtre ne ressembla plus à aucune autre.—On soupait alors, et rien n'était délicieux comme ces petits repas d'intimité d'une douzaine de personnes. Chacun apportait le tribut de son amabilité et on était généralement aimable. L'anecdote du jour, la pièce nouvelle, le bal du lendemain, fournissaient les sujets de ces causeries, Elles roulaient souvent sur la pointe d'une aiguille ; le véritable esprit français est perdu à jamais, je le crains, et remplacé par le pédantisme et la méchanceté ! Ne dites pas que je radote, demandez à ceux de mes contemporains qui existent encore, interrogez les mémoires du temps, les ouvrages de nos auteurs, vous verrez que je ne me trompe pas ; je regretterai toujours les soupers. Un soir, nous soupions chez moi, ma tante était de retour. M. de Lancry, *mon Frédéric* comme je

le nommais, s'était fait attendre long-temps, et sa physionomie rêveuse m'inquiétait beaucoup. Je l'aimais tant! J'ai lu, j'ai vu bien des amours, un seul fut supérieur à celui-là. Je vous le raconterai quelque jour. J'avais fait un dieu de mon amant, je me compromettais à plaisir pour me rapprocher de lui. Il m'eût demandé les plus grandes folies du monde que j'eusse été trop heureuse de les faire. Les femmes sont ainsi quand elles se donnent. — On riait autour de moi, je ne songeais pas à cacher ma tristesse et mon impatience. En sortant de table, le chevalier s'approcha et me dit tout bas : — Attendez-moi demain près du Luxembourg en voiture de place, j'ai à vous parler. — Je le promis, et je tins ma promesse. Je restai deux heures et demie au rendez-vous, j'y restai jusqu'à ce que la nuit m'en chassât, et je revins horriblement tourmentée. Un billet me fut remis ; il était plein de regrets, plein de désespoir ; mais une affaire à Versailles l'obligeait à me manquer de parole. Vous comprendrez mon humeur, et si vous étiez femme, vous comprendriez encore que je pardonnai. Deux jours après une semblable scène recommença ; elle se renouvela souvent, et j'en vins à passer ma vie dans l'attente, dans la colère et dans les raccommodemens.—En son absence, je me déchirais le cœur à me répéter qu'il ne m'aimait pas, qu'il y avait une raison inconnue qui l'éloignait de moi. Dès qu'il était là, j'oubliais tout, je trouvais qu'il disait juste et que j'avais tort. Comment pouvais-je exiger de lui qu'il me sacrifiât tout son temps, lui appelé aux plus hautes dignités de son ordre et de la cour? lui dont les moyens supérieurs le faisaient souvent consulter par les ministres pour de graves affaires! lui qui voulait régénérer notre marine, qui rêvait une gloire infinie, un nom immortel! J'étais bien osée de me plaindre ; un de ses regards valait toutes mes larmes, pour le voir un quart d'heure ce n'était pas assez de souffrir quinze jours! Et ma réputation! Je ne pouvais mieux faire que de l'immoler devant la sienne ; dans ces momens de folie j'aurais dévoilé ma faute à tout Paris, j'en étais plus fière que d'une victoire. Je passais des heures entières à le regarder, je m'associais à ses projets d'avenir, je voulais lui servir de marche-pied, de soutien ; il était si adorable dans nos entrevues! Je trouvais tout chez lui ; cette ame, ouverte aux grands sentimens, com-

prenait si bien mon exaltation! et puis c'était une tendresse, des soins venant du cœur qui me touchaient. — Souvent nous nous déguisions tous les deux et nous passions des journées ensemble dans un petit appartement ignoré; là j'étais à ses ordres, je le servais à genoux, il me recevait comme un pacha d'Orient reçoit son esclave. Moi, la belle marquise de Châteaugrand, aux pieds d'un homme; moi, si altière, si coquette, si accoutumée aux hommages! il trouvait cela tout simple et moi aussi. Il existait cependant un mystère entre nous, je le comprenais; dans mes momens de chagrin, je n'en doutais pas; ensuite il me jurait que je me trompais, et aussitôt je le croyais aussi. Cet homme avait un caractère inexplicable. Tout feu, toute ardeur dans nos entretiens, il ne m'avait pas plus tôt quittée qu'il ne songeait plus à moi. Ma santé souffrit étrangement de ces continuelles alternatives. Je dépérissais à vue d'œil, tout le monde s'inquiétait de mon changement, il semblait en jouir. — Mme de Vilbelle entra un matin dans ma chambre une lettre à la main.

— Ma chère marquise, me dit-elle, le duc de C.... vous demande en mariage, et le roi vous fait dire qu'il verra cette union avec plaisir.

Je n'eus pas la force de répondre.

Vous vous imaginez qu'il ne s'agissait que de dire : je ne veux pas me marier, de quoi S. M. se mêle-t-elle? Vous croyez cela, vous, enfant d'un régime constitutionnel, et qui n'avez jamais vu le roi de votre vie. Oh! pour nous, le roi, c'était tout. Résister au roi, ne pas aimer le roi! mais c'est comme si on vous parlait de tuer votre père. Aussi ces mots : Le roi le veut, équivalaient à ceux-ci : Il faut que cela soit. Jugez donc de mon embarras! Refuser au roi d'être duchesse? il n'y avait pas moyen d'y songer à moins d'un bon et solide coup de tête; c'est à quoi je m'arrêtai. — Je pris une baigneuse, je cachai mon visage et je me rendis à pied chez le chevalier. Son valet de chambre m'ouvrit sans me reconnaître, j'entrai. M. de Lancry était seul, mais une porte se ferma promptement au bruit que je fis; cette circonstance ne me frappa que plus tard, j'étais trop préoccupée de ma démarche hasardeuse. Me laissant tomber sur un fauteuil, je m'écriai :

— C'est moi!

Il recula.

— Vous, chère marquise, en plein jour ici! quelle extravagance!

— Écoutez-moi, Frédéric. Le roi m'ordonne d'épouser le duc de C... — Et moi je ne veux pas.

— Eh bien!

— Eh bien! pour désobéir au roi, il faut se résoudre à tout; je viens à vous, me voici. Quittons Paris, allons nous réfugier dans ma terre de Languedoc, vivons-y l'un pour l'autre, oublions le monde, et nous ne le craindrons plus.

— Sérieusement, Bathilde, vous me feriez un semblable sacrifice, vous abandonneriez votre position, un brillant avenir pour moi!

— Si je le ferais, n'est-ce pas tout simple? est-ce que je ne vous aime point plus que toutes les positions et tous les avenirs?

— Femme sublime!

— Mon Dieu, non, je vous aime et voilà tout!

Et là-dessus je me mis à déraisonner. Il déraisonna avec moi, puis insensiblement il détourna mes idées, et il m'amena à rester dans la vie de tout le monde, à ne pas comprendre comment j'avais eu la pensée de la quitter. Il me décida à rompre en visière au roi, à M. de Vilbelle, au duc de C....., à toute la France, s'il le fallait, pour demeurer libre et indépendante. Je frémis quand je songe à cela. Le courage était bien grand pour une faible femme. Et bien! je le fis; je déclarai que je ne me remarierais jamais, que le tabouret ne me tentait pas, et que les honneurs du Louvre ne me feraient pas renoncer à ma couronne de marquise. Ce fut une résolution. Le roi eut cependant la bonté de me pardonner; il me fit dire par sa fille qu'il ne me contraindrait pas. — Je ne savais comment témoigner ma joie à l'homme que j'aimais d'avoir si bien réussi dans ma rébellion; c'était peut-être le seul exemple. Le jour de l'an approchait; je me fis peindre en secret et je lui écrivis pour lui donner rendez-vous, en lui promettant mon portrait qu'il m'avait demandé tant de fois. Il me répondit qu'il viendrait, avec les phrases les plus tendres, les plus passionnées, enfin, comme à l'ordinaire. — Comme à l'ordinaire j'attendis. — Comme à l'ordinaire il ne vint point. Oh! j'en fus blessée jusqu'au fond du cœur. — Le lendemain j'allai faire ma révé-

rence à Versailles ; je voulus être belle, je le fus, et chacun me le dit. Je l'écrasai de tout mon dédain ; je crois qu'il en rit bien en lui-même ; j'avais presque envie de me rétracter et de me laisser donner le premier parti du royaume. Heureusement le roi ne m'en parla pas. — Mon cher enfant, jugez de ma faiblesse, deux jours après j'avais fait grace. Il n'eut pas le portrait ; néanmoins, dans ma colère, j'en avais disposé en faveur de Mme de Vilbelle, qui m'en a su gré jusqu'à sa mort. — J'approche de la plus sensible douleur que j'aie éprouvée de ma vie. Elle me fera mal à raconter. Comme le cœur des femmes est singulier ! Mon existence a été semée de chagrins ; j'ai traversé la révolution, j'ai été en proie à toutes les craintes de cette effroyable époque, j'ai perdu ma fortune. Eh bien ! aucune de ces peines ne m'est aussi présente, n'est restée aussi profondément gravée dans ma mémoire, que celles qui me vinrent de l'amour. C'est une blessure qui se rouvre dès qu'on y touche. Au commencement de l'hiver de cette année, je me trouvai un peu souffrante et je ne sortis pas. Votre grand-père me tint fidèle compagnie, car il m'était profondément dévoué. Je voyais peu Frédéric. J'avais passé une longue et triste soirée avec votre aïeul, prêtant l'oreille au moindre bruit, et attendant toujours celui qui ne venait plus. Mon ami m'examinait en silence. Tout à coup il me dit :

— Il faut, ma chère marquise, que je vous raconte une bonne folie. Vous savez bien ce M. de Lancry, que vous adorez toutes, que vous vous arrachez, mesdames ; on a découvert une chose horrible sur son compte.

— Qu'est-ce donc ? m'écriai-je.

— Je vous l'aurais dit depuis quatre jours que je le sais ; je pense sans cesse à la manière de vous l'apprendre. A cause de votre fièvre, je craignais de vous blesser par une méchanceté semblable sur un homme que vous recevez chez vous ; mais comme tout Paris en parle, il faut bien que vous le sachiez. Imaginez qu'une fort grande dame, jeune, belle, vertueuse, s'est éprise de ce beau *mievre*, qu'elle s'est compromise, au point que toute autre qu'elle eût été perdue. Ce chevalier a depuis long-temps une maîtresse qui habite avec lui ; cette maîtresse est du plus bas étage. Soit faiblesse, soit fatuité, il a sacrifié la grande dame à la grisette. Quand celle-ci se rendait à leurs ren-

dez-vous, l'autre en était instruite; elle écoutait tout, elle savait tout, et son amour-propre triomphait de l'emporter sur une des plus belles personnes de la cour. Elle n'a pas gardé cette victoire pour elle; maintenant les mousquetaires, les gardes françaises, s'en amusent. Voyez un peu la pauvre jeune femme! Vous la plaindrez, n'est-ce pas? Madame, ajouta-t-il avec intention, adieu, je vais chez ma bellemère, tâchez de bien dormir.

Et il me quitta pour ne pas être témoin de mes larmes, apparemment

— Mon ami! ce fut un désespoir atroce, ce fut un désillusionnement complet, comme vous diriez. Ce fut une de ces douleurs poignantes qui vous vieillissent de dix ans en un jour. Vingt fois je mis la main à la plume, vingt fois je sortis de mon appartement; je voulais douter encore. Il y a des momens où on serait si heureux d'être trompé! Je me traînai le soir à un souper, chez une de mes cousines; il y était et me proposa de revenir avec moi, ce que nous avions fait si souvent déjà. J'acceptai, il fallait bien que cela finît. Nous montâmes en voiture, je me contins quelques minutes et j'écoutai.

— Frédéric, lui dis je, vous me trompez depuis dix-huit mois, je le sais, j'en suis sûre. Je vous le pardonnerai peut-être, si vous l'avouez.

— Qui a pu vous parler ainsi, Bathilde? c'est une erreur. Je ne vous trompe pas; je vous ai toujours aimée, mais mon ame n'est pas au diapason de la vôtre. Il lui reste juste assez de grandeur pour vous apprécier; les passions l'ont usé de bonne heure. Je vous ai donné tout ce que je pouvais vous donner, vous le savez bien.

Les torches que portaient mes deux laquais derrière le carrosse en éclairaient l'intérieur; je le voyais donc parfaitement, son visage ne changeait pas en mentant ainsi.

— C'en est trop, m'écriai-je, vous m'avez trompée, vous vous êtes joué de moi d'une manière indigne. Je sais tout, vous di-je, mon déshonneur et votre lâcheté? Écoutez-moi bien aujourd'hui, car c'est pour la dernière fois. Mon amour ne s'est point démenti un instant, à présent encore il domine assez mon orgueil pour vous pardonner. Mais ne m'insultez plus de votre fausse passion. N'attendez plus rien de moi, ce serait me ravaler trop bas. Si dans l'avenir le malheur vous frappe, appelez-

moi; le malheur est comme le feu, il purifie tout. J'irai vers vous. D'ici là, ne nous revoyons jamais. Vous avez flétri mon passé, vous avez décoloré mon avenir, vous ne me laissez rien que le remords et les regrets. Autrefois je vous admirais; je vous avais élevé un autel, vous étiez un dieu; maintenant vous n'êtes plus l'être fort, c'est moi, c'est moi qui ai tout souffert, tout supporté, et qui me retrouve debout et sans tache sur les débris d'une liaison fragile, où vous n'avez apporté ni amour ni franchise.

Le carrosse s'arrêtait alors; il voulut descendre, je lui fis signe de rester à sa place.

— Non, mes gens vous reconduiront chez vous; vous ne repasserez plus le seuil de cette porte. Frédéric, adieu, que le ciel vous pardonne; moi je vous oublierai.

— Vous n'imaginez pas ce que je souffris dans cette courte entrevue pour conserver ma dignité. Je me soutenais à peine en rentrant dans mon appartement, et il me fallut contenir mes sanglots en présence de mes femmes. Notre toilette du soir était si longue! Les cheveux à démêler, les épingles, les immenses jupes à ôter, et le rouge et les mouches; c'était éternel. Tout finit; je me mis à prier Dieu. Malgré moi, le doute restait encore dans mon cœur. Je ne lui avais pas laissé le temps de se justifier; il avait été calomnié, peut-être. Mon petit chien s'approcha de moi; je regardai ce mouvement comme une réponse du ciel. On n'est pas plus fou que cela aujourd'hui. En vérité; il ne me reste bientôt plus cette consolation. En entrant chez moi, le lendemain, on me remit le billet suivant :

« Je n'ai qu'une manière de mériter votre générosité, Bathilde, c'est de vous avouer mon crime. N'est-ce pas un véritable crime de vous avoir trompée, vous si confiante et si bonne? Oui, j'étais indigne de vous, je m'en punis en m'éloignant. Adieu, vous m'avez pardonné, cela me rend un peu de repos. Moi je ne me pardonnerai jamais. »

Le plus beau trait de ma vie, c'est que je ne le rappelai point. On m'en sut gré. On me regarda comme une brebis un peu égarée et qui rentre au bercail; je reparus sur la scène et tout fut dit, pour le monde du moins, car, pour moi, j'étais la plus misérable des créatures. Je sentais que je l'aimais moins et j'aurais voulu l'aimer toujours.

Je regrettais, non plus l'amant, mais l'amour que je voyais éteint. Je ne comprenais pas l'indifférence; la passion ne m'était plus possible. Ma vie était fermée; je devais la voir s'écouler désormais sans émotion, sans bonheur. A mesure que mon sentiment s'affaiblissait, je me désintéressais de moi-même. Je passais de longues heures à penser à Dieu. J'étais triste, découragée; le monde m'ennuyait; la coquetterie, les hommages mêmes me devenaient à charge. Il faut qu'une femme soit bien malade pour cela! Songez que je n'avais que vingt-six ans. On m'avait pardonné mon erreur, et comme ma conduite ne laissait pas la moindre part à la médisance, je repris mon aplomb et ma position première. Accueillie partout au nombre des femmes le plus haut placées dans le monde et dans l'opinion publique, mon cœur était si épuisé qu'il ne fut pas même accessible à l'orgueil; cet homme m'avait tuée. Je ne le rencontrais plus. Il avait compris qu'une lutte avec la marquise de Châteaugrand, alliée aux plus grandes maisons du royaume, ne serait pas soutenable pour un cadet de Picardie, sans autre illustration qu'un peu de bravoure et un joli visage. Il était retourné à Malte. Je sus qu'on l'avait aperçu à Paris en 90. J'eus l'adresse de ne pas le trouver sur mes pas.

Louis XV était mort, Louis XVI lui avait succédé. Ce règne ne ressemblait point au précédent. Le monarque donnait l'exemple d'une conduite exemplaire; la reine, tant calomniée et qui expia sur l'échafaud l'erreur d'une femme, ne pouvait souffrir le scandale. Il devint donc de *costume* d'afficher des mœurs pures; on se cachait ce dont on se glorifiait autrefois; le libertinage reprit le masque de l'hypocrisie, et la galanterie celui de la passion. Je regardais tout cela de sang-froid. Je vous le répète, il n'y avait rien dans mon ame qu'un brasier éteint, dont les cendres ne se ranimaient pas. C'est le plus grand malheur que je connaisse. Oh! que je regrettais mes larmes! oh! que j'aurais voulu pleurer encore! Bientôt les orages politiques grondèrent. Je ne compris pas où nous marchions; mes idées se trouvèrent bouleversées par cette première assemblée des notables. Quand l'hydre releva sa tête, nous eûmes peur, nous surtout, femmes de cour, accoutumées à une supériorité si élevée. On s'empressa de fuir. Je ne vous donnerai jamais une juste idée de Paris en 91. L'émigra-

tion était une rage, une mode; cela dit tout. On se demandait: «Allez-vous à Coblentz?» comme à présent: «Allez-vous au bois de Boulogne?» Notre aveuglement était si complet, que nous regardions ce voyage comme une partie de plaisir, comme une punition à infliger au peuple, qui nous rappellerait à grands cris pour le gouverner, quand il serait livré à lui-même. Aussi on n'emportait que peu d'argent. On laissait ses hôtels, ses châteaux sous la garde d'un concierge, d'un intendant avec des ordres pour six mois. Cela me fait pitié, maintenant que l'expérience m'a éclairée. Cependant je dirai, et c'est une excuse valable, que nous ne vivions que pour le plaisir, que nous ne connaissions rien de ce qui nous était inférieur, hors nos valets et nos marchands; nous les croyions heureux parce que nous l'étions, comme les riches ne songent pas à faire l'aumône, parce qu'ils n'ont besoin de rien. Nous partions tous gais et confians dans l'avenir. Hélas! que de misères il apporta, cet avenir! combien d'entre nous moururent presque de besoin sur le sol étranger! Votre aïeul, homme prévoyant et sage, m'engagea à ne pas quitter la France sans ressources. Il me fit vendre une terre de quatre cent mille livres; avec cela j'étais partout à l'abri de la misère. Mme de Vilbelle me suivit. Je ne pouvais l'abandonner à son âge! Je vous raconterai une autre fois Coblentz; il s'y passa bien des choses. On ferait un roman de tout cela. Vous savez que nous fûmes obligés de nous disperser, et qu'il nous fallut perdre promptement l'espoir de rentrer dans nos foyers. Ma tante tomba malade et mourut de ses quatre-vingt-sept ans sonnés. Je me trouvai seule avec Beauville, mon valet de chambre, et deux femmes de service qui ne voulurent point me quitter. On me vantait la Suisse comme un pays très tranquille; je me retirai à Sursée, au bord du lac de Sempach, avec les souvenirs des grandes batailles de ce lieu, le Pilâte et les Alpes Surênes pour horizon, et la chapelle de Mariengell pour but de promenade. J'étais pieuse, mais non dévote; mon cœur n'avait plus assez de tendresse. J'aimais Dieu sans exaltation, comme mon créateur et mon père; c'était tout. J'espérai que dans ce beau lieu mon imagination s'éveillerait, que je sentirais quelque chose, ne fût-ce que la douleur de l'isolement. Je marchais beaucoup, accompagnée de mon petit chien, non pas celui du chevalier, il était mort, mais son fils. Je conservais cette race avec un soin extrême. Je n'ai

jamais pu me rendre parfaitement compte de cet attachement pour la cause première de mes maux. J'avais trente-huit ans, j'étais belle encore, et l'on ne m'eût pas donné mon âge. — Un soir le ciel orageux menaçait la pluie, les vagues du lac s'enlevaient, et le bruit d'un tonnerre lointain se faisait entendre. Ce spectacle me trouvait froide ; il n'y avait plus qu'une seule émotion chez moi, le regret. J'avais remarqué depuis plusieurs semaines une espèce de mendiant qui venait s'asseoir près de la chapelle. Il se cachait dans un vieux manteau troué, son chapeau sur les yeux ; malgré cela, sa tournure conservait une sorte d'élégance. Je ne doutai pas que ce ne fût un émigré. Je lui adressai la parole en français ; il n'eut pas l'air de me comprendre. Mon chien attirait son attention d'une manière qui me frappa et m'engagea à le surveiller. Il ne le touchait pas, il le regardait. Ceci m'étonna. Un soir, enfin, il l'appela aussi en français, d'une voix si basse que l'animal ne l'entendit pas, ou ne se soucia point de l'entendre. Je crus néanmoins me la rappeler, cette voix. Je m'approchai davantage; l'inconnu se leva. Je le suivis de loin, décidée à éclaircir mes soupçons. Il entra dans une misérable maison. J'y pénétrai après lui ; mon cœur battait. Il monta dans un grenier ; je ne perdis pas sa trace. En entrant il alluma une *chandelle*, jeta son chapeau et son manteau. — Son regard seul me le fit reconnaître. — C'était le chevalier de Lancry. Il paraissait malade; la plus profonde misère l'environnait. Je devinai que l'heure de ma vengeance était arrivée. Mon chien, que je ne tenais plus, sauta sur une chaise. *Il* leva les yeux, et m'aperçut debout à la porte.

Je me trouvais donc en face de celui qui avait brisé ma vie, après une séparation de douze ans! Nous nous regardâmes sans parler quelques minutes. Je m'approchai de lui.

— Frédéric, lui dis-je, était-ce donc ainsi que nous devions nous retrouver?

—Par pitié, madame, ne m'accablez pas; je ne mérite point votre bonté, et je n'ai pas la force de supporter votre mépris; laissez-moi donc à ma destinée: que voulez-vous de moi?

— Ce que je veux, Frédéric, vous secourir, vous rendre à la santé, vous prouver que je méritais mieux que votre con-

duite à mon égard. Il y a douze ans que mon cœur est mort, il se réveille pour vous pardonner encore.

— Ange, me répondit-il, vous êtes donc toujours la même. Le chagrin et la déception n'ont point changé votre ame; vous me pardonnez, à moi qui fus si cruellement atroce, qui ai empoisonné votre jeunesse! A moi! oh! Bathilde, j'aurais plus de force contre votre haine!

— Que faites-vous ici? repris-je, comment êtes-vous si malheureux? Comment n'êtes-vous pas dans une des maisons de votre ordre en Allemagne, ou en Italie, ou à Malte? Quel découragement est le vôtre! qu'avez-vous fait de votre énergie?

Il tressaillit à cette question et garda long-temps le silence; enfin il laissa tomber ses paroles une à une, comme si elles lui coûtaient mortellement à prononcer.

— Vous ne savez pas tout. — Je ne suis plus chevalier de Malte. — La femme qui causa notre séparation m'a fait briser mes vœux; après avoir tout perdu pour elle, tout vendu pour la nourrir, tout, même ma croix, ma croix, Bathilde, ce gage de mes premiers succès, ce signe que j'étais si fier de porter, il ne me restait rien; mon indigne faiblesse lui donnait tous les droits sur moi; elle m'abusa, — elle me tyrannisa, — misérable que je suis! je l'épousai!

Il y avait tant de désespoir dans toute sa contenance, que je reculai malgré moi, il m'effrayait!

— Vous le voyez, je vous fais horreur; je suis déshonoré même à vos yeux; laissez-moi, je n'ai que faire de votre pitié. Je suis donc tombé bien bas, moi que vous avez aimé si tendrement, qu'il ne vous reste que cela dans le cœur? Oh! la vie m'est odieuse. Allez, vous qui êtes sans reproches, vous êtes un remords vivant: je ne veux rien de vous; je vous le répète, laissez-moi, laissez-moi!

Je compris qu'il fallait lui obéir, je me rapprochai de lui; et posant, sans qu'il s'en aperçût, ma bourse sur une chaise, je lui pris la main.

— A bientôt, Frédéric; calmez-vous, songez que, quel que soit votre crime, Dieu vous le pardonnera dans le ciel, et que Bathilde vous a béni sur la terre.

Je passai cette nuit sans dormir; le matin, dès qu'il fit jour;

j'envoyais Beauvielle avec un médecin. — Le chevalier n'y était plus ; aucune trace de son passage, que ma bourse qu'il avait laissée.

Depuis lors je n'entendis plus parler de M. de Lancry. Cette rencontre m'avait fait mal, j'en souffris long-temps, et j'en remerciai le ciel; c'était quelque chose! — Mon existence n'offrit plus rien d'extraordinaire : je restai en Suisse jusqu'en 1814. Alors je rentrai en France, je revis ceux de mes amis qui existaient encore, je pleurai ceux que j'avais perdus. Je pleurai surtout mes beaux jours enfuis. En 1832, je feuilletais nonchalamment les *petites affiches*, j'y trouvai cette phrase: Le 18 juillet est mort le chevalier de Lancry, âgé de 89 ans. Il demeurait rue Pastourelle, nº 2, au cinquième. — Je lus deux fois ces lignes.

— A bientôt, Frédéric, m'écriai-je, Dieu nous jugera! et je versai mes dernières larmes sans doute.

Voilà mon histoire, cher Édouard, je désire qu'elle vous amuse. Je l'ai écrite avec bien bien de l'intérêt. Cela m'a rajeunie. Quelle carrière que celle de cet homme, commencer avec tant d'éclat, finir si ignoré! Je lui ai élevé une tombe, j'y ai gravé son nom; si vous voulez, nous la visiterons ensemble. — Le petit chien que je vous ai donné hier descend en droite ligne de celui dont il est question dans ce récit. C'est une généalogie très claire. Gardez-le, mon cher enfant, en souvenir de votre vieille amie, et puisse-t-il apporter autant de bonheur dans votre vie, que son ancêtre apporta de chagrins dans la mienne!

Comtesse **Dash**.

Qu'est-ce que la Vérité?

DOUTES PHILOSOPHIQUES.

Je n'ai jamais trouvé de meilleur guide rationnel que l'étymologie dans la définition des mots, et dans leur appropriation aux idées ; il n'y a rien de faux comme ce qu'on appelle ordinairement une convention ou une autorité.

La forme originelle d'un mot, c'est l'expression naïve d'une pensée, ancienne comme les langues.

Or, toutes les idées de sapience humaine sont rassemblées autour des racines étymologiques, qui se rapportent à l'idée de *milieu*.

Les Grecs en avaient fait le nom de la *mesure*, ou de l'étalon universel des calculs, comme celui du conseil et de l'administration ; ils appelaient la sagesse *Mêtis*. C'était un des noms de Minerve.

Les latins, en s'éloignant de ce radical, ne l'ont pas perdu dans le sens. *Mens* signifie l'esprit ou la raison éclairée, et *mensura*, la mesure. Sous une autre caractéristique, *modium*

signifiait une mesure, et *modus*, la forme générale et convenable des choses. Les deux sagesses essentielles de l'homme appartenaient à cette figure, la *modestie* dans le jugement qu'il porte de lui, la *modération* dans sa manière d'agir avec les autres. *Modeste* et *modéré*, c'est l'expression du sage. Les idées de *medium* et de *milieu* réveillent les mêmes analogies. La *méditation* est l'acte le plus élevé de la pensée, comme la *médiation*, l'office le plus affectueux de la raison. Toutes les opérations de l'esprit et du jugement s'accomplissent par deux choses : la *mesure* et les *moyens*, qui sont prises dans l'idée de *milieu*. Les hommes de sens ont placé tout le bien-être de la vie dans la *modicité* et dans la *médiocrité*. Nos vieux romanciers mariaient ingénieusement le Roi *Modus* et la reine *Ratio*, et c'est là un des mythes les plus intelligens de la parole.

L'absolu n'a de base que dans les religions révélées. En supposant que la connaissance du vrai est venue d'une intelligence supérieure à celle de l'homme, l'homme a reconnu l'impuissance de son intelligence. Le dogmatisme n'est pas une science d'homme, et cependant la foi ne peut elle-même s'approprier à la raison, que par des idées moyennes. La morale est l'éclectisme des religions, et les fondateurs des religions l'ont généralement reconnue comme équivalente à la foi. C'est la maxime de Jésus-Christ. C'est celle de saint Jean qui disait : « Tout ce que j'ai appris de mon maître, c'est qu'il faut vous aimer les uns les autres. Je n'en sais pas davantage. »

Il y a, dans notre esprit, une tendance invincible vers les doctrines, et toutes les doctrines tendent à l'absolu. La raison abandonnée à elle-même est exclusive, parce que la raison même, étant humaine, est par conséquent passionnée. La raison, dégagée de passions, sait que rien n'est absolument vrai, parce que la mesure du vrai n'est pas donnée à notre nature; mais qu'il y a du vrai dans tout, parce que notre nature nous porte incessamment à le chercher. Le besoin du vrai est l'instinct de notre espèce; l'impossibilité d'y atteindre est sa misère. Ce principe est vieux comme le monde. Le sage qui aurait trouvé le vrai, serait un Dieu sur la terre, et il n'aurait pas besoin, pour le faire recevoir, ni des miracles de Moïse, ni du sabre de Mahomet, parce qu'il est de la nature du vrai de se faire sentir à

tous. Personne ne croit que les sociétés en soient là. Celui qui veut ranger les autres à ses opinions, par la seule raison qu'il les croit vraies, est donc un fou, s'il manque de pouvoir, et un tyran, s'il exerce le pouvoir au préjudice de la liberté des consciences.

Que cherche l'athée qui nie Dieu? le vrai. Que cherche le sauvage qui adore son fétiche? le vrai. Quel est le but du politique expérimental, qui voit le bonheur des peuples dans une soumission aveugle aux puissances établies? le vrai. Quel est celui des partisans de l'émancipation des peuples, qui n'admettent aucune réticence, aucune réserve à la liberté? le vrai. Dans tout cela, le vrai se trouve-t-il quelque part? Je ne le crois pas, car la seule chose que les hommes sachent positivement, c'est que le vrai ne leur appartient point, et que, s'il leur appartenait, ils ne seraient plus hommes. Dans tout cela, le vrai ne se trouve-t-il nulle part? Je ne le crois pas; car la tendance de notre esprit est de le chercher toujours, et sa destinée, d'en apercevoir toujours quelques aspects, sans le saisir tout entier. Il n'y a de faux que l'absolu, parce que l'homme ne peut absolument parvenir au vrai. Tous les intermédiaires sont mêlés de faux et de vrai; et c'est pourquoi on augmente de plus en plus le nombre des rayons par lesquels on communique avec le vrai en se rapprochant du centre. Dans ce milieu même, le vrai s'y trouve-t-il? Je ne le crois pas; car le vrai n'est nulle part nécessairement. Mais ce milieu est le point par lequel on est le plus éloigné de tous les points extrêmes de la circonférence, qui sont occupés par le faux. C'est donc le véritable sanctuaire de la raison humaine.

J'ai dit que l'absolu était faux. Je tremble de dire à quel degré cela est évident; car je suis obligé d'avouer que la vérité absolue elle-même serait fausse, dans ses rapports avec notre organisation et nos instincts, quoique Paseal l'ait dit avant moi, et bien mieux que je ne le dirais. Les portions de la vérité universelle que nous saisissons, ne nous offrent jamais que des vérités relatives. Une idée qui a un aspect généralement vrai sous notre latitude, ne serait souvent qu'un mensonge sous les tropiques. Il n'y a cependant pas deux vérités; mais la faculté de sentir le vrai est subordonnée à des conditions que nous subissons, et que l'apparition manifeste de la vérité ne saurait modifier sans

une subversion totale de l'ordre du monde. Un verre concave ou convexe change la dimension des choses, un verre nuancé change leurs couleurs, un verre à facettes change leur nombre, un verre cylindrique change leur forme, deux verres opposés, leur distance. L'organisme particulier de chaque race, la nature du milieu par lequel elles examinent les objets, produisent exactement le même effet. C'est peu. Il n'y a pas un homme sur la terre dont le système rationnel ne soit soumis, sans s'en apercevoir, à la même influence d'impressions. Chacun porte en soi son verre magique, et juge d'après soi. Chacun a donc la conscience de percevoir le vrai à sa manière, et personne peut-être ne perçoit le vrai comme un autre. Voilà le vrai relatif, subdivisé jusqu'au vrai individuel; et imposez, après cela, vos opinions à la multitude, et croyez qu'elles triomphent, quand la multitude vous dit : C'est vrai. Cela signifie seulement que la multitude a vu le vrai dans l'endroit où vous le placez, et non qu'elle a vu le vrai que vous croyez voir. Quant à ce que le plus grand nombre y a vu, vous ne le verrez peut-être jamais.

Rien de ceci n'est bien nouveau, et si cela était nouveau, cela serait essentiellement absurde, car il n'y a que l'absurde qui puisse être nouveau, ce qui n'empêche pas qu'il y ait beaucoup plus de faux que de vrai dans ce qui est ancien. La prétention du nouveau est une de nos vanités, et on le savait déjà du temps de Salomon; mais les choses qui approchent du vrai, sont bonnes à redire. L'antiquité mettait la Vérité dans un puits, et c'est là une allégorie admirable, parce que, du fond d'un puits où l'on ne reçoit la lumière que par une ouverture circonscrite, on ne juge sainement que de la partie de l'horizon qu'on découvre. Ainsi la vérité même ne connaît qu'une partie du vrai. C'est l'emblème de notre intelligence.

L'esprit le plus profond et le plus ingénieux, selon moi, de la première partie du XXIe siècle, je vous étonnerai peut-être en le nommant, c'est Bonaventure Desperriers. Dans cette sublime facétie qu'il intitula le *Cymbalum mundi*, et que les bibliographes placent tout près de Tabarin, il suppose que Mercure, après avoir montré la vérité aux hommes sous la figure de la pierre philosophale, s'est amusé à la réduire en poudre sur l'arène d'un théâtre, en leur proposant, comme le

but d'une sage émulation, de recueillir ses débris; et là-dessus, c'est à qui ramassera le plus des précieux fragmens de ce trésor. On y court de génération en génération, et chacun en rapporte quelques-uns, ordinairement mêlés du sable avec lequel ils étaient confondus. Les concurrens se montrent les uns aux autres cette vaine conquête, en disputant sur le poids et le mérite relatif de leur exploitation. Les habiles et les charlatans prétendent qu'ils ont tout, et insultent aux prétentions des autres; ils deviennent quelquefois sectaires, quand ils ont du génie, car la foule finit par les croire sur parole, et par jeter son sable et ses vérités au vent. Le fait est que la vérité n'est à personne, et que Mercure même aurait bien de la peine à la retrouver. Cette charmante fiction platonique a, dans le charmant style de Desperriers, tout l'attrait de Lucien, et elle joint à ce mérite un mérite bien rare dans les ouvrages des philosophes; elle est aussi vraie que puisse l'être une idée de l'homme.

Je suis loin de blâmer les efforts de la pensée pour arriver à l'acquisition de la vérité; ils sont impuissans, je le crois, mais ils sont généreux, et il y a des ames ardentes pour lesquelles l'acquisition de la vérité est un tel bien qu'il serait cruel de leur dire qu'elles n'y sont pas parvenues, et qu'elles n'y parviendront jamais. Il faut les laisser faire et attendre. Quand elles auront la vérité de tout le monde, tout le monde la reconnaîtra; car il n'y a pas un homme, si mal organisé qu'il soit, qui ne reconnaisse la vérité; mais soyons bien convaincus, en attendant, que la vérité n'est pas trouvée, si ce que l'on veut nous donner pour elle, est contesté: c'est une règle facile et infaillible. Quand un honnête homme m'a dit: Mon adversaire est un honnête homme, et cependant nous ne sommes pas d'accord, j'en conclus qu'il y en a nécessairement un qui se trompe; je sais, par induction, qu'ils se trompent nécessairement tous les deux, et je ne doute pas que, si je veux les accorder sur des doctrines, je me tromperai nécessairement aussi. Ce n'est pas que la vérité ne soit point quelque part hors de nous-mêmes; c'est qu'elle n'est ni en l'un, ni en l'autre, ni en moi. Quel est le parti à prendre en pareil cas? Celui de trier dans le sable les fractions de vérité que nous reconnais-

sons tous les trois, de laisser à chacun celles qui lui reviennent, et de renoncer au reste.

Dira-t-on que ceci n'est pas applicable aux théories des hautes sciences sociales? Ce serait, à mon avis, une grande erreur. J'ai visité bien des pays, j'ai vu bien des hommes, j'ai communiqué avec bien des partis, j'ai lu la profession de foi de bien des sectes; je déclare qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre énoncer une opinion qui me paraissait absurde, que je n'eusse en même temps l'occasion de vérifier qu'elle était tenue pour bonne par des personnes très respectables, et quelquefois très imposantes. Je ne leur ai pas dit: Ce n'est pas la vérité, parce que c'est une expression dure et de mauvaise compagnie; je leur ai dit: Ce n'est pas ma vérité; et j'ai continué d'avoir confiance en elles pour tout ce qui ne concernait pas cette catégorie particulière d'idées, sans avoir jamais à m'en repentir. Les deux hommes les plus humains que j'aie rencontrés de ma vie, étaient un jacobin et un chouan. Mon amitié, intervenue en tiers, les rapprocha l'un de l'autre; la veille ils voulaient réciproquement se tuer, le lendemain ils se seraient fait tuer pour se défendre réciproquement. Il y avait une vérité positive entre eux, c'est qu'ils étaient bons. Ils se disputent encore sur le fond de leur pacotille de sable, et ils se disputeront toujours, mais ils ne cesseront jamais de s'aimer.

— Cet homme ne pense pas comme moi!....

— J'en suis persuadé, et s'il pensait comme vous en toutes choses, vous seriez deux Ménechmes bien extraordinaires dans le monde moral; cet homme est brun et vous êtes blond, il est vieux et vous êtes jeune, il est petit et vous êtes grand, il est marié et vous êtes veuf, il est pauvre et vous êtes riche; l'égorgerez-vous pour cela?

— Non sans doute!

— N'imaginez-vous pas que son organisation physique, et sa position sociale, et son âge, et sa fortune, et ses affections, peuvent influer sur sa manière de sentir et de juger?

— Cela se voit tous les jours.

— Lui confieriez-vous votre cheval, votre fille, votre argent, votre secret?

— Je le pourrais sans crainte.

— Exigeriez-vous, pour vous y résoudre, qu'il prît une per-

ruque blonde, et qu'il rajeunît son extrait de baptême, et qu'il enterrât sa femme ?

— Rien ne serait plus extravagant.

— Laissez-lui donc, sans vous épuiser en arguties superflues, le sens perceptif qu'il a des choses ; car je vous réponds qu'il n'y a point de partie dans son individualité qui lui soit plus intime que celle-là.

Ce qu'il y a de plus insensé dans le prosélytisme, je le répète, c'est d'aspirer à un but qu'il n'atteindra jamais, quoi qu'il fasse, et qui se dérobe à lui plus que jamais, quand il pense y toucher ; car il est impossible à l'homme le plus persuasif de faire passer son opinion dans un autre, sous l'aspect qu'elle lui présente et avec les circonstances qu'il y rattache, de manière à la reconnaître lui-même, si elle pouvait prendre une forme visible à ses yeux. Autant il y a de personnes, dit sagement le proverbe ancien, autant il y a de manières de percevoir et de sentir. L'identité apparente de deux sentimens résulte le plus souvent des opérations respectives de deux esprits très divers, et quelquefois radicalement opposés dans leurs motifs et dans leurs vues, de sorte que les sympathies les plus prononcées dans l'application des idées sont loin d'exclure le fait d'une antipathie essentielle dans les principes. Il n'est peut-être jamais arrivé à un homme de vouloir précisément ce que voulait un autre, par la raison même qui avait déterminé la volonté du premier, et on serait étonné, si on en savait le secret, du peu d'harmonie d'intention et de conscience qui existe entre les sectaires. Voilà pourquoi toutes les révolutions, que la constance et l'habileté d'un parti finissent par faire éclater au milieu de l'état social, portent dans leur sein le germe d'une guerre civile. Quoiqu'il n'y ait rien de plus homogène au monde que l'objet d'une conspiration, il n'y a rien de plus divers et de plus discord que ses élémens. Il serait horrible, mais il serait curieux d'en voir parvenir une à sa dernière expression, si l'inertie des masses lui permettait d'atteindre à ce degré de développement. Le lendemain du triomphe, elle offrirait déjà deux divisions très prononcées qui rendraient nécessaires une seconde lutte et une seconde victoire, et il en serait de même entre les vainqueurs tant qu'il y resterait deux hommes, c'est-à-dire deux idées, jusqu'au moment où de ces deux brutes, mutuellement achar-

nées à se détruire, la plus forte ou la plus adroite assassinerait l'autre. Il y a quelques linéamens de cette épouvantable antagonie dans l'histoire des guerres du Triumvirat et dans celle du comité de Salut public. Après la bataille d'Actium, et après le 9 thermidor, le bon sens des masses a prévalu. Mais qu'est-ce que le bon sens des masses, dira-t-on, si l'espèce n'est pas appelée à discerner la vérité? Il est facile de répondre à cette question. Le bon sens des masses, c'est l'instinct de leur intérêt.

En effet, l'Être souverainement bon qui a donné à toutes ses créatures des instincts préservateurs pour les tenir en garde contre les dangers et contre la mort, ne pouvait pas abandonner entièrement l'homme aux lumières de sa sotte et présomptueuse raison ; car, dans cet état de choses, aucune société ne saurait accomplir une ère de quinze jours. Il l'a pourvu de la science instinctive du bien et du mal, seul héritage que l'homme ait emporté de sa première demeure avec des regrets éternels, et l'éternelle tradition d'un bonheur perdu. Cette science, c'est la morale universelle, qui n'est pas une vérité acquise, puisque nous ne pouvons acquérir la vérité ; mais une vérité incréée dont nous jouissons, sans savoir comment, au même titre que des autres facultés de notre organisation. C'est ce grand précepte : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même, » expression purement humaine de la première des nécessités sociales, c'est-à-dire d'un intérêt qui s'est converti en loi; encore a-t-il fallu un Dieu pour la formuler, comme s'il était resté urgent de démontrer, après tant de siècles, qu'aucune vérité ne nous appartient. Retirez pendant vingt-quatre heures ce principe fondamental du monde que la civilisation nous a fait, et tout l'édifice va s'écrouler. Les espèces qui sont appelées à occuper la terre après nous, ne trouveront pas même des vestiges de notre passage.

Le sentiment de l'ordre est aussi un sentiment instinctif, comme celui qui règle la construction si bien entendue des hexagones de la ruche, des chemins couverts de la fourmilière et des chaussées du castor. L'idée que nous nous formons du beau dans les arts ne résulte pas de l'acquisition d'une ou de plusieurs vérités. S'il fallait posséder la vérité pour jouir du beau, le nom du beau n'existerait pas dans les langues. Le beau,

c'est l'ordre, et rien autre chose. Le *beau désordre* des poètes, et, avant eux, le beau désordre de la nature, ne sont réellement beaux que parce qu'ils révèlent un ordre caché. Les contrastes les plus heurtés peuvent manifester autant de secrètes harmonies que les symétries les plus régulières. La symétrie est une des figures de l'ordre, mais ce n'est pas sa forme essentielle. La forme sous laquelle le beau nous apparaît peut donc être fort diverse; mais le beau n'apparaîtra jamais sous aucune forme, que l'ordre n'y soit avec lui.

On se tromperait beaucoup si on voulait tirer de là cette conséquence, que le sentiment de l'ordre étant instinctif à l'espèce, la perception du beau doit être générale, et, pour ainsi dire, identique dans tous les individus. Elle y est, au contraire modifiée à l'infini, depuis l'insensibilité la plus complète jusqu'à l'enthousiasme le plus exalté. C'est un des mystères de notre, organisation les plus féconds en résultats et les moins approfondis dans leurs causes. Le sens perceptif de l'ordre, et du beau qui est l'ordre, n'est ni moins variable ni moins trompeur dans ses impressions que les autres sens de l'homme. Négligé par la nature, oblitéré par la maladie, ou faussé par l'éducation, il n'est pas moins sujet à décevoir le jugement de celui qui le consulte, que l'œil à courte vue du myope et l'oreille réfractaire du sourd. Ce que nous voyons est, selon nous, comme nous le voyons, et ne peut pas être autrement. Devant les merveilles de la création et devant les merveilles du génie, le crétin des vallées de la Savoie restera insouciant et stupide, l'homme sensible et cultivé goûtera des jouissances ineffables, l'homme en qui la faculté de sentir est excitée au plus haut degré par une prédisposition organique ou par une culture excessive, deviendra fou. Tous les trois ont le même sens, mais différemment exercé, et qui se manifeste dans tous les trois sous des influences différentes. Ce problème est l'histoire de l'humanité.

Ajoutons à cela que si l'instinct du bien et du mal moral a quelque chose d'absolu, c'est qu'il le fallait nécessairement pour la conservation d'une espèce qui pense, qui raisonne et qui vit en société. La perception de l'ordre et du beau matériels, qui n'est peut-être qu'une des propriétés de cet organe inconnu, est loin d'avoir la même importance, et c'est ce qui fait qu'elle

offre une quantité innombrable de variétés, déterminées par les races, par les âges, par les temps, par les lieux, par toutes les circonstances qui *impressionnent* la pensée. La majorité reste constante aux mêmes lois à travers tous les siècles, mais ces lois sont remises tous les ans en question, parce qu'elles ne sont que secondaires dans l'économie des sociétés humaines, et qu'elles laissent toujours un point vague à l'arbitre du jugement individuel, ce qui ne saurait arriver dans la morale sans produire une conflagration soudaine. Autant qu'on peut distinguer le sentiment du bon, du sentiment du beau, car j'ai déjà dit qu'ils n'étaient probablement que deux effets analogues d'une même cause, le premier est la première nécessité de l'humanité, le second est une faculté de luxe et de fantaisie. Celui-ci ajoute quelque chose à son bien-être moral, mais c'est celui-là qui le fonde et qui le maintient.

Cet acte spontané de l'organe intellectuel qu'on appele le tact ou le goût et quelquefois la sensibilité, n'est donc que l'opération d'un sens latent dont les instrumens ne se sont jamais découverts à la physiologie, mais qui se décèle à chaque instant par ses perceptions; et les hommes lui ont si bien reconnu ce caractère, qu'ils l'ont toujours désigné par analogie sous le nom d'un sens physique dont l'exercice leur est commun avec les animaux. Le tact et le goût ne sont pas autre chose dans leur acception propre, et la sensibilité n'est elle-même, au premier terme de sa dénomination, que l'expression de l'aptitude des sens à remplir les fonctions dont la nature les a chargés. Les langues ont par conséquent déclaré très explicitement que nos idées sur le beau sont le résultat d'une impression organique, ce qui signifie par induction qu'elles sont susceptibles d'autant de modifications que le sens qui les perçoit. J'en conclus qu'il ne faut pas disputer sur le beau avec les gens qui ne le perçoivent pas comme nous.

La sagesse des nations a merveilleusement exprimé cette pensée dans une phrase triviale: « On ne dispute pas des couleurs. » Pour juger des couleurs avec autorité, il faudrait en effet les voir telles qu'elles sont, c'est-à-dire autrement que par l'intermédiaire d'un sens faillible, dont rien ne nous garantit l'exactitude. Il n'est personne qui ne soit frappé de cette difficulté en traversant un salon de peintures. Sur mille artistes qui cher-

chent à rendre la couleur de l'objet imité par la couleur de la palette, combien en trouve-t-on qui réussissent à faire passer leur sensation dans l'esprit du spectateur et à lui en arracher l'aveu ? En dernière analyse, le grand coloriste sera celui qui aura exprimé la sensation du grand nombre; mais pour être la sensation du grand nombre, une sensation n'en est pas plus vraie, car le principal caractère de la vérité, c'est d'être la même pour tout le monde. Ce trait qui vous paraît si vif et si brillant, un chlorotique le trouvera livide; un ictérique, orangé; un mélancolique, vert ou bleuâtre; un apoplectique, sanglant ou violet. Ce sont des malades, sans doute, mais existe-t-il une vérité pour les malades, et une verité pour les hommes sains? Voilà le plus précieux des trésors que puisse acquérir l'intelligence, à la merci d'une erreur de régime. D'ailleurs, s'il y a variété fréquente dans la conformation de l'organe entre les individus d'une même race, il y a surtout variété générique dans cet instrument de la sensation, entre les différentes races du genre humain. L'œil clignotant du Samoyède ne percevra pas le rayon lumineux dont il est blessé, comme l'œil aigu du Circassien qui le défie; et sur une rétine taillée en prisme, le plus simple de ces rayons peindra toutes les couleurs du spectre solaire. Où est la couleur dont vous recevrez l'impression? est-ce dans l'objet qui est regardé? est-ce dans l'œil qui regarde? on ne résoudra jamais cette difficulté. Cette impression même agira diversement sur les êtres divers qui en seront frappés. La couleur rouge, qui rend le taureau furieux, cause une extase inexprimable à certains insulaires de l'Océanie. L'Apollon du Belvédère, transporté au milieu d'une peuplade de l'Afrique intérieure, lui paraîtrait l'idéal d'un monstre; elle tomberait à genoux devant le Scipion en basalte noir du palais Rospigliosi, parce qu'elle y verrait l'idéal d'un Dieu. Pauvres hommes qui aspirent à pénétrer dans les secrets les plus occultes de la nature, et que le témoignage du plus sûr et du plus sincère de leurs sens n'a pas encore mis d'accord sur les nuances de l'aile d'un papillon!

Chaque homme se forme donc réellement autour de lui un monde qui lui est propre, qui ressemble plus ou moins, ou qui ne ressemble pas du tout au monde que les autres se sont fait, et qui peut devenir, au gré de la préoccupation et du

mensonge de ses organes, une création tout-à-fait différente de celle de Dieu. Ainsi, la perception naïve d'un organe vicieux, ou altéré par des milieux insaisissables, vérité positive pour celui qui la subit, ne sera souvent qu'une erreur pour tout le reste. Si elle est exclusive à un individu, on l'appellera manie ou vision ; si elle est avouée par un nombre notable d'individus qui la reçoivent ou qui croient la recevoir de la même manière, il y aura secte, schisme et peut-être révolution. Si cette déviation s'augmente dans la génération suivante, l'état social changera de forme. La masse la plus compacte, la plus convaincue, la plus énergique ou la plus habile, finira par l'emporter ; mais qui prouvera, même alors, que la perception de la masse soit meilleure, surtout quand elle aura contre elle Socrate, Épaminondas ou Caton? Deux partis acharnés l'un contre l'autre ne représentent guère que deux mensonges extrêmes. Un troisième parti, s'il arrive, sera un mensonge de plus.

Le genre humain est presque toujours mené par le faux, et ce serait là une raison suffisante pour ne pas se mêler de ses débats, si notre prétendu jugement nous servait à quelque chose ; mais quel homme croirait avoir rempli dignement sa destination sociale, s'il ne payait à la frénésie commune le tribut d'une opinion ? Or, toute opinion formulée sur un *criterium* que nous ne portons pas en nous, est une imposture effrontée et honteuse qui ravale l'esprit et ses nobles privilèges au-dessous des facultés les plus grossières de la brute. La solidarité d'une opinion de parti est le dernier des esclavages.

Il est temps de résumer ces doutes un peu diffus dans une proposition qui ait au moins l'apparence d'un principe.

La nécessité la plus absolue, la seule absolue peut-être des sociétés humaines, c'est le sentiment inné, c'est la science instinctive et originelle du bien et du mal moral. L'homme en est pourvu, et tout homme qui dit le contraire diffame sa conscience ou s'étourdit sur ses remords. La seconde nécessité de l'état d'homme, nécessité de sa vie naturelle, nécessité de sa vie corrompue ou civilisée, c'est le sentiment inné de l'ordre, c'est l'instinct qui le porte à fonder l'ordre quand il n'est pas, à le rétablir quand il n'est plus, à le maintenir quand il existe.

L'homme le porte à un tel degré que les fauteurs mêmes des désordres les plus subversifs pressentent d'avance l'ordre qui doit y succéder, quand ils ne sont pas complètement en démence. C'est sur ces deux bases que repose la vitalité politique, et par conséquent l'éducation bien entendue des peuples.

Au-dessus de ces deux facultés s'élève la foi, qui est l'instinct moral de l'espèce converti en certitude par la révélation. L'homme qui possède la foi est placé par ce seul avantage au premier rang de la civilisation, parce qu'il vit affranchi des vaines inquiétudes qui la tourmentent.

Hors de là, tout est positivement faux, ou tout n'est vrai que relativement, ce qui est presque toujours la même chose dans les conséquences.

L'institution morale du genre humain se réduit donc à un très petit nombre de principes, ou instinctifs ou dogmatiques.

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même, » dit Jésus.

« Aimez-vous les uns les autres, » dit saint Jean.

Voilà la vérité sociale.

« Rendez à César ce qui appartient à César, » dit encore Jésus.

« Soumettez-vous aux puissances, » dit Saint-Paul.

Voilà la vérité politique.

Pour le surplus, insensé qui s'en occupe, car il use son intelligence sur des mots et sur des sons. *Verba, voces, nihil.*

Le surplus, c'est le vaste et légitime domaine du scepticisme, et je n'entends point par ce mot le scepticisme orgueilleux du sophiste qui révoque en doute jusqu'à son instinct moral, parce qu'il a d'ailleurs trouvé le doute partout, mais le scepticisme socratique du sage, qui doute prudemment de tout ce qui échappe à son instinct moral, parce qu'il n'en sait rien sinon qu'il n'en peut rien savoir.

C'est en ce sens qu'est profondément philosophique le *que sais-je?* de Montaigne, qui était d'ailleurs essentiellement moral et religieux.

C'est en ce sens qu'il faut entendre cet admirable adage des Espagnols, dont l'application leur épargnerait aujourd'hui

bien des discordes sanglantes, et qu'il serait temps d'écrire en lettres ineffaçables sur le fronton des chambres législatives, des tribunaux et des écoles :

De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar.

Ch. Nodier.

ABD-EL-KADER.

Le bouclier est saint, mais l'épée est impie.
Honneur à qui défend le sol de la patrie!
Le grand Napoléon, vaincu par l'univers,
Quand le jour fut venu de ses derniers revers,
En touchant cette terre en deuil, qu'il a quittée,
Retrouva sa vigueur comme le Grec Antée;
Il veillait nuit et jour autour de nos hameaux[1],
Comme les chiens-bergers autour de leurs troupeaux;
Accomplissant enfin sa dernière campagne,
Il parcourait, hagard, les plaines de Champagne.
Volant toujours ensemble, et l'aigle et l'empereur
Aux plumets de crin noir renvoyaient la terreur;
Et la garde suivait sans murmure ni plainte.
Car c'était le devoir, c'était la guerre sainte!
C'est la tienne à présent, ô terrible Africain;
Bien que ton ennemi, moi je te tends la main,
Enfant du vieil Atlas, fier de ta belle cause,
Ne désespère pas de la publique chose,
Fais la guerre sacrée, et s'il faut en finir,

Comme tu combattais sache du moins mourir;
De peur, noble lion, que, malgré ton courage,
Un cupide Français ne te promène en cage,
Et qu'un crieur, au son de quelque méchant air,
Ne dise : Ici l'on voit l'Arabe Abd-el-Kader.
Car en France aujourd'hui, sur cette illustre terre,
On vendrait pour de l'or le tombeau de son père.
On trafique de tout, et l'austère Vertu
Marche les yeux baissés et le front abattu,
Parce qu'à tout moment la Fraude et la Rapine
Salissent en passant sa tunique divine.

Prince, au pied de l'Atlas, sous les brouillards du ciel,
Vous avez vu le bois de Muley-Ismaël,
Tout un peuple étalant à votre ame attendrie
La résignation de sa vieille patrie;
Récitant les versets de ses livres divins
Sur ses fils massacrés, au milieu des chemins;
Les blés incendiés, le temple aux blanches dalles
Subissant à vos yeux d'impures saturnales;
Et cette mère juive entre ses quatre enfans,
Contrainte de laisser la part des yatagans,
Et cette pauvre femme assise dans la fange,
Avec sa main coupée et son doux regard d'ange,
Jetant à nos soldats un éternel adieu,
Et leur disant : — Partez, moi je reste avec Dieu! —

Prince, vous avez vu cette atroce misère,
La Famine enfantée au ventre de la guerre.
On apprend vite, hélas! en ce siècle agité!
Vous savez maintenant toute l'humanité!
Instruit par cet exemple, ainsi que votre père,
Vous porterez un jour le diadème austère,
Et vous vous souviendrez de cette ville en feu
Et de la guerre enfin, cet exécrable jeu!

ANTONI DESCHAMPS.

BULLETIN

MUSICAL.

Le 31 décembre, ce jour de Saint-Sylvestre, qui termine l'année pour tant de gens, ce jour si cher et si redouté, qui se montre scintillant de bonbons cristallisés, doré sur tranche comme un album lyrique, joyeux par les étrennes qu'il promet, rembruni par les échéances qu'il prépare, cadences perfides, dissonances trop souvent difficiles à sauver, ce jour final et solennel ne finit point notre année musicale ; il la coupe en deux égales parts. Malgré les révolutions, et bravant les dangers d'une opposition puissante, notre année musicale est restée républicaine ; elle commence par vendémiaire et s'arrête à germinal. Nous n'avons que six mois ; ils passent vite, mais ils sont bien remplis ; il nous est permis de faire nos provisions de trilles, de roulades et de gammes chromatiques, d'amasser une belle pacotille de cavatines dont les doux accens, les souvenirs délicieux, puissent nous charmer pendant le semestre d'abstinence qui nous menace. C'est au printemps que nous perdons nos rossignols, ils nous reviendront à l'automne ; c'est

ainsi que le veut l'almanach musical ; ce régulateur de nos plaisirs établit un carême de six mois, et pendant le carême, *silent organa*.

Que d'activité ne faut-il pas déployer pour offrir en même temps des nouveautés aux *dilettanti* et remettre à flot les ouvrages favoris ? pour que ce répertoire si varié présente ses richesses aux fidèles possesseurs des loges et des stalles, aux amateurs assez heureux pour saisir au passage les exhibitions du dimanche et du lundi ? Au Théâtre-Italien, le travail est continuel, et le nombre des répétitions générales égale presque celui des représentations. Douze opéras ont été mis en scène en trois mois ; deux nouveautés, dont une est à l'étude, sont promises, et nous ne perdons pas l'espoir d'entendre le délicieux chef-d'œuvre de Cimarosa, *il Matrimonio segretto*. Lablache, Rubini, Tamburini, Mmes Grisi, Assandri, Raimbaux, y représenteraient Geronimo, Paolino, Robinsone, Carolina, Elisetta, Fidalma. Cette réunion de virtuoses est tout-à-fait digne d'un ouvrage qui jouit de la faveur des *dilettanti* de tous les âges. Après les tragiques fureurs de Norma, les élans pathétiques, le délire d'Anna Bolena, le défi plein de noblesse et de fierté que la reine de Babylone jette à son complice, on aimerait à retrouver notre *prima donna* par excellence dans un rôle naïf et touchant, tel que celui de Carolina, rôle qui n'a rien de comique, bien qu'il soit placé dans un opéra bouffon, et qu'une tragédienne aussi distinguée que Mlle Grisi peut aborder, sans crainte de déroger, de sortir de son rang et même de son caractère. Le triomphe de Mlle Grisi a été complet dans *Semiramide, la Gazza ladra, Norma ;* ce dernier ouvrage a marqué la progression ascendante de son double talent ; chaque soir, des transports d'enthousiasme accompagnent ses brillantes cadences ; des frémissemens de plaisir et d'admiration éclatent pendant les belles scènes qui terminent le premier et le second acte, à peine le rideau est-il baissé que la salle entière appelle à grands cris la cantatrice favorite pour la complimenter, la fêter de nouveau, la couronner, et couvrir de fleurs le théâtre. Il semble qu'on ne saurait aller plus loin, et que je devrais chanter à mon tour un gothique refrain à la virtuose italienne, et lui dire : *N'en demandez pas davantage*. Point du tout ; eussé-je la voix de Rubini, du roi des ténors, je n'en ferais pas

l'exhibition pour attaquer cette cavatine burlesque, et je conseillerais à Mlle Grisi de nous rendre l'aimable et douce Carolina; je ne craindrais pas de lui promettre le même succès, les mêmes transports d'enthousiasme ; ils éclateraient avec autant de vigueur, et le public enchanté n'attendrait pas, comme à l'ordinaire, qu'elle eût mérité cette récompense pour la lui offrir. Les applaudissemens précéderaient les duos de la *prima donna;* on voudrait la remercier d'abord au nom de Cimarosa. Ce que je dis ici n'est point une fantaisie de musicien, un caprice de journaliste, c'est le vœu général que j'exprime. *Il Matrimonio segretto* ne saurait accroître la fortune prodigieuse du Théâtre-Italien ; elle est arrivée à un point qu'elle franchirait difficilement ; si l'on ne peut ajouter un écu à ses recettes, il est encore possible d'augmenter la somme des plaisirs réservée à ses habitués.

J'ai fait la distribution des rôles ; examinons les conséquences de cette distribution, et voyez les deux premiers duos chantés par Rubini et Mlle Grisi, le trio par les trois cantatrices, le duo ravissant *Signor, deh perdonate !* dit par Rubini et Tamburini, le duo des deux basses par Lablache et Tamburini, celui de *No, non credo,* tant de fois supprimé, qui nous serait rendu par Tamburini et la gentille Mlle Assandri, le grand récitatif où Mlle Grisi retrouverait le caractère noble et le ton de la tragédie, qu'elle affectionne particulièrement. Quel ensemble pour le quatuor, le quintette, les finales ! et l'air *Pria che spunti,* le duo *Deh ti conforta, o cara !* dans lesquels nous avons déjà admiré Rubini, et la verve comique et spirituelle, touchante et bouffonne, de Lablache ! Les Italiens ont commencé victorieusement leur saison avec *I Puritani ; Il Matrimonio* doit la terminer de la manière la plus brillante.

Grande guerre à Milan au sujet du dernier ouvrage de Bellini, que l'*impresario* du théâtre de *la Scala* vient de montrer à ses abonnés. *I Puritani* ont fait *fiasco* à Milan, ville où *la Straniera, il Pirata, la Sonnambula* ont vu le jour, où Bellini a triomphé tant de fois et si long-temps ; *I Puritani* n'ont point eu de succès. Quelques jours auparavant, la chute du même ouvrage avait désappointé l'entrepreneur du théâtre de Parme. Est-ce la faute des Milanais ou des habitans de Parme ?

Non. Est-ce la faute de Bellini? Non sans doute. Je vous nommerai plus tard les coupables. En attendant, je dois vous faire connaître la cause de la guerre qui divise et désole une des capitales du monde musical. *I Puritani*, écrits à Paris et pour le théâtre de Paris, sont la propriété d'un éditeur français, M. Troupenas. Cet éditeur tient sous clef la grande partition de cet ouvrage, et n'en fait délivrer expédition conforme à l'original qu'aux personnes qui veulent bien lui rembourser une partie des sommes qu'il a versées pour l'achat du manuscrit de Bellini. Plusieurs directeurs, M. Laporte, par exemple, ont suivi la route indiquée et se sont retirés par-devant le greffier de M. Troupenas, qui leur a remis les pièces après avoir perçu les droits. Mais d'autres ont voulu recourir à d'autres moyens, et saisir à la volée ces chants que Bellini avait jetés dans l'atmosphère parisienne. Ils ont d'abord fait l'acquisition des airs gravés avec accompagnement de piano: des arrangeurs adroits ont facilement écrit des parties d'orchestre sur ce thême donné. L'éditeur avait prévu le coup et s'était prudemment abstenu de publier les morceaux d'ensemble. C'est ici que les arrangeurs ont été dépistés; il a fallu coudre des fragmens, communiqués par des copistes, à d'autres lambeaux qu'une mémoire peu fidèle avait rapportés de la représentation, composer des passages pour boucher les trous, construire des ponts en pierre, en bois, en fil de fer, pour voyager sans interruption, et visiter l'un après l'autre ces îlots de musique de Bellini, cet archipel mélodieux que les arrangeurs avaient disposé sur leur carte.

Au moment où ce pastiche était mis en scène sur le théâtre de *la Scala*, M. Ricordi recevait de Parais la partition complète, authentique de Bellini; paraphée, *ne varietur*, par MM. Rossini, Severini, Troupenas. Cette pièce de comparaison a fait connaître à l'instant le notable déficit qui existait dans les ritournelles, les chœurs, les ensembles; *la Gazzetta di Milano* révèle toutes les soustractions, en donne les chiffres, et les *dilettanti* frémissent de colère et reculent d'horreur à l'aspect du nombre de mesures dont on les a privés; des pauses qu'on a comptées leur font pousser des soupirs lamentables. On accuse les arrangeurs de la mauvaise fortune de *I Puritani;* on regrette vivement que Mme Malibran n'ait pas voulu se charger du rôle

d'Elvira, et cependant on approuve le refus de cette *prima donna.* Elle eût chanté avec plaisir l'ouvrage de Bellini, mais elle s'exposait à un double travail, que dis-je, à des études inutiles, en exécutant d'abord *I Puritani* tels qu'on les avait faits à Milan. Elle en eût trouvé d'autres à Parme et n'aurait peut-être rencontré la vraie partition qu'à Naples.

Les journaux italiens tirent à boulets rouges comme à petit plomb sur les arrangeurs milanais; si les rédacteurs de ces feuilles sont des admirateurs, des amis de Bellini, je leur conseille de dépo ser les armes sur-le-champ, et de remercier ces arrangeurs d'avoir accepté la responsabilité de la représentation de *I Puritani*. Ils sont parfaitement innocens; la chute de cet opéra, le *fiasco*, le demi-succès si vous l'aimez mieux, n'est point leur fait. Leur travail a pu répandre une funeste influence, des préventions très défavorables parmi les amateurs, il est vrai, mais *I Puritani*, chantés sur la partition authentique, n'en eussent pas été plus heureux. Qu'importe que l'orchestre soit écrit par tel ou tel bon praticien, par tel ou tel arrangeur habile, lorsque ce nouvel orchestre doit remplacer celui de Bellini? Les probabilités sont toutes en faveur du nouvel œuvre, il serait bien difficile de ne pas faire mieux que l'original.|

Plusieurs directeurs de spectacles des départemens me demanchaient une traduction de l'opéra favori des Parisiens, ils voulaient à leur tour offrir *les Puritains* à leurs abonnés. Voici ce que je répondis à ces aimables solliciteurs : « *I Puritani* présentent au traducteur une difficulté qui l'arrête avant de commencer le premier chœur *Alerta!* bien qu'il pût sur-le-champ traduire ce mot par *Alerte!* C'est déjà quelque chose; mais ce n'est pas tout. Le traducteur aurait bientôt ajusté tout l'opéra avec la même fidélité littéraire et musicale s'il lui était permis de vous expédier avec sa parition, et dans le même ballot, MM. Rubini, Tamburini, Lablache, et Mlle Grisi. Donnez-lui ce pouvoir, levez cette petite difficulté; tout vous répond d'un succès d'enthousiasme. C'est ainsi que M. Laporte a gouverné sa barque; le même paquebot a porté les quatre virtuoses susdits; ils ont remonté la Tamise, ils sont entrés à Londres avec la partition de Bellini qu'ils ont ramenée à Paris. Le triomphe a été le même dans l'une et l'autre ville. »

Les coupables sont maintenant connus. Journalistes italiens,

taillez vos plumes; attaquez Rubini, tirez sur Lablache, accablez Tamburini de votre colère; ces virtuoses sont restés à Paris, tandis que *I Puritani* s'exposaient sans défense aux rigueurs du public milanais. La bataille a été perdue; c'est tout simple, les trois généraux manquaient à l'appel.

Les Puritains sont une œuvre à part, une œuvre écrite pour quatre grands chanteurs; et pourtant il n'y a pas un seul rôle saillant, on n'y rencontre pas ce qu'en termes de coulisse on appelle un bon rôle. L'effet résulte de l'ensemble, et c'est cet ensemble qu'on ne saurait trouver sur les théâtres d'Italie, où l'on compose une compagnie avec un ou deux chanteurs. Les opéras écrits depuis quelque temps dans la patrie de la musique sont calqués sur un ancien vaudeville français, intitulé *Arlequin tout seul.* Aidée de trois choristes, Mme Malibran peut chanter *Norma,* et produire un effet admirable. Avec tout son talent et toute sa verve dramatique, Mme Malibran ne contribuera que pour un quart à l'exécution des *Puritains.* Bellini a écrit ses opéras pour des voix pleines de séduction, bien posées, bien sonnantes, qui suffisent à l'intérêt musical, et qui donnent la vie à cette mélodie mélancolique, traînante, et que son allure horizontale rend monotone. Cette note sans cesse battue, ces mesures entièrement remplies par la répétition de la même note, frappée à coups égaux, nous sembleraient une mauvaise plaisanterie, si elles ne nous étaient adressées par le gosier magique d'un Rubini. *Norma* caractérise l'opéra italien d'Italie, *I Puritani* sont le type de l'opéra italien de Paris; c'est toute une autre manière de concevoir le drame musical. Cette différence doit mettre obstacle aux emprunts que la nombreuse et brillante compagnie chantante de Paris pourrait faire aux partitions écrites pour l'Italie; elle doit aussi retenir à Paris des ouvrages disposés pour un trop grand nombre d'excellens acteurs, et peut-être même causer une scission entre la colonie de Paris et la mère-patrie. Pourquoi pas? Il y avait jadis un pape *en* Avignon et un pape à Rome, l'un et l'autre avaient une chapelle qui chantait mélodieusement. Cette séparation devient imminente. Vous avez entendu Rubini mis à la torture pour exécuter la partie de Pollione écrite pour Reina; Rubini cependant a su tirer de brillantes étincelles de ce thème aride et nébuleux; il l'a paré des ornemens de son improvisation.

Vous avez vu le géant Lablache restreindre la puissance de son chant et de son jeu scénique, accepter un rôle de chef des chœurs dans *Norma*, rôle disposé en Italie pour employer le tuyau sonore que l'*impresario* avait mis à la disposition de Bellini. Lablache est d'un précieux secours dans *Norma;* sa voix gouverne tout, imprime une vigueur sans pareille aux ensembles, frappe les temps forts, donne l'accent aux notes expressives, pousse ou retient la troupe chantante qui manœuvre autour de lui; sa voix tonnante a ce coup d'archet entraînant qui maîtrise un orchestre. Tel le fameux Dragonetti, dont la contrebasse résonne comme le ventre du cheval de Troie; il signale sa présence par deux ou trois sons arrachés à la corde, et la mélodie obéit à la voix souterraine qui règle ses pas. Rubini, Lablache, ont chanté *Norma* sans réclamer contre la pauvreté de leurs rôles, mais ils ont rendu malice pour malice à leurs confrères d'Italie en leur envoyant *I Puritani.*

Il Pirata, repris la semaine dernière, a fait le plus grand plaisir. Tamburini remplissait le rôle d'Ernesto, rôle qu'il a chanté à Milan, dans la nouveauté de cet opéra. Une belle scène de la *Zaïra* de Mercadante, intercalée dans *Il Pirata,* a fourni à Tamburini les moyens de déployer toutes les ressources de son talent. Cette scène, admirablement dite, a été couverte d'applaudissemens. Mme Albertazzi représentait Imogène; elle a souvent mérité la faveur du public dans une partie qui n'est pas toujours en rapport avec le genre de sa voix. Quant à Rubini, vous connaissez dès long-temps les prouesses de ce pirate mélodieux, de ce forban d'une espèce toute particulière; je ne vous dirai rien de lui. Cependant, si vous doutiez encore de son talent de comédien, je vous recommanderais d'aller voir *Il Pirata.*

Nous avions déjà revu *il Barbiere di Siviglia*, *la Cenerentola*, *Semiramide*, trois chefs-d'œuvre du grand maître, que le public a salués avec enthousiasme, productions que leur immense supériorité rend toujours nouvelles. Le tour de *la Gazza ladra* est enfin venu; quel ouvrage et quelle exécution! Mlle Grisi, Iwanof, Tamburini, Lablache, Santini. Mlle Grisi joue et chante à ravir le rôle de Ninetta. Après avoir brillé dans le premier acte, Tamburini se montre excellent comé-

dien et chanteur prodigieux; l'air en *fa mineur*, dit par ce virtuose, est un modèle de perfection; il attaque le trait *Si vada*, *si pera*, avec un éclat, une vigueur très remarquables, et fait sonner le *fa aigu* comme beaucoup de ténors ne pourraient pas le faire. Cet air de basse arrive après un autre air de basse chanté pas le podestà. Rossini a si bien et si diversement caractérisé ces deux morceaux, les deux chanteurs arrivent à l'effet par des moyens si ingénieusement combinés, que l'on ne s'aperçoit pas que le musicien a été forcé de doubler du même et de rapprocher deux airs qu'il eût fallu séparer. Dans *il Barbiere*, les scènes de Beaumarchais ont été dérangées à dessein par l'auteur du livret, afin que le duo *Dunque io son*, où le soprane tient une partie brillante, vînt se placer entre les deux airs de basse. Dans *la Gazza ladra*, Rossini a triomphé de cette difficulté par la force de son génie; il n'a pas eu recours à la ruse. Lablache est le podestà par excellence; Iwanof tient parfaitement sa partie et contribue à la belle exécution du duo de la prison. Le rôle de Fabrizio, rôle de troisième basse, est chanté par un *primo basso*, par Santini qui s'est déjà signalé dans les deux autres parties, et les remplirait encore avec distinction, s'il le fallait.

Enthousiasme, fureur, fanatisme, transports d'admiration, bouquets, rappel des acteurs, rien n'a manqué à la reprise de *la Gazza ladra*, dont la première représentation a été offerte au public non abonné. *La Gazza ladra* a figuré quatre fois sur l'affiche, en une semaine, et chaque fois on a délivré deux cent quatre-vingts billets de parterre au bureau, bien qu'il n'y ait que deux cents places à donner. Les retardataires étaient prévenus de ce déficit, leur argent les attendait à la porte, aucun n'est venu le réclamer. Cette réaction en faveur de Rossini se fait sentir aussi de l'autre côté du boulevard. *Guillaume Tell* et *le Siége de Corinthe* attirent la foule à notre Académie royale de Musique; cet empressement fait le plus grand honneur au public parisien.

CASTIL-BLAZE.

CÉSONIE

ET

DANAË.

Elle est au sein des flots la jeune Tarentine,
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
(ANDRÉ CHENIER.)

I.

— Tes jours, ô Danaë, sont semblables à ces feuilles de roses que le vent matinal apporte au courant du Tibre. Elles vont, elles vont au fil de l'eau, les feuilles légères, et se perdent dans la mer. Mais le rosier qui ne les a plus, n'en est point attristé; il est jeune, il est vigoureux et il se couvre de nouvelles fleurs. —Toi, tu es insouciante de tes heures, comme lui de ses feuilles.

Tu en as beaucoup à perdre dans le présent et dans l'avenir.... Ton passé existe à peine.... Quel est ton âge, Danaë?....

— Je puis te le dire, Sabinus Vindex; je suis de celles qui sourient à toutes les aurores nouvelles. Il y a aujourd'hui dix-sept années que je suis fille de Corvinus Cimber, citoyen romain et de la classe plébéienne, hélas!....

— Tu as beau faire, Danaë, tu ne me persuaderas jamais que tu es ingrate envers les dieux immortels. Ils te firent belle comme la Sabine Hersilie, enlevée par le divin Romulus; ils te donnèrent pour père le plus honnête des citoyens. Tu es la plus aimée de toutes les filles de ton quartier; toutes les mères envient le sort de ta mère, bien qu'elle soit morte, et je connais plus d'un jeune praticien qui cherche à te rencontrer quand tu reviens du Tibre, une amphore sur la tête et chantant tes chansons.

— J'ignore ce que pensent de moi les patriciens, mais je suis certaine que nul d'entre eux n'a touché ma main, et ne m'a adressé une parole d'amour.

— Je le crois aussi, Danaë. Si tu es belle, tu es fière, tu es réservée dans tes regards et tes manières. D'ailleurs, tu connais la jeunesse patricienne d'aujourd'hui... Depuis que Rome a des maîtres, la statue de la Pudeur s'est voilé le visage.... et certes, ce ne sera pas le vieil empereur Tibère qui vengera jamais cette déesse outragée. On le dit malade dans son île de Caprée, le monstrueux ivrogne!....

— Ah! Sabinus Vindex, je t'ai supplié souvent de calmer les tumultes de ta colère... Ton sang républicain est indomptable... Tu n'as donc plus aucun souci de ma peine? Si on te dénonçait à César!...

— Cette inquiétude est douce à mon ame, Danaë; et pour te voir occupée un peu de Vindex, Vindex irait volontiers chercher des dangers tous les jours... Il faut donner beaucoup aux femmes, dit-on. Ce sont des oracles ruineux; si l'autel n'est chargé de présens, l'oracle reste sérieux et muet. Pour moi, Danaë, je livre ma vie à qui la voudra pour un de tes sourires, une de tes paroles amies.

— Sabinus, si je parle peu de mon amour...

— Eh bien! Danaë.....

— C'est que mon amour me parle beaucoup intérieurement.—

Mais voici ma sœur Césonie qui vient nous retrouver au bord du fleuve. Elle sait nos rendez-vous du soir, et c'est une confidente tendre et discrète. Ce qui m'afflige, c'est la tristesse profonde qui souvent se répand tout à coup sur son front; le sourire de ses regards et de sa bouche a beau rayonner, on voit toujours le nuage. Quelle est la peine de Césonia nostra? adresse-lui la parole le premier, Sabinus.

—Ta sœur et moi, Césonie, nous disions en te voyant venir: Voici l'amie de nos amours.

—Et moi, venant à vous, je me disais : Voilà les deux beaux ramiers que je protége, qui se sont rencontrés sur la rive du Tibre. Le hasard est un dieu puissant! Quand vous voyez Danaë, il y a bien des sesterces à parier que Sabinus Vindex va sortir de terre, ou descendre des nuages.

— Notre Césonie est ce soir d'une gaieté inaccoutumée. A quel temple a-t-elle porté des colombes ou des chevreaux, aujourd'hui?

— A celui de Castor.

— Mais c'est le dieu qui préside aux courses de chars! Est-ce que ma sœur veut donner des jeux au peuple romain?

— C'est aussi le dieu qui préside aux amitiés fraternelles, Danaë.

— Oh! que Césonie est une ame douce et élevée!

— Quand Sabinus Vindex me parle ainsi, j'ai toujours peur qu'il me remercie.

— Césonie mea, pourquoi imaginer que Sabinus n'admire en toi que la sœur de Danaë?... Pourquoi ne pas te compter aussi pour beaucoup dans sa tendresse?...

— Pourquoi, Danaë? Tu as dit pourquoi?...

— Ma sœur, je l'ai dit.

—Eh! demande donc à Diane pourquoi elle fête avec tant de joie ses grands lévriers?... La chasseresse veut atteindre le chevreuil....

—En vérité, Césonie, ton discours m'afflige, et je te jure par les mânes de ma mère et par le temple de Jupiter...

—Quel serment vas-tu faire, imprudent! tu ne sais donc pas qu'un serment est une chaîne, une chaîne facile à briser, mais dont il reste toujours au pied un chaînon incommode. Cependant voyons, que vas-tu me jurer?

— Tu m'as effrayé, belle Césonie!

— Voilà un farouche citoyen romain. Les avis d'une jeune fille lui font jeter l'épée et le bouclier. Qu'allais-tu me jurer, Sabinus Vindex?

— Tu as donc grande envie de le savoir... Et si je brise ma chaîne dans la suite, ô Césonie.

— Eh bien! le chaînon te suivra toujours, et ce sera ton remords.

— Et tu seras vengée, Romaine?

— Sans doute.

— Et consolée aussi?

— Non... Qu'allais-tu me jurer, Sabinus?

— Faut-il le lui dire, ma Danaë?

— Ma sœur est de celles à qui les dieux ont oublié de donner un royaume. La couronne du roi Tigrane lui revenait de droit par héritage; quand Césonie désire, elle commande; quand elle commande, nul ne résiste. Sa parole et ses beaux regards saisissent le cœur. Je te conseille, Sabinus, d'avouer à ma sœur ce que tu as grande envie de ne lui point cacher.

— J'obéirai. Voilà donc mon serment. Je jure à Césonie que l'amitié que je lui porte est toute désintéressée; qu'elle est *Césonienne* tout entière.

— Ajoute encore : et qu'elle survivrait dans ton cœur à ton amour pour ma sœur, si cet amour pouvait jamais s'éteindre!

— Je le jure par Jupiter et les mânes de ma mère.

— Voilà qui est héroïque, ô Sabinus. Tu es un vrai Romain de la république. Mais déjà l'étoile du vesper commence à descendre, et déjà les ombres envahissent la campagne latine. Mes amis, c'est l'heure où mon père fatigué revient des champs sabins. Il aime à trouver ses deux filles sur le seuil de la porte. Ce sont là ses momens de fêtes à lui, ce sont ses plaisirs; ce sont ses jeux triomphaux.... Oh! retournons à la maison du pére; préparons le bain, les vins réparateurs des forces, les pains cuits sous la cendre et le repas du soir; qu'est-ce qu'une jeune fille qui prend en oubli les devoirs du foyer? Qu'est-elle autre chose qu'une plante parasite dans le jardin de famille? Allons, mes amis, remontons les bords du Tibre, et jetons à ses courans les ennuis de la journée, afin qu'il les emporte dans la vaste mer. Entendez-vous les clairons et les buccins?.... Ce

sont les légions prétoriennes qui rentrent dans leur camp... Elles entourent Rome pendant son sommeil ; elles la regardent avec sollicitude... Oh! César est le père de la patrie ; s'il ne veille pas lui-même sur elle, s'il habite son île, soyez sûr qu'il n'oublie pas ses enfans pour cela, car il dit aux épées et aux javelots : « Dressez-vous autour d'eux et même contre eux. » Tibère César est un doux empereur, et je suis sûre que Sabinus Vindex ne me démentira point.

— En vérité, Césonie, tes paroles sont graves comme l'harmonie du vent dans les grandes forêts. Tu es sage, tu es belle, tu es dévouée en amitié. Que Rome t'honore ; je suis le premier à m'incliner devant toi.

— Sabinus, Sabinus, ménage ton encens... il est une autre idole... — Mais retournons à la ville.

II.

Ils reprirent le sentier qui longeait les rives du fleuve, revenant à Rome à pas lents, les deux jeunes filles s'appuyant sur l'épaule l'une de l'autre, pareilles à un groupe de Corinthe, et Vindex les suivant enveloppé de sa robe blanche et la main droite cachée dans les plis de cette robe. Il marchait silencieux, mais la tête haute et l'œil vigilant. Sa main voilée serrait fortement la poignée d'une large épée ; et souvent une ombre venant à glisser derrière les grandes broussailles de la rive, cette main s'agitait brusquement et repoussait ensuite le fer avec lenteur. Plusieurs fois Danaë tourna la tête et sourit à son amant, et plusieurs fois Césonie pencha la tête et soupira. Les eaux du Tibre étaient hautes, c'était le temps des grandes pluies. Cependant la nuit, sereine ce soir-là, avait chassé tous les nuages au couchant, en sorte que des montagnes d'or et de pourpre semblaient s'élever du côté d'Ostie. Pas un oiseau fatal ne passait dans les airs ; les chevriers chantaient au loin, et toutes les étoiles souriaient sur les tombeaux et les petits temples de la campagne romaine. Voilà qu'une barque latine, et à un seul rang de rames, remontait le courant. Plusieurs fois Vindex jeta sur elle un regard inquiet, mais elle nageait au milieu du fleuve.

Arrivées à la hauteur des jardins de Jules-César, les jeunes filles dirent à Sabinus, leur ami :

— Nous voici aux portes de Rome..... Si tu ralentissais le pas, Vindex! Tu sais combien les matrones du quartier Transtévérin ont l'œil ouvert à l'entrée de la nuit!... Ce sont des oiseaux du soir bien clairvoyans!

— Danaë, répondit Vindex, une matrone a la langue moins prompte et moins meurtrière que la langue d'un affranchi..... César Tibère a bien des renards qui rôdent pour lui de ce côté de la ville!

En ce moment parut un centurion prétorien. Comme il marchait vers le fleuve, le bord de son manteau effleura le bras de Césonie. Celle-ci tressaillit, et le centurion la regarda en souriant, puis il jeta les yeux sur Danaë et dit en langage dorique :

— Qui voit l'une voit l'autre.

Les dieux infernaux voulurent que Vindex comprît ce dialecte qu'on parlait à Rhodes où il avait séjourné. Il répondit au centurion :

— Et qui les voit toutes les deux voit l'honneur de Rome.

— Jeune homme, dit le centurion, es-tu Grec?

— Es-tu Romain? reprit Vindex, qui détestait les prétoriens.

Alors le centurion lui dit en latin :

— Garder une femme c'est beaucoup, mais en garder deux c'est héroïque!

Sabinus Vindex répondit :

— Ce que j'ai protégé est toujours resté sous mon bouclier?

— Serais-tu un molosse hargneux? dit le prétorien.

— Serais-tu un loup affamé? répliqua le jeune homme.

Comme deux éclairs les glaives furent tirés..... et déjà le centurion avait senti la pointe de Vindex.

Les deux jeunes filles jetèrent un grand cri, et l'écho d'un monument funèbre le porta à quelques soldats épars sur les rives du fleuve. Ceux-ci accoururent, et voyant le centurion blessé, ils rugirent de colère. Sabinus Vindex jugea que le péril était grand pour Césonie et Danaë : il éleva son épée, invoquant les dieux de Rome. Puis, couvrant les deux jeunes

filles de son bras et de sa poitrine, il marchait à reculons tenant tête aux prétoriens et rendant éclair pour éclair, imprécation pour imprécation. Cependant le sentier qui bordait le fleuve touchait presque les eaux; il y avait danger pour Danaë et Césonie de s'avancer ainsi avec trouble. Sabinus se prit à crier:

— Arrêtons-nous là et que les dieux fassent le reste!

Il dit, et reçoit un coup de pique dans le bras gauche; c'est alors qu'il lance son épée foudroyante et puis la fait tourner comme une roue. On eût dit un cercle flamboyant autour des jeunes filles que protégeait ce glaive homérique. Elles étaient tombées aux pieds de Vindex, et lui d'une main leur serrait les mains et de l'autre couvrait de sang ses adversaires. Les cris suivaient les blessures, et la mort étouffait les cris. Ainsi durait ce combat. Sabinus ignorait les coups qu'il avait reçus; son ame oubliait le corps vulnérable, son ame tout entière était à la pointe de son épée et la guidait aux morsures mortelles. C'etait le lion hérissé de flèches et déchirant les chasseurs. Tout à coup il ne voit plus qu'une femme à ses pieds. Il jette un cri pareil à la clameur de la mer; il saisit la jeune fille qui lui reste, et avec elle il s'élance au fleuve pour ressaisir l'autre que la barque fatale, la barque traîtresse emportait... Mais les forces lui manquent, et il tombe défaillant, perdant des flots de sang.

— Il est mort! dirent les prétoriens.

— Elle est morte! reprirent-ils aussi après avoir touché la jeune fille.

Alors ils regagnèrent leur camp, emportant leurs blessés. Et le silence revint s'asseoir aux rives solitaires, une main étendue sur la plaine, et l'autre placée devant sa bouche. Les eaux entraînèrent des lambeaux de tunique et un peu de sang; les fleurs se relevèrent sur leur tige, et le vent frais de la nuit continua à soupirer dans les lentisques et les cèdres échevelés. Peut-être qu'une ombre errante et sortie du tombeau voisin visitait la campagne aux clartés de la lune; peut-être vint-elle à passer près du fleuve, et qu'elle s'arrêta un moment, blanche et svelte, devant les deux corps étendus dont les eaux caressaient la chevelure; peut-être que cette ombre gémit, se souvenant de ses amours orageuses, autrefois, dans la vie.

O jeunesse ! quelle destinée est la tienne ! tantôt couronnée de myrtes et tantôt le fer à la main ! Jeunesse ardente comme la flamme du ciel, à quoi bon tant de formidables emportemens ? Tu vas toujours au-devant des malheurs, comme s'ils n'avaient pas des ailes pour venir à toi.... Ah ! combien d'amis qui m'étaient chers ont eux-mêmes empoisonné leurs coupes de fête !

La nuit avait atteint le plus haut point de sa course, et les rayons des étoiles descendaient en longs fils d'argent sur la terre bleuâtre et sur les eaux limpides. Les pâtres ne chantaient plus aux collines voisines, et pas un grelot ne remuait dans les parcs des troupeaux endormis. Le Tibre murmurait seul sa plainte éternelle. Près de son onde, une femme assise à côté d'un corps étendu, fixait des yeux immobiles sur les yeux fermés de celui qu'elle gardait. Elle avait placé la tête pâle du jeune homme sur ses genoux, et souvent elle touchait son front, sa bouche et son cœur. Cette femme était saisie d'un frisson mortel. A la voir ainsi penchée sur le visage qu'elle aimait, on l'eût prise pour l'Espérance à son dernier sourire ; car sa vie tenait à un soupir qu'elle attendait....

Il vint ce gémissement, il vint ce souffle si ardemment épié sur les lèvres du jeune homme décoloré. Alors cette femme tendit les bras à toutes les étoiles du ciel, et son regard était inexprimable de tristesse et de joie. Mais se levant avec précaution et posant sur l'herbe la tête du blessé, elle s'approcha du Tibre, recueillit de l'eau dans ses mains et vint ensuite la répandre sur les yeux et le visage tachés de sang. Elle lava aussi les blessures du bras et de la poitrine ; elle les enveloppa de ses voiles déchirés ; enfin, reprenant sur ses genoux la belle tête du jeune Romain, elle l'appela par son nom.

Et celui-ci, les yeux fermés, répondit :

— Suis-je descendu chez les ombres pâles !..... Ai-je quitté la vie ?

Et le souvenir du combat ne lui revenant pas encore, il jeta ainsi quelques mots sans ordre. Cependant ses idées, comme des vapeurs éparses çà et là, se rejoignaient entre elles, une à une, et lentement il sortait d'un songe douloureux. Tout à coup une lueur du passé lui fut rendue, car il voulut se lever et s'écria :

— Danaë !

Or, nul ne répondit à ce cri, mais la bouche qui baisa son front et la main qui serra sa main, étaient la bouche et la main divines de Césonie.

III.

—Rome ! ma mère et ma déesse, je te vengerai d'un vieillard obscène et d'un maître inflexible ! Rome ! le laurier de la liberté refleurira sur ton Capitole ! Rome ! je chasserai le Tarquin..... le vieux Tarquin de Lucrèce !...

— Si mon frère, reprenait la douce Césonie, veut écouter le langage de la prudence, je lui conseillerai de calmer les instantes colères de la fièvre qui le dévore. Voilà tout un mois que nous espérons le retour de sa santé... Nous avons passé bien des nuits auprès de son lit... nous avons sacrifié bien des agneaux noirs et bien des coqs de Campanie sur l'autel d'Esculape ; nous avons composé bien des philtres avec les plantes salutaires qu'une Thessalienne nous a apportées.... Tant de soins, tant d'angoisses, tant de vœux secrets et publics n'auront-ils donc pour fin dernière que les funérailles de notre frère bien-aimé ? Les dieux seraient impitoyables !... Plus impitoyable serait Sabinus Vindex, ce noble cœur que nous chérissons. — Mon père, ô Sabinus ! est descendu dans la tombe, emporté par la violence de sa douleur... Mon père était vieux, et le chagrin qui se prend aux cheveux blancs a bientôt terrassé un vieillard... Hélas ! me voilà seule en la ville de Rome et dans l'univers !... Si Sabinus me quitte, à qui raconterai-je mes inquiétudes du jour et mes songes de la nuit ?.... Ah ! Césonia ! Césonia ! ton refuge désormais, ton espoir, ton amour, c'est une urne funéraire... — Eh bien ! Sabinus, irons-nous porter nos offrandes votives à Jupiter-Sauveur ?...

— Nous irons, Césonia mea ; et de là nous entrerons dans le temple de Jupiter-Vengeur..... Danaë à Caprée !... Danaë, ma Danaë... aux lupanars de ce bouc impérial !... Car ils l'ont portée dans l'île infâme, ô Romaine !... un rameur de la galère l'a avoué à un tribun du peuple... Ils l'ont emportée, les vautours impurs !... et les dieux immortels ne les ont pas fou-

droyés!... Mais dis-moi, fille de Cimber, à quoi s'occupent dans l'Olympe les dieux tutélaires du Latium?..... En vérité, je doute des dieux, et je commence à croire que la vertu et le courage sont les deux seules divinités puissantes et adorables.

— Prens-garde, Sabinus... Si le collége des pontifes, si les prêtres de Cybèle, ou même les augures, apprenaient qu'un tel discours est sorti de ta bouche, mieux te vaudrait tomber au milieu des léopards du grand cirque. — Les douleurs de ta poitrine blessée sont-elles moins vives, mon frère?... Irons-nous porter nos colombes sur les autels de la Pitié?

— Nous irons, Césonia mea... Mais nous irons sacrifier aussi au temple de la Pudeur, afin d'apaiser la déesse irritée par le vieillard... O sœur de Danaë! ta voix virginale et ton chaste regard lui rappelleront celle qui visitait son sanctuaire, et qu'on a traînée aux saturnales *capréennes!*

— Sois sûr que mon ame suivra ton ame, jeune homme. Aux temples comme au seuil du palais de César, tu me trouveras. Ma main de Romaine saura tenir l'épée comme elle sait offrir les victimes. Mais les temps ne sont point accomplis, et les vengeances hâtées sont des piéges où se prennent toujours les conspirateurs. Attends ta guérison; tes amis et moi nous t'en supplions.

— C'est que si le vieillard allait mourir de maladie, ou d'une autre main que la mienne.... Ah! mes dieux me doivent bien sa tête abominable!... Je la disputerais à Cerbère, ô Danaë!

Et s'asseyant sur son lit, ce jeune homme cachait sa tête dans ses mains et versait de larges pleurs. Belle comme Pallas et jeune comme Hébé, la Romaine Césonia s'approchait alors, et tenant une coupe d'Étrurie, elle l'offrait au malade, et elle disait :

— Mânes de la mère de Sabinus Vindex, je vous adjure de venir vous placer entre lui et la douleur! Apollon, dieu des plantes salutaires, persuade-lui de boire ce breuvage! Et toi, déesse qui n'as point encore d'autel dans l'univers ingrat, Espérance, divinité des cœurs blessés, des malades et des captifs, oh! descends des cieux, et te plaçant au pied du lit de notre ami viens sourire à son visage pâle et convulsif! — Enfin, Sabinus, si j'ose me nommer après les dieux, je te conjure de faire aussi

pour moi ce que tu ne peux refuser aux immortels. Prends cette coupe et bois ce breuvage avec l'oubli de tes maux. Il est une autre puissance que j'invoquerais encore si je ne craignais de déchirer ton cœur.... Danaë voudrait te savoir docile à mes conseils ; elle t'en supplierait avec moi.

— Donne ! ah ! donne ! s'écria le malade. Serait-ce une coupe de fiel, je la viderais pour Danaë.... et pour toi aussi, Césonia nostra.

— Pour moi? reprit Césonie en secouant la tête. Mais, Sabinus, tu l'as dis, et j'ai toujours révéré ta parole.

—Oui, pour toi ! répondit Vindex; car tu es douce et bienfaisante entre toutes les filles de Rome ; tu es belle et digne ; tu es la vivante image de notre Danaë. — Mais dis-moi, ma sœur, ne vois-tu pas venir, du côté de la voie Appienne, quelques jeunes hommes montés sur des chevaux ? Sous prétexte de les essayer pour les courses, ils doivent se diriger vers cette maison, hors des murs, et confiant leurs coursiers à des esclaves de Thessalie, ils monteront jusqu'ici furtivement. Nous avons à parler d'affaires sérieuses. Nous serons sérieux, Romaine ! tu pourras rester à ce conseil. Tu as une ame trempée aux sources des vieux Latins, et tu as un esprit éclairé par la Sagesse, qui est Minerve. — Ne vois-tu pas venir mes amis ?

— Ta voix les a sans doute appelés, répondit Césonie, car les voici qui descendent de leurs coursiers près du bois sacré et du temple voisin. Ils saluent le seuil de la porte du dieu, et ils se dirigent vers cette maison. Que nos Lares leur soient propices !

— Va, Césonia mea; va et les introduis. Ce sont là vraiment des Romains !

IV.

Or, le premier qui entra dans la maison habitée par Sabinus Vindex, fut Quirinus, homme consulaire, dont Tibère convoitait les richesses. Celui-ci fut suivi de Cneius Lentulus, l'augure, coupable d'avoir interprété faussement un songe de l'empereur; vinrent ensuite Pompée et Pollion ; le premier patricien de race presque divine ; le second plébéien, mais aimé et honoré de tout

le peuple romain par sa vertu et par son adresse dans le stade. Un Rhodien parut bientôt. Il avait été autrefois, à Rhodes, l'hôte de Tibère qui avait outragé sa femme et ses dieux domestiques. Enfin, deux ennemis jurés de la tyrannie suivirent le Rhodien ; c'étaient Messala et surtout Cassius dont le nom et le visage rappelaient son grand-père, mort aux champs de Philippes avec la liberté.

Vindex, les voyant autour de son lit, sentit une joie inespérée lui gagner le cœur ; il se dressa comme une ombre devant des enchanteurs, et voilà qu'une rougeur subite vint animer ses joues amaigries et décolorées ; il tendait à chacun une main fébrile, et son humide regard allait et venait, cherchant les regards de ses amis. Comme la parole manquait à ses lèvres tremblantes, la belle Césonie rompit le silence la première.

— Romains, dit-elle, celui que vous voyez sur sa couche est un convalescent à qui il reste encore de graves blessures; nous lui épargnerons donc les longs discours. Sabinus est notre ami le plus cher.

— Césonie, répondit Cneius Lentulus, l'augure, je connaissais ton père, ce digne citoyen, et toi-même je t'ai vue enfant jouer souvent au langage des fleurs sur l'escalier du temple de Mercure; tu étais belle et sage entre toutes les petites Romaines tes amies, et tu n'as pas démenti les promesses de ton enfance. Sois sûre, ô ma fille, que nous veillerons à la santé de Vindex.

— Fassent les dieux! dit Césonie.

Et tous la regardèrent avec un sourire d'admiration et d'amitié. Plusieurs alors s'assirent sur le *cubiculum* du malade, et d'autres se tinrent debout, croisant les bras, et pareils aux statues qu'on voyait dans le sénat.

— Mes amis, dit Pompée, une même pensée nous anime ; nous n'avons qu'un but, nous ne délibérerons pas ; il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur le jour, l'heure, le lieu et le *moyen*. Nous servirons-nous du fer, du lacet ou du poison?

— Le fer! dirent presque toutes les voix.

— Le poison ! dit l'augure.

— Voilà bien le prêtre rusé et timide! reprit Pollion, ce jeune homme qui n'avait point encore parlé ; et s'il prend fantaisie à

l'ivrogne impérial de donner sa coupe à vider à un sénateur ou à un esclave, que deviendra le poison ?.... Amis, croyez-moi, le fer tient toujours ce qu'il a promis. Quant à mon poignard, je vous jure qu'il est intelligent et bien trempé. La république le placera dans le temple de la Victoire.

— Oui! dit le malade; et toi, fille de Corvinus Cimber, apporte-nous donc les lames cachés dans le *sacrarium* de ma maison. Je les ai mises sous la garde des dieux de mon père!

Un moment après, la Romaine Césonie rentrait dans la chambre des conjurés, portant dans ses belles mains un faisceau d'épées courtes et à deux tranchans, et de poignards aux manches ciselés.

— Voici, dit Cassius, les meilleurs argumens du Forum romanum contre la tyrannie.

Et, comme aurait fait son aïeul, ce jeune homme saisit le faisceau d'armes et le plaça sur le lit de Vindex. Celui-ci tressaillit au cliquetis du fer; le lion se réveillait. Parmi les glaives il en choisit un plus large que les autres, et dont la poignée était couronnée de feuilles de chêne. Ce fer lui avait été légué par son père qui le tenait de son père, vétéran de la république. Sabinus Vindex regarda cette épée avec des yeux ardens et en silence. On fit cercle autour de son lit, et chacun attendit ses paroles. Lui, le malade, pencha la tête, et l'on vit deux grosses larmes rouler sur la lame du glaive sacré; puis on entendit ces mots :

— Je te salue, toi qui vengeras Rome et mon ame, ces deux sœurs que dévore la douleur! je te salue, toi qui peux, d'un seul coup, affranchir le monde et rompre le lacet infame qui retient Danaë. Quelle est ta puissance! Tu es presque divine, ô mon épée! Va, et comme tu n'as point menti dans la main de mes pères, sois dans la mienne l'éclair et la foudre! — Amis, choisissez parmi les autres; toutes ces lames sont latines.

Alors on vit les bras des jeunes hommes s'avancer tous à la fois, se poser sur le lit de Vindex et s'élever ensuite et en même temps armés d'un fer. Il restait un poignard; Sabinus regarda Césonie, et celle-ci étendit la main sur l'arme vengeresse et l'enleva comme un bouquet de fleurs.

— Danaë, ma sœur, s'écria-t-elle, je tiens la clef de ta prison!

Vindex jeta sur elle un de ces regards de reconnaissance et

de tendresse, tels que les peintres divins ne les ont jamais imités. On invoqua les dieux infernaux : la juste Euménide, Minos qui pèse la vie, l'inexorable Styx, et même Mercure conducteur des ombres. Un rameau de cyprès fut trempé dans l'eau lustrale ; puis des coupes furent remplies d'un vin précieux, et l'on procéda aux libations; les grands dieux furent adjurés à leur tour, et quand vint celui de la Fortune de Rome, Pollion dit ces mots :

— Déesse, ne sommeille plus au Capitole! assez long-temps nous avons gémi.... Vois nos fronts chagrins et nos yeux rouges des pleurs de la honte et de la colère! et pourtant Carthage est notre colonie, et le Parthe et le Dace sont bien loin!... Déesse qui nous fis victorieux, à quoi nous sert l'univers dompté, si nous marchons sous les verges d'un maître? Reprends nos conquêtes, ô Fortune, l'Orient et ses rois, nos tributaires en tiares; reprends l'Occident où finit le monde, les Gaules guerrières, la Germanie glaciale; reprends tout le labeur des consuls et des légions, et ne nous laisse que le Latium de nos pères, pourvu que les rostres soient libres et le sénat romain vertueux. Déesse! je te consacre ce fer pris sur le double autel de l'amitié et de la liberté !

— *Et nos sicut ille, Fortuna!* reprirent tous les autres.

Sabinus Vindex reçut de chacun le baiser fraternel, et il les assura tous que le jour du départ furtif pour Caprée serait fixé dès qu'il aurait assez de force pour frapper de l'épée. Au moment d'embrasser l'augure Cneius Lentulus, il crut voir quelque hésitation sur son visage, et lui dit :

— Notre ami a-t-il quelque confidence à nous faire ?

— Aucune, répondit Lentulus.

— Alors, reprit Vindex, c'est peut-être l'augure qui veut parler !.....

— Que te dirait-il ? répliqua celui-ci ; tous les signes sont favorables, et même voici que le tonnerre gronde à la droite de ta maison.

Vindex écouta un moment la voix de la foudre dans le lointain, et il se prit à sourire.

— Ah ! dit-il, voilà ce qui manquait à la conjuration de Murena sous César-Auguste !

L'augure sourit à son tour, et Césonie, qui le re-

gardait, crut distinguer une fausseté dans le coin de sa bouche.

V.

Celle que vous voyez sur la mer et qui regarde à l'Orient les rives de la Campanie et à l'Occident les flots verts et déroulés sans bornes ; celle qui semble s'être enfermée dans une ceinture de rochers âpres et anguleux, et qui brille à l'aurore comme un navire arrêté, c'est l'antique Caprea. Elle avait douze *villas* impériales portant les noms de douze divinités. C'était la villa de Cérès, aux colonnes blondes et légères comme des palmiers; c'était la villa de Junon, où les merveilleux poissons du Gange nageaient dans des *mers* de porphyre ; c'était surtout la villa de Jupiter qui s'élevait sur le plateau occidental de l'île, couronnée d'une frise vermeille et entourée d'un bois de cèdres odoriférans. Elle avait à sa droite la tour du phare, dont la lumière éternelle se reflétait sur l'eau immense comme le soleil de la nuit; elle avait à ses pieds des salles de bains où la mer entrait, bleue et transparente à tel point, que le pavé de mosaïque ne perdait pas, sous les flots, une seule de ses peintures. Les délices du monde, c'était la villa de Jupiter! César-Auguste avait aimé Caprée, qu'il appelait la *ville de l'oisiveté;* il l'avait acquise des Napolitains, et il leur avait donné en échange l'île d'Enarie. On sait qu'il la visita pendant sa dernière maladie, voulant lui dire adieu comme à une amie qui toujours lui avait été douce et fidèle. Auguste se consolait à Caprée de ses enfans et de l'empire; à la vue des flots paisibles, aux senteurs enivrantes des bois, aux soupirs des brises sereines, il respirait plus à l'aise, et, se souvenant de son ami Virgile, il chantait ses vers, et souvent il vit son ombre pâle glisser dans les feuillages. Auguste, à Caprée, fut un sage et un poète... Aussi, à la nouvelle de sa mort, arrivée de Campanie, les échos de Caprée versèrent de longs pleurs.

Oh! douleur! pourquoi le saint héritage des pères est-il souillé si souvent?... et d'où vient que le successeur se souvient si peu de la majesté de l'aïeul, de sa vertu et de ses funérailles où pleurèrent

tant d'amis?—Humanité, parmi tant de lois, fastes et néfastes, que tu t'es données, il n'en est donc pas une seule contre l'héritier impie?

Vers le coucher du soleil, dans le mois de Maia, celui qui serait parvenu à s'introduire dans les jardins de la villa de Jupiter, aurait pu voir un homme d'un âge mûr et revêtu d'un laticlave écarlate, se promenant seul et les yeux baissés vers la terre. Il fut bientôt rejoint par un autre homme moins âgé et portant le manteau grec. Celui-ci était Cariclès, médecin de l'empereur; l'autre le devin Thrasylle. Le Grec lui parla bas et en souriant, selon sa coutume; Thrasylle ne répondit que par un signe de tête, et il le suivit, ayant l'air plus préoccupé que rêveur. Ils arrivèrent au grand vestibulum qui distribuait les salles basses au pavé de mosaïque; on les nommait, dit-on, *sellaria*. Les deux derniers rayons du soleil montaient de la mer à l'horizon comme deux immenses gerbes d'or, en sorte que les salles basses qui regardaient le couchant en étaient tout illuminées. La mer, unie et claire, reflétait les formes des statues et les peintures des murailles intérieures. De temps en temps un léger souffle du vent *vespertinus* venait jeter un long pli sur l'onde, et alors tous les reflets tremblaient dans la mer, et les frises et les colonnes du palais y étaient mouvantes.

En passant sous un portique, Thrasylle jeta un coup d'œil rapide sur l'étendue marine, et il dit :

— Le dieu Phébus se couche bien beau ce soir!

— Connais-tu son amante Thétis ? reprit une voix.

Le devin tressaillit; il se retourna vivement, et il vit le nain familier de César (1).

— Si tu ne la connais pas, toi qui devines tout, devrais-tu du moins savoir qu'elle est arrivée dans notre Olympe.

Le devin se contenta de sourire au nain, aussi gracieusement que sa bouche, contractée par la réflexion, put le lui permettre; et le nain monstrueux le suivit en jetant de grosses oranges aux voûtes des galeries et en les recevant dans ses mains. Arrivés à une salle de bain éclairée par les dernières lueurs du jour et par d'immenses flambeaux, les amis de l'empereur

(1) Suétone, *Vie de Tibère*.

s'arrêtèrent sur le seuil. De jeunes filles en tuniques courtes jetaient des essences et des feuilles de lotus et de menthe dans le grand bassin carré où l'on descendait par des escaliers de marbre vert. Au milieu de ce bassin d'eau vive, et couché sur une curule de jaspe, la tête seule hors de l'onde, un vieillard souriait en écoutant la musique des systres, des cithares et des flûtes lydiennes. Dès que Thrasylle et Cariclès parurent, la tête blanche du vieillard fit un mouvement sur l'eau du bassin, et une de ses mains en sortit pour faire signe aux instrumens de se taire. Puis le vieux César dit d'une voix bien accentuée :

— Thrasylle, je t'ai fait appeler pour te dire que décidément je fais venir à Caprée les livres de l'oracle de Préneste. Nous les consulterons ensemble.

— Divin empereur, répondit Thrasylle, que t'apprendront-ils que tu ne saches déjà ?

— Je ne serai pas fâché de m'assurer par eux-mêmes qu'ils ne peuvent rien m'apprendre. Cet oracle de Préneste ne m'a jamais trompé, ni toi non plus, Thrasylle. — Mais va ; la nuit avance et mes étoiles seront belles à consulter ce soir. Va, mon bien-aimé. — Quant à toi, Cariclès, je te certifie que mes forces me reviennent toutes ; j'ai reculé jusqu'à trente ans. Mais pourquoi ce nain bavard est-il ici ? il effraie mes nymphes.... Allez tous deux, médecin et bouffon.

Or, le vieillard ne tarda point à sortir de la mer *porphyrienne* où il se baignait. Ses naïades posèrent sur ses épaules le fin lin. On approcha des trépieds et des cassolettes d'or où brûlaient les parfums d'usage, et quand le corps de César fut séché, on le revêtit de sa tunique, puis de son laticlave, et l'on ceignit ses reins avec une ceinture de pourpre aux fils d'or. Les naïades confièrent ensuite le divin vieillard à leurs sœurs les dryades, jeunes comme elles, mais couronnées de chêne et de myrte. Vinrent les joyeuses bacchantes, ceintes d'une chlamyde de peau de léopard, et les Heures se donnant la main. César, entouré de cette magnifique jeunesse et soutenu par elle, arriva enfin à la salle des festins où l'attendaient lè *triclinium*, et les mets, et les fruits, et les vins, et les fleurs, voluptés du souper. Il se coucha à demi sur la poupre, fit signe aux éventails de plumes de paon de lui donner de l'air, et puis ce dieu daigna manger.

Vers la fin du souper, dans ce moment d'oisiveté où l'on parle de ses affaires ou de ses plaisirs, l'empereur romain dit à une de ses nymphes :

— Leucothoë, ma Lesbienne, introduis près de moi cette jeune fille qui nous est arrivée, ce matin, par une barque venant du port d'Ostie. Tu diras aussi au licteur de se placer auprès de moi ; puis toutes tes sœurs et toi, vous vous retirerez. Va !...

La Lesbienne revint bientôt, suivie d'une jeune fille. Celle-ci fut placée en face du triclinium, et elle se tint debout, immobile comme la statue du Silence. Le licteur et son faisceau étaient déjà à côté de César. Toutes les nymphes sortirent une à une et glissant comme des ombres sur le pavé de marbre. A mesure qu'elles passaient devant la nouvelle venue, elles lui lançaient un coup d'œil lascif, et lui souriaient de ce rire incertain qui tient de l'ironie ou du délire. L'inconnue avait la tête haute, mais les yeux baissés ; une rougeur modeste colorait ses joues brunes et dorées par le grand soleil d'Italie ; son front était pâle et ses lèvres aussi ; elle avait les mains dans les plis de sa tunique large, et un pallium cachait à demi ses épaules fortes et arrondies ; sa chevelure était noire, retenue en arrière par de petites bandes de laine rouge et croisées entre elles.

César la regarda long-temps, buvant du vin de Crète à petits coups. Le licteur était immobile ; les portes de la salle bien fermées.

— Ma fille, dit enfin le doux empereur Tibère, ton nom est Césonie, n'est-ce pas ? ta patrie est Rome ; ton père était plébéien, fils d'un centurion d'une des légions vaincues à Philippes ; tu abhorres mes images ; tes amis sont mes ennemis ; enfin, tu vois que je sais ton histoire. L'empereur est comme les dieux : il voit tout. Même les oracles assurent que le César qui te parle est dieu. Voyons, ma belle Romaine, pourquoi avons-nous le cœur méchant et l'esprit révolté avec un si noble front, un si gracieux sourire et des yeux bleus si tendres sous des sourcils noirs ?.... Rare et merveilleuse beauté ! que t'ai-je fait, Cesonia mea, pour me vouloir assassiner ? Si c'est par vertu républicaine, je te dirai que Rome ne se plaint pas de moi ; elle ne me voit jamais. Voilà neuf mois entiers que je vis

retiré comme un sage dans ma villa de Jupiter. J'espérais que la conjuration de Séjan serait la dernière!.. Tes amis, Césonie, sont bien insensés! Comment, vous vous embarquez à Ostie, vous vous faites jeter sur les rochers de Caprée, vous vous répandez furtivement dans mon île, vous interrogez, vous arrivez jusqu'à mes jardins, et là vous vous imaginez de chercher l'empereur pour l'égorger, lui, le César que vous ne connaissez pas, qui vous vengeait des hauteurs des patriciens, vous donnait des jeux, même en son absence, et vous envoyait du blé de ses greniers de Sicile, dans les années néfastes!.., Oh! c'est mal, Césonia mea! — Mais je suis grave avec toi comme avec les consuls. Pardonne; l'empire rend sérieux!.. car ce n'est pas l'âge qui agit ainsi en moi; mes cheveux sont blancs par je ne sais quel accident. Je lance le javelot et le disque; je puis tendre un arc de Scythie, et il m'arrive souvent de lasser à la promenade mon Grec Cariclès, ce médecin inutile de l'empereur latin. J'ignore pourquoi on me fait passer pour malade à Rome! il est des oisifs qui ont des langues bien laborieuses! Tu leur diras, j'espère, que le vieillard est beau!... Mais tu viens de tressaillir!.. pourquoi? je n'ai pas eu un moment la pensée de te punir par la hache ou par le poison, ni même de te retenir dans mon Olympe que tu détestes, ô pudique enfant des bords du Tibre! va, tu retourneras à la ville.

— Non, César! dit une voix douce et calme.

— Non? qui peut dire *non*, jeunesse présomptueuse? Tu voudrais donc ne pas quitter Caprée, ma fille?...

— Oui, César.

— Que les dieux immortels me préservent de contrarier tes désirs! aussi bien, je devais m'en douter; les délices de la terre sont toutes autour de moi, et ma douce Césonie s'est laissé prendre le cœur et les sens aux peintures de mes salles et aux mélodies de mes musiciens. Tu ne seras pas la moins belle des nymphes qui me servent et m'adorent; ta figure grave et tendre à la fois, ton maintien modeste et un peu fier, contrasteront merveilleusement avec les airs lascifs et les molles attitudes de tes compagnes. Je bois à nos amours, Césonia mea!

— César, si je reste, c'est à une seule condition.

— C'est un langage nouveau. Les rois mêmes n'ont jamais

une condition à mettre dans leurs traités avec moi. Mais voyons, reine Césonie !

— Je remplacerai ici une de tes femmes. Elle sera libre de retourner à Rome avec un des conjurés en ton pouvoir.

— Une femme et un conjuré ? voilà déjà deux conditions... Je te céderais bien la femme ; il en est beaucoup dont je suis lassé, et toi, tu es la belle étoile nouvelle... mais le conjuré !... ceci est un oiseau plus rare et qu'on tient à garder en cage, quand ce ne serait que par curiosité. Je veux prendre le parti d'avoir une ménagerie de conjurés... cela m'amusera. Tu baisses la tête ! tu verses une larme, Césonie ? Ah ! des larmes à Caprée ! dans ma salle de festin, des larmes !... Jamais, jamais ! tu auras le conjuré.

— César, je te remercie.

— C'est ta première douce parole. Elle sera suivie de bien d'autres. Maintenant nomme-moi les captifs que tu as rachetés au prix de ta personne.

— Pourquoi ? Je les désignerai à ton affranchi.

— Non. C'est aussi ma condition absolue à moi.

— Eh bien ! l'un est Sabinus Vindex...

— Comme tu sais choisir !... mais je te l'accorde.

— L'autre....

— Allons, Césonia mea.

— L'autre est Danaë.

Ici, Tibère regarda dans le fond de sa coupe comme pour y lire le mot de l'énigme qu'il cherchait; puis il vida à longs traits et lentement ce magnifique calice. Cependant il répétait à voix basse :

— Danaë !... pourquoi Danaë, et non Pannichis, Lesbie, Leucothoë, Camilla, et tant d'autres ?... — Ma fille, dit-il à haute voix, cette Danaë me semble bien belle; elle est bien nouvelle à Caprée ! Voilà trois mois seulement que des pirates me l'ont amenée. Elle est de Rome.... Tu la connais; dis-moi son histoire. Le pirate est un oiseau de proie rapide et muet. Il enlève la colombe, il la pose sur mon rivage, et il s'envole. C'est à peine si j'ai le temps de lui demander de quelle mer il m'arrive. Pourquoi as-tu choisi Danaë ? Elle a donc aimé Vindex?... Mais ce Vindex n'est pas ton frère.

— Danaë est ma sœur, répondit la jeune Romaine.

— Dieux immortels! s'écria César, je ne l'avais pas deviné, ni Thrasylle non plus! — Ta sœur?... Mais, en effet, voilà ses yeux qui troublent les sens, voilà sa voix qui fait bondir le cœur... Toutefois elle est moins brune que toi, Césonie. C'est que tu viens du soleil du Grand-Cirque et du Champ de Mars, n'est-ce pas? Oh! les ombrages de Caprée sont des enchanteurs: ils blanchissent la peau et lui donnent un reflet pareil à la vapeur blanche de l'aurore. Tu l'éprouveras toi-même, ma guerrière. — C'est chose arrêtée, Danaë me quittera... Oui; mais si elle ne le voulait pas?

— Il est impossible, reprit Césonie, que l'ame généreuse de ma sœur...

— Tu ne me comprends pas, Romaine. Si ta sœur s'était acclimatée à la villa de Jupiter?

A ces mots, Césonie se prit à sourire de pitié et d'incrédulité. César répéta ce qu'il avait dit. La colère monta au visage de la jeune Latine. L'empereur Tibère se sentit blessé dans le cœur de sa vanité. Il changea la conversation.

— Nous ferons venir aussi Vindex. Je veux lui faire mes adieux.

Alors sa voix formidable appela une nymphe, et quelques momens après, Vindex fut introduit par deux licteurs qui ne quittèrent point ses côtés. Ce jeune homme était pâle encore de ses blessures Son front superbe portait une longue cicatrice. Il regarda César fixement, plus étonné qu'indigné. Mais quand il ramena son regard autour de lui, et qu'il vit Césonie, il fit un signe de tête et sourit.

— *Césonia soror!* dit-il.

— Voilà précisément ce que j'ignorais, reprit Tibère. Cneius Lentulus, l'augure, a été bien discret!... Je le paie cependant en prodigue.

—Ah! dit Sabinus Vindex d'une voix étouffée, c'est donc notre ami l'augure?...

— Ne vas-tu pas lui en vouloir? reprit César. Jeune homme, quel est le devoir d'un augure et d'un aruspice, sinon de prédire l'avenir et de lire dans les profondeurs du mystère? Celui-ci a sondé vos cœurs; aurais-tu mieux aimé qu'il fouillât vos entrailles? Et certes, jamais devin ou pythonisse n'a dit plus vrai que Lentulus. Nous étions mal ensemble; nous voilà ré-

conciliés. Vindex, tu diras aux Romains que je ne suis point ingrat. — Mais cessons les tristes discours devant celle qui s'avance, brillante comme la déesse Aurore.

Il dit, et au geste de sa main apparurent les blanches théories de ses nymphes. Au milieu d'elles, une divine enfant marchait seule, pareille à une reine orientale. Elle avait une tunique transparente comme le léger nuage autour de Phébé ; sa chevelure relevée ressemblait à un casque noir étincelant de pierreries; elle portait à la main des bandelettes sacrées. César lui dit :

— C'est ta sœur, Danaë. Tu ne m'avais jamais parlé d'elle. Elle a conspiré contre moi, afin de trouver un moyen de venir te voir. C'est une tendre sœur! — Et celui-ci, Danaë, c'est celui qui t'aimait sur les rives du Tibre. On le nomme Vindex, Sabinus Vindex. Les femmes belles manquent de mémoire quelquefois. Cette Césonie me demande ta place à Caprée, pour que tu puisses suivre à Rome ce Sabinus... car j'ai pardonné, j'ai pardonné!... Je suis d'un bon naturel, malgré tout ce que disait contre moi, il y a bien long-temps, ma mère Livie, cette digne épouse d'Auguste (1). — Il t'est donc permis, ma Danaë, d'embrasser ta sœur, et de partir avec Sabinus.

Alors, on vit la plus belle des nymphes s'élancer dans les bras de Césonie; et leurs cœurs battirent l'un contre l'autre, et leurs bouches se rencontrèrent et se cherchèrent encore.

— Ma sœur! s'écria Césonie. Ah! César, tu es magnanime!

Et en même temps elle jeta sur le pavé de mosaïque un poignard qu'elle tenait caché dans sa tunique. Tibère vit le fer et pâlit; le son argentin de cette lame sur le marbre retentit dans ses oreilles comme un sifflement de vipère. Il demanda le poignard, et quand il le tint entre ses doigts, il en piqua la pointe dans une orange, et dit à ses nymphes :

— A quoi tient le salut de la république!... — Et toi, Sabinus Vindex, ajouta-t-il, n'as-tu pas aussi une lame cachée à me donner? Fais-moi ton offrande votive. Tu me diras qu'on t'a désarmé; et moi je te répondrai qu'un bon conjuré ne l'est jamais : il est des plis infinis dans la robe et dans l'ame d'un

(1) Suetone.

vrai descendant de Brutus. Donne-moi ton poignard, et puis, que Danaë dispose de toi.

— Va, dit Césonie à sa sœur, tu es libre; vous êtes libres tous deux....

— Libres! répondit Danaë; oh! oui, ma sœur, ne nous quittons plus.

— Il le faut cependant. Voici ton amant, Danaë; pars pour Rome.

En ce moment, Sabinus Vindex dénouait le pan de son manteau, et il en tirait un petit fer mince et acéré. Il allait le jeter aussi aux pieds de César, quand il entendit ce coup de tonnerre.

—Quitter la délicieuse Caprée?.... oh! non, ma sœur, jamais.

Césonie repoussa la courtisane avec une force d'athlète, et ses yeux la foudroyaient. Tombée sur le pavé, celle-ci se relevait lentement, soutenue par les libertines, ses compagnes. Elle tremblait de tous ses membres; la fièvre l'avait saisie. C'est alors que Sabinus Vindex dit à ses dieux:

— Il faut bien que je la tue!

Mais son regard rencontra le front majestueux de Césonie, et, volontairement, il laissa tomber son fer. On emporta dans des voiles de pourpre le beau corps évanoui de celle qui jadis se nommait Danaë.

Resté seul avec les licteurs et les deux conjurés, l'empereur romain se prit à éclater de rire avec une expression de pitié qui remua l'ame de Vindex. Ce jeune homme sentit son cœur se soulever, bondir et prêt à éclater dans sa poitrine. Son œil chercha le petit poignard tombé sur le marbre; il n'y était plus. Alors Tibère leva une coupe remplie de vin; il la fit entourer de roses, et il l'envoya à Vindex.

— Tiens, dit-il, ceci vaut mieux. — Licteurs, ajouta l'empereur, on me gardera ces deux jeunes fous dans une galerie élevée du palais. Ils m'ont bien amusé ce soir.

Et il quitta la salle du festin.

VI.

Le lendemain de ce jour, un orage passa sur l'île de Caprée. De longs éclairs blancs se croisèrent comme des glaives, et

deux vautours qui traversaient la nue furent frappés par la foudre. On entendit au loin la voix de l'Etna, et le sol de Caprée en trembla d'épouvante; on vit même, un moment, la tour du Phare chanceler (1) telle qu'un géant pris de vin.

L'empereur latin et Thrasylle s'enfermèrent dans le sacrarium de la villa de Jupiter pour consulter les livres de Préneste. Ils venaient d'être apportés à Caprée dans leur *arca* d'or. Le devin regarda à plusieurs reprises le sceau de la boîte sacrée, et il reconnut ce *sigillum* parfaitement intact. Alors il le rompit devant César. Celui-ci, selon sa coutume dans les jours orageux, avait couronné sa tête blanche d'un laurier vert, en sorte qu'il était rassuré contre le tonnerre. Il ressemblait à un poète antique; il était grave, il était beau, le vieillard! Comme il voulut toucher le premier les livres de l'oracle, il plongea sa main nerveuse dans l'*arca* ouverte par Thrasylle... Oh! terreur! les livres sacrés n'y étaient point, et pourtant les prêtres de Préneste les annonçaient par un message au divin empereur (2).

Le pâle César regarda Thrasylle. Lui immobile et la bouche entr'ouverte, comprit que l'heure de mourir approchait, car le maître avait peur. Tibère marchant à reculons, et ne quittant pas des yeux les grands yeux ouverts du devin, sortit ainsi du sacrarium; il appela son affranchi, et celui-ci plaça son épaule sous la main du grand vieillard, et le guida lentement jusqu'aux chambres secrètes. Là, nul ne le suivit; une ombre exceptée, la terreur.

Or, à la fin de ce jour, la grande pluie avait cessé, le vent s'était retiré de la mer, et quelques tonnerres expiraient au lointain horizon. Si Caprée était encore couverte de brumes, le grand rideau noir s'était fendu au couchant, et l'orbe solaire plongeait rouge et fumant dans les eaux. La nuit étant venue, on vit le feu de la tour du Phare s'allumer plus éclatant que de coutume. Autour de cette flamme élevée, s'amoncelaient les nuages; on eût dit un amphithéâtre aérien où venaient s'asseoir des fantômes étranges; l'univers silencieux attendait.

Au pied de la tour était un plateau de rocher poli et incliné.

(1) On sait que cette tour s'écroula peu de temps avant la mort de Tibère. (*Voyez* Suétone.)

(2) Suétone, Tacite.

Cette roche dominait la mer à une hauteur immense, semblable à une muraille d'airain, taillée à pic. La frise en était si glissante, qu'un oiseau même eût craint de s'y poser ; là, on se sentait saisi par les aspirations de l'abîme. — Sur ce plateau élevé parurent deux jeunes gens. L'un dit à l'autre à voix basse :

— C'est d'ici que l'on jette les condamnés.

— Et nous le sommes ! répondit l'autre voix, plus faible.

— Oui, reprit la première, mais la rude main, la main féroce du licteur ne nous touchera point. Nos dieux nous ont ouvert les portes de la prison.

— Allons, Sabinus, reprit la voix mélodieuse, mourons... Il n'est qu'une issue pour sortir de Caprée... et celle-là, les prétoriens ne la peuvent garder.

— Que je meure, répondit Vindex, c'est chose juste et arrêtée.... mais toi, Césonie, tu es si jeune!...

— Oui, dit la Romaine, jeune, mais blessée mortellement ; allons ! Et toi, mer, sois-nous plus douce que la terre !

Le jeune homme lui prit les deux mains, et une dernière fois il la supplia de retarder le moment de sa mort. La jeune fille répondit :

— Mon père avait deux trésors. L'un a été souillé ; l'autre reposera sans tache au fond des flots. — Mais, regarde ! dit-elle à Vindex.

C'était la tête blanche du vieillard qui apparaissait à une galerie haute du palais de Jupiter ; elle était couronnée de son laurier ; elle regardait attentivement ce qui se passait au bord de l'abîme, et de temps en temps elle faisait un mouvement comme pour hâter la chute des condamnés. A la voir ainsi pâle sur le rideau noir de la nuit, on eût juré que c'était l'ombre de Tibère. Cependant Vindex s'approcha du bord; là, serrant le poing et le montrant au vieillard, il s'écria :

— *Morituri te salutant!*

Il s'élança dans le vide en repoussant Césonia ; mais celle-ci l'avait saisi par le bras et elle tombait avec lui. Ce fut en ce moment, ce fut entre le ciel et les ondes, qu'un cri retentit et que ces mots s'entendirent.

— Sabinus... Je t'aime !

Et la voix s'éteignit dans la mer. L'eau s'ouvrit et jaillit en écume ; puis elle se ferma, et de grands cercles ondulèrent len-

tement. Long-temps la tête blanche les regarda de loin se dérouler, et quand la surface de l'abîme eut repris sa limpidité, le fantôme sourit et disparut.

Le lendemain à l'aurore, les flots portaient mollement au rivage de Campanie deux jeunes corps que la mort avait pâlis, et dont les bras s'étaient entrelacés. La magnifique chevelure noire de l'un des deux flottait sur ses épaules d'ivoire et l'enveloppait comme un manteau. Il arrivèrent à la plage dorée au milieu des flocons d'écume et de plantes aquatiques que le vent matinal poussait sur les flots Il semblait que la Méditerranée avait voulu rendre à l'Italie ces deux enfans, l'honneur du Latium ! Elle les porta donc sur sa rive, et bientôt elle les ensevelit sous le sable et sous les fleurs marines qu'elle jeta à leurs dépouilles sacrées.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

SITUATION

Des Embellisemens de Paris.

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE.

En fait d'art et d'utilité, il y a un mérite que les partis s'accordent à reconnaître dans le gouvernement né de la révolution de juillet : c'est l'achèvement des monumens publics commencés par les gouvernemens qui ont suivi la révolution de 89.

Je sais bien que les hommes politiques cessent de s'entendre sur les moyens d'exécution à suivre dans les travaux publics ; ils conviennent de leur influence occasionnelle sur les masses, de leur à-propos dans les momens de malaise, de leur part active dans les établissemens durables et les popularités vraies. Depuis quarante ans, à toutes les époques de l'histoire contemporaine de l'administration, il est facile de voir que ceux qui en ont eu successivement la direction morale se sont préoc-

cupés des travaux publics, autant toutefois que l'opinion politique dont ils étaient les représentans leur en laissait la faculté. Cela tient à ce qu'indépendamment d'une manière de rallier les sympathies de la foule, il y a encore dans les mesures d'ordre et de prévoyance relatives à cette partie de l'administration, une sorte de point d'honneur économique et de gestion paternelle, dont sont avides, à l'heure du pouvoir, les esprits en apparence les plus distraits de cette préoccupation, les intelligences les plus exclusivement retenues ailleurs. A ces nécessités de position n'oublions pas de joindre l'idée, grande et flatteuse pour les administrateurs, d'attacher leur nom à l'édification des monumens nationaux. C'est ce qui explique, à notre avis, comment les travaux publics, si souvent discontinués à Paris par défaut d'argent ou changement de système, ont tout aussi souvent repris faveur.

Mais au sortir de la révolution de juillet, leur achèvement dut plus que jamais rester une pensée stable et une mesure nécessaire. Les chambres voulaient en finir avec des ruines coûteuses. L'action parlementaire, qui n'est pas toujours artiste, le fut à cet égard involontairement; nos monumens souffraient autant que notre bourse de n'être pas achevés. Le vœu public se prononça, sauf de rares exceptions, pour la reprise et l'accélération des travaux; d'ailleurs les idées inséparables de la fondation de certains monumens se trouvaient remises en circulation par la révolution.

C'est sous l'influence de ces considérations générales que le gouvernement après 1830 proposa ses mesures. On put les critiquer dans leurs formes, on les adopta sincèrement dans leur effet. La classe ouvrière et les artistes réclamaient du travail; le public avait besoin de distractions. Par le contre-coup des évènemens, les existences et les intelligences se trouvaient tellement fourvoyées, détournées, surexcitées, qu'il appartenait au pouvoir, quelle que fût son origine, et dans son intérêt même, d'employer d'une manière civiquement profitable ces masses flottantes, et pour ainsi dire, ce terrain vague. C'était chercher, à ce qu'il nous semble, le plus moralement possible, la popularité nécessaire à une administration nouvelle. C'était encore montrer de la prévoyance financière que de fixer à la fois le terme et les fruits de la dépense. Soit conscience de

ses devoirs, soit habileté dans sa marche, l'administration nouvelle a donc non-seulement pris, mais déjà terminé une œuvre qui elle-même demeure un monument. L'achèvement des travaux projetés et fondés par l'empire, continués ou interrompus par la restauration et positivement couronnés par le gouvernement de juillet, restera daté d'un millésime à tout jamais glorieux.

Aussi avons-nous pensé qu'il ne serait pas indifférent à nos lecteurs de savoir ce qui s'est fait à Paris depuis cinq ans pour rendre la capitale de la France plus digne du nom qu'elle porte. Rien d'ailleurs n'est épargné dans le sein même de la ville pour éveiller, sans la satisfaire encore, la curiosité des habitans. Le marteau qui retentit partout à l'oreille des promeneurs, la pierre de taille qu'on hisse avec le cabestan et qui tournoie sur la chèvre, la dalle de granit que le scieur fend et que le polisseur unit, la tente aérienne où le sculpteur ignoré termine solitairement son bas-relief entre le ciel et la terre, les statues qu'on dresse sur leurs piédestaux, les frontons qu'on découvre aux intempéries du climat et aux jugemens de la foule, les sapes qui changent nos rues en tranchée ouverte et le moindre innocent égout en contremine, les vieilles toiles revernies, les vieux édifices grattés, les prisons plus sereines, les cimetières plus larges, les hôpitaux plus logeables, les boulevarts nivelés, les quais plantés, l'obélisque de Luxor couché sous le pont de la Concorde pendant dix mois, comme l'obélisque de Constantin pendant dix siècles dans le grand cirque à Rome, la frise impériale de l'arc de l'Étoile qui surgit à l'occident, la colonne civique de la Bastille qui s'élève à l'orient, l'eau des bornes jaillissantes, le gaz des récens portiques, tout cela surprend, amuse, déconcerte le Parisien et l'étranger. Prenons note de leurs impressions, esquissons de tableau de leurs étonnemens. L'histoire de notre époque n'est d'ailleurs autre chose que l'histoire des édifices qui en retracent les souvenirs dans la pierre et en joignent les annales avec du ciment. Tel monument raconte trois règnes; telle statue a changé de costume aussi souvent que les institutions ont changé de préambule. L'essentiel maintenant ne consiste plus qu'à suivre ou à précéder le goût du public, dans les vues d'art et d'utilité qui accompagnent l'achèvement ou la poursuite des travaux.

Il faut d'abord établir un fait : c'est qu'aux plus brillantes périodes de civilisation antique, les monumens durables, immortels, autant du moins que peut vivre l'immortalité du marbre, ont dévoré plusieurs siècles et plusieurs générations avant d'être complètement terminés. Ces révolutions, qui ont violemment interrompu la ruineuse édification des nôtres, ont interrompu dans l'antiquité la construction des plus belles œuvres architecturales de Rome et d'Athènes. Il semble que les hésitations et les retards d'un peuple, tant sous le rapport de l'art et de l'utilité que par ménagement politique, permettent à un édifice de s'asseoir sur des bases matérielles ou sociales d'une fondation plus tenace, d'un caractère plus éternel. Ainsi le Panthéon fut le vestibule des Thermes d'Agrippa avant d'être le temple de Jupiter-Vengeur, et il n'est pas même bien prouvé que sa voûte célèbre ne soit pas antérieure au consulat du gendre d'Auguste. Saint-Pierre, la basilique du monde chrétien, a usé cinq papes, Jules II, Léon X, Paul III, Sixte-Quint et Paul V, six architectes, Bramante, San Gallo, Raphaël, Michel-Ange, Della Porta et Maderne. Les monumens d'Athènes, fondés par Périclès, ne furent terminés pour la plupart que sous Philippe, tandis qu'il acheva les édifices que son fameux siècle trouva commencés, et cet œuvre de simple achèvement ne fut pas le moindre éclat de sa gloire. Dans cent années, le Louvre sera un des plus magnifiques monumens de l'Europe, parce que les longs délais de sa construction auront définitivement réuni toutes les conditions possibles d'épreuve et de stabilité. Ce qui constitue la grandeur morale et physique d'un édifice, c'est précisément son existence faite en dépit de la mobilité des évènemens et de la fragilité des architectes. Consolons-nous donc, en présence de nos monumens inachevés, de n'avoir pas vu entreprendre ceux-ci, de ne voir pas finir ceux-là ; plaignons plutôt nos pères qui ont seulement ouvert le sol ; plaignons nos enfans qui ne connaîtront de l'édifice que sa représentation, complète il est vrai, mais inanimée, et n'auront pas traduit en armées ou expliqué par des batailles la plus réelle, la plus vivante poésie.

Cette longévité de construction n'est pas toujours raisonnable. Comme toutes les idées gigantesques de l'homme, elle dé-

passe quelquefois ses facultés, elle les déprime, et l'œuvre colossale reste inachevée, semblable à une autre Babel, pour témoigner en même temps de notre audace et de notre impuissance. Les tentatives de l'architecture gothique ont été, sous ce rapport, vraiment cyclopéennes. Par exemple, la tour de la cathédrale de Malines, qui devait être la plus haute de l'Europe après le clocher de Louvain, ne fut élevée qu'aux deux tiers de la hauteur projetée; croirait-on qu'avec les pierres destinées à l'exécution du plan un village a été bâti? et encore nous parlons d'un village flamand. La totalité du monument équivalait donc à trois villages. Le clocher de Louvain faillit devenir plus accablant pour l'imagination. Lorsqu'on fut arrivé à la moitié de l'élévation totale seulement, il s'écroula, et enfonça dans sa chute les combles de l'hôtel de ville. La réédification parut inexécutable. Nous sommes réduits à n'admirer que le modèle de ce clocher formidable dans l'hôtel de ville même qui en a été victime, et qui gagna à ce malheur d'être ce que nous le voyons maintenant, c'est-à-dire un des plus élégans et des plus parfaits monumens du style gothique. Si le clocher fût venu à terme, Strasbourg et Anvers lui auraient cédé leur droit d'aînesse, et n'auraient semblé que des aiguilles dans son voisinage. Par ces résultats, nous trouvons que si l'honneur national préfère les proportions hardies dans les arcs de triomphe et les colonnes civiques, il y a toujours en outre, dans un peuple maçon, quel qu'il soit, un vieux levain de la Genèse, une tendance biblique à faire monter les pierres aussi haut que possible. Plus on a de peine à bâtir, plus on croit probablement la foi puissante, la vanité satisfaite ou le sang expié.

Cette manie n'a-t-elle pas été le défaut sublime de Napoléon? Malheureusement ses gigantesques idées de construction s'appliquaient plutôt à l'ensemble de son vaste empire qu'aux embellissemens intérieurs de la France. Il était moins artiste qu'organisateur. Aussi son génie édificateur s'est-il à peu près renfermé dans le tracé de quelques routes continentales, comme, par exemple, dans le percement de la route du Simplon, un de ces monumens *de fond* qu'on lance à la postérité, et qui savent y parvenir à coup sûr. Les chemins ouverts sur le sol étranger conduisirent plus facilement l'ennemi au sein de la France, tandis que la restauration trouva les routes de l'in-

térieur du pays dans un état déplorable. Telles furent les conséquences de la préoccupation exclusive de Napoléon pour les grandes lignes d'opérations européennes. Sous le rapport de l'art, son esprit, et conséquemment son époque, dont il était le symbole, se pliait avec peine aux détails, et on en voit la preuve dans les projets primitifs des monumens fondés à Paris. L'empire n'a été véritablement artiste que dans les choses qui tenaient des passions natives de l'empereur, dans la guerre, dans les sciences mathématiques et dans les bulletins. Le reste, ne rencontrant qu'une sympathie officielle dans le caractère du régulateur de la civilisation, demeura sans vie et sans progrès. Aussi croyons-nous, et nous nous réservons de l'établir suffisamment plus tard, que les œuvres architecturales de Napoléon ont été beaucoup trop vantées. Si donc le grandiose des constructions fut décrété par l'empire, ce fut le résultat de ses tendances toujours emphatiques, et non pas un mouvement prononcé dans les voies de l'art. Le Temple de la Gloire, le Palais du roi de Rome, l'arc de l'Étoile, étaient construits pour vivre éternellement et fastueusement. Le génie égoïste de la conquête éclatait dans les monumens comme dans les institutions.

Au point de vue de l'art, les questions d'embellissement à Paris ne se renfermaient pas, de nos jours, dans la nécessité de ces édifications séculaires, Dieu merci! Il y en avait de moins douloureuses, de plus évidentes, de plus populaires, telles que la régularité des voies publiques, l'isolement parfait des monumens, la recherche d'un style nouveau, l'assainissement de la cité, les travaux d'intérieur, etc. On a d'abord obéi au vœu direct, exigeant, unanime. Les monumens ont été isolés.

A cet égard, nous hasarderons un paradoxe, sans nous dissimuler ce qu'il a d'insolite et de subversif; c'est une opinion qui a besoin d'indulgence comme toutes les opinions. Selon nous, l'isolement est un axiome d'invention récente et très contestable. Il n'est pas absolument certain que les édifices de style grec et d'architecture gothique, dont la grandeur est depuis long-temps en possession de nous émouvoir, ne soient pas redevables en partie de la vénération qu'ils ont acquise et de la poésie qui les entoure aux circonstances mêmes de localité dont nous cherchons naïvement à les débarrasser aujourd'hui. Répondez-vous que Saint-Pierre de Rome conserverait son

majestueux effet d'ensemble, moins la masse informe du Vatican ? Si l'on n'avait pas, disons-nous, en perspective *entassée* son cortége de dômes, d'obélisques, de tours, de colonnes et d'arcs de triomphe, isolés, détachés, rangés en ligne derrière des murailles, suspendues en crête au sommet d'une colline, ou rattachés à des édifices modernes, on ne sentirait pas les comparaisons magnifiques qui ressortent de leur rapprochement. Par exemple, vous êtes sur la place de la cathédrale de Strasbourg, vous voulez voir son admirable façade ; vous reculez. Au bout de cinquante pas, un obstacle vous arrête ; ce sont les maisons qui regardent le portail. Obligé de lever les yeux au point de vous fatiguer singulièrement la tête, vous surprenez votre imagination émue par l'imposante élévation de cette façade ; il vous semble que la tour descend du ciel, tant sa hauteur est prodigieuse, et que l'église échappe à la terre, tant les lignes effilées du portail fuient à votre vue dans l'espace. Mettez au contraire la cathédrale au milieu du Champ-de-Mars, cet effet a disparu ; l'angle visuel diminue, les proportions se ramassent. Il y a mieux : quittez la place de la cathédrale pour celle de l'Hôtel-de-Ville ; vous avez par cette manœuvre laissé entre l'église et vous une rangée massive de maisons, raisonnablement élevées, et, au-dessus, la flèche de la cathédrale s'élance vers les nuages avec bien plus de hardiesse pour vos regards que si l'espace eût été libre et le point d'optique directement choisi. Qu'on me permette une dernière fantaisie d'opposition.

L'encadrement est indispensable au tableau : c'est une vérité vraie dans les arts. Dans ses lettres, Poussin dit : Ornez le tableau d'une bordure afin qu'en le considérant en toutes ses parties, les rayons visuels soient retenus et non point épars au dehors, et que l'œil ne reçoive pas les images des autres objets voisins qui, venant pêle-mêle avec les choses peintes, confondent le jour. — Poussin, croyons-nous, veut ici séparer le tableau de l'espace et de la lumière, pourquoi ne pas également en séparer le monument ? L'espace est un entourage vorace, un milieu rongeur, un vide qui dissout à l'œil aussi rapidement que l'air dans la substance. Ce qui échappe au fluide, il le saisit, ou plutôt il commence l'œuvre de la destruction. Il empiète sur la grandeur, sur l'étendue, sur les formes, sur les ornemens,

sur le caractère, en un mot, si je puis m'exprimer ainsi, sur le *facies* d'un édifice. A regarder un monument trop isolé, dès qu'on le découvre pour la première fois à la critique de la foule, il a déjà perdu quelque chose. C'est un diamant sans chaton. L'isolement, toutefois, nous paraît une nécessité absolue lorsque l'entourage ou l'encadrement est d'un style trop disparate comparativement aux monumens qu'il relève, ou mieux quand cet entourage n'est lui-même d'aucun style, ce qui se rencontre assez fréquemment à Paris; mais, dans ce cas, le défaut d'harmonie résulte presque toujours moins du caractère des édifices que de la disposition des lieux, et, sans trop isoler le monument comme sans trop l'enfouir, il est possible de lui ménager les conditions indispensables à son effet.

Quant à la lumière, n'oublions pas que le soleil de Rome diffère un peu du soleil de Paris. Notre lumière grise et terne enveloppe le monument isolé de demi-teintes nuageuses et absorbantes, d'ombres indécises, de jours faux ou plats; tous écueils qu'on ne rencontre pas dans les monumens encadrés. Dans une église gothique, le fragment de chevet ou la rosace latérale que vous découvrez péniblement par le trou d'une lucarne, à travers une forêt de cheminées ignobles et de masures superposées, aura toujours dans notre climat beaucoup plus d'effet lumineux que si ce morceau de l'édifice entier était complètement nu; la raison en est que concentrée dans un petit espace, notre rare et faible lumière du nord a meilleur jeu. A quoi ressemble le vaisseau de Notre-Dame de Paris aujourd'hui dénudé, veuf de l'abri tutélaire des constructions qui lui servaient de repoussoir à l'orient? Il est tellement éclairé par le jour en amont de la Seine, tellement évidé par les flancs, tellement aplati sous le ciel, que sa masse demeure lourde et uniformément colorée. Par bonheur, la nature a voulu qu'au nord les monumens s'habillassent d'une robe noire, d'une couleur sombre et terreuse qui les relève un peu de cet applatissement. C'est ce qui rend les édifices gothiques de l'Écosse, de l'Angleterre, de la Norwége et de tous les bords de la Baltique si attrayans par leur mélancolie. Ils peuvent braver l'espace, car leurs teintes sont de force à lui résister; et leur lumière, c'est la brume. Or, sous le climat de Paris où le ciel n'est ni

parfaitement pur comme à Naples, ni parfaitement vaporeux comme à Édimbourg, nos monumens gardent un coloris incertain, blafard, également distant des transparences du midi et des opacités du nord. L'isolement est donc pour eux, à notre avis, une calamité.

Mais, nous le répétons, le vœu était unamime, et le public avait dit son mot. On a commencé les dégagemens à l'église de la Madeleine, qui, par suite de ce système, n'aura que deux aspects, d'un effet véritablement grandiose; le premier au point de vue du pont de la Concorde, le second à la descente du boulevard; encore faut-il prendre ici le monument en écharpe. Du reste, le dégagement est moins fâcheux pour un édifice grec comme la Madeleine que pour un temple gothique comme Notre Dame. Isolée sous le ciel d'Athènes, la Madeleine serait admirable; isolée au milieu d'une place parisienne, cette église sera ce qu'elle doit être, une église blanche, propre, avec colonnes et peintures. Pour Notre-Dame, le dégagement est d'un résultat douloureux, et, sans nous étendre aujourd'hui davantage sur ce chapitre, nous engageons nos lecteurs à contempler, du quai de l'île Saint-Louis, ce vaisseau désemparé. Pour peu qu'ils aient le sentiment de l'architecture gothique, ils penseront comme nous.

Nos pères étaient, ma foi! sans le vouloir, beaucoup plus artistes. Dans toutes les cathédrales gothiques de l'Europe, on observe pour les abords de l'édifice la loi suivante. La façade, tête du monument et vomitoire de la foule, base des clochers et siége du cadran, occupe communément le centre d'une place moyenne. A partir de cette place, des deux côtés du temple, les masures s'élèvent, adossées, grimpantes, lierre parasite, et toutefois, d'après nos opinions, embellissant. Bientôt les masures s'interrompent pour ouvrir un sentier au portail latéral et donner un peu de jour à la rosace qui le couronne, échappée pleine de mystères et de furtives lueurs dont les vitraux profitent mieux que d'un océan lumineux sans bornes comme sans accidens. Et puis, les masures recommencent, les festons du lierre se rattachent, et cette tutélaire ceinture embrasse tout le chevet de l'église qu'elle dérobe aux yeux. On n'aperçoit donc que les deux portails, la façade, et au-dessus des maisons, dans l'air, les tours, la plateforme, et, s'il y a lieu, le télé-

graphe. C'est à cet arrangement que Silvio Pellico, dans les prisons de Venise, fut redevable des émotions religieuses que lui inspirait la vue des plombs de Saint-Marc. Or, les parties de l'édifice gothique cachées par les masures sont ordinairement fort laides; les parties dentelées, ouvragées, composées réellement avec harmonie, membres séparés d'une pensée d'art, *disjecti membra poetæ,* demeurent au contraire exposées à l'admiration du public. Leur aspect gagne à cette perspective ténébreuse et pudique, à ces vêtemens chastes et pauvres, le recueillement de la prière et la sainte horreur du temple. C'est la jeune fille coquette, rustiquement habillée, qui laisse voir la finesse de ses mains et l'élégance de sa jambe pour qu'on ne se trompe pas sur son origine, et dont la beauté ne paraît que plus piquante à ce manége.

Peut-être nos pères avaient-ils rêvé ces imaginations mystiques; peut-être encore n'avaient-ils en vue que de ménager l'espace et le terrain; on ne sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cathédrales gothiques sont en général plus belles dans leur enfouissement primitif que dans leur dégagement moderne, et que les ornemens, par une singulière monomanie, se concentrent le plus souvent à ces endroits privilégiés du monument dont nous parlons. Qu'il nous suffise de citer Strasbourg, Saint-André de Bordeaux, Cologne, la cathédrale d'Anvers, Saint-Ouen en Normandie, la cathédrale d'Amiens, etc. Il fallait donc, ce nous semble, dans la restauration qu'on prépare des églises de ce genre d'architecture, tenir compte des particularités de style et respecter dans l'édifice les conditions les plus extérieures de sa magnificence. Il fallait se souvenir qu'une restauration n'est pas une reconstruction, et qu'après tout, ce que le public intelligent demande, c'est moins d'avoir le monument tel que la mode nous le veut faire que comme son siècle nous l'a depuis long-temps fait.

La régularité parfaite des rues ne nous paraît pas moins funeste que l'isolement absolu des édifices. Je vous demande un peu le bel effet qui résulte pour l'artiste de la vue de Nancy. A peine se trouve-t-on dans un carrefour, que le secret du plan de la ville est éventé; on la mesure d'un bout à l'autre, en long et en large, comme une cage; on la devine et on la saisit avec un seul coup d'œil. C'est une femme qui ôte à ses bonnes gra-

ces tout le mystère de l'attaque en oubliant les retards de la défense. C'est encore la différence qui existe entre les parcs anglais et les jardins de Lenôtre. La beauté géométrique de Versailles est incontestable; mais tous les gens de goût préfèrent Richemond et Neuilly. Il y a, dans la régularité la plus grandiose, une monotonie qui n'est pas sans majesté à la première vue, mais dont l'habitude rend l'effet désespérant; tandis que le hasard qui a, dans le principe, disposé l'arrangement de nos rues, offre de l'imprévu dans ses caprices et de la variété dans ses fantaisies. Il n'est donc pas à souhaiter que la fureur de l'alignement et la mode de l'angle droit enlèvent aux édifices de la capitale le reste de leur figure. D'ailleurs, chaque monument a son ombre, sa pose, ses coquetteries; chaque emplacement garde une physionomie historique et une toilette locale. Que la Cité demeure un reflet du moyen-âge, la Chaussée-d'Antin une contrefaçon ridicule du style grec, le Marais une arrière-pensée des efforts de la renaissance et du siècle de Jean Goujon. Une ville doit conserver la disposition d'un muséum; il y a une civilisation par arrondissement, comme une école par galerie. Ainsi ce n'est pas sans regret que je vois le bec de gaz détrôner le réverbère dans nos vieux quartiers; je comprends l'éclairage moderne devant un monument bâtard, dans un square britannique, devant la Bourse ou dans le Palais-Royal; je comprends encore le gaz le long de ces rues qu'on admire tant à Londres, et qui ne sont pour moi que des grands chemins; je le comprends dans les nouveaux quartiers, à cause des boutiques et des bazars du XIXe siècle; mais planter un bec de gaz flambant sous les murs de la Sainte-Chapelle, est aussi burlesque, en vérité, que de tirer autour d'un pareil édifice quatre rues au cordeau ou de le transporter sur la place Vendôme. C'est pourtant vers de semblables anomalies que nous marcherons à force de trop d'enthousiasme dans les embellissemens et les restaurations.

La prudence à cet égard est d'autant plus de saison, que l'introduction des chemins de fer dans notre système de viabilité influera nécessairement beaucoup sur les embellissemens de Paris. Les anciens, ignorant les lois de l'hydraulique, cachaient sous une œuvre d'art ce qu'il y avait d'imparfait dans leurs moyens d'utilité, et construisaient des aquéducs dont le

plan, par son extrême simplicité et par sa grandeur, réveille la pensée de l'infini. L'utilité était leur but, et toutefois rien de plus beau dans la forme que ces rivières suspendues. Ce que les anciens ont découvert par nécessité dans les aquéducs, nous pouvons le réaliser par luxe dans les chemins de fer; nous pouvons faire de l'architecture utile *monumentalement*. Mais c'est surtout ici que nos architectes modernes trouveront avec peine une ligne de démarcation raisonnable entre l'art et le métier. Priez aujourd'hui un architecte de bâtir un monument, il vous fait une halle. Pour lui la grandeur physique équivaut à la grandeur morale; et, lorsqu'il a ménagé beaucoup d'air et d'espace entre quatre murs, il se croit un artiste et compte sérieusement sur votre émotion. Je tremble que les travaux d'édification amenés par les chemins de fer, non seulement ne gâtent ce que les divers quartiers de Paris ont conservé d'original, mais aussi ne changent tout-à-fait la capitale en des entassemens de pierres, alignés sévèrement, très bien éclairés, très bien lavés, très bien aérés, imitant un peu une réunion de roulages et de hangards sous le nom de ville. On me répondra que, la civilisation devenant industrielle, le beau dans les arts est relatif. Selon nous le beau est absolu; seulement il doit connaître son point de départ et son point d'arrivée.

Hélas! ce résultat ne serait pas la faute de nos architectes qui ont du talent, mais du siècle qui n'a pas d'architecture. Quel est maintenant le but de l'architectonique? sait-elle d'où elle vient et où elle va? Quel que soit l'avenir de cet art, il est certain que la véritable question d'embellissement gît dans sa résurrection. Jusque-là, il nous faudra vivre sur le génie de l'architecture actuelle, macédoine de façon gothique, de style grec et de traditions orientales. Nous élevons des monumens copiés sur les édifices de Rome et d'Athènes, et nous ne savons pas seulement encore cacher les tuyaux de nos cheminées, ignobles et dangereuses superfétations de la toiture.

Ces réflexions préliminaires nous ont paru indispensables pour motiver quelques critiques fort humbles que nous nous permettrons en passant dans le compte rendu des embellissemens de Paris. Elles ne doivent, au reste, nullement engager

notre opinion sur ces travaux dont nous sommes les premiers à constater d'une manière sérieuse la louable activité. Le compte rendu se divisera naturellement en trois séries, les bâtimens civils, les bâtimens royaux, et les travaux à la charge du département de la Seine. Elles formeront l'objet d'un prochain article.

André Delrieu.

LES

FEMMES POÈTES

AU XIXe SIÈCLE,

II.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

(MADEMOISELLE DELPHINE GAY).

Le 21 avril 1825, une société choisie s'était réunie sous la coupole du Panthéon, où Gros venait de dérouler ses grandes pages avec la puissance et la splendeur impériale de son pinceau; tous les regards, en descendant, éblouis de l'œuvre, s'arrêtaient sur une jeune fille dont la parole allait expliquer ces chefs-d'œuvre. Cette jeune fille était belle, et, au milieu de cette scène poétique, on se souvenait peut-être de cette autre femme en qui se personnifient le génie et la gloire de Mme de Staël;

celle qui était là redit en vers rapides, sinon toujours éclatans, toujours du moins pleins d'élégance, ce qu'avait dit avant elle la muette éloquence du peintre. Le peintre communiquait au poète une partie de l'inspiration dont le chant remontait à lui; ce poète, c'était Mme Emile de Girardin.

Je n'ai point assisté à cette apothéose de la peinture par la poésie; mais je ne puis douter que plusieurs n'en aient rapporté un secret sentiment de tristesse confuse. Ils se disaient sans doute que le rôle de Corinne n'était pas possible en France; que cette scène, si ingénieusement qu'elle fût préparée, ne pouvait avoir cette franche spontanéité qui donne à toute chose sa vraie poésie, et que de pareils spectacles sont grands sous la coupole, alors seulement que tout un peuple se presse en bas, autour du temple, lorsque le poète se borne à répéter là haut, en vers naïfs, inspirés, la pensée qui s'exhale au-dessous de lui par les clameurs de cent mille bouches.

Non, il n'y a point dans le caractère national assez d'enthousiasme et de naïveté, pour qu'une femme puisse, sans péril, se placer au-dessus et en dehors de la foule, s'emparer de nos sympathies pour les chanter ou pour les combattre. Je n'accuse point le caractère national, je dis seulement qu'il est fait ainsi. Est-ce un bien, est-ce un mal? La femme ne regagnera-t-elle pas en pieuse et tendre vénération dans nos cœurs ce qu'il faut qu'elle se résigne à perdre en éclat et en bruyante renommée? Je laisse à d'autres le soin de décider ces questions; mais si j'avais à les résoudre, je penserais plus souvent à Rose Bradwardine qu'à l'héroïque Flora Mac-Ivor.

Ajoutons que l'époque actuelle ne paraît pas non plus se prêter volontiers à ces rôles d'exception. Lorsque les événemens ont, au dehors, du mouvement et de l'éclat, et qu'ils ne laissent qu'une vive impression, partout la même, la poésie peut, à son gré, choisir ses interprètes; le poète se perd dans le glorieux rayonnement de son sujet; la passion de tous l'environne et le protége, et peut-être alors la voix d'une femme sera-t-elle mieux écoutée; on pourra voir se renouveler par la lyre le miracle de Jeanne d'Arc. Mais dans un temps de discordes politiques, les imaginations, préoccupées de la réalité des choses, deviennent impatientes et chagrines; elles ne pardonnent guère

à une femme de lever son voile sur la place publique, et de réclamer même une larme pour les victimes.

Voilà pourquoi je regrette qu'on ait fait ce rôle de Corinne à Mme Émile de Girardin. Remarquons toutefois qu'il y a dans son ame assez d'amour pour le pays, assez de généreux dévouement aux sentimens les plus nobles, et dans sa pensée assez d'élévation, pour justifier, à une autre époque, et pour absoudre, dans tous les temps, cette glorieuse témérité du talent.

Et puis, par une sage défiance de ce rôle factice, Mme Emile de Girardin n'a pas jeté dans son œuvre extérieure tous les trésors de sa verve poétique; elle en a réservé le meilleur pour des compositions plus vraies, mieux inspirées, plus durables. Écrivain ingénieux, éloquent même quelquefois dans ses chants lyriques, elle a été plus sincèrement poète dans ses élégies. On dirait, en effet, que mal à l'aise par moment sur ce trépied où elle monte, elle éprouve le besoin d'en redescendre pour se recueillir et donner l'essor à des facultés aimantes et douces.

Je voudrais suivre dans sa double voie l'histoire de ce talent qui semble trouver encore si difficile de choisir.

Née à Aix-le-Chapelle, où son père était alors receveur-général, Mlle Delphine Gay reçut une éducation toute littéraire. Ses premiers regards s'arrêtèrent sur ce que l'empire avait dans les lettres et dans les arts de plus nobles illustrations. La plus belle palme se cueillait alors sur les champs de bataille; mais Napoléon, en attirant à lui les grands artistes, leur donnait place dans sa gloire, et leur faisait une renommée du soin de perpétuer la sienne. Puis, un moment perdus dans la grandeur du maître, tout à coup ils redevenaient rois à leur tour dans le salon de Mme Gay. Cette royauté de l'art survécut à l'autre, et sous la restauration, elle hérita de quelques débris de celle que la fortune brisait sur la scène du monde. Élevée dans cette atmosphère de poésie, sous les yeux d'une mère parfaitement spirituelle, la jeune fille, douée d'ailleurs d'une belle imagination, ne songeait guère à se défendre de tant de séductions; il était tout simple qu'elle fût poète par amour de la célébrité avant de l'être par le cœur et par la vocation du talent. Comment n'eût-elle pas envié l'une de ces couronnes que tressait la main d'une mère?

En 1822, l'Académie française mit au concours l'éloge des

médecins qui étaient allés s'enfermer dans Barcelone, durant la peste. Parmi les divers morceaux qui furent présentés, les juges écartèrent avec regret une touchante élégie qui avait pour titre : *les Sœurs de Sainte-Camille*. L'auteur, disait-on, n'avait traité qu'une partie du sujet. L'auteur, c'était Mlle Delphine Gay. Elle s'était emparée avec hardiesse de la pensée de l'Académie; mais par je ne sais quel instinct charmant de jeune fille, elle avait à peine entrevu, dans la misère de Barcelone, le doux visage des sœurs de Sainte-Camille, qu'il lui était devenu impossible de chanter un autre dévouement que le leur. M. Alexandre Duval lut cette pièce qui fut couverte d'applaudissemens. Cette lecture publique valait mieux qu'une médaille d'or. Lorsqu'on apprit que c'était là l'œuvre d'une jeune fille de dix-sept ans, l'émotion prit quelque chose de tendre, et chacun, en se retirant, emporta une espérance que l'avenir n'a point démentie.

Ce fut peu de temps après que parut le premier recueil des *Essais* de Mlle Gay. A côté du poème de Sainte-Camille vinrent se ranger divers autres morceaux d'une inspiration plus ou moins heureuse, quelques chants, entre autres, du poème de *Magdeleine*. On remarqua surtout une gracieuse élégie qui avait pour titre : *le Bonheur d'être belle*. C'est dans cette dernière pièce que nous apparaît d'abord sous son caractère propre le véritable instinct poétique de Mlle Gay. Il se développa ensuite avec plus d'élévation dans *Amélie*, assez beau chant de passion, où se lisent quelques vers presque dignes de continuer *Réné*, et dans un nouveau fragment de *Magdeleine*, *la veuve de Naïm*. Ces deux compositions auxquelles il faut joindre *Mademoiselle de La Vallière*, offrent, à côté de négligences qui trahissent encore la faiblesse de l'inexpérience, des pensées fortes, de nobles images, avec un élan de style qui a sa grace virile et fière.

Vers la même époque, Mlle Gay préludait, au Panthéon, et par l'*Hymne à sainte Geneviève*, à cette autre poésie, poésie ambitieuse et hautaine à laquelle, en d'autres temps, on eût pu la croire appelée. Il y a dans cet hymne de beaux endroits; mais quoique le talent de l'auteur ne lui interdise ni l'éclat, ni la gravité, on peut lui refuser cependant le don de création lyrique. On n'en voudrait, au besoin, d'autre preuve que sa répugnance à enfermer sa pensée dans la strophe régulière. Mlle Gay est arrivée tard à cette forme éminemment lyrique, et rarement, on

le voit, elle s'y sent à l'aise. Bientôt une nouvelle occasion vint s'offrir de parler au siècle le brillant langage de la poésie. A l'éclat des flambeaux qui s'allumaient dans l'église de Reims, Mlle Gay se souvint qu'un autre roi du même nom était venu, conduit par la main d'une femme, prendre aussi sa couronne sur ce même autel où Charles X allait faire bénir la sienne. Un moment elle osa rêver qu'elle était là devant cet autel, tenant la bannière de Jeanne d'Arc. Elle bénit, elle aussi, cette majesté de la terre, inclinée devant Dieu, et lui murmura en beaux vers des conseils qui devaient se perdre, avec les nuages de l'encens, sur l'aîle des oiseaux lâchés dans la royale basilique. On n'a point oublié le beau mouvement qui termine *la Vision de Jeanne d'Arc.*

Mlle Gay avait eu le courage de louer Charles X de la liberté rendue à la presse. La même année, elle salua de nobles vers la noble cause des Grecs, et, en échange, ce monde auquel elle tendait la main en chantant, lui donna un peu d'or qui alla prolonger de quelques heures l'immortelle agonie de Missolonghi. Ne faut-il pas que dans toutes les blessures de l'humanité se rencontre la tendre main d'une femme ?

La même année encore, le général Foy mourait, blessé par une de ces flèches ardentes qu'il lançait du haut de la tribune : le grand orateur mourait par le cœur qui fait les grands orateurs. On n'oubliera jamais ces solennelles funérailles où pour la première fois la France nouvelle se reconnut et se compta. Quand le corps eut été descendu dans la fosse, et avant que la terre retombât sur cette généreuse poitrine, des vers touchans furent lus. Ils ont été gravés depuis sur le marbre de la tombe, et dans les bas-reliefs du monument on reconnaît les traits de Mlle Gay : ces vers étaient son ouvrage.

Ce fut ainsi que, pendant l'année 1825, Mlle Gay s'associait par le cœur et par l'intelligence à toutes les douleurs comme à toutes les espérances de la patrie. L'automne venu, il lui fut bien permis d'aller se reposer aux champs et de rêver à Villiers-sur-Orge une création qui tout entière appartînt à la poésie. Le poème d'*Elgise* est de cette époque. Il retrace la romanesque aventure d'Alfred-le-Grand qui, dépouillé de sa couronne, mérite de la retrouver en délivrant sa patrie, et qui apprend dans l'exil les vertus qui lui manquèrent sur le trône. M. Thierry a

raconté ce règne dans quelques-unes des ses pages éloquentes. La poésie n'avait rien à ajouter à l'histoire. Il faut pardonner à Mlle Gay de n'avoir cherché qu'une charmante églogue dans cette merveilleuse épopée des chroniques. Une mise en œuvre de l'histoire, naturelle, facile, ingénieuse et qui remue doucement, une couleur locale sobrement répandue sur la narration, un paysage poétique dessiné sans effort, un style pur, simple, élégant, voilà ce qui demande grace pour le tour peut-être un peu trop élégiaque de ce petit poème.

Le poète est une sorte d'aventurier à sa manière. Il y a toujours dans sa vie un moment où il éprouve l'impérieux besoin de sortir de lui-même, de s'arracher à ses pensées habituelles ou de les rajeunir par des impressions nouvelles. C'est d'ordinaire quand se retournant vers le passé, on y trouve sa renommée fermement assise. Alors on s'élance dans l'imprévu de l'avenir, et comme cet avenir ne vient pas assez vite, on s'habitue à regarder par delà l'horizon de la patrie. Puis, un beau jour, on se jette sur un navire qui vous emporte à l'Orient, ou l'on gravit les Alpes et on descend dans l'Italie. Ainsi a fait naguère M. de Lamartine; ainsi a fait M. Delavigne. Il s'en alla, lui aussi, attiré par les grands noms du monde antique, chercher la poésie dans les cendres de Rome, comme, avant lui, d'autres Normands étaient allés jadis cueillir les belles oranges de la Calabre.

Retrouver sur le chemin du Capitole les vestiges du char de Corinne, ce devait être pour celle dont nous esquissons l'histoire une sorte de religieuse préoccupation. Mlle Gay partit avec sa mère, au mois d'août 1826. Chacun des accidens de ce pélerinage de poésie a marqué sa trace dans le volume publié en 1828.

A Lyon, les deux voyageuses furent saluées au passage par l'un de ces chants que Mme Desbordes-Valmore laisse échapper de son ame avec une effusion pleine de grace. Je cherche parfois à me persuader que, dans les élégies écloses depuis, Mlle Gay a emprunté quelque chose à ce talent ingénu, et que, à son insu, elle a pu l'imiter par sympathie de cœur.

Mme Gay quittait ainsi la France, emportant avec elle, comme gage d'un retour prochain, l'espérance d'une amitié nouvelle. Je ne fais que traduire en prose les doux vers de Mme Desbor-

des-Valmore. Au mont Saint-Bernard, le poète se sentit inspiré. Il fait beau voir Annibal, François Ier, Napoléon, ne renaître ici que pour contempler leur gloire abaissée devant celle de quelques pauvres moines, derniers conquérans des glaciers des Alpes.

Au mois de décembre suivant, Mlle Gay entrait dans Rome, et de là elle envoyait un salut à la France dont l'aumône venait de racheter des captifs dans Alger, en attendant que son canon brisât glorieusement les chaînes que son or n'avait pu faire tomber. Mais, fidèle au double instinct de son talent, en même temps qu'elle chantait ainsi pour le monde, elle adressait à une jeune Polonaise des vers écrits avec une douceur toute féminine. Puis elle ajoutait de nouvelles pages à son poème de *Magdeleine*, choisissant, pour raconter la passion du Christ, la ville d'où le crucifié avait fini par régner sur le monde. Une autre fois c'était l'antiquité profane qu'elle évoquait, assistant par la pensée au dernier jour de Pompéi. Dans cette sombre catastrophe qu'elle peint avec émotion, Mlle Gay n'a mis en relief qu'un seul personnage, une prêtresse d'Apollon; mais sur le front de cette femme elle amasse l'épouvante de tout un peuple. Je voudrais pouvoir retrancher une scène d'amour mêlée à ce tableau de solennelle terreur; elle en énerve l'expression. Ce poème est daté de Naples, au mois de mars 1827. On n'y sent pas toujours assez qu'il a été écrit en face du Vésuve.

L'automne de cette même année 1827 ramena Mlle Gay à Paris. Elle résuma, dans une épître d'un style élégant et facile, les impressions qu'elle rapportait d'Italie. Elle y était entrée toute Française, et toute Française elle revenait. C'était la France qu'elle avait rencontrée sur tous les chemins, dans tous les débris de l'Italie. Un mot, en passant, à ses vieux jours, à ses merveilles antiques, à ses ruines augustes, à ses enchantemens sans cesse renaissans; mais des pensées du poète les meilleures sont pour la France. A Ferrare, c'est le nom de M. C. Delavigne qu'il voit dans la prison du Tasse; à Florence, c'est M. de Lamartine.

J'insiste à dessein sur ce nom et sur cette circonstance; car, dès cette époque, l'influence de l'auteur des *Méditations* se fait sentir dans les œuvres de Mlle Gay. M. de Lamartine s'était un moment mis en défiance contre l'auréole poétique qui entou-

rait le front de la Muse. On eût dit qu'il craignait de ne pas trouver tout le cœur de la femme dans le génie du poète, et qu'il se tenait en garde contre ses propres sympathies. Mais un jour, c'était le matin, comme il était venu visiter Corinne, il la surprit toute simple femme, berçant avec un chant naïf l'enfant de sa sœur, qui dormait, et il se sentit réconcilié avec cette gloire qui, de loin, d'abord l'avait effrayé. Cette petite scène est décrite avec une grace infinie dans une pièce de M. de Lamartine, et c'est parce que je la trouve dans ses vers que j'ose, moi, la reproduire dans ma prose. Mlle Gay, dans son dernier recueil, a défini d'une façon charmante cette union de cœur des deux poètes.

Quel est ce sentiment, ce charme de s'entendre,
Qui montrant le bonheur le détruit sans retour,
Qui dépasse en ardeur l'amitié la plus tendre,
Et qui n'est pas l'amour?
C'est l'attrait de deux cœurs exilés de leur sphère,
Qui se sont d'un regard reconnus en passant,
Et que dans les discours d'une langue étrangère
Trahit le même accent.

N'est-ce pas aussi à cette défiance involontaire, qui ne reviendra plus, que Mlle Gay répond dans les vers où, la même année, elle raconte le secret désespoir d'une ame achetant la renommée au prix de la douleur?

Toi qui sais mon secret, ma harpe, défends-moi!
Dis comment le poète, en proie à la souffrance,
Peut célébrer, l'amour, la joie et l'espérance;
Comment par l'avenir son génie attristé
S'abandonne à l'erreur pour fuir la vérité;
Dis comment, créateur des plus rians mensonges,
Son cœur désespéré s'exile dans ses songes.
Si les hymnes de gloire ont pour lui des attraits,
Pour des maux ignorés il a des chants secrets!
Mais les hommes voyant son désespoir sublime,
Lorsqu'il faudrait la plaindre, admirent la victime,
Et ne comprennent pas, l'entendant soupirer,

Qu'un chagrin soit mortel dès qu'il peut inspirer.
Ainsi, quand le chasseur lui ravit sa compagne,
L'aigle sort désolé du creux de la montagne,
Et reprenant soudain son vol audacieux,
Va cacher sa douleur dans le désert des cieux;
Dans l'espace avec lui ses chants plaintifs s'élèvent,
Ici bas commencés, dans les airs ils s'achèvent;
Les mortels le suivant au séjour étoilé,
N'entendant plus ses cris, le disent consolé,
Et ne soupçonnent pas que l'oiseau des tempêtes
Puisse gémir encor en planant sur leurs têtes!

Quoi qu'il en soit, voici plusieurs années pendant lesquelles Mlle Gay semble avoir oublié le monde pour épancher les simples et naturelles élégies d'un cœur de femme. *Il m'aimait, L'une ou l'autre, Ma Réponse, Le Désenchantement, Je n'aime plus, Le Repentir,* sont autant d'émanations tendres de cette vie intérieure où elle se recueille. Ces divers morceaux composent tout un petit roman chaste et harmonieux, conçu par l'imagination d'une jeune fille, et écrits quelquefois avec toute la passion de son cœur. C'était comme le lac pur et silencieux où l'étoile aimait à éteindre ses rayons. Deux fois seulement, pendant ces années de suave poésie, averti par les bruits du dehors, le poète sortit de son rêve, un jour pour saluer d'un chant de victoire la flotte victorieuse d'Alger, un autre jour pour dire aussi son hymne de bienvenue à la révolution de 1830. Puis il retournait à ses songes.

En 1831, il y eut un jour dans la vie de Mlle Gay où ces illusions de la rêverie devinrent la réalité. Voyez dans le dernier recueil une élégie qu'il faut reporter à cette époque ; on sent, à lire *Mathilde*, que cette touchante composition cache je ne sais quel doux mystère d'un noble cœur. Mlle Delphine Gay s'appelait maintenant Mme Émile de Girardin.

Que devenait cependant dans son autre voie, ce talent qu'on voudrait retrouver toujours dans celle où nous venons de le suivre? On nous permettra de rappeler ici ce que nous disions au sujet de Mme Tastu, ce poète d'une ame si haute. Il nous avait paru qu'il y a dans toute existence de poète un moment où, arraché par le bruit et le mouvement des hommes à la vie

rêveuse du cœur ou aux graves pensées d'une mission supérieure, et reporté tout à coup au sein de ce monde bruyant, il se développe en dehors, pour ainsi parler, et réfléchit à sa manière ce monde qui l'attire ou l'obsède. C'est dans cette nouvelle transformation de son talent que Mme Tastu trouvait cette verve d'ironie qui est en partie le caractère de ses dernières poésies. Mme Émile de Girardin, descendue à son tour du piédestal de la muse antique, s'est mise à regarder de près ce monde qu'elle avait eu d'abord la tentation de dominer par l'éclat de la parole, et elle s'est moquée : pour tout dire en un mot elle est entrée dans les régions de la prose. Alors elle a écrit des romans. Elle les a écrits pour le monde et avec cette grace qui émousse la raillerie. Ces compositions remarquables par la vivacité d'esprit et une rare finesse d'observation, se distinguent aussi par une fleur d'élégance, et une convenance de style qu'il faut admirer aujourd'hui.

Je regrette de ne plus retrouver au même degré ces précieuses qualités dans le dernier roman de Mme de Girardin, celui qu'elle a écrit en vers, *Napoline*. C'est déjà quelque chose de pénible que de voir la prose et la poésie se rencontrer si vite dans cette pensée naguère encore si altière : *Napoline* est à la fois un poème et un roman du monde. Le poème s'élève parfois jusqu'à la haute éloquence, mais parfois aussi le roman descend jusqu'à l'expression vulgaire. On a peine à voir Corinne se jouer avec tant d'aisance dans les tristes détails de la vie commune, se mêler à la foule et se faire l'écho des propos de la foule, jetant avec complaisance les mille petits riens d'une existence frivole dans le moule durable de ses vers. On attend avec impatience le moment où elle prendra sa revanche par l'expression vive et éclatante de quelque généreux sentiment.

Et cependant si l'ensemble de ce poème laisse l'ame peu satisfaite, il faut que l'esprit se résigne à admirer beaucoup de choses dans le détail; il y a surtout un assez grand fonds de vérité dans l'observation des mœurs de notre temps. Le vers d'ailleurs est facile, naturel, et jeté avec une sorte de négligence spirituelle qui n'est pas sans originalité. La moquerie y est douce et inoffensive : on sent que la femme qui peint ainsi la société, l'aimerait mieux faite d'autre sorte, mais qu'elle ne

lui en veut pas précisément d'être faite ainsi. Cette société l'amuse, et les femmes pardonnent sans peine à qui les amuse. Toutefois après *Napoline*, il faut se hâter de relire cette belle élégie de *Mathilde*, et se souvenir que la même année les a vues naître l'une et l'autre.

Ainsi nous apparaît, en ses écrits, Mme Émile de Girardin. On pardonnera à notre critique d'avoir laissé voir tout ce qu'elle a de sévère au fond de sa sympathie. Dans cette courte revue nous avons dit toute notre pensée sur l'œuvre accomplie du poète : demandons-nous maintenant ce que sera pour lui l'avenir.

Mme Émile de Girardin nous paraît être arrivée à une époque décisive pour la destinée de son talent. Le nombre a toujours été rare des esprits qui du premier regard ont mesuré le but qu'ils devaient atteindre. La plupart ne se révèlent d'abord que par des ouvrages où le talent seul est hors de doute. L'ardeur est grande, mais où devra-t-elle se répandre ? la foi vive, mais où lui faut-il s'attacher ? L'incertitude dans la force convertit la force en faiblesse : toute inspiration véritable réside dans le sentiment d'une vocation sinple et forte. Lorsque le talent s'est développé en divers sens, et a conquis la forme par l'exercice du style, il lui reste à choisir sa route, et à la suivre avec cette libre et confiante allure que communique à l'orateur une conviction ferme, à l'artiste l'irrésistible aiguillon du génie.

Le moment est venu pour Mme Émile de Girardin de s'interroger elle-même et de soumettre sa pensée à cette sérieuse épreuve. Son style est aujourd'hui ferme et soutenu, sa pensée toujours choisie, quelquefois pleine de vigueur, sa versification souple, et, au besoin, hardie. Ce qui pourrait encore lui manquer du côté de la forme, une inspiration sincère le lui donnera. Mais cette inspiration que sera-t-elle ? Quel drame va s'écrire sous cette savante et harmonieuse musique ? Jusqu'ici le poète a fait deux parts de son œuvre, il semble que dans l'une il ait mis davantage de son ame, et dans l'autre plus de son imagination. Il importe que l'imagination et l'ame suivent la même voie. En relisant ses différens recueils, Mme Émile de Girardin distinguera d'abord les morceaux qui lui ont fait sa renommée: mais qu'elle sache les dépouiller du souvenir des applaudisse-

mens qu'ils lui ont mérités et les juger froidement, au point de vue d'un art élevé. Elle arrivera ensuite à ces belles élégies qui ne se lisent pas aux oisifs rassemblés, mais qui se murmurent avec plainte à l'oreille d'une mère, d'une sœur, d'une amie, dans le repos et la solitude mélancolique des champs. Qu'elle rapproche et compare entre elles ces diverses inspirations. Qu'elle ait ensuite le courage de choisir : l'avenir choisira comme elle.

ANTOINE DE LATOUR.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

La littérature keepsake a cessé de vivre, si toutefois elle a jamais existé. Il lui faut, pour être complètement oubliée, un peu moins de temps qu'à un sac de bonbons pour disparaître entre les mains d'une pensionnaire. Thomas Hood, l'excellent comique, a oublié, dans sa galerie de personnages bouffons, le directeur de keepsake, le poète de keepsake, le nouvelliste de keepsake. Que ne nous montre-t-il la spirituelle interlocutrice de lord Byron entourée de toute la gentilhommerie littéraire des trois royaumes, faisant la révérence à M. Edw. Lytton Bulwer, auteur de *Pelham*, afin d'enrichir *the Book of Beauty* d'un morceau sorti de sa plume féconde, et obtenant de tous les débutans leur meilleure pièce de vers? Ne pourrait-il même confier cette charge aristocratique à lord Blessington lui même, dont le crayon *illustre* chaque mois, d'un portrait nouveau, *the Fraser's Magazine?*

M. Edw. Lytton Bulwer, membre du parlement, est frère de M. Henry Bulwer, également membre du parlement, lequel a publié un volume sous ce titre: *la France sociale, politique et littéraire,* livre d'histoire qui ressemble beaucoup plus à un roman, que *les Ruines de Pompeï* et *Rienzi,* romans, ne ressemblent à une chronique. Lady Morgan avait vu la France dans la personne du général Lafayette; M. Bulwer l'a examinée avec les yeux d'un whig. Voici maintenant un troisième voya-

geur qui, sans être effrayé du peu de succès de ses devanciers, vient représener, à Paris, les préjugés, l'esprit âcre, ferme, systématique du torysme. C'est une femme, une bourgeoise de la Cité, *tallow chandler,* qui est allée un jour en Amérique ouvrir un café, puis est retournée en Angleterre avec peu d'argent et beaucoup de mauvaise humeur; le dépit lui a tenu lieu de génie, l'animosité a guidé sa plume; elle a frappé sans relâche sur Jonathan, elle n'a tenu compte ni de la difficulté des circonstances, ni des résultats industriels; elle a été violente, hardie, quelquefois injuste, toujours acérée et spirituelle. Les journaux politiques s'emparèrent de ce pamphlet; on le loua dans *les Débats*, on l'incrimina dans le *National.* De très fins et très judicieux articles de M. Jouffroy ont fait la fortune du livre sur les *Domestic manners of Americans*, qui n'a pas eu moins de succès en France qu'en Angleterre. Mistress Trollope, ainsi métamorphosée en écrivain, regarda dès-lors le continent comme sa proie. Mais une partie de sa verve semble l'avoir abandonnée; comme l'abeille, elle a laissé son dard dans la plaie; les Américains ont émoussé sa plume. Le *tour* qu'elle fit l'année dernière en Belgique et sur les bords du Rhin n'a ni piquant ni originalité. La France appelait mistress Trollope. Nous avons été gâtés par les complimens et les stupéfactions du prince Puckler Muskau; il nous fallait les coups de fouet et les virulentes attaques de mistress Trollope, sauf à attacher des grelots au bout de chaque lanière, ou à rendre de petits soufflets pour de grosses injures. Heureusement qu'il ne s'agit dans tout ceci que d'une question de tempérament. Chez mistress Trollope, le style, les pensées, les éloges, les antipathies, tout est tempérament, tout en part, tout y aboutit. Les blonds trouvent seuls grace devant elle. On se rappelle le dédaigneux anathème de lord Byron :

Who round the North for paler dames would seek,
How pale their forms appear! how languid, wand and weak.

Childe Harold, chant. I, str. 98.

Mistress Trollope ne s'est mise en campagne que pour donner un démenti à lord Byron. Cet enthousiasme pour les blondes

chevelures éclate notamment à l'égard de M. Mignet, qu'elle entendit à l'Institut. Le sujet traité par M. Mignet était la comparution de Luther devant la diète de Worms. Ce morceau, qui a été imprimé, je crois, dans la *Revue des Deux Mondes*, fait partie de l'histoire de la réformation. En attendant ce grand monument historiqne, M. Mignet vient de publier, sur les négociations relatives à la succession d'Espagne, une introduction qui est un modèle de netteté, de vigueur, de concision; l'intelligence politique, l'appréciation saine et étendue, des hommes, des lieux et des choses, s'y rencontre au plus haut dégré.

« Jamais, s'écrie mistress Trollope, mes sentimens protestans et réformés ne furent plus satisfaits qu'en écoutant l'éloquente histoire du plus beau moment de la vie de notre apôtre, décrite sous les lambris du palais du cardinal Mazarin. » Lisez: J'oublie que M. Mignet est un révolutionnaire, pour ne songer qu'à la couleur de ses cheveux, à ses belles manières, à sa voix vibrante et harmonieuse. Mais mistress Trollope est beaucoup moins indulgente pour la *jeune France* (nous demandons pardon d'employer encore cette dénomination grotesque et tombée en désuétude, sans que le livre de mistress Trollope puisse la rajeunir, je parle de cette dénomination de *jeune France*); et si les cheveux de M. Thiers n'eussent blanchi au-milieu des orages parlementaires, il serait certainement placé en tête des antipathies de mistress Trollope.

Le procès d'avril a laissé une impression profonde sur l'espris de mistress Trollope; il occupe une large place dans son livre, et lui retranche en vie future ce qu'il lui donne en intérêt actuel. C'est là le grand écueil de tous les voyageurs, de prendre un événement passager pour un fait constant, de regarder une situation violente et inouie, comme l'état ordinaire de toute une nation, une physionomie bizarre comme le type de tous les visages; en un mot, d'élever le particulier à la puissance du général. Mistress Trollope était fatalement destinée par la violence de ses sensations, à tomber dans ce défaut; ce n'est point un esprit limpide, étendu, observateur, impartial, clément, c'est une ébullition fougueuse, un parti pris de voir les choses d'une certaine manière. Il n'est point exact, comme on l'a prétendu, que l'auteur de *Paris et les Parisiens* ait

puisé ses renseignemens à des tables d'hôte; ce ne sont point les occasions qui lui ont manqué, mais elle qui n'a pu ni voulu en profiter. La conclusion générale du livre est défavorable à la France; ses habitudes, ses mœurs, ses usages, sont critiqués avec amertume. Tant mieux ! et n'est-ce pas un nouveau motif pour accorder une attention sévère aux griefs injustes ou fondés de mistress Trollope?

C'est ainsi que, pour aller du terrain politique au terrain littéraire, il ne faut considérer les jugemens portés par mistress Trollope que comme l'opinion personnelle d'un écrivain étranger et passionné. Les gens violens ne voient jamais qu'un des côtés d'une question, mais ils marchent droit devant eux; c'est au public et à l'auteur critiqué de profiter de cette franchise, poussée quelquefois jusqu'à l'aigreur. Mistress Trollope s'est attaqué corps à corps à M. Hugo; on ne pouvait choisir un adversaire plus haut placé, plus dédaigneux, et prêtant davantage à la critique. C'est le combat du moucheron et du lion. Mistress Trollope a protesté contre les créations de M. Hugo au nom de ce sentiment de délicatesse, de décence, de dignité personnelle, inné dans le cœur des femmes, sentiment qui a été entièrement méconnu par le peintre de *Marion de Lorme*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Maguelonne*, *Catarina*; elle invoque l'ombre du grand Shakspeare, celui qui a pénétré jusqu'au fond du cœur des femmes, qui les a peintes alternativement sous les traits de Cordélie, d'Ophélie, de Desdemona, de Juliette, d'Imogène. Ici mistress Trollope est éloquente parce qu'elle est dans le vrai, dans le naturel; elle est femme.

Car il n'est pas plus permis à un écrivain de calomnier l'espèce humaine, que de la corrompre par des louanges exagérées. C'est pour avoir manqué de ce tact artiste, que M. Hugo ne sera jamais accepté comme un homme complet, qu'il ne sera jamais populaire; c'est pour avoir heurté le principe sacré et inviolable du mariage, que toute une secte d'hommes de cœur et de talent a fait fausse route. On ne porte jamais impunément atteinte aux principes fondamentaux de la société; on use, à faire un peu de mal, plus de jeunesse et de talent, qu'il n'en faudrait pour faire immensément de bien. Respectons donc ce qui est immortel et inattaquable, ce qui constitue l'essence même de l'humanité, la foi aux grandes choses, le respect pour

les femmes, la compassion pour les malheureux; car fussiez-vous un grand poète, un grand romancier, il suffira d'un enfant, d'une femme pour vous accabler sous le poids d'un démenti; car fussiez-vous une armée de sectaires, vous serez contraints d'aller enfouir dans les sables du désert vos utopies destructives et votre immoralité philosophique.

C'est ainsi que le livre de mistress Trollope reprend tous ses avantages, lorsqu'au nom du *cant* anglais et de l'esprit conservateur mitigé, elle nous reproche notre décousu, nos costumes grotesques ou négligés, le jargon à la mode, la licence du théâtre, le manque d'égouts, le mauvais pavé, l'obscurité des rues; voilà pour l'observation matérielle. Dans la sphère politique et morale, elle nous paraît se poser souvent d'une façon fort remarquable; elle jette en passant quelques mots sur la manière opposée d'exprimer la douleur en France et en Angleterre, sur les jeunes personnes au bal, sur les causes de la différence qui existe entre des idées de décence dans les deux pays, réflexions pleines de justesse et de dignité. En général nous conseillons à mistress Trollope de s'abstenir de noms propres, et de considérer toujours le gros des choses; son talent est tout matériel : on pourrait en faire un professeur d'hygiène, jamais une institutrice de demoiselles. La seule personne nommée dans ce premier volume, est Mme Recamier, et quoique l'auteur y mette tous les égards dont elle est susceptible, sa façon rude et tranchante n'a-t-elle pas blessé l'exquise politesse de ce cercle choisi?

Au résumé, le livre de mistress Trollope est une lecture à la fois attachante et désagréable, curieuse et amère; elle n'est point entrée dans les délicatesses de l'esprit français; elle s'occupe beaucoup de malheureux évènemens politiques, aujourd'hui ensevelis dans un profond oubli; elle attaque avec acharnement le théâtre moderne; mais au milieu de tous ces emportemens éclatent parfois ce bon sens et cet amour du comfortable qui distingue les Anglais; elle défend son sexe avec des armes toutes masculines; enfin, elle nous donne à réfléchir : c'est beaucoup plus qu'on ne rencontre d'ordinaire dans la plupart des livres.

Si madame Trollope est si fort irritée contre de bons jeunes gens qui n'ont fait de la révolution qu'en théorie, de la terreur que dans leurs gilets et dans leurs moustaches, qu'eût-elle dit,

grand Dieu ! si elle se fût trouvée un jour face à face avec de véritables révolutionnaires, des hommes d'action, qui prononçaient avec tant de sang-froid et de facilité, ce mot terrible : la mort ! elle aurait pris la fuite, sans doute, au lieu de les venir chercher à Paris. — C'est ce qu'a fait Mme Lebrun, dont nous avons déjà cité quelques ancedotes sur Delille, et une visite à Buffon, Mme Lebrun chantée par La Harpe, Mme Lebrun qui voyait Marie-Antoinette se baisser pour ramasser ses pinceaux ; elle quitte la France, elle parcourt l'Italie, l'Autriche, la Russie; fuyant devant cette terrible révolution, qui, un moment menacée dans ses propres foyers, avait bientôt, à son tour, reculé ses frontières et tiré quatorze armées de son sol dépeuplé par la famine et les exécutions politiques.

Le récit des voyages de Mme Lebrun forme le second volume de ses mémoires. En Italie, dans cette terre classique de la peinture, Mme Lebrun n'a pas assez d'admiration, pas assez de loisir, pour examiner et louer suffisamment tous ces chefs-d'œuvre. On voyage en France, en Angleterre, en Allemagne ; on écrit ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu, ce qu'on a pensé, le tout de la meilleure foi du monde, et il se trouve qu'on a fait un livre incomplet, burlesque et qui n'apprend rien ; mais qu'on parte pour l'Italie, qu'on se baigne dans les rayons de son soleil, dans son atmosphère tiède et enivrante, qu'on contemple ses tableaux et ses palais de marbre, qu'on traverse Florence, qu'on s'arrête à Rome, qu'on se fixe à Naples, et vous vous réveillez avec quelque chose dans le cœur, quelque chose de vrai, de saisissant. Fussiez-vous l'homme le plus vulgaire, vous êtes toujours nouveau en parlant de l'Italie ; car l'admiration élève l'ame, lui ouvre des horizons inconnus, et fait vibrer en elle des cordes qui dormaient obscures et silencieuses ; or, le sentiment qui s'empare de vous en foulant ce sol héroïque, c'est l'admiration : on se trouve tout à coup plus grand, rien qu'en s'abandonnant à un enthousiasme légitime ; chacun sent l'Italie à sa manière ; chacun peut se dire le fils de cette Niobé ; qu'il s'incline devant elle et qu'il lui crie pour toute prière : « Salut, mère des nations, patrie de Dante, de Raphaël, de Buonarotti et de Machiavel ; ô Italie, notre mère, pourrons-nous jamais assez t'admirer ? »

— Un jour, sur les ruines du Colysée, deux hommes vinrent

s'asseoir, et l'un d'eux se prit à soupirer douloureusement en pensant à la Rome païenne; il évoqua les ombres de Brutus, de Scipion, de Marc-Aurèle, et il exprimait d'amers regrets à la vue de ces statues de Minerve transformées en images de la Vierge; il demandait aux échos du Forum un dernier retentissement des périodes cicéroniennes; Gibbon pleurait sur Rome antique.

— L'autre voyageur murmurait les noms d'Eudore et de Cymodocée; le front penché vers la terre, il semblait y chercher les dernières traces du sang des martyrs, il contemplait avec joie la croix purifiant le Capitole. Au même moment un moine vint à passer. — Gibbon se leva et partit gravement écrire l'histoire de la décadence de l'empire romain. Châteaubriand se mit à genoux et chanta l'épopée du christianisme.

— Le XVIIIe siècle qui se mourait et le XIXe siècle qui naissait, s'étaient rencontrés dans l'arène; partout ailleurs une pareille rencontre eût été la source d'une lutte; mais Rome, dans sa double unité, avait de quoi satisfaire également l'historien et le poète, Gibbon et Châteaubriand. — Mme Lebrun, elle aussi, a consacré quelques pages au Colysée : « Combien de fois, dit-elle, voulant me distraire de pensées trop pénibles, j'ai été au soleil couchant voir ce Colysée dont l'imagination ne saurait agrandir l'espace; les arcades, éclairées d'un ton jaune et rougeâtre, se détachent sur un ciel d'outre-mer que l'on ne voit nulle part aussi foncé qu'en Italie. L'intérieur ruiné de ce grand théâtre qui est maintenant rempli de verdure, d'arbustes en fleurs et de lierre qui court çà et là, ne doit encore sa conservation actuelle qu'à une douzaine de petites chapelles portant une croix, placées symétriquement au milieu de l'enceinte. C'est là que des confréries viennent faire des stations, et d'autres entendre prêcher un capucin. Ainsi ce qui fut jadis l'arène des gladiateurs et des bêtes féroces est devenu un lieu consacré à notre culte. Mais dans Rome peut-on faire un pas sans rêver à l'instabilité des choses humaines, soit qu'on entre dans les églises et qu'on y trouve ces baignoires en marbre précieux, qui peut-être ont servi à Périclés et à Laïs, transformées en tabernacles; le maître-autel de Sainte-Marie-Majeure est une urne antique de porphyre; les colonnes de la plupart des églises sont celles des anciens temples. »

A Naples, Mme Lebrun fit le portrait de la fameuse lady Ha-

milton, dont M. Delatouche a popularisé le nom en France dans son roman de *Fragoletta*. Mme Lebrun raconte les diverses péripéties de la vie bizarre de cette femme née d'une pauvre servante, tour à tour bonne d'enfans, femme de chambre, modèle, maîtresse d'un capitaine de vaisseau ; retombant bientôt au dernier degré d'avilissement pour en être tirée par lord Greville qui voulait l'épouser, puis la céda à son oncle, le chevalier Hamilton. Le chevalier Hamilton ne tarda pas à devenir son esclave et l'épousa. Après sa mort, elle devint la maîtresse de lord Nelson, dont elle eut une fille. Lady Hamilton a fini ses jours à Calais, en 1815, dans l'isolement et la plus affreuse misère.

D'Italie, Mme Lebrun se rendit à Vienne en passant par Venise, mais son désir le plus vif était de voir la Sémiramis du nord, la grande Catherine. Voici comment elle décrit sa première entrevue : « J'arrivai chez l'impératrice un peu tremblante, et me voilà tête à tête avec l'autocrate de toutes les Russies ; j'étais d'abord extrêmement étonnée de la trouver très petite, je me l'étais figurée d'une grandeur prodigieuse, aussi haute que sa renommée. Elle était fort grasse, mais elle avait encore un beau visage que ses cheveux blancs et relevés encadraient à merveille. Le génie paraissait régner sur son front large et très élevé. Ses yeux étaient doux et fins, son nez tout-à-fait grec, son teint fort animé et sa physionomie très mobile. »

A Pétersbourg comme à Vienne, comme à Paris, Mme Lebrun jouit du commerce des meilleures maisons de l'Europe ; les arts traitent d'égal à égal par son intermédiaire avec toutes les aristocraties. Ces souvenirs de Mme Lebrun ont obtenu beaucoup de succès dans les salons, et en vérité nous concevons ce succès. Il n'y a point de grands éloges à donner au style, ni à l'imagination de l'écrivain, il y a à constater que c'est là une des plus agréables distractions qu'on puisse accorder à son esprit.

Goëthe a dit avec sa sévérité et son grand sens, que ce qui manquait le plus aux Français, c'était le sentiment des convenances. Il dit cela à propos de *la Pucelle* de Voltaire ; on pourrait dire, à propos de certains livres, qu'il n'y a rien de moins spirituel que l'esprit en lui-même, l'esprit à tout propos, l'esprit sans frein, sans pudeur, sans restrictions, l'esprit qui déflore tout, qui se tourne le dos lui-même. Nous ne croyons

pas qu'on puisse citer d'exemple plus frappant de l'abus scandaleux et déplorable qu'on peut faire de l'esprit, quand on a dépouillé toute retenue, toute honnêteté, toute convenance, que le livre publié par M. Théophile Gautier, auteur des *Jeunes France*, sous le titre de *Mademoiselle de Maupin.* Ah ! quand nos pères du XVIIIe siècle laissaient échapper de leur plume quelque scène graveleuse, ils avaient pour excuse les mœurs de leur époque, le goût de leurs lecteurs, le but louable et élevé qu'ils se proposaient sous cette enveloppe impudique ; mais vous qui de gaieté de cœur, sans y être provoqué par la faim comme Diderot quand il écrivit ses *Bijoux indiscrets*, livre qui fut le remords de toute sa vie et qu'il aurait voulu racheter au prix d'un doigt de sa main, vous qui, sans avoir un but philosophique comme l'auteur de *Candide* et de *l'Ingénu*, choisissez froidement un sujet obscène, et en décrivez les moindres détails avec la crudité la plus révoltante, quel peut être votre but ? Qu'espérez-vous ? Le livre de M. Gautier est de ceux dont on ne peut parcourir une page sans le fermer aussitôt avec dégoût et indignation. Si nous avons mentionné ce scandale, ce n'est point que nous en redoutions les résultats, de pareils livres portent avec eux leur préservatif; c'est le profond oubli où ils sont et demeurent à tout jamais plongés.

Mais pour descendre encore plus bas, s'il est possible, nous signalerons un autre délit qui appelle toute la sévérité des lois. Déjà, sur l'énergique réclamation du *National*, dont la bonne foi avait été surprise par une annonce de librairie, je ne sais quelle impure exhumation du marquis de Sade a été livrée à la vindicte publique. Nous avons lu ces jours passés, dans un journal, l'annonce de la publication des mémoires d'un misérable assassin qui a enfin reçu sur l'échafaud le châtiment de ses crimes. Les *Mémoires de Lacenaire*, l'homme qui a inventé la métaphysique de l'assassinat ! Ah ! étouffons au berceau ces abominables spéculations, et qu'il nous suffise de les dénoncer hautement pour en obtenir la répression.

Sont-ce donc là les symptômes de la réaction religieuse qui se prépare, qui s'accomplit ? La réaction religieuse doit surtout être saluée par les poètes. L'un des plus jeunes, M. Léger Noël, vient d'enserrer dans un seul volume les amertumes de

sa vie passée, les consolations qu'il a trouvées dans le sein du catholicisme. Son vers est dégagé, hardi, entreprenant, souvent prosaïque et déclamatoire. Son inspiration n'a rien de bien neuf et de bien original, mais le résultat général est bon, la lecture fortifiante. L'expression est parfois triviale, la misanthropie de l'auteur emploie une terminologie cynique. Sans admettre la distinction entre les mots nobles et ceux qui ne le sont pas, nous croyons qu'il faut éviter, autant que possible, les images empruntées aux réalités grossières de la vie. On déguise la faiblesse et la puérilité de ses invectives sous les grands mots *prostitution*, *orgie*, *infâme*, et les verbes *cracher*, se *vautrer*, etc., triste vocabulaire des satires de nos jours. Cette remarque, que nous faisons à propos de M. Noël, ne doit point cependant lui être appliquée dans un sens absolu. Le volume de poésies de M. Léger Noël contient une préface en prose fort injurieuse pour *les petites villes*. « Oh! malheur! malheur! s'écrie-t-il, à celui qui comprend ses droits et sa dignité d'homme et que le sort condamne au séjour de la petite ville, car là principalement règne le plus sot orgueil. » Voilà bien de la colère dépensée mal à propos; non ce n'est pas la petite ville qui ne vous comprend pas, mais vous qui ne comprenez pas la petite ville; vous qui la blessez dans ses goûts, ses habitudes, ses affections. La petite ville a des ridicules, et vous, vous avez des défauts, la petite ville se marie, fait son commerce, élève ses enfans, reste obscure et tranquille; vous, vous restez célibataire, vous ne travaillez que selon votre caprice, vous vous abandonnez au courant de vos passions; la petite ville est la petite ville, rien de plus; vous, vous êtes un grand homme.

Nous conseillons à M. Léger Noël, qui est un bon jeune homme d'esprit et de talent, de se défier de cette misanthropie factice, de ne point attaquer à tout propos ce qui peut être incomplet dans la forme, mais ce qui est bon dans l'essence, ce qui peut choquer dans le présent, mais ce qui fertilisera l'avenir. Qu'il continue d'ailleurs, dans la voie qui s'ouvre devant lui. La grande cause religieuse convoque sous ses étendards tous les talens, donne un but à toutes les activités, en forme un faisceau, et poursuit chaque jour sa marche victorieuse.

Rien d'ailleurs de ces graves préoccupations dans M. Mary Lafon, auteur de *Silvio* ou *le Boudoir*. Les vers de M. Lafon sont gais, sautillans, railleurs, un peu sceptiques, jamais monotones ni fastidieux. Il nous semble avoir peu le sentiment de l'harmonie et du rhythme; son vers n'a point d'haleine, il se brise dans la marche; mais toujours un trait mordant et caustique vient réveiller l'attention.

A côté de tous ces jeunes poètes qui commencent en France, l'Angleterre perd peu à peu tous les rayons de sa couronne poétique. La génération illustre qui commmença avec Cowper et Burns, et a renouvelé le style aussi bien que le sentiment poétique, descend chaque jour dans le tombeau. Hier Crabbe, dont l'inspiration se compose de tout ce que les autres poètes ont dédaigné, froid et impitoyable anatomiste qui, le scapel à la main, explore en détail chacune des infirmités humaines, observe scrupuleusement jusqu'à quel point la gangrène a corrompu le sang et détruit les sources de la vie, Crabbe, qui n'a pas même de larmes pour le malheur ou de co lère pour le crime. Point satirique, point élégiaque; il arrache tranquillement le voile qui cache la blessure du pauvre, l'ivresse de l'invalide, le désespoir du joueur ruiné, la fin misérable du mauvais sujet, et dit: Voyez. Demain Coleridge, spiritualiste raffiné, érudit, superstitieux et bizarre, dont la muse effleure chaque sujet, en tire des étincelles électriques, puis, tout à coup, emportée dans son vol irrégulier, se voile aux yeux des lecteurs et disparaît dans l'infini; mistress Hemans, cette charmante femme dont le talent fut toujours en progrès; *Lamb, the frolic and gentle;* enfin James Hogg, plus connu sous le nom du berge d'Ettrick. James Hogg était né le 15 janvier 1772, trente ans après la mort de Burns, de parens pauvres, qui ne purent lui donner aucune éducation. Il alla garder les troupeaux sur la montagne; là son talent poétique ne tarda pas à se développer. Il composa de longues ballades et les publia par souscription, sous le titre *the mountain Bard* (LE BARDE DE LA MONTAGNE). Il se lia avec Walter Scott et le poète Wilson, rédacteur en chef du *Blackwood's Magazine*. Mais sa réputation ne commença vraiment qu'avec la publication de son poème *the Queen's Wake* (LA VEILLÉE DE LA REINE). Le berger d'Ettrick vient de mourir

dans une ferme que lui avait généreusement cédée le duc de Buccleugh.

Wordsworth, le *sublime* Wordsworth, comme l'appelle M. Sainte-Beuve, qui a avec ce tendre et naïf poète plusieurs points de contact, a laissé échapper de sa plume, en apprenant la mort du berger d'Ettrick, une petite pièce de vers pleine de tristesse et de charme, que nous traduisons ici.

LE BERGER D'ETTRICK.

Vers improvisés en lisant dans le journal de Newcastle la nouvelle de la mort du poète James Hogg.

Lorsque, descendant pour la première fois des Marais, je vis à travers une vaste et rustique vallée serpenter le ruisseau d'Yarrow, le berger d'Ettrick était mon guide.

Lorsque, pour la dernière fois, j'errai le long de ses bords, à travers les arbres qui commençaient à semer leurs feuilles dorées sur les sentiers, le ménestrel de la frontière conduisait mes pas.

Le puissant ménestrel a cessé de vivre, il est couché au milieu de la poussière des ruines, et la mort sur les bords d'Yarrow a fermé les yeux du poète berger.

L'année qui s'écoule n'a pas parcouru deux fois d'un pôle à l'autre sa carrière immuable depuis que les facultés humaines de Coleridge ont été glacées à leur source merveilleuse.

L'un de ces hommes au front divin, créature extatique aux yeux célestes, dort sous la terre; et Lamb, si joyeux et si aimable, a disparu d'auprès de son foyer solitaire.

Comme des nuages qui rasent le sommet de la montagne ou les vagues qu'aucune main ne peut courber, combien promptement le frère a suivi le frère, de la terre du soleil à la demeure des ténèbres!

Et moi dont les paupières se dégagèrent avant les leurs du sommeil de l'enfance, je survis pour entendre une voix timide qui demande tout bas : Quel est celui qui va tomber et disparaître à son tour ?

Notre vie orgueilleuse est couronnée de tristesse comme Lon-

dres de sa noire fumée, que je contemplai avec toi, ô Crabbe, des hauteurs de Hampstead, rafraîchi par la brise.

Toi aussi tu as pris les devans, quoiqu'il me semble ne t'avoir quitté qu'hier. Mais pourquoi les débiles survivans pleureraient-ils le fruit mûr tombé dans son automne ?

Oh ! désormais, ne nous apitoyons plus à la façon antique et romanesque sur le jeune homme assassiné, sur la femme abandonnée. Yarrow est frappée d'un coup plus douloureux, et Ettrick pleure la mort de son berger.

Rydal Mount, le 30 novembre 1835.

B. Z.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES INSTITUTIONS, DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX-ARTS EN ESPAGNE, par Louis Viardot.

Une feuille allemande, en rendant compte du livre de M. Viardot, l'a très bien défini : un ouvrage ingénieux et *essentiel* (*wessentlich*). C'est là en effet le double caractère de ce nouveau travail d'un écrivain qui s'est fait de l'Espagne, aujourd'hui si regardée, une spécialité, et qui est devenu presque *inévitable,* comme on dit des hommes qui seuls savent bien une chose, en toutes les matières qui touchent ce pays. Son nouveau livre est à la fois ingénieux et *essentiel*, ingénieux par l'idée même, par l'à-propos, par l'exécution ; essentiel par la quantité de choses bonnes et solides, de renseignemens curieux, de particularités inconnues qui y sont rassemblées et résumées sommairement, quoique sans sécheresse. C'est l'Espagne ancienne et moderne en abrégé, car que reste-t-il pour caractériser un pays, après qu'on l'a examiné sous ces quatre faces, lesquelles réfléchissent complètement la vie matérielle et la vie morale d'une nation : les institutions, la littérature, le théâtre et les beaux-arts ?

Ces quatre parties forment quatre divisions distinctes et naturelles.

Dans la première, M. Viardot traite avec intelligence et sagacité l'histoire des assemblées nationales de l'Espagne, de ces fameuses cortès sorties successivement des municipalités romaines, des conciles des Goths, des conciles nationaux de

Castille, et qui, au XVIe siècle, furent détruites par Charles-Quint. Il raconte avec netteté et rapidité toute la suite des modifications qui ont étendu, restreint ou transformé en Espagne ce grand principe de la représentation du pays dans les affaires du pays, principe antérieur aux gouvernemens de droit divin, aussi bien que la liberté est antérieure au despotisme. L'*Histoire des Institutions de l'Espagne* va jusqu'à nos jours, jusqu'à ce *statut royal*, objet de tant de polémique, dont M. Viardot explique le sens et fait voir la portée en homme bien instruit, et qui a eu pour amis les hommes d'état, naguère exilés et proscrits, dont ce statut est l'ouvrage. Un appendice sur les libertés locales des provinces basques me paraît donner l'idée la plus exacte et la plus claire de la guerre civile qui déchire en ce moment l'Espagne, guerre étrange qu'on prend d'ici pour une guerre d'opinion et qui n'est qu'une guerre d'intérêt, où un peuple singulier, toujours indépendant de l'Espagne, toujours maître chez lui, en vertu de ses traités partculiers avec la mère-patrie, se bat sous le drapeau d'un prince absolutiste pour rester libre sous sa constitution républicaine. Je n'ai rien lu ailleurs de plus satisfaisant ni de plus précis sur cette question.

La seconde partie, d'un intérêt plus général, traite de la littérature espagnole, et donne un aperçu fort complet des différentes époques de cette littérature, de son origine, de ses progrès, de son âge d'or, de sa décadence, et, en dernier lieu, de son espèce de résurrection actuelle. La matière est vaste et intéressante. M. Louis Viardot y a mis toutes les qualités que comporte un résumé, expressions claires, analyses rapides des monumens, portraits vivement esquissés des grands hommes, appréciations savantes des époques. Mais en lisant cette étude si abrégée, quoique si pleine de faits, on regrette que la nature même et les limites de l'ouvrage n'aient pas permis à M. Viardot d'entrer dans de plus longs détails sur cette littérature si peu connue, surtout en France, quoique aucune autre peut-être n'ait exercé une plus grande influence sur les commencemens de la nôtre. J'aurais voulu, surtout pour éclaircir l'époque et les circonstances de cette influence, trouver des analyses plus développées et des citations plus longues des écrivains en particulier qui ont été le plus goûtés et le

plus imités en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, et qui ont en beaucoup d'endroits gâté le beau génie de Corneille. Mais c'est moins faire un reproche à M. Viardot que lui demander un livre. Nous ne pouvons nous contenter de son résumé historique de la littérature espagnole, que si ce résumé est une introduction à une histoire complète. Quelques noms pourtant y sont l'objet d'examens détaillés. Cervantès, Lope de Vega, Calderon, et d'autres, y sont jugés avec développement et d'une manière tout-à-fait neuve, mais de cette nouveauté que d'autres vont chercher vainement dans le paradoxe, et que M. Louis Viardot trouve sans effort dans la science et dans le bon sens.

La plupart de ces réflexions peuvent s'appliquer à la troisième partie qui roule sur le théâtre espagnol, dont M. Viardot trace une histoire savante. L'origine de ce théâtre, ses commencemens, sa gloire, sa chute, offrent une curieuse et singulière contre-partie du nôtre. C'est une preuve de plus que, de même que l'homme est partout le même, malgré les différences du costume, de la langue, des religions, les œuvres de l'homme se ressemblent partout, naissent, grandissent, prospèrent et tombent sous des influences analogues, bonnes jusqu'à leur apogée, mauvaises jusqu'à leur déclin. L'histoire du théâtre espagnol est l'histoire du nôtre. Seulement la fortune de celui-ci a été plus haute et plus longue, et sa chute plus scandaleuse.

Tous ceux qui s'occupent d'art ont lu avec le plus vif intérêt le dépouillement exact, judicieux, intéressant, qu'a fait M. Louis Viardot des richesses du musée de Madrid. Il est du petit nombre de ceux qui apprécient les arts par le jugement, et qui les admirent par le cœur; c'est par là seulement qu'on évite les erreurs d'imagination et qu'on peut parler des choses d'art avec autorité et intérêt. C'est un morceau dont la simplicité a d'autant plus de prix que la mode de faire de la mauvaise poésie sur les arts a plus de faveur aujourd'hui.

Tout ce livre est écrit avec beaucoup de naturel, de clarté, de fermeté. C'est un progrès évident sur les précédens ouvrages de M. Louis Viardot, où l'exactitude n'est pas toujours exempte de sécheresse, et où le style manque de vivacité. M. Viardot appartient à l'école sévère; son langage ne cherche pas la couleur, surtout cette fausse couleur qui consiste à faire briller

les mots aux yeux comme de la verroterie, mais la précision, la netteté, l'élégance sans périphrase, toutes ces qualités qui font la gloire des écrits de Port-Royal. Au milieu de tous ces jargons de la littérature contemporaine qui font dire au bon public, — lequel distingue à merveille le très bon du très mauvais, mais ne connaît rien aux nuances intermédiaires, — que jamais on n'a si bien écrit qu'à présent; au milieu de toutes ces locutions à la mode qui font à certains livres une fortune de quelques mois, M. Viardot sait résister à l'imitation de la logomachie courante, et se préserver de cette contagion qui atteint même les écrivains faits pour les succès de bon aloi. Il y a peu d'auteurs plus jeunes qui soient plus libres de toutes les habitudes et de toutes les conventions banales du langage quotidien. On pourrait antidater son dernier livre, sinon pour la pensée qui appartient bien à ce temps-ci, du moins pour la forme qui n'a aucun des défauts des diverses langues prétendues françaises d'aujourd'hui, et qui a un grand nombre des qualités de la vieille langue.

NISARD.

UN

Amour de Séminaire.

Voici un manuscrit qui m'a été communiqué par M. Anastase D***, jeune ecclésiastique attaché à une paroisse de Paris; Il m'a prié d'être son éditeur, et de recommander aux lecteurs habituels de la *Revue* cette petite nouvelle historique, dont le style révèle si évidemment la forme et les habitudes du séminaire : c'est un service que je m'empresse de lui rendre, tout en regrettant de ne soulever qu'à demi le voile qui cache son nom.

« J'ai connu au séminaire d'Issy un jeune abbé que je ne désignerai que par son surnom, Adrien; sa famille est de Compiègne; aujourd'hui, elle habite Paris; elle est dans l'aisance et jouit d'une bonne réputation de voisinage, la seule que des bourgeois puissent ambitionner.

Adrien fut irrésistiblement poussé par sa vocation, vers l'état ecclésiastique; il descendit du collége d'Henri IV, et sans

daigner traverser Paris, il courut s'enfermer dans ce calme et frais séminaire, qu'on aperçoit parmi des massifs d'arbres, après le village de Vaugirard.

Rien ne lui souriait dans ce monde, à l'âge où le malheur même est riant; plein d'ame et de feu, il se méprit sur la nature de ses sensations passionnées; il se crut organisé pour ces mystiques extases, où le prêtre se fond d'amour au pied de l'autel, où son cœur est une fête continuelle; il se disait, le pauvre enfant; « Je veux être Paul ou Jérôme, sans passer comme eux par le monde et l'impiété. »

Je l'ai souvent accompagné dans ses promenades, aux allées du parc d'Issy; nous nous avancions vers le parapet qui domine les prairies de la Seine; Paris mugissait à notre droite, comme une ville prise d'assaut; la rivière fuyait, emportant son trésor de cadavres et d'immondices; devant nous, Chaillot montait à Passy, dans le nuage industriel de la pompe à feu. Tout cela était triste.

Adrien me disait : Ce Paris que nous voyons est l'image du monde; le monde nous cache ses plaies, ses douleurs, ses angoisses, pour nous montrer ce qu'il a de serein et d'aimable. Ainsi, cette grande ville nous dérobe ses maisons, ses palais, ses rues; nous ne voyons d'elle que ses clochers et ses dômes saints; laissez-vous prendre à cet artifice de la cité criminelle; entrez, vous trouverez sous vos pieds tant d'embûches et de fange, que vous n'aurez plus loisir de regarder là haut, et de songer à Dieu.

Il avait au cœur beaucoup de pensées comme celles-là, et il les disait à ses amis, dans les heures de l'épanchement, le soir après vêpres, devant la mélancolique chapelle du parc, lorsque la vapeur du dernier grain d'encens passait avec la brise sous les arbres, et que le *Pange lingua* vibrait encore à nos oreilles; ravissante et chaste mélodie qui changeait en nous le vieil homme, rendait nos pas légers sur la terre, et nous conseillait de bonnes actions.

Un jour, le supérieur appela le jeune Adrien, et lui dit : Implorez les lumières de l'Esprit saint; vous serez fait sous-diacre à la prochaine ordination, dans un mois.

Adrien tressaillit de joie. Il allait briser le dernier lien qui l'attachait au monde, et prononcer des vœux redoutables, qu'on

ne peut plus rompre, sans pactiser avec l'enfer. Il tourna ses regards vers Paris, et lui dit : C'est aujourd'hui qu'il n'y a plus rien de commun entre moi et toi, ô Babylone! je suis prêt pour les vœux!

Le jeudi suivant, jour de promenade, les jeunes séminaristes poussèrent jusqu'à Versailles; Andrien s'était écarté de ses condisciples, et méditait seul, sur la pelouse qui mène à Trianon. Son ame était calme, toute détachée du monde, pure comme l'ame d'un séraphin; mais il sentait, hélas! dans le fond de cette quiétude religieuse, bouillonner, par intervalles, une ardeur indéfinissable qui ne semblait pas s'adresser à Dieu. La journée était belle, l'air tiède, le buisson embaumé; Trianon et Versailles se renvoyaient leurs magnifiques souvenirs, et s'entretenaient de leurs nobles histoires à jamais éteintes. Sans doute, l'imagination mystique d'Adrien était fort éloignée de toutes les pensées profanes qui sont encore attachées au château de Louis XIV; eh bien! le jeune séminariste entendit tout à coup comme une voix de tentation, qui murmurait à son oreille les noms de Fontanges et de La Vallière. Il ferma les yeux, et s'arrêta pour se recueillir en Dieu; il psalmodia lentement la prière du soir *Procul recedant somnia;* il prit ensuite son rosaire, et l'égraina d'un doigt convulsif, en prononçant les paroles de saint Bernard: *Le serviteur de Marie ne périra jamais.*

Pour la première fois de sa vie, il ne put donner à une pensée charnelle une distraction pieuse; en rouvrant les yeux pour suivre son chemin, il rencontra du premier regard la colonnade de Trianon, voluptueuse dans ses bois, comme un temple de Gnide ou d'Amathonte; il mit les mains sur ses lèvres pour leur interdire de respirer cet air de molle langeur qui s'infiltrait dans sa poitrine comme un poison incendiaire; puis il ouvrit son livre d'offices, pour se fortifier, avec les paroles du psalmiste, contre l'orage de son cœur. Que n'aurait-il pas donné pour être transporté, tout à coup, par un ange, dans sa cellule du séminaire, toute tapissée de versets choisis dans l'Ecclésiaste, toute parfumée de l'amour de Dieu; chaste asile, placé sous la protection de saint Louis de Gonzague, le patron de la pureté! Mais sur la pelouse de Trianon, douce aux pieds comme le velours de la chambre d'une reine; sous ces beaux

arbres qui semblaient soupirer encore les hymnes de fête du grand roi; dans ce parc langoureux tout retentissant d'oiseaux et de fontaines, rien ne prêtait un appui sauveur au pauvre ecclésiastique; sur les pages bénies de son Bréviaire, il voyait luire des lettres magiques et des noms de femmes; malgré lui, il prononçait ces noms, et ces noms semblaient se fondre dans sa bouche, en rosée amère. Les arbres de Versailles, avec leurs claires harmonies, la chute des gerbes dans le cristal sonore des bassins, les roulades lascives des rossignols, remplissaient les bosquets d'éclatantes syllabes; toutes ces voix mêlées semblaient nommer Fontanges, Montbazon, La Vallière, Maintenon, Montespan; et dans les éclaircies du parc, les statues, voilées d'ombres flottantes, ou colorées de rayons, apparaissaient de loin avec des formes qui répondaient à ces gracieux noms de femmes; on aurait cru voir sur des piédestaux, ces amantes royales, tout à coup divinisées, recevant sur leurs autels l'encens et les fleurs, dans le lieu même où elles avaient tant vécu, tant gémi, tant aimé.

Oh! que la solitude est mauvaise à qui n'est pas avec Dieu! dit Adrien, frissonnant de peur; la Sagesse a bien raison; la foule n'est point à redouter; on ne voit rien dans la foule; mais ici, dans ce désert, tout est peuplé d'images impures. Oh! mon Dieu, toi qui m'as sauvé tant de fois des fantômes charnels des nuits, sauve-moi du démon de midi, *à demone meridiano!*

Et il allait rejoindre ses amis, dont il entendait les voix joyeuses, lorsque deux dames s'offrirent soudainement à lui, comme si elles fussent sorties de dessous terre.

La plus âgée, la mère sans doute, lui dit: — Votre société n'est pas éloignée d'ici, monsieur l'abbé; en suivant cette allée, vous la trouverez à la grande pièce d'eau.

Adrien demeura interdit. — Madame...., dit-il, et il s'arrêta court, sans pouvoir continuer.

La dame dut attribuer ce trouble à la timidité de l'ecclésiastique; elle ajouta: — J'ai cru que vous cherchiez vos amis, monsieur l'abbé, vous paraissiez indécis dans votre démarche; je vous demande pardon, si j'ai interrompu vos méditations pieuses.

Adrien fit un effort pour trouver quelque chose qui ressem-

blât à une réponse. — Non, madame.... je vous remercie beaucoup....; en effet... je cherchais les séminaristes...; je ne connais pas bien ce parc, et....

— Vous êtes Sulpicien sans doute, dit la dame.

— Oui, madame, Sulpicien; nous sommes venus nous promener à Versailles.

— La promenade est un peu longue, dit l'autre dame, avec un sourire céleste.

Adrien ferma les yeux, s'inclina profondément, et partit sans pouvoir même balbutier les formules d'usage.

Ce trouble qui l'avait saisi était bien naturel dans le cœur du pauvre abbé : jamais il n'avait vu, sous un gracieux chapeau de paille, s'arrondir, et rayonner une plus belle figure de jeune femme; c'était l'éblouissante carnation de la santé heureuse et opulente, l'idéale expression de la vierge de sang noble, la vierge blonde, rose, veloutée, suave, créée pour Trianon et Versailles, comme Fontanges ou Montespan. Adrien courait au hasard sur la pelouse, comme bouleversé par une tempête intérieure ; l'image divine était encore sous ses yeux, sa voix mélodieuse à son oreille; il ouvrit son bréviaire et le ferma; il prit son rosaire et le laissa tomber sur le gazon ; il détacha de son livre le portrait de sainte Catherine de Sienne, qui servait de signet; il baisa ce portait avec des lèvres de flamme, et sous l'obsession charnelle qui le dévorait, ces baisers dévots qu'il donnait à l'image de la sainte se transformèrent en baisers profanes, il dévora le portrait. Effrayé de son illusion, et chancelant comme après une crise d'amour, il s'appuya contre un arbre, lança au ciel un regard de détresse, et lui renvoya le cri du Calvaire : *Élie, Élie, pourquoi m'abandonnez-vous?* et comme son œil descendait du ciel sur la terre, il aperçut à l'extrémité de l'allée, la robe blanche de la jeune femme, son ombrelle abattue sur ses souples épaules, sa main gauche chargée d'un bouquet de fleurs; Adrien la suivit quelques minutes d'un regard agonisant ; elle avait disparu derrière les boulingrins; il la perdait et la retrouvait selon les caprices des allées ; enfin le massif du bosquet se ferma sur elle, et ne permit plus aux éclaircies de laisser luire un seul pli de la robe blanche aux yeux du pauvre Adrien.

Ce furent les séminaristes qui rejoignirent Adrien ; un de ses

amis intimes l'aperçut assis sous un arbre, les yeux fixes et tournés vers le bosquet où la vision s'était évanouie. — Nous te cherchons, Adrien, lui dit-il; depuis deux heures, je soutiens thèse contre ces messieurs; nous jouons à la Sorbonne; tu nous as manqué, toi qui es le grand casuiste de la maison. Tu sauras qu'on m'a traité d'hérétique; nous discutions sur la grace; j'ai soutenu, moi, que l'homme ne péchait que par insuffisance de la grace; je pense que si la grace était suffisante, l'homme ne pécherait jamais. Suis-je hérétique, Adrien?

Les séminaristes entourèrent Adrien; il était pâle comme un cadavre. — Messieurs, leur dit-il, si vous le permettez, nous parlerons de cela un autre jour; je me trouve mal...

Il n'eut pas besoin d'ajouter d'autre excuse pour se dispenser de soutenir thèse sur la grace suffisante : son état de faiblesse était visible; on lui prodigua ces soins affectueux et fraternels qu'on trouve dans la vie du séminaire. Mais lui, cette fois, rougissait de ces soins, parce que la cause secrète qui les avait rendus nécessaires était une cause criminelle; il se vit contraint de mentir à Dieu et à ses frères; il leur dit qu'un passage subit de la chaleur au frais des arbres l'avait incommodé, qu'un peu de repos et la prière lui rendraient ses forces indubitablement. On trouva tout cela naturel; une voiture fut appelée; deux séminaristes y montèrent avec lui, on reprit la route de Paris.

La nuit qui suivit cette journée n'eut pas une heure de sommeil à donner au pauvre Adrien; après les exercices du soir, il était resté en prière dans la chapelle; là, un peu de calme lui était revenu au cœur; le parfum mystique de l'encens et de la cire éteinte, la clarté religieuse de la lampe du tabernacle, les images des deux chérubins voilés de leurs ailes, le tableau vénéré de saint Louis de Gonzague, tout dans cette chapelle le ramenait à des émotions qui lui étaient chères, à de séraphiques souvenirs qui lui rafraîchissaient le sang. Après, il revit le dortoir, où il s'était endormi tant de fois de ce sommeil tranquille que Dieu donne au chevet du juste; mais cette nuit, Dieu semblait avoir abandonné Adrien. A peine le jeune séminariste fermait-il la paupière, qu'il était secoué brusquement sur son lit, par une voix douce comme celle d'un ange, et cette voix, hélas! ne descendait pas du ciel; il priait, et ne priait que des

lèvres; il collait son visage sur son chevet pour absorber toutes ses pensées en Dieu, dans une attitude de méditation qui lui était habituelle; alors il entrevoyait un horizon immense, sombre, inconnu, où tourbillonnaient des flots d'étincelles; le jour semblait se glisser par degrés sur ce fond de tableau noir comme la nuit.

Sur des vapeurs indécises comme celle de l'aube; sous des ombrages transparens comme le feuillage des acacias, flottait une image aérienne, un visage rose avec des cheveux blonds et des regards d'azur; puis, la vision fuyait, l'horizon reprenait sa première teinte, des myriades de pâles étincelles tournoyaient encore dans l'infini. C'était la vision du délire; la prière était une œuvre morte, le sommeil ne venait pas.

Une semaine s'écoula avec des jours et des nuits troublés par les mêmes fantômes. Le jeudi ramena la promenade. Adrien revit le parc de Versailles; il s'écarta, comme la première fois, de ses amis; il s'assit dans l'allée de Trianon avec l'attitude désœuvrée d'un homme qui attend. Rien ne parut. Le gazon était doux, l'air enivrant, la lumière sereine, mais tout ce paysage lui semblait pâle et mort.

Son habit lui imposait trop de ménagement et de réserve pour qu'il pût se hasarder à questionner les personnes qui sortaient de ces petites fermes, éparses dans le bois, et qui paraissaient au fait des localités et des habitudes des promeneurs; car Adrien s'était d'abord abandonné à l'idée que les deux dames avaient leur domicile dans le parc, ou du moins qu'elles habitaient Versailles, et cette supposition, caressée avec complaisance, équivalait maintenant à une certitude. Il parcourut les longues allées; il fouilla le parc dans tous ses rayons, dans tous ses massifs les plus secrets; il visita les deux Trianon, au pas de course; les galeries en étaient désertes, et l'introducteur, qui en explique les tableaux, avait peine à suivre Adrien, car il n'écoutait pas et ne regardait pas; il glissait sur le parquet poli. En sortant sur la terrasse, Andrien entendit une voix qui disait : Ce pauvre prêtre est fou. Le rouge lui monta au visage; il composa soudainement sa démarche, et se retournant vers celui qui avait parlé, il dit avec beaucoup de douceur : Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre, je ne suis qu'un simple tonsuré.

Une sorte de désespoir s'empara du pauvre Adrien; il avait donc trahi, aux yeux du monde, les secrets orages de son cœur; il avait livré sa soutane à l'insulte du passant, son intérieur était donc à découvert; sa passion était écrite sur son visage. De quel front oserait-il maintenant se présenter devant ses supérieurs, et mentir; car ce n'est pas seulement la parole double qui fait le mensonge; le visage muet ment aussi lorsqu'il prend une expression contraire à l'état de l'ame et du cœur.

Ce jour-là, après le repas du soir au séminaire, le supérieur prit familièrement le bras d'Adrien, et il l'entraîna dans cette petite allée du jardin qui aboutit à la fontaine. — C'est donc jeudi prochain, mon cher enfant, lui dit-il, que vous entrez dans les ordres sacrés. Je vois, avec une grande joie, que vous avez, depuis quelque temps, cette gravité, cette tenue décente qu'exige votre sainte profession. Je vons observe beaucoup, Adrien, parce que je vous aime, et je vous félicite sincèrement d'avoir quitté ces allures de dissipation que vous portiez même dans le lieu saint. Ce n'est pas que j'aperçusse, sous ces dehors un peu évaporés, quelque arrière-pensée mondaine; mais, croyez-moi, le reflet d'une pensée pieuse sied mieux au visage du lévite qu'un sourire folâtre, tout innocent qu'il soit. —

Le supérieur s'aperçut que des larmes coulaient sur les joues d'Adrien, et il ajouta :

— Ce n'est point un reproche que je vous fais, mon cher enfant. Votre vie passée, quoique un peu étourdie, est pure; personne ne le sait mieux que moi, qui ai reçu tous vos aveux au sacré tribunul. En vous louant de vos résolutions présentes, ne croyez pas que j'incrimine votre conduite passée. Je ne vois, dans ce changement qui s'est opéré en vous, qu'une bonne inspiration venue d'en haut. Vous touchez à cette époque de la vie où vous devez vous dépouiller de ce qui reste en vous du levain du vieil homme; vous allez donner à Dieu, sans retour, votre ame et votre corps; vous avez dignement compris votre nouvelle position, vos nouveaux devoirs; j'en rends grace à Dieu, pour vous et pour moi; ne pleurez pas, Adrien; vous êtes pur devant les hommes et devant Dieu. —

Adrien embrassa le supérieur, et se dirigea vers la chapelle

du parc, en évitant avec soin toute autre rencontre, parce qu'il n'avait à échanger aucune parole qui fût digne de ses chefs, de ses amis et de la sainteté du lieu.

Malgré toutes ces précautions, il fut abordé par un joyeux condisciple au détour de la chapelle.

— As-tu reçu tes ornemens de Paris? demanda-t-il vivement à Adrien.

— Pas encore, répondit Adrien avec hésitation.

— Mais qu'attendent-ils donc pour te les envoyer ? Il faut écrire demain à l'économe de Saint-Sulpice; moi j'ai reçu les miens; ils sont superbes, trop beaux peut-être pour un sous-diacre. Je viens de les essayer; ma soutane me gêne un peu sous le bras; le drap est magnifique : je voulais la renvoyer à Paris pour faire corriger ce défaut; mais nous n'avons pas de temps à perdre; je souffrirai un peu pendant la cérémonie. Sais-tu qu'elle sera longue la cérémonie! On ordonnera vingt-deux sous-diacres, quatorze diacres, dix-huit prêtres. C'est monseigneur qui officie. Tu ne connais pas mon étole ?

— Ton étole? non.

— Superbe, et toute en soie blanche; je te la montrerai demain au jour. C'est ma sœur qui l'a brodée.

— Tu as une sœur ?

— Comment !...

— Ah! oui, tu as une sœur; c'est juste, je l'avais oublié.

— Que tu es heureux, toi, Adrien, tu oublies tout ce qui appartient au monde; tu ne songes qu'à Dieu; tu n'auras pas de peine à prononcer tes vœux; n'est-ce pas, dis ?

— Oh! grâce à Dieu, j'espère que..... Et toi, regrettes-tu quelque chose dans ce monde que tu quittes jeudi prochain?

— Moi, Adrien... que te dirai-je?... je ne sais pas...

— Tu regrettes quelque chose, tu n'es pas sincère envers moi; voyons, parle...

— Pas si haut! on peut nous écouter... Mon Dieu! comme tu me regardes, Adrien!...

— Voyons, voyons, parle-moi, parle-moi, que regrettes-tu?

— Écoute! je ne puis faire cette confidence qu'à toi. Tu sais que j'aime passionnément la musique; tu sais que nous exécutions des quatuors, tous les jeudis, chez mon cousin, rue du Pot-de-Fer ?

— Oui, oui, après... Eh bien! chez ton cousin, il y avait?..

— Il y avait deux autres de mes amis qui sont au Conservatoire, et aujourd'hui, j'ai fait pour la dernière fois ma partie de violoncelle avec eux. Ah! nous avons bien pleuré en nous quittant!

— C'est là tout ce que tu regrettes?

— Eh! n'est-ce pas assez! Enfin, je me suis dit qu'il fallait faire ce sacrifice à Dieu. Jeudi prochain nous devions exécuter la symphonie en *ut*. Ah! que tu es heureux, Adrien!....

La nuit tombait; le candide jeune homme ne vit pas l'horrible contraction qui défigura les joues pâles d'Adrien. Un instant après, les deux abbés étaient entrés dans la salle du jeu de paume, où la récréation était animée. Adrien, à la faveur du tumulte, monta au dortoir pour veiller.

Ce fut encore une de ces nuits brûlantes, comme les connaissent au cloître ces hommes infortunés qui se sont mépris sur la nature de leur organisation, qui d'abord ont déposé, en face de l'autel, la flamme intérieure qui les dévorait, parce qu'ils la croyaient sainte, et qui plus tard l'ont étouffée pour la rallumer dans un foyer profane, emportant toujours avec eux des regrets, des angoisses, des remords, comme le criminel sacrilége qui a éteint la lampe du sanctuaire pour dérober les vases du tabernacle à la faveur de la nuit, et livrer ensuite les calices sacrés aux sensualités d'une lèvre impie, dans ces orgies mondaines dont s'attristent les bienheureux.

La plus fatale de ces nuits couvrit enfin Adrien de ses ténèbres, et faillit l'étouffer sous la double étreinte de la passion et du désespoir. Au pied de son lit, une main amie avait étalé, avec une certaine coquetterie séminaristique, les vêtemens sacrés du sous-diaconat: une belle soutane neuve, objet d'envie pour les jeunes tonsurés; une ceinture de soie moirée, l'étole, la manipule, ces insignes des plus pures des saintes fonctions. Adrien regardait tout cela, comme l'esclave regarde la chaîne qu'on va river à ses pieds. C'était le lendemain qu'il devait revêtir à Saint-Sulpice cet uniforme des soldats de Dieu. Encore quelques heures, et le doigt de l'archevêque posait entre le monde et Adrien une barrière d'airain qu'aucune puissance ne peut renverser sans donner de la joie à l'enfer et contrister les anges.

Adrien s'endormit un instant ; ce fut le démon sans doute qui lui envoya ce sommeil. Une veille agitée l'eût sauvé peut-être ; ce moment de repos le perdit.

Il eut un songe ! Il lui semblait qu'il était dans le parc de Versailles, sur la pelouse qui mène à la grande pièce d'eau, et il entendit, à sa gauche, à travers le frémissement des feuilles, une voix qui l'appelait par son nom, une voix douce comme la première note d'amour que l'alouette donne à l'aurore, sur la cime d'un peuplier italien. Il s'arrêta devant la statue de Diane, qui le regardait avec des yeux bleus et vivans. Une impression non ressentie encore bouleversa le pauvre Adrien endormi ; il eut honte de lui-même ; la statue descendit de son piédestal, et jeta autour de son cou ses bras de marbre, polis et veloutés comme l'épiderme d'une vierge de quinze ans. Les fontaines de la rotonde jouaient en petites gerbes mélodieuses ; la feuillée retentissait de chants aériens, comme une volière à mille oiseaux ; la pelouse était une mosaïque d'héliotropes qui caressaient doucement la plante des pieds nus, et embaumaient l'air du plus dangereux des parfums. Adrien tomba de langueur sur le gazon ; il n'entendit plus que vaguement le jeu des gerbes et le chant des oiseaux ; il essaya de parler ; la parole se fondit sur sa lèvre convulsive.... Il se réveilla épouvanté.

A la pâle lueur de sa lampe à demi éteinte, il aperçut son étole posée en croix au pied de son lit. — Non, non, s'écria-t-il, jamais ! jamais ! Puisque Dieu m'abandonne, j'abandonne Dieu !

C'était le jour des jours, le jour solennel, la fête des élus ; aux premières clartés de l'aube, le séminaire entier se réveilla dans l'allégresse. Un bruit joyeux remplissait les corridors du dortoir. Les plus diligens avaient déja envahi les voitures qui devaient les conduire à Paris. Adrien, étourdi de ce tumulte inaccoutumé, s'habillait machinalement, et ne répondait pas aux accusations de paresse que ses amis lui lançaient à travers la porte et la mince cloison. Au départ, le silence le plus rigoureux fut recommandé par le supérieur, ce qui mit Adrien un peu plus à l'aise. La sainte caravane traversa Vaugirard et arriva de bonne heure à Saint-Sulpice, déjà tout étincelant de bougies, tout parfumé d'encens.

Une foule immense remplissait l'église ; l'autel était paré avec magnificence ; un clergé nombreux et brillant entourait le trône où l'archevêque attirait tous les regards. Les abbés admis à l'ordination étaient rangés en demi-cercle dans le sanctuaire ; les statues des évangélistes semblaient leur sourire du haut de leurs piédestaux. Adrien laissait tomber sa tête sur son sein ; il se façonnait à la résignation.

L'archidiacre éleva la voix et dit : *Que ceux qui doivent être ordonnés sous-diacres s'approchent.*

Et il les appelait chacun par son nom. Le néophyte appelé répondait *adsum, je suis présent.* Adrien ne répondit rien. L'archidiacre répéta le nom ; Adrien répondit *absum, je suis absent.* Personne n'y prit garde.

Une femme fondait en larmes devant la rampe du sanctuaire ; c'était la mère d'Adrien. Elle était arrivée le matin, à l'aube, de Compiègne, pour jouir du bonheur de son fils ; elle était bien joyeuse, aussi, elle, la sainte femme ! Elle ne détachait ses yeux du tabernacle que pour les fixer sur Adrien ; son orgueil maternel aurait voulu mettre tous les assistans dans la confidence de son bonheur ; elle plaçait sur ce fils adoré toutes les consolations promises à sa vieillesse ; elle voyait, dans un avenir bien proche, le jour d'ineffable jubilation où la prêtrise serait conférée à Adrien ; elle le suivait à sa première messe, à son premier sermon ; elle regardait avec complaisance l'autel où le fils prierait pour la mère au *memento* de la consécration, la chaire où Adrien devait monter pour annoncer aux hommes la sainte parole de Dieu. Le monde profame ne peut comprendre tout le trésor d'allégresse qu'il y a au fond du cœur d'une mère qui voit initier son fils aux augustes cérémonies, aux divins mystères de l'autel. La mère d'Adrien expirait de joie.

L'achevêque se prosterna sur les marches de l'autel; le chœur entonna les litanies des saints. C'est le glorieux dénombrement de la milice triomphante ; il donne du courage à ceux qui combattent encore dans cette vallée de pleurs.

Adrien prêtait une oreille distraite à ces retentissantes invocations qui font une sainte violence aux bienheureux, afin qu'ils intercèdent pour les vivans. On priait Paul, qui de persécuteur devint martyr ; on priait Jean, qui mourut à la porte Latine ;

Étienne, qui fut lapidé; Laurent, qui louait Dieu sur les tisons; Cosme et Damien, Gervais et Protais, ces Nisus et Euryale de notre légende; sainte Thérèse, qui ne consentait à vivre qu'à la condition de souffrir; Jérôme, qui pensait aux délices de Rome sous le palmier du désert; Augustin, que sa mère Monique réconciliait avec Dieu....

A ce nom, Adrien leva brusquement la tête et jeta un rapide regard sur la foule; il vit un visage inondé de pleurs et de joie, un visage bien connu, bien cher, bien vénéré; il vit sa mère, autre Monique, priant sans doute pour lui, nouvel Augustin. La sainte femme salua son fils en souriant à travers ses larmes; Adrien ne rendit pas le salut; il attacha long-temps ses yeux sur ce visage, où se peignait tant d'émotion de bonheur, afin d'y puiser un peu de courage pour la terrible épreuve de ce jour. Hélas! l'enfer veillait!

Les litanies étaient terminées; l'archidiacre conduisit les abbés devant le trône de l'archevêque, et lui dit: *La sainte mère l'église catholique demande que vous confériez le sous-diaconat à ces ecclésiastiques ici présens.*

L'ARCHEVÊQUE. — *Savez-vous s'ils en sont dignes?*

Un soupir étouffé monta vers la voûte.

L'ARCHIDIACRE. — *Autant que l'humaine faiblesse le permet, j'affirme qu'ils sont tous dignes de cette fonction.*

L'ACHEVÊQUE. — *O vous! mes enfans bien-aimés, soyez exempts de tous désirs charnels qui combattent contre l'ame; soyez purs et chastes comme il convient aux ministres du Christ.—Vos filii dilectissimi, estote assumpti à carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam; estotenitidi, puri, casti, sicut decet ministros Christi.*

Ces paroles roulèrent harmonieusement dans l'église, et la bouche sacrée qui les prononçait leur donnait une onction qui pénétrait les cœurs et les purifiait de tout levain terrestre; elles manquèrent leur chaste effet sur Adrien; elles le réveillèrent en sursaut comme des aiguillons. Dans le langage le plus dévot il y a une volupté mystérieuse qui vous fait songer au monde, si elle ne vous emporte pas soudainement au ciel. Ceux qui ont passé de l'adolescence à la puberté dans les murailles d'un cloître savent seuls quelle indéfinissable émotion vient tout à coup les assaillir, lorsque la prière s'échappe en accens pas-

sionnés, en paroles d'amour, en versets odorans et suaves, auxquels répondent des voix de jeunes vierges, des voix douces, comme le son qui tombe et tremble sur un timbre d'or. L'ame se fond de langueur à ces syllabes latines qui parlent de roses mystiques, de lys de Sâron, des tours d'ivoire, du platane au bord des ruisseaux, des vierges belles et brunes, du bien-aimé qui attend la fille de Sion sur une couche de baume et de cinnamome. A tous ces chastes emblèmes de l'église et de l'époux, le néophyte se brûle, comme à un foyer profane; il serre ses bras contre le lin blanc, contre l'étoffe bénie dont il est revêtu, et ce lin et cette étoffe donnent la flamme à ses mains qui les touchent; s'il respire, la tentation pénètre en lui avec les parfums des fleurs qui couvrent l'autel, avec l'odeur irritante de la cire et de l'encens; s'il ouvre les yeux, il voit de jeunes femmes à genoux, bien plus dangereuses dans leur pudeur sainte que la courtisane sur son char; s'il écoute, il entend leurs voix; s'il se recueille et ferme les yeux, oh! alors l'enfer se charge du tableau: c'est un combat éternel entre une chair toujours faible et une pensée pieuse qui vient d'en haut et ne le sauve jamais.

C'est ainsi que la voix du monde, empruntant une langue mystique, retenait Adrien sur les marches de l'autel. Il n'avait qu'une parole à dire pour être à Dieu, si toutefois on peut être à Dieu lorsqu'on porte au fond du cœur une image à laquelle on sacrifie en secret. Dans ces jours décisifs, la pensée est si prompte, qu'elle peut résumer en un instant tous les plaidoyers du monde et de Dieu. Adrien regarda autour de lui, il ne vit qu'une résignation douce et heureuse sur les visages de ses amis; il regarda l'autel et vit un abîme; il se rappela la formule des vœux et recula devant un inévitable parjure. Derrière lui, il vit le monde avec ses séductions, son fracas, ses folies; autre abîme, dit-il, damnation des deux côtés. Entre ces deux précipices, un ange se leva, la blonde vierge de Trianon; gracieuse image, une seule fois entrevue, et à jamais présente. Adrien caressa ce fantôme, même sur le sacré parvis; il se demanda s'il pouvait l'oublier: non, non, l'apparition radieuse le suivra partout dans sa vie de prêtre, à la chaire, au confessional, à la consécration; elle l'enveloppera d'un tissu de sacriléges. En ce moment où il peut encore penser à elle sans

crime, que peuvent la voix de l'archevêque, le chant de l'archidiacre, les psalmodies lentes et pieuses de ses amis? Adrien est à Trianon; il foule un gazon de velours; il entend le frôlement d'une robe, le son d'une voix d'ange; il se rappelle le songe de la dernière nuit; il se retrouve sous l'impression de volupté fiévreuse qui mit un crime dans son réveil, et ferme ses yeux pour ne pas voir sa mère, sa pauvre mère toute joyeuse de son fils.

L'archevêque appelle Adrien par son nom.

— Qui m'appelle? s'écrie le jeune homme. Il est pâle et convulsif, ses amis l'entourent et le conduisent au prélat.

— *Recevez,* lui dit l'archevêque, *cette étole blanche, de la main de Dieu....*

Un grand tumulte se fait dans le sanctuaire; la cérémonie est interrompue; un cri de femme retentit dans l'église; la foule s'émeut, regarde, interroge; Adrien s'était échappé de l'autel, comme un taureau des mains du sacrificateur.

Le lendemain, dans une petite maison de Compiègne, la mère d'Adrien lui parlait ainsi :

— La miséricorde de Dieu est grande, mon fils; il t'appelait à lui, tu as résisté à sa voix; mais il te pardonnera. On se sauve dans le monde comme dans l'église, pourvu qu'on vive suivant les préceptes de Dieu. Tu peux encore trouver un saint bonheur dans le mariage, avec une femme et des enfans; c'est aussi une digne vocation que celle de père de famille; élever des créatures pour aimer et servir Dieu, c'est une mission chrétienne que Dieu récompense, quand elle est saintement remplie. Écoute ta mère, Adrien; prie surtout avec foi, ferveur et confiance, afin que Dieu t'amène par la main l'epouse chosie, comme il fit autrefois pour Rébecca. Oui, tu la trouveras digne de toi celle qui est dans tes vœux; vous associerez vos deux ames; elle sera la chair de ta chair, les os de tes os; ne pleure plus, enfant, viens embrasser ta mère, ta bonne mère qui ne vit plus que de ta vie; qui souffre de tes douleurs, qui sera si heureuse de ta joie....

— Tu ne sais pas combien j'ai besoin de tes paroles, ma bonne mère, lui disait Adrien; oh! parle-moi toujours ainsi, répète-moi bien que nous la chercherons cette femme céleste, que nous la découvrirons dans quelque coin de ce monde, à moins que ce ne soit un de ces anges que Dieu en-

voyait autrefois aux hommes, lorsqu'ils étaient purs. Ta voix a déjà guéri ma fièvre, rafraîchi mon sang; je me retrouve fort et serein.... Oh! quelle horrible scène, hier à l'église! dis, ma mère, quel scandale!

— Ne pensons plus à cela, mon fils....

— Oui, ma mère, n'y pensons plus... C'est accablant!...

— N'aimes-tu pas mieux être libre aujourd'hui de tout pacte avec l'église, qu'enchaîné par des vœux qui t'auraient rendu peut-être sacrilége....?

— Oh! oui! oui! ma mère, sacrilége!.... Je suis calme, je suis heureux... Nous la découvrirons, n'est-ce pas?...

— Oui, mon fils!

— L'ange...

— Ah! oui! Adrien, l'ange de Trianon; sois tranquille... Dieu nous aidera: Dieu permet l'amour chaste. Le mariage est un sacrement...

— Sans doute, c'est un sacrement institué par Jésus-Christ, comme l'ordre.. On peut se sanctifier dans tous les états.. Tout le monde ne peut pas être prêtre...

— Bien, mon fils, tu viens de sourire; c'est un symptôme de guérison... Donne-moi ta main, que je tâte ton pouls... Tu n'as plus qu'une agitation bien légère.... presque rien... C'est un miracle après la mauvaise nuit que tu as eue...

— Que nous avons eue, ma mère.... Croyez-vous qu'elle habite Versailles?...

— Qui?...

— La femme...

— Ah!... mais oui, Versailles ou Paris... Nous la trouverons, mon ami. Songe à ton rétablissement, c'est le plus pressé.

— Je suis tout-à-fait bien, ma mère; je puis me lever, je puis marcher; demain, je veux aller à Versailles.

— Non, mon ami, attends, tu n'es pas assez fort...

— Eh bien! après-demain.... Crois-tu qu'elle soit riche?...

— N'es-tu pas riche, toi aussi? mon bien est le tien... Tu as vingt mille francs de rente; avec ta fortune on peut prétendre à un parti de cour: jeune, riche et beau, quelle femme te refuserait pour époux?... A moins que...

— A moins que?...

— Si elle était déjà engagée....

— Non, non, c'est impossible!... Une jeune personne de seize ans au plus.... O ma mère, que tu es heureuse de ne pas aimer une femme!...

— Enfant!... Écoute-moi; tu as passé une nuit bien agitée; crois-moi, dors un peu; le sommeil guérit; je ne te quitte pas, moi, je reste à ton chevet; je garderai ton sommeil.

— Ma bonne mère! Oui, tu as raison; je vais dormir une heure. Si mon sommeil était pénible, réveille-moi... Je crains les songes... récite, pour moi, pendant que je dors, l'hymne *Te lucis ante terminum;* elle écarte les mauvais rêves.

— Oui, mon enfant, que ton bon ange te couvre de ses ailes! Dors, je prierai.

Quelque temps après la ville de Compiègne se pavoisa des toits aux clochers; c'était une grande fête royale; le château resplendissait de toilettes; le parc était tout joyeux de bruit et de foule. Adrien, toujours mélancolique, parce que l'ange de Trianon était remonté aux cieux, comme il le disait à sa mère, Adrien vint se mêler à cette foule pour lui emprunter un peu d'insouciance et de distractions. Mille groupes de curieux s'étaient réunis sur la terrasse du château, et tous les regards paraissaient converger sur un seul point. Adrien se laissa gagner par la contagion de la curiosité; lui aussi regarda dans la même direction: tous ces yeux suivaient avec admiration une dame magnifiquement parée. Adrien tomba de faiblesse sur ses genoux; ses voisins s'alarmèrent et lui tendirent les mains pour le relever, car il était pâle comme un cadavre.

— La voilà enfin! dit-il. On le fit asseoir sur un banc de gazon... Ses deux bras étaient tendus vers l'apparition....

— Savez-vous quelle est cette femme? demande-t-il à la personne qui l'avait secouru dans sa faiblesse.

— Mais oui, monsieur, répondit-elle.

— Vous le savez!

— Mais tout le monde le sait, mon bon monsieur.

— L'ange de Trianon! Oh! qu'elle est belle!... Que fait-elle ici?...

— Elle vient de se marier...

— Se marier!... Et avec qui?

— Mais d'où sortez-vous, mon cher monsieur?

— Avec qui ?...

— Avec le roi des Belges.

Adrien poussa un cri lugubre et tomba la face contre terre.

Mais il n'en est pas mort. Dieu et sa mère lui sont venus en aide. Adrien est aujourd'hui un excellent époux, à Batavia ; il a épousé la nièce du gouverneur, et il enseigne le catéchisme aux esclaves malais. »

MÉRY.

LA BALLADE

DU ROI LEAR.

Rien de nouveau sous le soleil. C'est un proverbe un peu banal, mais j'ai besoin de le redire. Les peuples se copient les uns les autres. Ils croient avoir imaginé le principe d'art ou de politique qui les domine, et ils n'ont fait que l'emprunter à une autre nation. Le moyen-âge emprunte à l'Italie, l'Italie à la Grèce, la Grèce à l'Égypte, l'Égypte à l'Inde, et l'Inde, Dieu sait à qui. Rien de nouveau sous le soleil. Nous passons notre vie à ressasser la science de nos pères, nous revenons par les mêmes sentiers, nous tournons dans le même cercle. C'est notre ignorance des choses du passé qui nous fait croire à notre faculté d'invention. Chaque fois que la critique a été assez érudite pour pouvoir entreprendre cette excursion à travers les âges, elle a fait reculer jusqu'aux dernières limites de l'antiquité l'origine d'une œuvre que nous croyons éclose tout près de nous; elle a suivi de siècle en siècle, dans toutes ses transformations, l'idée qui, aujourd'hui, nous émeut et nous paraît née d'hier. Il ne se tente rien de neuf qui n'ait déjà été tenté. Il ne se dit rien de grand qui n'ait déjà été dit. Vous croyez que le roman du Renard, cette satire populaire, appartient tout entière au moyen-âge, et voici

des philologues allemands qui vont en chercher le premier germe jusque dans la poésie indienne. La Suisse chante avec orgueil le nom de son Guillaume Tell, et deux ou trois siècles plus tôt l'histoire de Guillaume Tell se retrouve dans les traditions du nord, trait pour trait, et presque mot pour mot.

Molière avoue naïvement qu'il prend son bien où il le trouve; Corneille s'inspire des romances de Cid; Shakspeare traduit en drames les nouvelles de Boccace qui, lui-même, traduisait les fabliaux français; Milton puise dans une comédie italienne la pensée du *Paradis perdu;* Walter Scott encadre dans ses poèmes les vieilles ballades de son pays, et Goëthe a recours au livre cabalistique du famulus Wagner. Il y a si peu de traditions poétiques à explorer, que le même fait a été vingt fois repris, travaillé et mis en œuvre. Du temps où la tragédie classique régnait encore sur notre théâtre, hélas! combien de Mérope, d'Agamemnon, de Brutus et de Virginius n'avons-nous pas vus gémir sur la scène! Toute l'Iliade y a passé et toute l'histoire de Xénophon, et toute celle de Tite-Live. Le premier qui s'est levé pour demander qu'on nous fît grace des Grecs et des Romains a vraiment accompli une œuvre de miséricorde. Maintenant nous en voilà venus aux histoires du moyen-âge. C'est le même engouement et la même répétition, sauf la longue rapière qui a remplacé le glaive antique, sauf le langage des soldats qui jurent par saint Michel, au lieu de jurer par Jupiter. Bientôt nous aurons une galerie de drames du moyen-âge digne d'entrer en comparaison avec les drames empruntés à Sophocle et à Euripide. Alfieri, Schiller, Winter le Hollandais, et je ne sais combien d'autres, ont déjà raconté la vie et la mort de Marie Stuart. Jeanne d'Arc a eu ses épopées ou ses drames dans tous les pays, depuis l'ignoble poème de Voltaire, jusqu'à l'œuvre excellente de Southey. Ainsi l'on n'invente rien, ni sujets poétiques, ni types de caractères.

Le diable, tel qu'on nous le montre dans les livres actuels, n'est ni plus étrange, ni plus terrible que le diable des anciens chroniqueurs. Les fées que nous évoquons dans nos poésies ne sont pas plus gracieuses que les fées de Spenser, de l'Arioste, et des vieux romans de chevalerie. L'homme de guerre que nous voyons apparaître si souvent dans nos romans avec ses lourds gantelets et son heaume d'acier, n'est qu'une pâle copie

du roman des quatre fils Aymon, ou de quelque naïf récit des croisades. La Esmeralda de *Notre-Dame de Paris* ressemble à la Mignon de Goëthe, et Mignon ressemble à la Gitanilla de Cerventes. Notre monde est vraiment comme un kaléïdoscope, où Dieu s'est amusé à jeter quelques idées de toutes couleurs. En tournant le verre, on n'y fait rien entrer de nouveau, mais on produit de nouvelles combinaisons.

Cependant les créations de l'homme de génie existent. L'idée primitive dont il se sert, il ne l'invente pas, mais il la prend obscure et incomplète; et quand il l'a développée, agrandie, quand il y a joint toute une famille d'autres idées, qu'il agrandit encore; quand à l'aide de ces bases ignorées, de ces matériaux dont la foule ne pressentait pas la valeur, il a construit son édifice, élevé sa colonnade; quand d'un fait isolé, d'un point de vue encore vague et indécis, surgit tout d'un coup aux yeux du monde une œuvre grandiose dont les détails s'harmonisent entre eux, et dont l'ensemble présente un aspect imposant, c'est une création, et une création dans toute la force du mot. L'homme de génie a pris un bouton de fleur, et il l'a réchauffé à son soleil, et l'a fécondé. Il a trouvé sur son chemin une ébauche oubliée; il a saisi un mot jeté au hasard, et si ce mot, cette ébauche ébranlent sa pensée, le voilà qui s'élance dans l'espace et revient avec son tableau ou son épopée. Mettez une page de *Grammaticus saxo* entre les mains de Shakspeare, voilà son *Hamlet*. Donnez à Goëthe une vieille chronique de magicien allemand, et *Faust* est trouvé. Conduisez Mozart dans une église, tandis que l'orgue soupire un chant de deuil, et voici son *Requiem*. Qu'un jour en passant dans les rues de Rome, Michel-Ange s'arrête à contempler la coupole d'un temple, sa main va jeter dans les airs son dôme merveilleux; que l'élève de Pérugin regarde une jeune fille d'Italie à l'œil noir, au front candide, son imagination lui révèle l'image des madones. Levez-vous. Voilà Raphaël.

C'est que l'ame de l'homme de génie renferme en elle-même tout ce monde d'idées dont le vulgaire se dispute les parcelles. Toutes les idées sont là actives ou sommeillantes, les unes déjà développées avec prédilection, les autres plongées encore dans l'oubli. Si un rayon de lumière traverse cette ame puissante; si l'impulsion lui est donnée, elle s'émeut, elle sent sa force,

elle trouve en elle une énergie dont elle ne s'était jamais vue douée, elle marche, et du premier pas, atteint une sommité, laissant bien loin derrière elle la foule ébahie.

C'est une étude curieuse que de voir l'homme de génie parvenu à son plus haut degré de développement, et de chercher d'où il est parti, de prendre l'œuvre faite, et de remonter, d'échelon en échelon, le cours de son idée, jusqu'à ce qu'on arrive au premier point d'élaboration où il l'a saisie. C'est faire en littérature ce que fait en science le naturaliste et le géologue, connaître l'arbre d'après le germe qui l'a produit, le fleuve d'après sa source, le rocher d'après les grains de sable. Cette étude a déjà été faite pour plusieurs hommes. Chaque fois qu'on s'est occupé d'une grande œuvre d'art, il a bien fallu en étudier l'origine et les développemens. Mais c'est là un terrain immense que l'on n'a pas encore assez exploré, et plus il le sera, plus on y découvrira de choses.

Un des hommes les plus intéressans à étudier sous ce rapport, c'est Shakspeare. Il n'était pas si ignorant que ses habitudes de jeunesse, sa vie de Stratford pourraient le faire croire (1). Plusieurs auteurs affirment qu'il savait le grec et le latin. Il étudiait Homère et Plutarque, Plaute et Virgile. *Le Marchand de Venise*, *Cymbeline*, *Othello*, sont empruntés a des nouvelles italiennes. L'idée de *Roméo et Juliette* se trouve dans le récit de Luigi da Porta, imprimé en 1520, c'est-à-dire trente ans avant le drame de Shakspeare. En recherchant ainsi

(1) Un Anglais a publié, dans un esprit de patriotisme qui nous semble fort étroit, un livre pour venger, dit-il, la mémoire de Shakspeare, pour prouver qu'il ne savait ni grec, ni latin, aucun mot d'italien, et aucun mot de français. Il pense que, si on accorde à l'auteur d'*Othello* la moindre érudition, on lui ôte tout caractère d'originalité. C'est, à notre avis, une grande erreur, et il nous serait facile de prouver que les poètes les plus célèbres, les plus remarquables par leur originalité, ont presque toujours compté parmi les hommes les plus instruits de leur temps. Ce livre est intitulé : *An Essay on the learning of Shakespeare*, par Farmer. Il vaut mieux consulter à cet égard les savans travaux de Tieck sur l'ancien théâtre anglais, et un ouvrage curieux de M. Simrock sur les sources de Shakspeare. Berlin, 1831.

l'origine de ses drames, nous ne prétendons rien lui enlever de sa gloire. Qu'importe qu'il ait su plusieurs langues? Qu'importe qu'il ait trouvé dans un poème, dans une nouvelle, le sujet d'une de ses admirables conceptions? En sera-t-il moins grand, moins original? En sera-t-il moins le poète dramatique par excellence?

Outre les nouvelles italiennes et les anciens classiques, Shakspeare connaissait très bien les chants populaires d'Angleterre et d'Écosse, et il y a eu recours plusieurs fois (1). Dans une de ses pièces, il cite la ballade d'Adam Bell, le Robin Hood du nord de l'Angleterre, il cite la douce et naïve ballade du roi Cophetua et de la Jolie Mendiante. Dans *Othello*, Desdemona parle de cette romance du Saule que chantait une pauvre jeune fille devenue folle; et cette romance, Percy l'a reproduite en entier. C'est l'un des chants populaires les plus simples et les plus douloureux qui existent. Il y a je ne sais quelle indéfinissable impression de tristesse dans ce tableau sans art d'un jeune homme pleurant au pied d'un arbre, dans ce style sans parure, dans cette répétition de mots dont le sifflement semble imiter celui des branches de saule agitées par le vent.

A poore soule sat sighing under a sicamore tree;
O willow, willow, willow!
With his hand on his bosom, his head on his knee;
O willow, willow, willow!
O willow, willow, willow!
Sing, o the greene willow shall be my garland (2).

Shakspeare a cité encore la ballade de Lancelot du Lac, et celle du Pauvre moine, et le Dialogue du berger avec sa maîtresse, l'une des plus charmantes idylles des temps modernes (3).

(1) Percy. *Reliques of the ancient poetry*. Herder, *Volkslieder*.

(2) Une pauvre ame, assise au pied d'un sycomore, soupire; ô saule, saule! saule! Sa main sur sa poitrine, sa tête sur ses genoux, ô saule, saule, saule! chante : le saule vert sera ma guirlande.

(3) Come live with me and be my love, etc.

Mais à travers ces chants populaires illustrés par Shakspeare, il en est deux surtout qui méritent d'être joints à ses œuvres par le rapport qu'elles ont avec deux de ses plus beaux drames : c'est la ballade du juif Gernutus et celle du roi Lear. Warton pense que Shakspeare a emprunté plusieurs incidens du *Marchand de Venise* à cette ancienne chanson anglaise du juif Gernutus. Mais le poète a créé l'admirable caractère de Portia et celui de Bassanio ; dont la légende ne fait aucune mention. Quant à l'histoire des trois cassettes, il l'a prise, s'il faut en croire mistress Jameson, dans les *Gesta Romanorum.*

L'histoire du roi Lear date de très loin. Geoffroy de Monmouth l'a insérée dans sa traduction latine de Brut d'Angleterre. Spenser l'a traduite d'après lui. La chronique des rois bretons forme le dixième chant de sa Reine des fées (*Fairy Queen*). Brutus, le fondateur fabuleux de cette royauté anglaise, régnait, d'après Spenser, environ mille ans avant Jésus-Christ, et le roi Lear était un de ses petits-fils. L'histoire du roi Lear, telle qu'on la lit dans la Reine des fées, est conforme au drame de Shakspeare, sauf pourtant la strophe où se trouve rapporté le mariage de Cordelia et celle du dénouement. Dans Shakspeare, Gonerill épouse le duc d'Albanie, Regan le duc de Cornouailles, Cordelia le roi de France, et Spenser dit :

« L'aînée des filles épousa *Maglan roi d'Écosse*, l'autre le roi de *Cambric*, et leur père partagea entre elles son royaume; mais la sage Cordelia, privée de dot, fut envoyée à Aganip, roi des Celtes.

Dans Shakspeare, Cordelia meurt la première et le vieux roi vient déplorer sa mort. Dans Spenser, le dénouement n'arrive pas de la même manière.

« Cordelia, dit-il, le rétablit sur son trône. Il vieillit et mourut. Il voulut qu'après lui elle portât la couronne, et pendant longtemps elle régna en paix et maintint l'esprit de ses sujets dans le devoir et l'obéissance ; mais quand les fils de ses sœurs furent devenus grands, l'ambition hautaine s'empara d'eux ; ils se révoltèrent contre elle et la jetèrent en prison. Là, fatiguée de sa malheureuse existence, elle s'étrangla. »

Tel est le récit de Spenser, mais la ballade du roi Lear, telle que la rapporte Percy, ressemble, à quelques détails près, complètement au drame de Shakspeare. Elle en est comme

l'argument ou l'analyse; cependant elle l'a précédé, et elle a même servi de base à une autre pièce de théâtre, publiée trois ans avant celle de Shakspeare, mais depuis entièrement oubliée. Je ne crois pas qu'on lise sans intérêt cette naïve ballade populaire qui se rattache à l'une des plus sublimes créations de la poésie, à ce drame à côté duquel on ne pourrait mettre que l'*OEdipe* antique de Sophocle.

LE ROI LEAR ET SES TROIS FILLES (1).

« Jadis le roi Lear régnait paisiblement dans ce pays. Il jouissait d'un grand pouvoir; il avait les joies de l'ame et tout ce qui peut accroître le bonheur. Entre autres biens, il avait trois jeunes filles vraiment royales, et si belles, qu'on n'en saurait voir de plus belles.

Un jour l'envie lui vint de leur demander laquelle des trois l'aimait le mieux. Vous me rendez heureux, leur dit-il; oh! apprenez-moi donc qui de vous remplirait avec le plus de tendresse son devoir filial?

— L'aînée lui répondit: Mon cher père, devant vous, je serais prête à verser, pour votre bonheur, tout mon sang. J'aimerais mieux qu'on me fendît le cœur en deux que de vous voir, à votre âge, souffrir le plus petit chagrin.

— Il en est de même de moi, dit la seconde; pour vous j'entreprendrais avec joie les choses les plus pénibles. Je vous servirais nuit et jour avec zèle et tendresse pour vous voir paisible et content, pour écarter de vous tout souci.

— En parlant ainsi, s'écria le vieux roi, vous réjouissez mon ame. Mais toi, que dis-tu, ma jeune fille? Comment exprimeras-tu ton amour?

— L'amour que je vous porte, répond Cordelia, est celui qu'un enfant doit à son père. Voilà tout ce que je peux prouver.

— Eh quoi! s'écria-t-il, ne feras-tu rien de plus que ce que le devoir t'ordonne? S'il en est ainsi, ton amour est bien mince. Va, je te bannis de ma cour. Tu n'es pas mon enfant, et tu n'auras aucune part dans mon royaume.

(1) Laer and his three daughters.

L'amour que me portent tes sœurs est plus grand que je n'ose le demander. Je leur fais une égale part de mes royaumes, de mes terres, de tous mes biens. Je resterai avec bonheur auprès d'elles, jusqu'à mon dernier jour.

Ainsi, les deux filles aînées obtinrent des éloges pour leurs paroles flatteuses. La troisième fut bannie sans motif, car c'était celle qui aimait le mieux son père. Pauvre douce jeune fille! elle s'en alla avec résignation, sans secours, sans trouver de pitié, à travers plusieurs villes d'Angleterre.

Elle arriva enfin dans la terre renommée de France et y trouva un sort plus doux. Quoique pauvre et mal vêtue, elle passait pour la plus belle du pays. Le roi entendit parler de ses vertus, il la vit, et du consentement de toute sa cour, il l'épousa et la fit reine.

Pendant ce temps, son vieux père était allé rester avec ses deux filles, plein de confiance dans leurs promesses. Mais bientôt il fut déçu. Tandis qu'il était chez Regan, l'aînée des sœurs, elle lui enleva toutes ses ressources et une grande partie de ses serviteurs.

Il avait auparavant vingt hommes prêts à lui obéir à genoux, elle ne lui en laissa plus que dix, et puis après plus que trois; puis elle pensa que c'était encore trop que de lui en laisser un, elle lui enleva tout, à ce bon roi, dans l'espoir de le voir s'éloigner d'elle.

— Est-ce donc ainsi, s'écria-t-il, que je suis récompensé d'avoir tout distribué à mes enfans? En serai-je réduit à mendier ce que j'ai moi-même donné? Je veux aller chez Gonerill. Je suis sûr de la trouver bonne et compatissante, et d'oublier auprès d'elle mon chagrin.

Amaigri par le jeûne, il arrive à sa cour. Mais quand elle a entendu ses plaintes, elle lui dit qu'elle regrette de le voir privé de ses biens, qu'elle ne peut rien faire pour lui; que si pourtant il veut entrer à la cuisine, les marmitons lui donneront ce qu'ils jettent dehors.

A ces mots, il pleure amèrement et s'écrie : — Je servirai d'exemple aux autres hommes. Je veux retourner à la cour de Regan, elle me traitera avec plus de douceur, je l'espère.

Mais quand il arriva, elle lui donna ordre de s'éloigner, puisque, disait-elle, quand elle l'avait bien reçu, il avait voulu la

quitter. Le malheureux roi retourna chez Gonerill, et lui dit qu'il entrerait à la cuisine et se contenterait des restes des marmitons.

Mais elle ne voulut plus y consentir. Elle lui dit que puisqu'il avait la première fois repoussé son offre, elle ne pouvait le recevoir. Le pauvre Lear s'en alla de côté et d'autre, heureux de s'asseoir au foyer du mendiant, lui qui naguère portait une couronne.

Alors il se souvint des paroles de sa jeune fille, il se souvint du jour où elle lui parlait du devoir de l'amour filial; mais il n'osait recourir à elle, après l'avoir bannie, et il devint fou, car il portait dans son ame la blessure du malheur.

Ses cheveux blanchirent sur sa tête. Ses cheveux et ses joues furent tachés de sang. Il s'en alla porter à toute heure ses gémissemens aux bois, aux collines, aux rivières, jusqu'à ce que les bois, les collines, et les animaux sauvages parurent le plaindre et soupirer.

L'ame ainsi chargée de tristesse, il entra en France dans l'espoir de trouver auprès de Cordelia un sort meilleur, et dès que la vertueuse femme apprit ses chagrins, elle se hâta de lui envoyer des secours, de lui adresser des consolations.

Au milieu d'une noble escorte de pairs, elle le fit conduire avec honneur à la cour d'Aganippus, et le roi généreux rassembla ses troupes pleines de courage et avides de gloire.

Le vieux Lear, avec Cordelia, retourna combattre en Angleterre pour conquérir son royaume et chasser de leur trône ses deux filles aînées. La noble Cordelia fut tuée dans la bataille, et lui reprit de nouveau possession de sa couronne.

Mais quand il apprit que Cordelia était morte pour s'être dévouée à sa cause, pour avoir engagé ce combat, il se jeta sur son cadavre et ne la quitta plus. Sur le cœur fidèle et généreux de sa fille, il exhala sa vie.

Quand les nobles et les lords virent ce qui s'était passé, d'une voix unanime ils condamnèrent à mort les deux sœurs aînées, et leur royaume échut à leur plus proche parent. Voilà comment fut puni leur péché d'orgueil et de désobéissance. »

X. Marmier.

A PROPOS DE LACENAIRE.

Un moment la société s'est émue de l'audace de ce criminel, de sa conviction dans d'étranges doctrines, de son sang-froid à les défendre après les avoir mises en pratique; la société a regardé, tout épouvantée, si, derrière cet homme, il n'y avait pas une secte cachée dont il pourrait être le chef, une religion dont il serait le grand-prêtre, un culte dont il serait le dieu; secte sanguinaire, religion druidique, culte affreux né enfin pour permettre l'explosion de la longue haine que porte, au fond du cœur, depuis Caïn, la race qui ne possède pas à celle qui possède, la race qui ne croit pas à celle qui croit, la race qui n'obéit pas à celle qui obéit. Nous n'avons pas un avis bien net à émettre spontanément sur ces terreurs de la société. Peut-être dans le cours de cet article notre opinion se fera-t-elle jour à travers nos doutes, et naîtra-t-elle sans peur comme sans colère de notre ferme désir de rencontrer une solution consolante à des problèmes de morale dont on ne s'effraie beaucoup, pensons-nous, que parce qu'on ne les creuse pas assez.

En principe, nous n'acceptons d'abord aucune égalité humaine absolue, parce qu'aucune ne nous paraît fondée, excepté, et nous rougissons de faire à cet égard nos réserves, excepté l'égalité nécessaire devant la loi, quoiqu'elle soit, par le fait de l'inégalité naturelle, l'admirable conséquence d'un mensonge. Nous ne croyons pas que l'homme né sous la ligne soit sem-

blable à l'homme né dans une des zones tempérées, et soit, par conséquent, son égal. Au contraire, nous croyons que, différens d'origine, les hommes sont différens de mœurs et de passions; et passant à une opinion encore plus tranchée, par une comparaison dont nous voudrions adoucir les angles, nous croyons qu'il existe, dans l'échelle des êtres créés, des hommes d'élite, comme il y a des métaux, des plantes, des pierres, des arbres, des animaux d'élite, c'est-à-dire, pour compléter toute notre pensée, qu'il y a, selon nous, des hommes imparfaits à côté d'animaux imparfaits, des hyènes et des Lacenaire. On ne doit pas s'effrayer de cela, le monde étant toujours assez vigoureux pour rejeter ce qui ne s'assimile pas à lui. Tout animal qui n'est pas doué d'un instinct propre à se plier aux conditions d'une existence privée doit être notre ennemi, comme nous devons être le sien; c'est au plus fort. Le tigre refuse de ramper à nos pieds comme le chien; qu'il meure, il nous dévorerait. S'il est un homme qui ne consente pas à partager avec nous le fardeau des gênes sociales, la contrainte salutaire des lois, le poids de la famille, que celui-là meure encore, car il nous tuerait. La société ou la mort. « J'ai demandé à Lacenaire, » dit son historien, pourquoi il n'avait pas eu l'idée de s'enga- » ger dans un régiment. — C'est parce que je ne sais pas obéir, » me répondit-il. » (*Lacenaire après sa condamnation.*) Notre apparente dureté ne blessera personne: nous n'employons ici, et nous n'emploierons jamais le mot de mort, que comme l'équivalent d'anéantissement, disparition, absence. S'il était un moyen de balayer pour toujours un criminel de la surface de la terre et du milieu des hommes, sans lui ôter la vie, c'est ce moyen que nous conseillerions d'adopter, de préférence à tout autre. La peine de mort ne peut paraître juste que parce qu'elle est absolue. Elle conclut. C'est la plus géométrique de toutes les punitions. On voit qu'avec nous la loi calcule et ne se venge pas.

J'ai à peu près lu tout ce qui a été écrit *sur, pour* et *contre* la peine de mort. Les livres *sur* la peine de mort sont en moins grand nombre que les livres *pour* et *contre*. Ne passez pas légèrement sur cette observation. Elle prouve que la question a été traitée, et cela fait honneur à l'humanité, avec plus de passion que de logique. En général on s'est prononcé contre la

peine de mort ou en sa faveur. Ce qui me raffermit dans la conviction où je suis que la question n'a jamais été agitée avec indifférence ou impassibilité, comme cela aurait dû être, c'est qu'elle a presque toujours été résolue dans le sens négatif. Point de proportion entre le chiffre de ceux qui rejettent la peine de mort et le chiffre de ceux qui l'adoptent ; ces derniers sont cent mille fois plus nombreux. Quelle plus évidente preuve du rôle qu'on a fait jouer au cœur dans ces débats, le cœur, ce juge si partial, le meilleur des juges s'il n'en était le plus faux ! Pas de peine de mort, lit-on à chaque page des livres inspirés par la matière ; c'est contre les lois de Dieu, contre la conscience, contre la justice, contre la religion. Mais le raisonnement nous paraît plus faible de beaucoup que l'excellent sentiment qui l'inspire ; il nous semble même que ce raisonnement séduit au lieu de prouver, et qu'il ne dit pas en quoi la peine de mort est réprouvée par Dieu qui la souffre, par la conscience qui s'éveille un peu tard pour s'en plaindre, par les lois qui la gardent dans leurs codes, et par la justice qui n'a pas encore cessé de l'appliquer.

Savez-vous quels sont ceux qui se plaignent de la peine de mort, sous le manteau des hommes honorables qui la repoussent de la hauteur de leur noble sensibilité, facilement subjuguée par deux ou trois banalités éloquentes ? Ce sont ceux qui craignent d'en subir l'application. Il y a au fond ténébreux de l'ame un tribunal secret, toujours tendu de noir, où l'homme faible et corruptible paraît chaque jour, n'ayant que lui pour accusateur et pour juge, et c'est à ce tribunal mystérieux qu'il ose se dire : Je ne veux pas de cette loi qui punit tel crime, parce que je pourrais commettre tel crime ; soyons honnêtes parce que les bagnes sont un séjour horrible, l'échafaud un lieu d'insoutenable honte et douleur. Il serait facile d'expliquer qu'on ne sort pas du respect dû à la morale en faisant la part de la résistance que lui oppose l'instinct méchant de l'homme. La grace est une victoire et non un pur don.

On a souvent repété, sans crainte de voir ses intentions calomniées, que l'abolition de la peine de mort, quand elle n'est pas réclamée par le peuple, toujours sublime dans ses élans, quand elle ne l'est pas non plus par le vœu philantropique des sages, n'est que le cri de mille terreurs intéressées.

Un temps viendra cependant où son abolition sera possible, il ne tient même qu'à ceux de qui cette abolition dépend de la rendre prochaine. La loi ne tue jamais la première, remarquez, depuis surtout que la mort n'est plus la punition d'une foule de crimes, mieux classifiés; la loi attend que vous tuiez pour vous tuer, c'est un fait. Qu'on ne tue plus, elle cessera de tuer. Je réclamerai donc l'abolition de la peine de mort, non au tribunal des juges, non auprès des législateurs, non à la porte des philantropes, mais auprès de ceux qui font usage de la mort à leur profit. Leurs pertes ne peuvent cesser qu'avec leurs bénéfices. Si Lacenaire avait résolu dans son cœur l'abolition de la peine de mort, il n'aurait pas été condamné à mort. Ceci n'est point l'évocation de l'affreux principe du talion. Je ne condamne pas Lacenaire, moi, ni vous, ni personne; c'est lui qui se tue avec le principe qu'il a aiguisé. Qui est-ce qui commet le crime? est-ce la société, par hasard? En quoi nous touche la peine de mort? C'est une vieille question à vider entre les scélérats et les juges. Que la peine de mort soit abolie; mais que l'initative de la proposition soit laissée aux successeurs des Lacenaire et des Avril.

Genève est la ville d'Europe où l'on confectionne, année commune, le plus de livres contre la peine de mort; on dirait une branche de l'industrie de ses habitans. Remarquez en passant que, ville de vingt mille ames, paisible par tempérament, par condition d'existence, se nourrissant de poisson et de laitage, Genève ne juge les crimes qu'à travers l'intérêt qu'elle prend aux criminels, au sujet desquels il lui est permis, à cent lieues de nos principales cours d'assises, d'élaborer, tout à son aise, de la philantropie, de la sensibilité et des livres. L'éloignement aide à la pitié. Ce qui est terrible histoire d'un côté du Rhin devient roman de l'autre côté. Shinderhannes est aujourd'hui un héros, et l'on se demande, après avoir lu son histoire : Pourquoi l'a-t-on tué? Personne ne songe aux Bavarois qu'il a écorchés tout vifs. Pourquoi? C'est qu'un demi-siècle a passé sur Shinderhannes.

A propos de ce procès on a agité une question non moins importante; on a énuméré de nouveau les causes de dissolution morale qui font augmenter de jour en jour le nombre des suicides. Généralement, ces causes ont été attribuées au relâche-

ment des doctrines religieuses. La supposition me semble erronée. Il faudrait prouver que ceux qui se suicident n'ont cru à rien, et ont été, jusqu'au dernier instant de leur vie, des athées, au moins des sceptiques, des ennemis acharnés du droit établi; ce qui n'a pas été démontré. Quand on ne croit à rien, on aime mieux profiter des avantages que présente une telle manière de penser, c'est-à-dire de l'assurance où l'on est qu'on peut commettre tous les crimes avec impunité, par rapport à une autre vie, que de se tuer sans avoir joui de la liberté offerte, de satisfaire ses penchans. Quoi! on se détruirait tout à la fois, avec le désespoir de n'avoir goûté à aucune des douceurs de ce monde, et avec la conviction de ne rencontrer aucune compensation à ces privations, dans un autre monde! Depuis quand le néant a-t-il été si recherché?

On se tue parce qu'on croit, parce qu'une foi nouvelle glisse depuis quelques années sur des consciences long-temps sèches et altérées. Les réactions au bien sont encore des secousses. Je ne sais plus dans quel pays de l'antiquité, et je pourrais en créer un si je voulais inventer une citation, les magistrats furent obligés de proscrire la prédication du dogme de l'immortalité de l'ame. Comme ce dogme promettait les consolations, les douceurs, les réparations, qui manquaient à la réalité de l'existence terrestre, les néophytes ne l'avaient pas plus tôt compris, qu'ils se hâtaient de vouloir entrer en possession des avantages annoncés, sans être retenus ni par les liens de famille, ni par les devoirs sociaux, ni par aucune affection humaine. On n'arrêta les suicides qu'en supprimant la nouvelle doctrine.

Si l'exemple n'est pas à imiter, il est du moins à apprécier. Convaincu, comme nous le sommes, que les suicides ont pour cause, non une négation de croyance, mais une croyance tronquée qu'il faudrait compléter, raffermir, consolider, et non proscrire, nous conseillerions d'apporter des perfectionnemens aux doctrines.

Il est dur d'avouer que bien que la religion de l'état soit la religion de la majorité, elle est plutôt acceptée que consentie, et plutôt admise que pratiquée. Les dix douzièmes de Français appartiennent autant au culte de Zoroastre et des druides qu'au culte régnant. On est catholique en France

au même titre qu'on s'appelle Pierre ou François. La doctrine d'une telle religion a donc autant d'influence sur les masses, en France, que le bouddhisme indien. Et cependant sa suavité étant, pour ainsi dire, restée dans l'air, ceux qui viennent à vivre, l'aspirent et se trouvent bien; ils se demandent d'où vient que la terre leur brûle aux pieds, une fois qu'ils ont goûté à cette rosée errante, nulle part contenue; et ils meurent alors, car la mélancolie les a visités. Une doctrine précise aimée, franche, populaire, composée de ce que le déisme a de raisonnable, le panthéisme de vrai, le catholicisme de juste, une doctrine mixte et mixte à tous les degrés, prenant toutes les intelligences, les fortes et les faibles, les superbes et les humbles, pour les pousser à un but, une telle doctrine prêchée en toute liberté et partout, au milieu des champs, sur les rivières, dans les villes, au coin du feu, ferait une conquête d'ames incalculable, et les rattacherait à la vie par les mille liens caressans de la parole. Ne criez pas au paradoxe : l'Amérique septentrionale possède ces avantages de prédication universelle; elle s'en trouve bien, imitez-la donc. Laissez propager toutes les religions imaginables, parce que si la plupart, je ne veux pas dire toutes, sont indifférentes par le culte, toutes, et je n'en excepte aucune, sont respectables par la morale. Accordez cette liberté, et dans peu vous verrez en France d'innombrables rameaux sortir du vieux tronc puissant et généreux du catholicisme. Il y a encore bien du miel dans cette gueule de lion, à qui le Samson du XVIIIe siècle a arraché la langue. Quoique un peu tracassières, ces religions au détail iront à bien des gens du menu. Vous prétendez avoir un gouvernement à bon marché, ayez une morale au même prix; ne soyez pas héroïque; ou bien soyez inquisiteur tout-à-fait. Je l'admets, brûlez en place publique les hérétiques, ou laissez aller, laissez courir à qui appelle.

Et du moment où un vague instinct de croyance poindra dans un ame tendre, cette ame entendra aussitôt une voix qui l'endoctrinera, une voix qui lui dira qu'il est mal de se tuer et bien de vivre; une parole saine prendra, dans la poitrine du néophyte, la place qu'occupait le doute, ce commencement de toute croyance. Bref, permettez autant de religions qu'il y a d'hommes, autant de cultes qu'il y a de maisons, et s'il existe des gens ne pouvant être sauvés

que par le paganisme, laissez vanter publiquement la divinité de Jupiter.

Faites cela, et le suicide diminuera peut-être parmi nous. En tout cas, demeurez convaincu qu'on ne s'est suicidé jusqu'ici que par l'effet, et non par l'absence d'une croyance. Si Lacenaire ne s'est pas tué, c'est qu'il ne croyait à rien. Et il a bien agi. Si j'étais athée et condamné à mort, j'aurais un vif regret de quitter la vie sans boire le petit verre d'eau-de-vie ou la demi-tasse que la cour permet un peu avant la décapitation. C'est autant de pris.

« J'ai voulu dix fois me suicider; et si je ne l'ai pas fait, c'est « que j'avais d'abord une revanche à prendre avec la société. » (*Lacenaire après sa condamnation*, page 57.)

Rentrons dans le débat tranquille de l'assertion que nous avons émise plus haut, qu'il y a des hommes d'élite et des hommes imparfaits rebelles à toute affiliation sociale.

On n'oblige pas impunément à vivre ensemble, et sous le bénéfice éventuel de quelques avantages contestés, des millions d'hommes, dont on n'a pas consulté la volonté avant de les associer. Les contraindre à demeurer dans les mêmes villes, sous le même toit, à exprimer les mêmes idées, à tourner la même meule comme des chevaux aveugles, c'est remplir indubitablement le vœu social, peu soucieux des répugnances, mais c'est le remplir aux dépens des résistances que l'on comprime. Il n'y a pas de remède à cela. Les populations ne se choisissent point. Elles se composent sans ordre, sans penchant naturel, sans contrat librement stipulé, et même, ce qui n'arrive ni pour les animaux, ne vivant qu'à certaines conditions du sol, ni pour les plantes, dont l'existence dépend de la convenance du climat, les populations s'associent ou sont forcées de s'associer sans distinction d'origine, de race, de pays. Ce qu'on appelle une nation est la fusion la plus grossière de tous les sangs et tous les types. La nation française, entre autres, est une famille où se croisent des lignes de descendance sans nombre. Dans cette famille, l'indigène n'a pas même la valeur d'une nuance; il est broyé avec le Romain, le Goth, le Vandale, l'Espagnol, l'Anglais, l'Italien; ou plutôt il n'y a plus d'indigène, et le Français, la nation française, c'est l'agglomération de tous ces peuples que je cite. A leur tour ces peuples ont souffert un sem-

blable mélange, et nulle part on peut dire qu'il ne se présente des groupes de nations tout d'une pièce, dont chaque membre soit égal au membre, de même qu'on trouve des forêts et des couches de terrains ou l'arbre a puisé le même suc que l'arbre, où le gravier a subi la même inclinaison partout. Ainsi, de toutes les associations de la nature, de celles qui ont lieu fortuitement par les lois de la formation, de celles qui s'effectuent par l'attraction du besoin, l'association humaine est la plus dissemblable, la plus opposée. L'homme est sociable, c'est vrai; mais est-il sociable sous toutes les combinaisons de son espèce? cela ne saurait être, quoique cela soit. C'est un fait violent, dont l'enveloppe, si un fait a une enveloppe, se déchire de loin en loin, et laisse échapper par ses ouvertures ces tempêtes qu'on appelle révolutions sociales, ces systèmes qu'on appelle lois agraires ou autres, ces hommes de la révolte et du désespoir qu'on nomme Lacenaire.

Nous attribuons donc aussi à des élémens de races rebelles à toute assimilation la cause originelle des convulsions intestines du corps social, convulsions dont le siége est presque toujours insaisissable, et que ne se permettent guère d'indiquer que les charlatans qui veulent profiter du mal pour vendre le remède.

De ce qu'il y a un mal, et nous ne l'avons pas nié, et de ce qu'il existe des empiriques, prétendant le guérir, il s'ensuit qu'à chaque époque une théorie, un cri, un mot échappe des lèvres de la société; cette théorie est aussitôt développée; ce mot est frappé à un coin particulier de popularité; ce cri se prolonge par d'autres cris; alors les têtes sonnent le tocsin, les bouches s'emplissent, le cœur déborde; que veut-on? ce qu'on veut, le voici:

On veut être vous.

Il est plus que facile de prouver que ce n'est pas votre argent qu'on veut, ni votre maison, ni l'héritage dû à vos enfans, ni la moitié de votre femme; croyez-le bien, et ne vous effrayez pas de tous ces systèmes mal venus qui vous ont fait croire un instant à la possibilité odieuse de ces diverses spoliations.

Guerre aux riches! ont bavé certains apôtres, arrière-faix des révolutions, ces grandes théogonies politiques: guerre aux riches!

Mais quels riches encore dépouillera t-on? quand est-on riche, dites-moi?

Faut-il cent mille livres de revenu pour être riche? concédé.

Alors on dépouillera tous ceux qui ont cent mille livres de revenu, on prendra leurs biens, mais on admettra au partage tous ceux qui ont moins de cent mille livres de revenu.

Point de milieu: on est pauvre ou riche dans la question du partage. En ce cas, ceux qui auront quatre-vingt mille livres, cinquante mille livres, trente mille livres de revenu, participeront au bénéfice du partage aussi bien que ceux qui n'ont aucune espèce de revenu.

Sinon je demanderai: Qu'est-ce qu'un pauvre? et peut-être nous entendrons-nous mieux?

Est-on pauvre quand on n'a que cent francs? est-on pauvre quand on n'a que cent sous?

On est différemment pauvre, comme on est différemment riche; donc on n'est pauvre que relativement comme on n'est riche que relativement. La conséquence est que cent mille francs peuvent, dans certaines circonstances, constituer un pauvre, et que dans d'autres cent sous peuvent représenter un riche.

J'ai dit circonstances: le mot est impropre. C'est plutôt d'après certaine organisation qu'on est riche ou pauvre. L'ambition décide. Cette ambition elle-même est soumise aux mœurs du sol, au chiffre des populations, à la forme du gouvernement; on n'est pas ambitieux au milieu d'une population de trois mille ames, comme on l'est à Paris. Dans une république, l'ambitieux veut de l'argent et non des honneurs; dans une monarchie, il veut l'un et l'autre; mais pour nous en tenir aux penchans, il est clair que la pauvreté résulte (sauf les fatalités imprévues dont aucune forme politique n'a la faculté de mettre à l'abri) du mode de sentir la privation des désirs qu'on se crée. Trois hommes voient passer la voiture de M. Rothschild. L'un enviera le cocher, l'autre le laquais, le troisième M. Rothschild; le désir dépendra chez eux de l'éducation, autre influence dont il faut tenir compte, quand on cherche sérieusement des raisons à la prétention hardie de

certains esprits sur le droit de propriété. Que feriez-vous si vous étiez roi ? demandait-on à un paysan. — « Je mangerais tous les jours du foie à la poêle, » répondit-il. Que de gens n'élèvent pas plus haut leur envie, en convoitant les riches !

Il est donc vrai que ce n'est pas précisément un chiffre quelconque de fortune, un déplacement, un morcellement quelconque de propriété qu'on réclame, en menaçant le riche, mais bien le bonheur dont on le suppose en possession. C'est lui qu'on veut être ; c'est sa place meilleure dans le monde, ou crue meilleure, qu'on assiége de tant de colères et de tant de démonstrations hostiles. Ici s'élève encore, en l'absence de toute doctrine conciliatrice, le cri dirigé indirectement contre la Providence, qui n'a pas donné à tous les hommes la même promptitude d'esprit pour qu'ils devinssent tous calculateurs assez habiles et afin de s'enrichir en un jour à la Bourse ; car la fortune, après tout, et les biens dont elle s'entoure, c'est l'homme, c'est son génie, c'est sa force, c'est sa constance, c'est son économie, et si vous n'êtes pas ingénieux, forts, constans, économes, pourquoi voudriez-vous être celui qui possède ces qualités ? Je sais des exceptions et des objections. Il est des hommes riches qui ne se sont donné aucun mal pour le devenir. Serait-ce un abus qu'on envie ? Il serait alors bien plus logique de demander le partage des facultés intellectuelles, que la division des richesses et des jouissances attachées à ces facultés ; mais il faudrait se plaindre également de ce qu'on n'est pas aussi beau que l'Apollon, aussi grand peintre que Raphaël, aussi grand poète que M. Hugo ou M. de Lamartine, aussi spirituel que Voltaire.

Ce qui a valu aux paroles de Lacenaire quelque attention, c'est la pompeuse montre d'un certain bavardage dont les journaux (1) (fort mal commentés par son esprit faux) lui avaient

(1) Les journaux étant nos archives, notre histoire, nos livres, les seuls possibles peut-être, on ne doit pas s'étonner de la supériorité de vues qui se fait ordinairement remarquer dans leur rédaction, chaque fois qu'un événement judiciaire tombe dans le champ de la discussion. Il reste peu à dire sur un procès quand les principales feuilles parisiennes en ont parlé. A l'appui de hautes considérations

farci l'oreille. Adroit escroc, il avait trouvé un rossignol pour forcer le langage de la presse, et il l'avait volé. Belle trouvaille! Quel ressemelage de phrases! quelles doctrines avariées! quelle décoloration de vers! Et ce qui est déplorable à rappeler, c'est que le nom d'un littérateur honorable, bien placé par son talent et sa réputation, s'étant trouvé accolé un instant au nom de cet homme, à peine a-t-on donné droit et raison au littérateur. En vérité, cet homme avait presque raison de se moquer des hommes et de leurs principes, et de leur jugement. Le monde est encore plus simple que Lacenaire n'était scélérat.

Il avait de l'esprit, dit-on. Et quand il en aurait eu? On a donc droit de cité dans le crime, parce qu'on sait tout Horace par cœur, et parce qu'on distingue un alexandrin d'un décasyllabe? Heureusement il ne savait pas l'Odyssée. Oh! pourquoi Cartouche, Desrues et Mandrin, empoisonneurs et voleurs, n'ont-ils pas rimé des odes? ils auraient attendri leur siècle, et des femmes seraient allées les visiter dans leur prison; car il y a eu des Marguerite d'Écosse pour l'Alain Chartier de la guillotine!

S'il avait eu de l'esprit, il n'aurait été que plus coupable. Est ce que l'esprit n'est pas la raison perfectionnée? S'il avait eu de l'esprit, il aurait été prudent. Il aurait prévu qu'on ne commet pas deux meurtres dans la société sans payer le premier du repos de sa conscience, et le second de sa tête, deux supplices, dont le premier est le plus cruel quand on a de l'esprit. Profanation! on a appelé cet homme poète! La poésie! cette exaltation qui fait d'un mortel un dieu! la poésie! c'est-à-dire une fraternité sainte avec les anges! la poésie! cette abnégation de la terre, de la fortune, de tout, à celui qui arrache un cœur tout vivant de la poitrine d'un homme, et va s'asseoir, une heure après, aux Variétés, et s'essuie les doigts sur le velours des banquettes! Je défie un poète d'arracher une aile à un papillon.

sur les crimes de Lacenaire, la *Quotidienne* a donné à ses lecteurs un fragment chaleureux sur le même sujet, emprunté au *Chroniqueur de la jeunesse*, recueil dirigé par M. Danielo, jeune et ardent écrivain.

A l'occasion de Lacenaire on a adressé à la phrénologie une question toujours renouvelée, parce qu'elle n'y satisfait jamais, qui revient immanquablement chaque fois qu'un criminel s'assied sur la sellette. Qu'a découvert la phrénologie sur la tête de Lacenaire ? A-t-il la saillie du vol ? celle du meurtre ? Prudente autant qu'éclairée dans sa marche, la phrénologie a attendu pour répondre aux impatiences d'une curiositée née des prétentions qu'elle affiche, que la tête du coupable eût passé du panier de l'exécuteur à la table de dissection. Jusque-là, modeste et mesurée, la phrénologie n'est pas sortie de sa circonspection habituelle. Elle a ses raisons pour se conduire ainsi. Que deviendrait son crédit, si, devançant l'arrêt de la justice, elle constatait le penchant de la *combativité*, de la *destructivité*, pour parler son langage, sur la boîte osseuse d'un homme qui, en suspicion la veille, au moment de l'inspection céphalique, serait proclamé innocent le lendemain ? Par quelle issue sortir sans désavantage, si le prétendu coupable opposait un alibi victorieux à des accusations spécieuses; et si enfin, la sentence de mort, suspendue sur son front, se changeait en une réhabilitation complète ? Comment expliquer en lui la *destructivité* et la *combativité*, une fois reconnu qu'il n'avait jamais cessé d'être doux, pacifique, bienveillant, ami de la paix, et comme Sosie, ami de tout le monde ? Ces contretemps fâcheux ont été prévus ; la phrénologie ne s'aventure jamais, quoiqu'elle ait en réserve des ressources infaillibles pour ne pas tomber jusqu'au dernier degré de confusion, quand les évènemens ne réalisent pas ses prédictions. Elle a fait siéger si intimement sur chaque aspérité du crâne un bon et un mauvais penchant, que l'un peut être pris pour l'autre, dans l'examen préalable d'une tête quelconque. En sorte que, si l'homme justifie le bon penchant indiqué par la phrénologie, la phrénologie a raison, elle a prophétisé juste; elle a encore raison si l'homme dément le penchant dont il a été menacé ; elle s'écrie : Pourquoi la nature a-t-elle associé *l'estime de soi* et *la vanité*, *la prudence* et *la ruse*, *le vol* et *l'amour de la propriété ?* Car il en est ainsi en phrénologie ; on n'y apprend point à distinguer d'une manière précise ce que les enfans distinguent du premier coup-d'œil, la différence qui existe entre un homme digne et un homme vain, entre celui

qui s'observe et celui qui méprise. Enfin la phrénologie ne sait pas si telle protubérance indique le penchant d'avoir, ou le besoin de volèr, et comme dans une science où tout se généralise, les appréciations de détail sont laissées aux inductions, l'industrie, qui est une des formes que prend le besoin de posséder pour arriver à ses fins, n'a pas d'autre source, selon cette science, d'origine, de principe, que le vol. Industrieux ou voleur, tâtez-vous la tête.

Il est juste, cependant, de répéter que la phrénologie ne s'expose jamais à de graves déconvenues. Elle attend qu'un homme soit condamné comme voleur pour affirmer que le penchant au vol était très prononcé chez lui ; elle a une imperturbable sagacité pour découvrir et signaler sur les plâtres de ses séances publiques, à l'hôtel de ville, les inégalités saillantes, attestant que l'individu dont la tête a été moulée, était ce qu'il était. S'il est mort d'une indigestion, la phrénologie vous montre, sur le plâtre, la protubérance exagérée de l'*alimentivité;* s'il a eu quatorze enfans, elle vous révélera la protubérance de la *philogéniture;* s'il était discret, celle de la *sécrétivité;* s'il était honnête, celle de la *consciencíosité.*

Mais pourquoi la phrénologie, au lieu de certifier après coup qu'un meurtrier a été un meurtrier, ne le dit-elle pas avant tout le monde? Nous y gagnerions tous. Il y aurait un peu moins de plâtres, il est vrai, sur les tables de l'hôtel de ville, mais il y aurait aussi beaucoup moins de victimes faites par les meurtriers.

Nous parlons avec amertume de la phrénologie (1), parce

(1) L'origine, les développemens, les erreurs de la phrénologie ont trouvé un narrateur distingué et spécial dans M. F. Lélut, médecin surveillant de l'hospice de Bicêtre. L'ouvrage qu'il a publié ces jours derniers, *Qu'est-ce que la Phrénologie? ou Essai sur la signification et la valeur des systèmes de psychologie en général, et celui de Gall en particulier*, est l'histoire de cette science conjecturale prise de haut et au cœur même des anciens systèmes de philosophie. Il se recommande par un rare mérite d'observations personnelles au rédacteur chargé dans ce recueil de l'appréciation des livres nouveaux. Celui de M. Lélut est nouveau et neuf.

qu'elle est restée au-dessous des magnifiques promesses qu'elle avait faites, et non parce que nous la nions, à l'exemple de tant de gens prévenus contre elle, par cela seul qu'elle est faillible et conjecturale : quelle science ne l'est pas? Mais nous mêlons nos regrets aux ironies de l'incrédulité, quand nous voyons l'influence qu'elle n'a pas prise, et qu'elle aurait pu peut-être se faire, au milieu des lois, de la famille et de la société, si, au lieu de s'encaisser et de se régulariser dans la plénitude chimérique d'une perfection qu'elle n'a pas atteinte, elle s'était, prudente, silencieuse, discrète comme le magnétisme, introduite dans le monde. Quelle formidable science, celle qui classerait les capacités avec la précision des chiffres, qui préviendrait les fausses vocations, indiquerait les meilleures, les possibles, sans perte de courage ni de temps, qui dirait à celui-ci : Sois soldat; à celui-là : Sois laboureur; à celui-là : Sois père; à celui-là, Demeure garçon; à celui-là : Sois peintre; à celui-là : Voyage; à celui-là : Reste au logis; et qui dirait tout cela non à l'homme usé ou à l'homme fini, mais à l'enfant, afin que sa vie fût une pure ligne droite, et non une courbe pénible ou criminelle, afin qu'un enfant fût comme un poirier qui cherche, en grandissant, à porter des poires et non des noix! La société ne taillerait plus un maçon en poète, et ne grefferait plus un juge sur l'écorce d'un brigand.

Cela est-il possible? pourquoi non? Malgré les phrénologistes, je crois à la phrénologie, science aussi vieille que la pensée humaine, et que Gall n'a rajeunie et popularisée que parce qu'il la prêcha avec l'ardeur d'un apôtre, la chaleur d'un amant, plus encore qu'avec la clarté, l'impartialité et la conscience d'un philosophe. Voici ce qu'écrivait sur les propriétés de l'encéphale le célèbre Michel Scott au XIIIe siècle : les termes de sa dissertation sont si coulans, qu'il faut croire qu'avant lui la science dont il traite avait déjà acquis une vulgarité peu commune dans la circulation des idées et des mots il y a six cents ans!

« Caput magnum et bene rotundum ex omni parte significat hominem secretum, sagacem in agendis, ingeniosum, magnæ imaginationis, laboriosum, stabilem et legalem. Cujus caput est longum significat hominem fatuum, malitiosum, vel valde simplicem, vanum, citò credentem, nocigerulum, ac etiam in-

vidum. Cujus caput est grossum habens latam faciem, significat hominem suspiciosum, valde animosum, cupidum pulchrorum, grossi nutrimenti, et non bene verecundum. Cujus caput est parvum, significat hominem valde debilem, insipientem, pauci cibi, doctrinalem et non bene fortunatum (1). » A quelques épithètes près, trop aventurées pour être sérieusement posées, et qui d'ailleurs proviennent de la promiscuité de l'astrologie, de la médecine et de la chirurgie dont elles sont le produit inconsistant, cette appréciation de la tête comme siége tangible des affections, des sentimens et des passions, est de la phrénologie pure, et je ne sais ce qu'aurait à y retrancher aujourd'hui un élève de Spurzheim ou de Gall.

L'élément premier, le principe générateur de la phrénologie, n'est pas aussi spécieux de beaucoup que la base des autres spéculations intellectuelles. Logiquement, on en convient, les vérités mathématiques ne sont de rigoureuses démonstrations qu'au second degré : c'est-à-dire que la propriété des triangles n'est vraie, pour choisir un exemple, que d'après la définition de la ligne droite, sans qu'on sache au juste si cette définition, dont tout dépend en géométrie, soit une vérité *absolue ;* mais néanmoins elle est d'un plus universel consentement que ne le sera jamais le rapport de la sensation à la configuration de la tête. Mille, dix mille expériences favorables ne prouveraient pas que la phrénologie existe. Les déductions ne répondent que des déductions. Si les philosophes du passé ont pu expliquer pendant des siècles, et avec une minutieuse précision, le cours des planètes, la nature des choses, la formation des mondes, la création entière, au moyen des systèmes les plus opposés, on n'est pas bien sûr que la phrénologie ne soit pas pareillement une erreur, comme le système des atômes et l'astrologie judiciaire. L'astrologie est un mensonge ; mais une fois son existence admise, les raisons qu'on en extrait sont des vérités. Quand on croit que *Saturne* préside aux tempéramens froids, il est difficile de nier que *Vénus* influe sur les organisations amoureuses. Ce n'étaient pas des fous, croyez-le bien, le Grand-Albert, Agricola de Cologne, Cardan, et tant d'autres,

(1) Michaelis Scoti libellus, de secretis naturæ : Amstelodami, 1665.

tous pénétrés des vérités astrologiques. Il ne faut voir en eux que d'excellens esprits, auxquels jamais l'idée n'était venue de se demander *à priori :* L'astrologie existe-t-elle ? Celui qui placerait le siége et la marque des penchans dans les taches qui s'étendent sous l'écaille des ongles, arriverait, s'il était ingénieux, à former un corps de preuves hardies, qui lutteraient d'évidence avec les preuves sur lesquelles s'appuie la phrénologie.

Examinés attentivement, le crâne d'Avril a offert la bosse de la bienveillance, et celui de Lacenaire la bosse de la théosophie.

Les avocats du barreau de Paris ont peut-être à se reprocher l'importance inusitée qu'on a donnée à cette affaire, hors des limites de la cour d'assises, d'où, sans eux, elle ne serait pas sortie. On a interprété à l'avantage de Lacenaire, et presque en faveur de son innocence, les témoignages publics d'admiration qu'ils lui ont prodigués durant les débats, qu'il a, pour ainsi dire, dirigés lui-même, par une inexplicable complaisance du président, subjugué, il paraît, comme le reste du barreau. Sans doute l'admiration est un sentiment louable, et nous ne blâmons pas absolument les avocats d'avoir saisi, en dehors de leurs habitudes, une occasion de la faire éclater, sans s'arrêter à la cause plus ou moins légitime de cette admiration. Quand l'éloquence, ou ce qu'on croit l'éloquence, se montre là où la modestie des locataires ne veut pas la considérer comme une habituée du logis, il y aurait de la dureté à ne pas permettre qu'on lui fît bon accueil. On doit des égards aux étrangers.

De cette effusion admirative est résultée au dehors l'opinion que Lacenaire était aussi, lui, un fameux légiste, un superbe parleur, un président de cour d'assises honoraire. Et de bonnes gens ont dit : Puisque cet homme fait des vers magnifiques, et qu'il parle comme un avocat, ce n'est pas un homme ordinaire. Trois jours après sa condamnation, il était un demi-dieu pour la rue. Les chiffonniers hochaient la tête d'incrédulité, lorsqu'on leur annonçait la mort prochaine de Lacenaire : « Il a trop d'esprit pour ça, » disaient-ils ! On le voit, déjà l'impartialité de la loi était mise en doute par le gros peuple, qui, à force d'entendre parler de l'esprit de cet homme, et jamais de son crime, s'imaginait qu'on allait être absous désormais de tout crime par l'esprit seul sans l'innocence.

Quant aux résultats produits dans les prisons par la jactance de Lacenaire, ils sont irréparables : le mal est fait. Lacenaire est un dieu pour Poissy, pour Rochefort, pour Brest et pour Bicêtre. Il a élevé la guillotine au niveau de la gloire. Lacenaire est un saint; sa légende est dans la *Gazette des Tribunaux*, ce martyrologe édifiant de tous les scélérats de la terre. Son nom, au moment où j'écris, se pique, se tatoue, avec du sang, sur les bras, sur les poitrines des hôtes de Poissy. On l'invoque tout bas; on s'encourage de son souvenir; on se raffermit par son exemple. Vienne le jour où la cour d'assises ouvrira ses portes à quelque nouveau criminel spirituel, il aura pour surnom Lacenaire; il aura fait partie d'une affiliation appelée Lacenaire. Merci aux avocats! Cet homme est immortel. Il a dit quelque part : « Le jour où je serai exécuté, il gêlera. » S'il eût gêlé, Lacenaire eût été non-seulement un rédempteur prophétique pour les bagnes, mais encore pour la moitié du faubourg Saint-Marceau. Mais le jour de son exécution il y eut dégel, et Lacenaire ne sera pas dieu. Ce ne sera qu'un saint, être faillible à quelque degré. Merci aux avocats!

Léon Gozlan.

UNE

Aventure du Duc de Fronsac[1].

Le duc de Fronsac était despote au suprême degré ; il fallait que tout pliât sous sa volonté. Soutenu d'abord par le crédit de son père, il s'était habitué à une sorte de puissance absolue qui le porta jadis aux plus grands excès. Il avait à peine vingt-deux ans, lorsque, passant en voiture dans la rue de la Féronnerie, il vit dans la boutique d'un cordonnier une fille ravissante de beauté. Faisant arrêter son carrosse devant la maison de George Duval, il resta quelques minutes à contempler les charmes de la jeune Marianne.

De retour chez lui, il rêvait encore à cette divine créature, quand son maître d'hôtel entra. C'était un vieux pêcheur, ex-favori du maréchal, son ame damnée pendant longues années, qui passa du service actif du père à celui du fils en qualité de chef d'office. N'ayant pas encore perdu l'habitude du vice, quoique en retraite à cause de son âge, ce misérable, charmé

(1) Ce fragment est extrait des *Souvenirs sur Marie-Antoinette*, par Mme d'Adhémar. — Ces mémoires, qui, à un cachet d'authenticité incontestable, réunissent l'intérêt le plus dramatique et d'importantes révélations, paraîtront prochainement.

de se rendre agréable à son maître, lui dit après l'avoir salué :

—Eh bien ! monseigneur, que m'a conté Jean ? qu'il y a dans la rue de la Féronnerie une grisette dont les attraits ont trouvé grace devant vous ?... Dès que je l'ai appris, je suis venu vous offrir mes services.

La longue coutume de voir mons Hurbain le rendait familier au duc de Fronsac, qui lui répondit qu'en effet il avait vu dans cette rue la huitième merveille du monde.

— Si monseigneur s'était informé de son nom, il serait plus facile d'arriver jusqu'à elle.

— Je n'y ai pas manqué; son père est un cordier, et il y a sur son enseigne le nom de George Duval.

— Par saint Eustache ! s'écria le maître d'hôtel, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi ; je suis l'oncle de cette péronnelle; il y a nombre d'années que ma sœur a épousé son père.

— O mon cher Hurbain ! répondit le duc en l'embrassant, je te donnerai mille écus de rente si tu me procures les moyens de me rapprocher, en tout bien tout honneur, de ta jolie parente !

— C'est comme cela que je l'entends, monseigneur ; d'ailleurs vous êtes incapable de vous mal conduire. Il y aura donc mille écus pour moi, deux mille pour Marianne, et je me flatte que vous serez content.

Le duc, charmé de cette facilité, demanda à son maître d'hôtel comment il s'y prendrait pour l'introduire dans cette maison. Hurbain dit qu'il le ferait passer pour un jeune homme de province que ses parens destinaient au commerce. Il ajouta que son beau-frère avait des chambres à louer, et qu'il fallait que le duc se présentât comme locataire. Le reste irait tout seul.

Ce complot arrêté, le duc se fit habiller en petit bourgeois, ayant de l'aisance. Il était très joli garçon, malgré l'exiguité de sa taille ; il avait surtout une tournure distinguée, et véritablement l'air d'un grand seigneur. Hurbain le conduisit ainsi déguisé chez son beau-frère, lui conta l'histoire convenue, et demanda s'il avait une chambre à louer à son pupille. La réponse fut affirmative, et, pour le début, George Duval, qui n'avait pas quitté son comptoir, ordonna à Marianne de conduire le jeune étranger.

Enchanté d'avoir un si prompt tête-à-tête avec la jolie grisette, le duc fut sur le point de se découvrir. Il n'en fit rien cependant, soit par prudence, soit par une sorte de timidité, inséparable d'une véritable passion. Marianne, sans soupçon, lui montra toutes les chambres; il choisit la plus rapprochée de l'appartement de la famille, en demanda le prix, et pour se conformer aux instructions d'Hurbain, il marchanda le loyer. Enfin, chacun étant tombé d'accord, il fut décidé que M. Lenard (nom de guerre du duc de Fronsac) serait le commensal de la maison Duval.

Les jeunes gens descendirent déjà habitués l'un à l'autre; M. Lenard paya la première quinzaine; et il promit de venir s'installer le lendemain. Il partit avec Hurbain, plus amoureux que jamais, et persuadé que lorsqu'il aurait soupiré, et surtout se serait fait connaître, la jeune Marianne ne lui disputerait ni son cœur, ni l'abandon de sa vertu.

Plein d'idées aussi flatteuses, il renouvela à son maître d'hôtel la double promesse d'une pension à vie de trois mille livres et de six mille pour la victime. Le duc de Fronsac ressemblait à son père : avare jusqu'à la sordidité, il devenait prodigue dès qu'il s'agissait de satisfaire ses caprices ou ses passions.

Il ne manqua pas le lendemain de s'établir dans la maison, où on le recevait avec confiance. Le père Duval ne fit pas attention à lui, tout occupé qu'il était du détail de son commerce. Ses deux fils, jeunes gens de l'âge du duc, lui donnèrent au contraire avant peu des marques d'une franche amitié : l'aîné particulièrement, nommé Hilaire, s'attacha à Claude Lenard, et voulut à sa manière lui faire les honneurs de la ville.

M. de Fronsac prétend qu'il ne s'est jamais mieux amusé qu'en la compagnie de ces ouvriers, gais, prodigues, violens, incapables de se contraindre, et véritablement bons garçons. C'était pour lui une existence toute nouvelle; mais il employait la meilleure partie de son temps à chercher à arriver au cœur de la jeune fille, et il ne pouvait se dissimuler la difficulté de l'entreprise. Impatient d'atteindre le but, il tarda peu à parler plus clairement, sans toutefois se découvrir. Marianne l'écouta d'abord en riant, en éludant. Néanmoins un matin où, seul avec elle, il devenait plus pressant, et où il lui présentait les

avantages qu'il pourrait faire à sa femme : six mille livres de rente, un trousseau de dix mille; une maison dans quelque rue voisine, meublée dans l'appartement principal, la fille du cordier l'arrêta au milieu de l'énumération de cette fortune :

— Monsieur Claude Lenard, dit-elle, en voilà certes plus qu'il n'en faut pour tourner la tête à une grisette du quartier des Saints Innocens, surtout lorsque par-dessus le marché elle aurait un mari fait comme vous l'êtes. Mais je regrette de ne pouvoir profiter de vos offres; un obstacle invincible s'y oppose : j'aime et je suis aimée.

— Que dites-vous ? s'écria le duc, vous avez un amant que vous me préférez ? je ne l'ai jamais vu, car s'il s'était montré une seule fois à moi, je n'aurais pas tardé à le reconnaître.

— Aussi est-il absent; il sert dans le régiment du comte de Lamothe-Houdancourt en qualité de sergent. Son colonel l'estime, et dans deux mois il doit lui donner une permission pour venir m'épouser.

Cette déclaration, prononcée avec autant de franchise que de sangfroid, confondit le duc. Cependant, comme il était devenu réellement amoureux, il ne se découragea pas et continua ses poursuites. Hurbain, d'une autre part, ne cessait de faire dans la maison l'éloge de son pupille, de sa fortune; mais l'ambition du père George ne se laissait pas plus toucher que le cœur de sa fille.

Hilaire, dans cet état de cause, engagea le prétendu Lenard à sortir avec lui dans l'après-dînée d'un certain dimanche. Il dirigea sa course vers le jardin de l'Arsenal, alors ouvert au public; là, il prit le côté le plus désert, et se croyant seul avec son compagnon :

— Sais-tu, Lenard, lui dit-il, que je suis au désespoir de ce qui se passe? Tu aimes ma sœur, et Marianne ne peut te payer de retour, car elle est fiancée à un bon garçon que nous chérissons tous, quoiqu'il ne te vaille pas et que tu sois au-dessus de lui, autant que Notre-Dame est supérieure à l'église modeste de Saint-Pierre-aux-Bœufs; mais là où le cœur parle, l'intérêt n'a plus rien à dire. Crois-moi, prends ton parti et cherche ailleurs. Tu es assez *fortuné* pour choisir ; ne t'arrête pas à la *seule* personne qui a le malheur de ne pas vouloir de toi.

Le duc, loin de se rendre à ce sage conseil, fit valoir de

nouveau sa richesse, parla de la protection toute-puissante que le duc de Fronsac, son frère de lait, lui accordait, et pour gagner le jeune Duval, il fit briller de l'or à ses yeux et une perspective d'ambition plus que suffisante. Ce fut en vain; il s'adressait à une de ces races où la vertu est innée avec le désintéressement. Hilaire ne se départit pas de ce qu'il avait dit, et il engagea Lenard à quitter la maison de son père, afin qu'il n'eût pas devant lui l'aliment funeste de son amour.

Ces paroles terrassèrent le duc; il prétendit qu'ayant loué pour trois mois, on ne pouvait le renvoyer avant le terme, et la conversation s'échauffant, il la rompit en tournant le dos à son ami... Deux jours après, Hilaire passait sur la place du Chevalier-du-Guet; un fiacre s'arrête, la portière s'ouvre, et il en descend un exempt. Cet homme s'approche du jeune cordier, lui signifie son arrestation en vertu d'une lettre de cachet, et on le fait partir aussitôt pour le fort Brescou, d'où il ne devait plus revenir.

M. de Fronsac, délivré de ce surveillant incommode, acte qui lui avait coûté seulement une visite au comte de Saint-Florentin, depuis duc de La Vrillière, chargé du ministère de la maison du roi, et par conséquent du département des lettres de cachet; M. de Fronsac, dis-je, continua ses poursuites sans plus de succès. Une autre démarche auprès du secrétaire d'état, ministre de la guerre, provoqua une mesure que l'on signifia au comte de Lamothe-Houdancourt, depuis maréchal de France en 1747, comme l'avait été son grand oncle du même nom et titré de duc de Cardonne. Par cette mesure, il était interdit aux chefs de corps d'accorder cette année aucune permission de semestre, ou aucun congé aux sous-officiers. L'amant de Marianne ne put donc venir l'épouser. Son rival profita de tous ces avantages pour se faire écouter de la jeune fille; enfin, ne sachant comment vaincre sa fermeté, il avoua son nom, et osa lui proposer un mariage secret; Marianne fut encore inébranlable.

Le lendemain matin, à l'heure où le duc, toujours sous le nom de Lenard, passait dans la boutique pour sortir, le père Duval l'appela, et avec des formes respectueuses, il le pria de le suivre dans la salle du fond. Là, en le remerciant de l'insigne honneur qu'il avait voulu faire à sa fille, il lui dit qu'elle ne

pouvait être sa femme, et encore moins sa maîtresse, et que, maintenant qu'il avait avoué son rang à Marianne, elle ne l'autorisait sous aucun prétexte à un plus long séjour dans sa maison.

— Je sais, monseigneur, ajouta-t il, où est votre hôtel, et je vais prendre la liberté d'y faire porter vos effets. Je vous supplie de me pardonner, et, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de cesser vos poursuites : la réputation de ma fille en souffrirait, et d'ailleurs vous ne voudriez pas répondre par de l'ingratitude à nos bons procédés à votre égard. Cédez donc à la nécessité, et vous en serez récompensé par notre vénération et notre respectueuse reconnaissance. — Il acheva, le noble père, en lui demandant son crédit pour obtenir la liberté de son fils aîné, dont il n'avait pas compris jusqu'à ce jour la cause de l'emprisonnement.

Ces paroles pleines de modération et de retenue, au lieu de produire leur effet naturel, exaspérèrent le duc. Il passa tour à tour des prières aux menaces, offrit des sommes énormes, et jura de tirer du refus une vengeance complète. Mais le cœur de l'homme de bien ne s'effraie pas de la colère des méchans; celui de George Duval resta inaccessible à l'intérêt et à la crainte. Il persista à exiger que le duc vidât les lieux, et, poussé à bout par l'opiniâtreté de cet impudent seigneur, il lui déclara qu'il irait porter sa plainte au premier président du parlement de Paris, et au roi lui-même en cas de besoin.

M. de Fronsac avait déjà mécontenté la reine par une foule d'équipées de jeunesse; il recula devant une esclandre publique, et se résigna à évacuer la maison, ce qu'il ne fit néanmoins qu'après avoir proféré d'horribles imprécations et menacé ce *nid d'infâme bourgeoisie* d'une vengeance dont Paris garderait le souvenir. Duval, effrayé néanmoins, alla trouver le comte de Lamothe-Houdancourt, qui était dans la capitale en ce moment, et lui rapporta la scène dont sa maison venait d'être le théâtre.

M. de Lamothe-Houdancourt, que j'ai beaucoup connu, était plutôt un homme de cœur que de tête. Brave jusqu'à la témérité, son extrême timidité à la cour lui enlevait les avantages et le crédit que ses services et ses alliances lui auraient donnés. Sa grand'tante, la maréchale de Lamothe-Houdancourt,

duchesse de Cardonne, et sa cousine, la duchesse de Ventadour, avaient été gouvernantes des enfans de France; la dernière était encore en fonctions lors de la majorité de S. M. Louis XV, régnant à cette époque. Son autre cousine avait épousé le duc de la Ferté, et la troisième le duc d'Aumont. Ces liens de parenté auraient pu aider son ambition; mais mauvais courtisan, il ne savait que combattre sur un champ de bataille, et il recula à la pensée de lutter contre le duc de Fronsac, appuyé par son père, le maréchal duc de Richelieu. S'il promit sa protection au malheureux Duval, ce fut plutôt par bienveillance que dans l'espoir de lui être utile.

Cependant il osa aller trouver le maréchal de Richelieu, et le pria de servir de médiateur dans cette affaire.

— Mon cher comte, lui répondit le duc en riant, je ne me mêle jamais d'un cas de cotillon, certain que la fille qui crie : non, tout haut, ajoute : oui, tout bas; ainsi sur ce point je laisserai mon fils tranquille. Quant au jeune homme emprisonné, le duc de Fronsac a tort, et je me mets contre lui. J'irai voir dans la journée le duc de La Vrillière, et je me charge de lui faire révoquer la lettre de cachet.

Le comte de Lamothe-Houdancourt, satisfait de cette assurance, en fit part au cordier. Il lui insinua qu'il fallait s'en contenter et attendre l'évènement. Le père David, en effet, n'avait plus rien à prétendre, d'autant que, le comte s'étant abouché avec le ministre de la guerre, on obtint aussi la révocation de la défense de congé à donner aux sous-officiers.

Pendant que ces choses se passaient, le duc de Fronsac était rentré chez lui, la rage au cœur. Il appela son maître d'hôtel pour lui confier de quelle manière les affaires avaient tourné. Le méchant Hurbain essaya de le consoler, prétendant qu'il y avait encore du remède, et qu'avec de l'or et de l'adresse on arriverait à tout. En conséquence, il agit lui-même, et fit de nouveau, au père et à la fille, des propositions capables de les éblouir; mais ces honnêtes gens ne voulurent rien entendre. Il fallut donc renoncer à toute espérance de ce côté.

Marianne ne sortit plus, les environs de la boutique furent gardés avec une vigilance paternelle, et plusieurs complots, tendant à rapprocher le duc et le jeune fille, échouèrent coup sur coup. Sur ces entrefaites, M. de Fronsac apprit, par son

père, le double retour de l'amant et du frère; de plus, le maréchal de Richelieu le plaisanta, en lui disant que, pour sa part, il avait eu plus à se défendre des importunités des jolies femmes, qu'à user de violence pour les obtenir. Bref, il irrita le duc, habitué dans son orgueil à ce que rien ne lui résistât.

Hurbain, de son côté, à bout de ruses et d'intrigues, osa conseiller à son maître, trop disposé à l'écouter, un acte abominable dont tout Paris a retenti. Un émissaire du duc alla prendre un logement chez le père Duval, et au milieu de la nuit mit le feu au magasin, qui renfermait un dépôt considérable de chanvre, d'étoupes, de cordes et de goudron. L'incendie se propagea rapidement, de telle sorte qu'il n'y eut pas possibilité de l'éteindre. Dans le tumulte et la confusion, inséparables d'un évènement de ce genre, des gens apostés par Hurbain s'emparèrent violemment de Marianne Duval, la jetèrent dans une voiture, et la déposèrent non loin de là dans une maison louée par le duc. Lui-même s'y trouva, et l'infortunée n'avait pas encore repris l'usage de ses sens qu'elle était déshonorée!

Elle tarda peu à connaître l'affreuse vérité. On s'attendait à un éclat terrible : il n'en fut rien. Des larmes, des sanglots la soulagèrent d'abord ; puis elle écouta son ravisseur. Il lui montra tant d'amour, fit valoir si haut sa constance, et même le crime qu'il avait commis, et dont follement il s'avoua l'auteur, que la jeune fille, touchée d'un tel excès de passion, lui pardonna. Le duc, néanmoins, la retint en charte privée pendant quelque temps; enfin, voyant qu'elle ne se démentait point. il se lassa du métier de geôlier, sans que la possession le refroidît envers sa jolie maîtresse.

L'incendie avait fait grand bruit. Toutes les autorités, ayant en tête l'archevêque, le prévôt des marchands, le lieutenant civil, le lieutenant criminel, conduits par le gouverneur de Paris, qui n'avait osé prendre le parti du jeune duc, vinrent porter plainte au roi, tandis que de leur part le premier président et le procureur-général les appuyèrent auprès de S. M. Le maréchal duc de Richelieu, comprenant l'imminence du danger, temporisa, chicana, et essaya sous main un accommodement avec la famille Duval. Il lui en coûta très cher, la maison et tout ce qu'elle contenait ayant été la proie des flammes. D'ailleurs

Marianne devait avoir succombé dans l'incendie, et il était difficile d'évaluer la compensation d'un pareil malheur. Enfin une somme de deux cent mille francs termina cette scandaleuse affaire, que l'on croyait ensevelie dans l'oubli, lorsque tout à coup retentirent ces vers de Gilbert, qui commençaient par celui-ci :

Pour le plaisir d'un jour, que tout Paris périsse.

Cependant Marianne était toujours au pouvoir de son ravisseur; il se flattait, à force de soins, d'être parvenu à se faire aimer de cette jeune fille vertueuse, et il espérait qu'insensiblement elle perdrait le souvenir du passé. Hilaire Duval et son amant étaient revenus, l'un du fort Brescou, l'autre de sa garnison. Tous les deux paraissaient malheureux, sombres, et fuyaient les plaisirs de leur âge. Un jour un commissionnaire remet à Hilaire Duval une lettre, dans laquelle Marianne lui apprenait son existence, le crime commis sur sa personne, et lui en demandait le châtiment ainsi qu'à celui dont, disait-elle, sa plume n'osait tracer le nom.

Hilaire, à ces expressions si simples, si touchantes de sa sœur, sentit son cœur se briser, et il se livra pendant une heure à toute la violence de son désespoir. Il cacha à son père cette funeste révélation, et surtout l'appel que Marianne faisait à sa tendresse fraternelle. La jeune fille avait été transférée dernièrement dans le faubourg du Roule, en un lieu de délices où tous ses vœux étaient prévenus : un domestique nombreux l'entourait, prêt à satisfaire ses moindres caprices. L'un des hommes qui la servaient osa l'aimer et le lui dire.

Marianne, pendant quelque temps, ménagea la passion de ce serviteur, afin de l'employer dans ses intérêts, et plus tard elle le pria de faire remettre à son frère la missive qu'il venait récemment de recevoir.

Hilaire ne rêva plus qu'à délivrer sa sœur et à la venger; il alla rôder avec l'amant autour de la maison isolée. Un jardin attenant à cette maison offrait un accès facile par le moyen d'une petite porte dérobée qu'aperçurent les deux jeunes gens. Résolus de l'enfoncer la nuit, ils s'assurent que c'était inutile, car les verroux avaient été tirés par Marianne; la porte céda au plus

léger effort, et la jeune fille se précipita dans les bras de son frère et de son amant. Je ne dirai pas la scène d'attendrissement qui suivit cette réunion ; on la comprendra aisément.

Marianne apprit aux deux jeunes gens que le duc de Fronsac viendrait la nuit prochaine à une heure du matin ; ils remirent à ce moment le châtiment du coupable. On convint qu'ils seraient introduits dans la maison par le jardin, et que, cachés dans un cabinet de toilette, ils attendraient l'arrivée du duc.

La journée s'écoula avec lenteur au gré du trio vindicatif. A la nuit, Hilaire et son compagnon se glissèrent furtivement, à l'aide de la jeune fille, jusqu'au lieu indiqué. Le duc de Fronsac vint de meilleure heure que de coutume ; il soupa lentement et affecta beaucoup de gaieté. Soudain il s'adresse à Marianne, encore plus agitée que lui.

—Parbleu ! Marianne, dit-il, il faut que je te régale du récit de mes aventures, qui court dans tout Paris. Une jeune fille de mauvaise humeur, après avoir fait long-temps la revêche, recevait d'une manière convenable les soins d'un illustre amant. Il avait donné tant de témoignages d'amour, qu'on s'était enfin laissé toucher ; alors il crut devoir cesser toute surveillance offensante ; mais (ici le duc éleva la voix) la friponne jouait un double jeu : elle ne tendait rien moins qu'à arracher la vie au niais titré qui s'avisait de croire à sa sincérité. Pour exécuter ce louable projet, elle se concerta avec son amant secret, car c'est encore un type caractéristique de nos dames, elles ont toujours deux galans, celui du cœur et celui de la bourse, et avec son frère, autre mauvais garnement, il s'agissait de renouveler la scène d'Holopherne au beau mileu de la nuit ; mais en arrière du trio assassin se trouvait un autre benêt, assez fou pour aimer la donzelle, et assez sot pour lui servir de commissionnaire. Celui-ci l'épiait pour son compte ; il entendit le complot, le dénonça au duc de Fronsac, et le duc de Fronsac est en mesure de le punir.

A ces derniers mots, prononcés assez haut pour être entendus de l'autre chambre et du cabinet, la porte de celui-ci s'ouvre, et les deux jeunes gens, armés chacun d'un couteau, se précipitèrent sur l'audacieux grand seigneur. Mais en même temps, de l'autre pièce entrèrent six laquais munis de pistolets. Ils font feu, et blessent mortellement l'amant et Hilaire Duval.

Une balle, que l'on dit égarée, atteignit également Marianne, et tous les trois expirèrent quelques minutes après. Cet acte de violence passa pour cas de légitime défense; le bruit en fut d'ailleurs étouffé, tous ceux qui avaient pris part au meurtre étant intéressés à le taire. La police, mal instruite ou intimidée, resta tranquille, et les plaintes du malheureux père s'exhalèrent vainement. Le duc de Fronsac dut voyager pendant six mois. A son retour, invité à souper dans les petits apartemens, Louis XV dit, lorsque le dessert fut placé sur la table, et les domestiques sortis:

— Allons, Fronsac, raconte-moi le péril que tu as couru. La marquise prétend que l'histoire est divertissante.

Le duc répéta mot pour mot ce que je viens d'écrire, et quand il eut fini: le roi ajouta:

— Il faut convenir que tu as joué de bonheur; et le révélateur, qu'en as-tu fait?

— Il est, sire, pour sa vie, dans un cabanon de Bicêtre.

Le roi, se retournant vers les autres convives.

— Voilà, messieurs, la morale du conte; quelle en sera la leçon?

Comtesse d'Adhémar.

LITTÉRATURE

MODERNE.

M. VICTOR HUGO EN 1836. (1)

I.

Les trois dernières productions de M. Victor Hugo ont donné de l'inquiétude à ses meilleurs amis. Ceux qui l'avaient loué

(1) Ce remarquable travail paraît simultanément à Londres et à Paris. Le *London Review*, nouveau recueil trimestriel, que viennent de fonder quelques écrivains éminens de la Grande-Bretagne, avait demandé cette appréciation critique à notre collaborateur. On ne s'étonnera pas qu'en acceptant les honorables propositions du *London Review*, M. Nisard se soit réservé le droit de communiquer son travail à une Revue française, et qu'il ait voulu prendre, devant les lecteurs français, la responsabilité d'une opinion sévère, mais pleine d'estime pour l'écrivain qu'il apprécie. (*N. du D.*)

jusqu'ici avec une ardeur systématique, et qui avaient fait pour chacun de ses ouvrages une théorie nouvelle, où l'art était mis aux pieds du hardi novateur, où les défauts étaient expliqués et par conséquent atténués, et les beautés admirées hors de toute mesure; ceux-là même commencent à prendre avec leur héros un ton réservé, ils se demandent s'il est prudent de le suivre jusqu'au bout, et si après l'avoir soutenu dans toutes ses entreprises contre le génie et le langage français, ils doivent se partager la triste et dernière gloire de son naufrage. Sans avoir eu l'honneur et les embarras de son amitié, celui qui écrit cet article a été assez de ses admirateurs pour éprouver un regret sincère de voir ce déclin si rapide d'un grand talent; celui-là aussi se demande avec chagrin si déjà la décadence est venue pour M. Victor Hugo, s'il est condamné à mourir en pleine santé et à traîner avec lui pendant les années de l'âge mûr et de la vieillesse le cadavre d'un esprit autrefois brillant qui ne peut plus avancer sans tomber, ni se corriger sans s'annuler.

De ces trois derniers ouvrages, deux sont en prose, et le troisième en vers.

Le premier des ouvrages en prose a été une brochure intitulée *Étude sur Mirabeau*. C'était un sujet délicat et difficile, mais nul autre d'ailleurs ne pouvait mieux inspirer un homme de talent. L'étude qu'on fait d'un grand homme demande des forces, mais en donne en même temps. Si le sujet exige beaucoup de l'écrivain, en retour, il le remue et le féconde. C'est une épreuve où l'on peut juger sûrement de la portée d'un talent; celui qui reste stérile, froid, inintelligent, en présence d'une de ces grandes figures historiques qui ont rempli toute leur époque, celui-là n'est pas fait pour les succès dans l'art d'écrire. De même, il faut avoir quelque inquiétude pour l'écrivain éprouvé que l'étude du grand homme a laissé inférieur à lui-même, et qui, au lieu d'y trouver le secret des caractères supérieurs, ne sait que s'y voir lui-même, s'y substituer à tout propos au sujet qu'il étudie, et s'y mirer en quelque sorte comme dans une glace qui reproduirait fidèlement sa propre figure. Tel a été le défaut, nous devrions dire le ridicule de l'*Étude sur Mirabeau*. Au lieu de Mirabeau approfondi, pénétré, éclairé de cette lumière nouvelle qu'une investigation consciencieuse et élevée sait faire luire dans les sujets les plus épuisés et dans les carac-

tères les plus connus, c'était Mirabeau matérialisé, plus laid, plus écumant, plus physique que l'histoire ne nous le montre; Mirabeau secouant sa *crinière de lion;* Mirabeau *pétrissant* le marbre de la tribune, Mirabeau *cognant* ses ennemis de ses argumens; une sorte d'appareil oratoire plutôt qu'un orateur, une charge plutôt qu'un portrait; une caricature plutôt qu'une étude. En outre la courte histoire de sa vie politique était devenue l'histoire des tracasseries littéraires de M. Victor Hugo. Les *trente voix* auxquelles Mirabeau imposait silence, c'étaient les ennemis littéraires de M. Victor Hugo. M. Victor Hugo se contemplait, triomphait dans Mirabeau. Au moyen de légères altérations historiques dont l'amour-propre ne se fait pas faute, M. Victor Hugo avait, en quelque sorte, décalqué sa vie sur celle de Mirabeau. C'était la même gloire aux mêmes épreuves, le même génie picoté par les mêmes myrmidons; les noms seuls avaient changé. Pour le style de cet écrit, c'est cette technologie qu'affectionne M. Victor Hugo; des mots empruntés aux sciences spéciales, aux professions mécaniques; une langue tirée des laboratoires de chimie et des échoppes de l'artisan, langue qui, pour vouloir tout peindre, substitue des images aux réalités et des couleurs aux pensées; langue bariolée, éblouissante, qu'on voit avec les yeux du corps; une palette versée sur une toile, mais non pas un tableau.

Le second des ouvrages qui ont alarmé les amis de M. Victor Hugo, c'est son drame d'*Angelo, tyran de Padoue.* Un inconnu qui débuterait par une pièce comme *Angelo,* ne serait pas joué six fois. *Angelo* a eu pourtant un certain succès. Le talent de Mlle Mars dont la voix caressante rendait flatteuses des choses écrites sans tact et sans vérité; le jeu passionné de Mme Dorval, qui sait mettre du naturel dans des situations exagérées et dire avec cœur des paroles écrites de tête, ces deux actrices si diversement admirables ont protégé la pièce; Mlle Mars et Mme Dorval ont été les marraines de ce chétif et grossier enfant d'une imagination épuisée; elles l'ont fait agréer au public. Ce public est d'ailleurs résigné; il accepte tout, il se contente de tout; la curiosité a dû remplacer la sympathie, là où le spectacle a remplacé l'étude des caractères. Le parterre ne fait plus de conditions avec les auteurs connus; il n'applaudit, ni ne siffle; il subit son plaisir. Toutefois, nous répétons que ce public débonnaire n'eût point passé Angelo à

un débutant, et que la pièce eût été, sinon sifflée, du moins désertée. Tout le garde-meuble de l'ancien mélodrame est là. Poison, épées, poignards, clefs mystérieuses, portes dans la tapisserie, inconnus qui entrent partout, étrangers qui sont plus chez vous que vous-même, et connaissent mieux votre maison que vous, et puis des tombes, et puis des dalles sur ces tombes, et puis des femmes sous ces dalles; des caractères à la surface; nulle invention, nulle étude de cœur, nulle découverte; mais, au lieu de pensées, un cliquetis de mots lugubres, tout le vocabulaire des tyrans de théâtre; outre les défauts ordinaires des pièces de cet écrivain, entre autres, cette poésie qui n'est pas à sa place, ce ton lyrique appliqué au drame, l'ode où nous attendons le dialogue, défauts bien plus choquans dans *Angelo* parce qu'il semble que le fard qui les couvre ait déjà servi, et que ce soit du mauvais goût énervé et refroidi; — voilà *Angelo*, tel que nous l'ont unanimement montré tous les critiques indépendans.

Les chants du Crépuscule ont achevé de désespérer les amis de M. Victor Hugo. Cette poésie toute en description, toute matérielle, comme la prose de *l'Étude sur Mirabeau*; ces interminables énumérations, ce luxe de paillettes fausses sur un fond si clair et si peu étoffé, cette stérilité de cœur, cette sensualité d'imagination substituée au sentiment, cette philosophie sceptique à la suite; tout cela était peu rassurant. En général, il n'y a pas de plus sûr symptôme de décadence, dans les choses de la poésie, que la profusion descriptive. C'est par ce point que les poésies naissantes ressemblent aux poésies qui se meurent. Avant que les idées soient venues, comme après qu'elles sont épuisées, il n'y a que de la description. La description c'est le bégaiement de l'art au berceau et le radotage de l'art qui décline vers la tombe. Le poète qui ne sait plus que décrire, c'est un vieillard qui ne sait plus que se souvenir. Dans l'un comme dans l'autre, la mémoire a remplacé la pensée.

Nous avons été particulièrement frappé de ce caractère de décadence dans le nouvel ouvrage de M. Victor Hugo. En serait-il donc réduit aux tristes et stériles inspirations de la mémoire? Le jeune homme encore vigoureux, qui est né avec ce siècle, qui a donné tant d'espérances, qui a été admiré par

ceux même qui ne l'aimaient point, en serait-il arrivé au radotage des vieillards? Cette poésie exténuée où la pensée est si rare, et les mots si abondans, et où M. Victor Hugo semble n'être plus, en vérité, que le compilateur et le regrattier de ses premières poésies, serait-elle la dernière par laquelle il lui a été donné de finir? L'article que nous allons lui consacrer serait-il son article nécrologique?

C'est avec une peine sincère que nous nous faisons ces questions. Outre que nous avons été de ceux qui ont applaudi aux premiers ouvrages de M. Victor Hugo, et qui, sans lui sacrifier sottement les gloires passées et les grands noms, ont pensé qu'il fallait faire un peu de place et ne pas disputer le soleil à un jeune homme qui nous promettait de beaux et sérieux ouvrages en récompense de l'aide qu'on lui donnerait, c'est une chose triste pour tout le monde qu'une décadence prématurée, qu'une chute dans l'âge des succès, qu'une mort au plus beau moment de la vie. Les hommes, même de l'ordre secondaire, où nous avons toujours placé M. Victor Hugo, en le comparant aux grands écrivains de notre patrie, ces hommes là sont assez rares pour qu'on déplore l'affaiblissement précoce qui glace la plume de l'un d'eux avant le temps et qui détruit de chères espérances. Si cet affaiblissement n'est que passager, s'il n'est que l'effet de ces *torts* auxquels le poète fait allusion dans les seuls vers touchans de son dernier recueil, de *ces abandonnemens au mal* (1) dont une critique jusque-là dévouée a cru devoir entretenir le public, nous n'éprouverons aucune humiliation de nous être alarmé hors de propos, un démenti de ce genre ne peut que profiter à tout le monde, et à nous particulièrement. Mais si cet affaiblissement est définitif la critique étant faite moins pour redresser les hommes éminens qui en sont le sujet que pour prévenir et corriger les faux jugemens de la foule sur leur compte, notre travail sur M. Victor Hugo aura du moins cette triste convenance, qu'en analysant le talent de ce jeune homme déchu, il indiquera implicitement les causes

(1) Celle qui, lorsqu'au *mal*, pensif, *je m'abandonne*,
Seule peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres *torts* me console et m'absout...
(*Les Chants du crépuscule.*)

qui préparent de semblables fins aux talens de l'espèce du sien ; à plus forte raison, à ceux qui seraient tentés de l'imiter.

M. Victor Hugo est né le 26 février 1802. Il a donc un peu plus de trente-trois ans. Son enfance fut éprouvée. Son père, colonel, puis général, un des bons officiers de cette armée impériale qui en comptait tant, l'emmena tout enfant dans les divers pays où il avait obtenu des commandemens (1). C'est ainsi qu'il vit successivement l'île d'Elbe, l'Italie, l'Espagne, et, quoique trop enfant pour tirer de ces voyages un profit réfléchi, son imagination se teignit des couleurs de ces différentes contrées, et sa mémoire se remplit de formes merveilleuses, d'horizons, de paysages. L'imagination fut donc la première faculté qui s'éveilla en lui, et cette sorte de première éducation, toute sensuelle, ne contribua pas peu à développer en lui cette tendance à matérialiser les pensées même les plus abstraites, et à transporter dans le monde des idées toutes les couleurs du monde matériel. Nous doutons que cette sorte de précocité que peuvent donner à un enfant les déplacemens et les voyages soit favorable au développement des talens solides. Nos maîtres des deux derniers siècles ont eu des commencemens plus humbles et peut-être plus profitables. Élevés autour du foyer, dans le sein d'une famille régulière, leur raison naissait en quelque manière avant leur imagination, et, moins attirés par les spectacles extérieurs, ils se repliaient davantage sur eux-mêmes. Le poète qui est jeté tout enfant au milieu des grands spectacles de la nature extérieure, qui est exposé, frêle et débile, à un soleil qui rend les hommes fous, un tel poète risque beaucoup de n'avoir pour tout fonds poétique qu'une mémoire échauffée par des habitudes de travail factice.

(1) Je ne veux point faire la biographie de M. Victor Hugo ; seulement j'ai dû prendre, dans les notices biographiques publiées jusqu'ici, qui, sauf la partie des éloges, ont été sans doute concertées entre M. Victor Hugo et ses biographes, trois ou quatre circonstances, soit de sa vie, soit de son éducation, qui me fournissaient des preuves pour l'examen que j'ai tâché de faire de la nature et des bornes de son talent. J'ai consulté de préférence l'ingénieuse biographie publiée par M. Sainte-Beuve, sous le titre de *Victor Hugo, en* 1831. Voyez *Caractères et Portraits*, 1832.

M. Victor Hugo n'a pas le genre de figure que lui donnent ses portraits. Le Victor Hugo qu'on vend aux fenêtres et à l'étalage des marchands de gravures est une sorte de sombre génie, soucieux, rude, absorbé dans des pensées de vengeance, comme Angelo. Son front, dont la hauteur est exagérée, comme sont tous les fronts de nos hommes éminens, depuis que le docteur Gall a imaginé de mesurer la grandeur du génie à la largeur de cette partie de la tête, son front semble chargé de nuages; son œil noir et enfoncé plonge au sein des mondes; sa bouche, légèrement contractée et boudeuse, annonce apparemment un profond dédain pour le public qui passe sans le regarder. Le nom du poète au bas du portrait, gravé en caractères gothiques, est l'emblème de la nouveauté de son œuvre. Les mal pensans insinuent que c'en est la critique. Ceux qui ont eu l'honneur de voir de près M. Victor Hugo, ne reconnaissent pas plus le poète dans ce portrait, qu'ils ne reconnaissent Mirabeau dans la caricature que M. Victor Hugo en a faite. La figure du poète est belle et ouverte; son front large, en effet, annonce l'imagination et la mémoire. Son œil est doux, beaucoup moins caverneux qu'on ne le fait dans ses portraits. Toute la partie supérieure de la figure est d'un homme éminent par les qualités de l'esprit. Le bas est moins intellectuel. La bouche, les joues, le menton, et toute cette partie du profil qui s'étend depuis l'extrémité inférieure de l'oreille jusqu'au bout du menton, sembleraient trahir de grands appétits physiques et un immense amour de la conservation, chose d'ailleurs si nécessaire à une époque d'encombrement, où cet amour est toujours une prudence, et peut être, en certains cas, un devoir. L'intelligence et les sens partagent également ce masque, d'ailleurs remarquable; l'intelligence en a pris le haut, les sens en occupent le bas. C'est du reste une figure haute en couleurs, respirant la santé, n'ayant jamais, quoi qu'en aient pu dire les flatteurs, cette pâleur que laisse l'inspiration sur le front des poètes privilégiés, mais bien ce coloris, cette fermeté de tons qui feraient croire que la pensée, dans cet illustre jeune homme, n'est pas de l'espèce de celles qui consument le penseur, et que M. de Châteaubriand a comparées aux grands fleuves qui rongent leurs rivages.

M. Victor Hugo débuta dans les lettres par le pire des appren-

tissages, celui des prix d'académies. Il n'y a rien de bon à augurer d'une imagination disponible à heure fixe, ni de ce précoce besoin de paraître avant d'être. Dans un jeune homme vraiment appelé à de hautes destinées littéraires, il doit y avoir, si nous ne nous trompons, une certaine chasteté d'esprit qui répugne à ces luttes et à ces ovations d'académie. M. Victor Hugo, à peine âgé de quinze ans, concourut pour le prix de poésie à l'Académie française. Il mérita le prix, disent ses biographes, mais il ne l'obtint pas, à cause de deux vers où il parlait de ses quinze ans, et où l'illustre corps pensa voir une supercherie. Le sujet de la pièce était : *les Avantages de l'Étude.* Ceux qui savent en parler à quinze ans, sont-ils faits pour les connaître ?

De 1818 à 1820, M. Victor Hugo obtint successivement à l'Académie des jeux floraux, trois prix, dont le dernier lui valut le grade de maître ès jeux floraux. M. de Châteaubriand l'appelait un enfant de génie, mot imprudent, quoique plein de bonté, qui devait donner à l'enfant un orgueil viril, et la vanité du génie avant même qu'il eût du talent. La mère du jeune poète aurait dû trembler en entendant ce mot, comme si c'eût été une amère ironie. Il n'y a pas d'enfant de génie. Il y a des enfans qui sont devenus hommes de génie au prix où il est donné à l'homme de l'être, c'est-à-dire après avoir beaucoup vécu de la vie de tout le monde ; car le génie, c'est la science de la vie de tout le monde. Des mots de ce genre sont désastreux. Ils enivrent l'enfant qui en a été baptisé ; ils l'excitent, ils lui donnent les prétentions de toutes les qualités qu'il n'a pas encore ; c'est de la chaux mise au pied d'un jeune arbre, et qui lui fera produire, avant le temps, des fruits sans saveur. C'est surtout pour les présages et les horoscopes de ce genre que l'on doit du respect aux enfans heureusement nés. Ne leur donnons pas les passions de la vie publique avant qu'ils aient de la barbe ; mais laissons-les grandir, s'épanouir à loisir, comme les fleurs, et fortifier la maison avant d'y loger l'hôte robuste et remuant qu'on appelle le génie.

Du reste, dans la première direction donnée à l'esprit et aux études du jeune poète, il n'y a de reproches à faire à personne. Par la nature même de son talent, — et c'est ici le moment de la caractériser, — M. Victor Hugo était porté aux succès pré-

coces et à la gloire factice des académies. Il avait au plus haut degré le genre de talent qui réussit dans les concours de ce genre; une certaine facilité à développer les lieux communs, et beaucoup d'imagination, deux choses qui n'attendent pas les années, et qui peuvent donner un air de profond penseur à un enfant qui n'a que la mémoire heureuse et vive de ce qu'il a lu et entendu. L'imagination, fécondée par une grande mémoire, c'est là tout le talent de M. Hugo; c'est par là qu'il est vraiment novateur dans notre pays, où il n'y a point d'exemple d'un grand écrivain qui n'ait eu que de l'imagination, c'est par là qu'il a fait beaucoup de bruit, qu'il a remué les jeunes gens, qu'il a acquis une gloire tumultueuse. Une imagination à la fois exacte et abondante, sans mélange de sensibilité et sans le contrepoids de la raison, mais sachant quelquefois jouer la première, et quelquefois aussi se rencontrant par hasard avec les vues saines et droites de la seconde; voilà tout M. Victor Hugo.

Quand nous disons qu'il a été novateur, ce n'est pas un éloge que nous lui donnons. En France, pays de littérature essentiellement pratique et sensée, un écrivain qui n'a que de l'imagination, fût-elle de l'espèce la plus rare, ne peut être un grand écrivain. La gloire de nos grands écrivains, c'est surtout d'avoir exprimé, dans un langage parfait, des vérités de la vie pratique, c'est d'avoir créé en quelque sorte la poésie de la raison. Le génie en France, c'est un admirable concours de toutes les convenances à la fois; c'est un mélange égal de toutes les qualités supérieures et de toutes les qualités secondaires, de l'instinct et de l'expérience, de l'imagination et du goût, de la hardiesse des conceptions et de la prudence de l'exécution, de l'audace dans le premier jet et de l'extrême réserve dans le fini. L'homme de génie, c'est l'homme qui sait se servir tour à tour de la vue supérieure de l'ame, par laquelle il pénètre le secret des choses, et de la loupe de la critique, par laquelle il épure ses créations de toutes les aspérités, de toutes les lacunes, de toutes les défaillances de l'inspiration première. Chez nous, l'imagination, même dans les ouvrages qui sont qualifiés proprement d'ouvrages d'imagination, est une qualité d'ornement qui pare les compositions, bien plus qu'une faculté souveraine qui les inspire. La raison, c'est-à-dire ce sens supérieur qui

nous fait distinguer le vrai du faux, le général du particulier, la règle de l'exception, voilà la maîtresse des œuvres de l'esprit, en France, voilà ce qui donne un caractère si pratique à la littérature française. Dans le travail de la composition, dans cette sublime et simple occupation de l'homme de génie, qu'on a si ridiculement voulu entourer de nuages et de mystères, l'imagination, au lieu d'être écoutée et obéie aveuglément, est surveillée et contenue. Loin de s'y laisser entraîner, l'écrivain s'en défie; il l'appelle à son aide toutes les fois qu'il a besoin de colorer une idée que la raison a trouvée et débattue, toutes les fois qu'il faut faire entrer plus profondément dans les esprits une vérité qui glisserait sur eux, présentée dans sa nudité métaphysique; mais il la repousse toutes les fois que, profitant de la paresse ou de la fatigue de la raison, elle veut mettre des couleurs à la place des idées, et des images à la place des réalités. Toutes les facultés marchent, pour ainsi dire, en ligne : l'imagination, la raison, le goût, le sens critique; toutes se contrôlent, s'observent, s'aident, se fortifient, et c'est du concours de leurs efforts simultanés que sortent ces chefs-d'œuvre, marqués à un si haut degré de deux choses qui semblent s'exclure, de l'instinct le plus heureux et de l'art le plus parfait.

Quand on lit les grands monumens de la littérature française, on est frappé de ce déploiement et de ce travail simultané de toutes les facultés de l'esprit. Dans certains livres du XVIIe et du XVIIIe siècle, il n'y a pas une phrase où l'une de ces facultés n'ait pas été présente, où elle ait sommeillé, où elle ait abdiqué son droit dans l'œuvre commune. L'homme tout entier est dans chaque ligne, il se rendra ce témoignage, en finissant, que sauf l'infirmité humaine, il n'a point de sa propre volonté manqué à sa noble tâche. Dans d'autres littératures, on peut être un écrivain notable en se laissant aller librement et paresseusement à l'imagination, cette muse si commode, qui réduit l'art d'écrire au plaisir insolent de rêver tout haut. En France, nul ne peut prétendre à la gloire des écrits durables s'il n'en a subi toutes les conditions, s'il n'en a connu toutes les fatigues, celle surtout de tempérer toutes ses facultés les unes par les autres, et de se contenir en même temps qu'il s'abandonne. C'est peut-être le plus grand charme

des chefs-d'œuvre des littératures anciennes et des grands monumens de la nôtre, qu'on y sent, dans l'ensemble et dans les détails, cette force de volonté et de conscience sans laquelle l'instinct le plus heureux ne produit rien de parfait. Il y a telle scène de Racine, et tel morceau de Bossuet, où l'idée de prodigieux efforts de volonté dissimulés sous les graces et la facilité de l'instinct, nous jette dans une sorte d'admiration religieuse qui rabat notre orgueil sans nous décourager.

Ce n'est pas ce concours admirable de toutes les facultés qu'on admire dans les ouvrages, d'ailleurs si distingués, de M. Victor Hugo. Chez lui, nous le répétons, l'imagination tient lieu de tout; l'imagination seule conçoit et exécute; c'est une reine qui gouverne sans contrôle. Par la nature d'esprit du jeune écrivain, et aussi par l'influence fâcheuse de l'époque, qui n'est guère propice aux œuvres raisonnables, la raison n'a aucune place dans ses ouvrages. Point d'idées pratiques et applicables, rien ou presque rien de la vie réelle, nulle philosophie, nulle morale, aucun but d'amélioration ni de critique, de sympathie ni de satire; point de plan, point de dessein, point d'opinions; car nous n'appelons pas de ce nom des lieux communs d'un fonds plus ou moins grave sur lesquels le jeune écrivain a brodé de la prose en vers; rien enfin de ce qui se rapporte plus particulièrement à la raison dans les choses de la littérature. De goût, de sens critique, il n'y en a pas plus que de raison; outre que M. Victor Hugo ne nous paraît pas avoir été doué naturellement de ces deux facultés si nécessaires à l'écrivain français, il en a érigé le mépris en système. C'est, du reste, une pratique assez commune à tous les auteurs incomplets; quand ils manquent d'une qualité, ils imaginent une théorie qui les en dispense ou qui leur fait un mérite éminent de ne l'avoir pas. C'est donc avec son imagination toute seule, sans frein, sans contrôle, sans intelligence des convenances de l'art, que M. Victor Hugo écrit dans un pays de littérature philosophique et applicable, et dans une langue qui excelle surtout à exprimer tous les ordres d'idées qui y répondent.

Les Allemands ont imaginé de distinguer les écrivains en deux classes et comme en deux espèces. Il y en a d'*objectifs*,

c'est-à-dire qui ne se voient pas dans leurs écrits, qui se tiennent en dehors, qui semblent être des spectateurs désintéressés de leurs propres ouvrages plutôt que des acteurs passionnés qui y ont mis en scène, sous des idées absolues ou sous des personnages inventés, leurs passions, leurs préjugés, les petitesses ou les grandeurs de leur vie personnelle. Votre incomparable Shakspeare me paraît le type le plus grand et le plus complet de cette classe d'écrivains. Voilà pourquoi vous ne pouvez pas faire une biographie exacte de ce grand homme; il n'a laissé trace de sa vie nulle part; il n'est dans aucun de ses héros; il les laisse vivre tous de leur propre vie et subir les conséquences de leurs caractères et de leurs fautes; il reste en dehors, et les regarde en souriant jusque dans la catastrophe qui nous arrache des larmes : c'est qu'il n'est pas responsable de ce qu'ils font. L'écrivain *subjectif* est tout l'opposé de l'objectif. Il remplit ses ouvrages de lui-même, il se laisse voir sous tous ses héros; il leur prête ses sympathies ou ses antipathies, il leur fait épouser ses querelles, il les affuble de ses passions. Quelque peu propre que soit son sujet à ces demi-confidences, il trouve toujours un petit coin pour s'y montrer, et il fait jouer à toutes ses idées comme à tous ses personnages le rôle de sa propre vie. Le type le plus imposant, en France, de cette classe d'écrivains auxquels cette préoccupation passionnée d'eux-mêmes donne quelquefois tant de puissance et d'action sur leurs contemporains, c'est Voltaire. M. Victor Hugo, auquel je ne veux pas comparer Voltaire, pour ménager son amour-propre! M. Victor Hugo est un de ces écrivains-là.

Quand l'écrivain subjectif est un homme supérieur, doué comme Voltaire d'une raison admirable, de goût, d'intelligence critique; quand ce *sujet* dont il remplit tous ses ouvrages résume en lui tout le bon sens et toute la sagesse que Dieu a départis à l'homme, il sait faire des ouvrages vrais et durables, encore que ces ouvrages ne soient pas écrits avec le désintéressement et l'impartialité des écrivains *objectifs*. C'est parce que Voltaire a été un de ces hommes privilégiés que ses chefs-d'œuvre sont vrais, bien qu'ils soient le miroir et comme l'écho de l'ame d'un seul homme. Mais si l'écrivain *subjectif* n'est lui-même qu'un homme de second ou de troisième ordre, qu'un

sujet très incomplet, qui n'a qu'un peu plus d'imagination et de mémoire que le commun de ses contemporains, il résulte que toutes ses créations n'ont que la valeur d'une exception, que tous ses personnages sont excentriques, que son œuvre tout entière ne représente qu'un individu plus ou moins distingué. C'est ce qu'on peut dire de M. Victor Hugo. Les personnages, — pour ne parler que des ouvrages dramatiques, — les personnages de Voltaire sont faux rigoureusement en ce point qu'ils sont tous voltairiens; mais ils sont vrais en ce point qu'ils représentent un homme d'un admirable bon sens, et que le bon sens est un trait commun à tous les hommes. Les personnages de M. Victor Hugo sont faux, non seulement parce qu'ils ne sont que des masques et des ombres de l'écrivain, mais parce que l'écrivain lui-même, borné à sa seule imagination, cette faculté par laquelle les hommes diffèrent le plus entre eux, manque de la raison par laquelle ils se ressemblent et sont vrais les uns pour les autres.

M. Victor Hugo a fait, comme vous savez, beaucoup de drames et de romans, les uns et les autres, — sauf *Han d'Islande* et *Bug Jargal*, — moins peut-être par goût et par vocation que par l'effet de nobles nécessités domestiques qui l'obligeaient à rechercher un genre d'ouvrages plus lucratif que les vers et les ballades. Ces drames et ces romans représentent presqu'exclusivement M. Victor Hugo, non point par le côté positif de l'homme mais par le côté de l'écrivain possédé par son imagination, ayant une sensibilité de cerveau et des passions de tête, surexcité par des habitudes de travail nocturne, riant sans gaieté, pleurant sans tendresse, s'exaltant sans enthousiasme, creusant moins les passions humaines pour en tirer des secrets inconnus, que la langue française, pour en tirer des effets de style extraordinaires; tournant tout à l'image et au trait. Ceux qui ont l'honneur de connaître l'auteur peuvent s'intéresser à cette contre-épreuve qu'il donne, dans tous ses ouvrages, de son propre esprit; mais ceux qui ne le connaissent pas, et c'est l'immense majorité du public, ne savent qu'en penser. Ils ne trouvent dans leur propre cœur, ni dans leur expérience du cœur d'autrui, rien qui les mette sur la voie des étranges créations du poète; ils les regardent avec curiosité, d'abord parce que ces monstres sont doués d'une certaine force originelle,

parce que le théâtre sur lequel ils vont et viennent est repeint à neuf et chargé de décors, ce qui occupe les yeux pendant que l'esprit languit, ensuite, et il faut être juste, parce qu'ils montrent çà et là quelque chose qui ressemble à de la sensibilité et à de la passion, à du rire et à des larmes. On peut à la rigueur entrevoir de temps en temps dans ces figures grimaçantes quelque lointaine consanguinité avec la vraie figure humaine.

C'est que l'imagination, même quand elle marche seule, a pourtant cette singulière puissance qu'elle sait imiter, jusqu'à tromper des yeux grossiers, les autres facultés de l'ame, la sensibilité, la passion, la raison elle-même. Un écrivain qui n'a que de l'imagination et de la mémoire fera une scène suffisamment passionnée avec les souvenirs de ses lectures, sans avoir ni l'intelligence des passions d'autrui ni la conscience des siennes. Il fera parler une mère, un amant, une maîtresse, dans un langage analogue à celui que tiennent ces personnages dans les traditions du genre; il aura une sorte de sensibilité assez vraie pour qui n'y regardera pas de très près; il pleurera convenablement, il trouvera une bouffonnerie que les gens grossiers ou indifférens pourront prendre pour du comique; enfin il rencontrera au hasard, et pour avoir lu des choses approchantes, quelques sentimens raisonnables qu'ils prendront pour de la raison. C'est ce qui se voit dans les ouvrages dramatiques de M. Victor Hugo. Tout ce personnel-là n'est pas radicalement faux et impossible, et nous sortirions de la vérité à le prétendre; mais, ce que nous n'hésitons pas à dire, c'est qu'aucun des sentimens que le poète met dans la bouche de ses personnages ne sort de la vraie source d'où les tire l'art des grands poètes; c'est que les choses de sensibilité n'y viennent pas du cœur, ni les choses passionnées d'une ame qui peut pâtir un moment des douleurs qu'elle prête à des êtres imaginaires, ni le rire d'un sentiment vif et profond du ridicule; ni les larmes de l'ébranlement physique que donne à un homme honnête et bon la pensée de malheurs même inventés; ni les choses raisonnables de cet instinct fortifié par la réflexion et l'expérience qu'on appelle la raison.

Les plus notables enfans de cette imagination qui marche ainsi à l'aveugle, toute seule, avec l'incertitude, mais aussi avec la témérité quelquefois heureuse d'un être marchant sans

guide, de cette mémoire échauffée qui sait prendre quelquefois le langage de toutes les autres facultés, à peu près comme l'homme qui a la mémoire des airs notés répète un chant qu'il a entendu, — ces plus notables enfans sont : *Didier*, dans *Marion Delorme*; *Hernani*, dans la pièce de ce nom; et surtout la *Esmeralda*, dans le roman si justement apprécié de *Notre-Dame de Paris*.

La Esmeralda est un personnage charmant : c'est une bohémienne plus belle qu'une fille de roi, qui étend sur les places du vieux Paris un lambeau de tapisserie, et qui fait des gambades pour les ancêtres des badauds de ce temps-ci. Elle a pour compagne de ses jeux une petite chèvre à qui elle fait écrire des noms avec des lettres mobiles, et qui est toute sa famille et toute sa vie. Elle est chaste comme la plus chaste de nos filles, elle qui livre toutes ses beautés visibles à la foule impure; elle est vertueuse comme assurément ne le fut jamais bohémienne ni danseuse de place publique. Son sourire est dédaigneux et fier; son visage est empreint d'une mélancolie vague et sans objet, signe ordinaire d'innocence et souvent de l'absence des passions. Cependant, si elle ignore ce que c'est que le vice, elle sait ce que vaut la vertu, et elle cache dans sa ceinture un petit poignard effilé dont elle frapperait l'infâme qui voudrait la lui ravir. Elle vit au soleil et au grand air, seule, abandonnée, sans ange gardien, — les bohémiennes n'en ont pas; — sans autre conseil qu'un amulette qui doit la faire reconnaître de sa mère, et qu'elle perdrait en perdant sa vertu; protégée contre toutes les tentations du vice, contre toutes les corruptions du Paris du xve siècle, par cette filiale espérance de revoir sa mère et d'en être reconnue, et peut-être aussi par l'orgueil de se sentir si belle au milieu de ses misérables compagnons d'industrie; car la grande beauté est long-temps un gage d'innocence.

Nous aurions souhaité pour cette jeune fille si gracieuse et si pure un de ces amans comme il s'en rencontre dans votre Angleterre, de grande naissance et de grande fortune, qui la retirât de la fange où sa robe seule a été salie, et qui l'élevât au rang d'épouse et de duchesse. Mais M. Victor Hugo, à qui la Esmeralda appartenait en propre, n'en a pas disposé au gré de nos vœux. Il la fait s'éprendre pour un capitaine de la

gendarmerie de Louis XI, jeune gars de belle santé, un de ces êtres tout de chair et de sang, qui ont le gros rire, la parole haute et brève, un air de conquérant devant toutes les femmes, qui croient inspirer de l'amour et n'inspirent tout au plus que d'impures fantaisies ; un de ces hommes que la philosophie antique a dû avoir en vue quand elle a dit : L'homme est un animal. Ce capitaine ne comprend rien à l'amour de la Esmeralda ; il prend ses hésitations vertueuses pour les résistances d'usage, et il les combat avec le langage de la formule ; il n'entend rien à ses regards mélancoliques, à ses silences rêveurs, à ses joies si vives traversées d'inquiétudes si soudaines, à ces mille délicatesses d'une jeune fille qui défend sa pudeur sans même savoir comment on la perd. Il fait de l'amour de gendarme, de ce gros amour stéréotypé qui réussit auprès de sottes femmes, mais où j'aime à croire que peu de femmes se laissent prendre qui soient vraiment digne d'être aimées.

Celui qui sait aimer la Esmeralda comme elle doit être aimée, c'est le pauvre sonneur de cloches, Quasimodo, l'orphelin délaissé dès sa naissance, le monstre qui ferait horreur même à sa mère ; sourd, bossu, borgne, qui vit caché au fond de la noire cathédrale, et qui a grandi sous son demi-jour sombre et humide. Il n'y a que Quasimodo qui ait su comprendre la Esmeralda. Il faut voir quels soins empressés et ingénieux il prend de la jeune fille, comme il la porte avec précaution dans ses bras, comme il sait l'entendre sans qu'elle parle, et lui obéir sans qu'elle commande ; comme il a peur de la blesser par la vue de ses difformités, et comme il se tourmente afin de pouvoir la servir sans l'approcher, et veiller sur elle sans en être vu. Rien de plus touchant et de plus naïf que les scènes entre la Esmeralda et Quasimodo, sur la plate-forme des tours. La répugnance invincible de la jeune fille, combattue par une pitié douce pour le pauvre sonneur ; ses efforts pour se faire à ce visage, miroir si ingrat et si repoussant d'une ame délicate ; les anxiétés de Quasimodo, son dévouement, son intelligence, l'espèce de grace que donne l'amour à ce monstre qui s'est apprivoisé sous le regard d'une femme aimée ; les conversations de ces deux êtres, quand la Esmeralda s'est attendrie pour le pauvre sonneur, et lui a permis de rester un moment près d'elle ;

tout cela est d'un autre monde, sans doute, mais tout cela intéresse et touche, et s'il est vrai de dire que ce soit une charge, c'est la charge ingénieuse d'un de ces amours impossibles comme le monde réel nous en peut offrir, entre la laideur et la beauté, la vieillesse et la jeunesse, entre deux êtres dont l'un aime sans pouvoir se faire aimer et dont l'autre n'aime pas sans pouvoir haïr.

Le souvenir est favorable à M. Victor Hugo. J'entends par là cette impression lointaine que nous gardons d'une lecture, impression douce, agréable, où disparaissent les exagérations de l'auteur, qui adoucit les aspérités, retranche les longueurs, efface les excès d'imagination, et substitue à des figures toujours un peu outrées, même quand l'idée première en est naturelle, des figures vraies et naïves. Vues à distance, à travers les souvenirs, sous ce demi-jour propice qui voile les grossièretés et les emportemens de l'exécution, la Esmeralda et Quasimodo sont deux belles créations romanesques, et, très certainement, les plus heureuses qu'ait imaginées M. Victor Hugo, poète dramatique et romancier. Mais vues de trop près, dans le livre même, ils choquent le lecteur délicat par cette gourme de détails faux, exagérés, ridicules, où sont noyés les traits naturels. La Esmeralda, dans ses amours, est trop souvent niaise en ne voulant être que naïve; Quasimodo fait quelquefois le Corydon. Sa laideur, déjà si énorme dans un simple trait, devient un amas de toutes les laideurs, une charge de toutes les charges dans le tableau démesurément détaillé du romancier. La partie matérielle, les descriptions des lieux et des costumes, les images excessives, obstruent et étouffent ces lueurs trop rares de vérité éternelle qui nous apparaissent seules dans le souvenir d'une lecture éloignée. Tel est l'effet ordinaire des ouvrages où l'imagination et la mémoire tiennent lieu de tout; telle est l'impression que nous font en particulier les œuvres dramatiques de M. Victor Hugo. Le contraire arrive pour ces livres que la raison animée par l'imagination a immortalisés. A la lecture on les trouve encore plus beaux que dans le souvenir; on y revient avec une curiosité nouvelle; on sent qu'on ne les a pas lus d'assez près, et que l'impression qu'on en avait gardée était restée au-dessous de sa cause.

II.

C'est par cette domination exclusive de l'imagination et de la mémoire dans les ouvrages de M. Victor Hugo qu'il faut expliquer son peu d'influence sérieuse sur son époque et sa complète impuissance d'avoir un rôle, malgré de très visibles prétentions à les remplir tous.

Les écrivains complets, c'est-à-dire ceux qui à un grand fonds de raison et de bon sens joignent une imagination dirigée et continue, ces écrivains-là ont toujours une action décidée et certaine sur leurs temps et sur leur pays. Ils ont un caractère déterminé, une physionomie distincte qui les élève au-dessus de tous; on sait ce qu'ils sont venus faire ; on sait ce qu'ils représentent. On sait ce qu'ils veulent ou ne veulent pas; on a confiance en eux, on personnifie en eux telle ou telle opinion, telle ou telle croyance : ou bien ils sont en avant de leur époque, ils prophétisent l'avenir, ils réchauffent les ames par de sublimes espérances ; ou bien ils se tiennent à côté et au-dessus, observant avec profondeur et raillant avec ironie ses tendances; maîtres des ames, pour tout dire, soit qu'ils aiment, soit qu'ils haïssent, soit qu'ils entraînent leur époque vers l'inconnu, soit qu'ils la retiennent et l'agitent stérilement dans le doute, soit qu'ils pleurent, soit qu'ils rient; toujours en avant, jamais à la suite; toujours dans les entrailles de la société, jamais à la surface; toujours dominans, jamais dominés ; toujours supérieurs à leur gloire et à leurs échecs; car, soit qu'ils pensent comme leur époque, soit qu'ils voient en-deçà ou au-delà, ils sont toujours trop en avant d'elle pour que la mesure de leurs triomphes et de leurs défaites soit la mesure exacte de ce qu'ils valent.

Votre lord Byron, notre Béranger, pour ne parler que des poètes, sont de ces écrivains là.

Byron, par l'affectation d'une liberté illimitée d'esprit, d'opinions, de croyances, de conduite, par son scepticisme effronté, par son ironie amère, par son mépris du bien et du mal, a secoué profondément votre société garrottée de règles, de formes, d'inégalités oppressives décorées du nom de convenances. Amis,

ennemis, personne n'a été médiocrement affecté par cet homme; il s'en est allé de votre île afin de n'être rien pour vous, et de n'avoir aucune part dans les destinées de son pays, et pourtant, il y a été plus maître que s'il eût vécu toute sa glorieuse et courte vie au sein de la cité de Londres. Comme cet homme qui n'a été rien a été puissant! De quelque côté qu'on le regarde, comme sa figure se détache nettement du milieu de toutes les figures contemporaines! Comme on sait bien ce qu'il est venu faire! Les petits enfans de votre Angleterre pourraient le dire au besoin.

Notre Béranger, aussi solitaire, aussi en dehors de la société française que lord Byron, mais avec la différence qu'il y a entre un pauvre petit bourgeois de France et un noble lord d'Angleterre, entre une solitude casanière dans une petite maison de Passy ou de Fontainebleau et la solitude errante et voyageuse à grands frais de lord Byron, notre Béranger a aussi une physionomie qui n'est qu'à lui, et ce que j'ai dit des petits enfans de l'Angleterre, à l'égard de votre lord Byron, je le dirais avec bien plus de raison encore des petits enfans de notre France à l'égard du bon Béranger. Béranger, c'est le type le plus parfait, le plus ingénieux, le plus aimé du caractère de notre nation. Un amour quelque peu inconséquent de la gloire des armes et de la liberté politique; des illusions nobles et généreuses avec beaucoup de bon sens; un esprit critique qui ne se laisse pas facilement duper, avec les espérances d'un enfant; une admirable intelligence du passé, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut pour désespérer de la liberté et de la vertu, et pourtant une ferme croyance que les nations seront heureuses quelque jour par la liberté et par la vertu; de la satire poignante avec de la bonhomie attirante; le Français gai et rieur, sans gros éclats de ventre; sensible, mais non pleurnicheur; sans rancune et sans haine, mais non pas sans antipathies; un tempérament et un mélange admirable de toutes ces choses ensemble, mélange qui fait dire aux Allemands, par exemple, que nous ne sommes pas profonds, parce que nous n'allons à l'exagération de rien; voilà notre Béranger. Nous chantons tous, nous avons chanté ou nous chanterons les chansons de Béranger. Dans les corps-de-garde de la restauration, dans les dîners de corps entre les officiers des troupes privilégiées, les cadets de

province comme les fils de leurs fermiers, les uns officiers par droit de naissance, les autres par les guerres de l'empire, chantaient en chœur les odes de Béranger. Ses vers ont été des leviers de révolution. Ses querelles avec les Bourbons de la branche ainée ont été des querelles nationales. Sa prison a été une des causes de leur expulsion du sol français.

Nous cherchons vainement par où M. Victor Hugo a de l'action sur son époque, et s'il y excite un autre sentiment que celui de la curiosité. Nous ne le voyons à la tête d'aucune opinion ni affirmative, ni négative, mais s'emparant un peu de toutes, successivement, et comme de lieux communs momentanés qui peuvent faire la fortune d'un volume. Il nous semble qu'au lieu de dominer la société tout-à-fait, soit en se tenant isolé d'elle, soit en l'embrassant, soit par l'action, soit par la critique, il flotte à la surface, recueillant avec sa mémoire toutes les choses qui s'y disent, et reproduisant ces choses avec son imagination; saisissant une mode, une fantaisie, un goût éphémère au passage, et y attachant un livre soit de vers, soit de prose, qui dure autant qu'une fantaisie, une mode, un goût du jour, feuilles légères qu'il jette dans un ruisseau formé par une pluie soudaine et qui n'ira pas plus loin que ce ruisseau ni plus longtemps que cette pluie. Nous le voyons écho inexact, quoique *sonore*, comme il se définit quelque part, de ce qui se montre à la superficie de son époque, mais non pas observateur intelligent de ce qui se cache au fond; nous le voyons dominé, mais non pas dominant; *lauréat* tantôt de la royauté et tantôt du peuple, mais jamais *poète* ni de l'un, ni de l'autre, ce qui est bien autre chose; il chante pour la royauté, sans qu'on lui ait commandé une pièce; il chante pour le peuple sans que le peuple sache ce qu'il lui veut; il est tantôt apprécié sans être compris, tantôt compris sans être apprécié; il n'est jamais à la tête, mais toujours à la suite; jamais créateur et maître d'une idée, mais toujours serviteur et héraut des idées du moment. Par la mémoire, il se tient au courant de tout; par l'imagination, il peut prendre tous les tons et toutes les opinions; mais avec ces deux qualités, si brillantes qu'elles soient, on vient après tout le monde et on n'est maître de personne.

L'histoire des ouvrages de M. Victor Hugo est l'histoire de livres éphémères greffés sur des lieux communs du jour ou

imités d'ouvrages analogues où le mérite de l'invention n'appartient pas à M. Victor Hugo. Je n'en sache pas un dont la pensée lui soit propre ; je n'en sache pas où il ait crié le premier, du haut du mât de misaine: Italie ! Italie ! Il a quelquefois exploité les découvertes d'autrui ; mais il n'a jamais rien découvert.

Ses premiers écrits sont des prix académiques ; il ne commence pas par chercher la poésie en lui, il la cherche dans les programes des académies.

Sous la restauration, il publie des poésies royalistes. Le royalisme vendéen, le royalisme d'avant 89 , le royalisme qui, dans les histoires de France à l'usage des classes, supprimait tout le règne de Napoléon et les dix années de la république, le royalisme exhalant la malédiction et l'opprobre contre les hommes qui avaient sauvé la patrie du démembrement, le royalisme pathétique du *Conservateur*, le royalisme niais de la Sainte-Ampoule et de l'oriflamme, était à l'ordre du jour. M. Victor Hugo s'épaula de toutes ces exaltations et de tous ces enthousiasmes, et lança un recueil d'odes dans ce torrent de dévouement qui passa bientôt après avoir fait plus de bruit que de mal. Hâtons-nous de dire que parmi ces odes, il y en a de belles. Les muses de l'ode ne sont-elles pas la mémoire et l'imagination ?

Un peu plus tard, à la mode des imprécations et des colères contre-révolutionnaires, succède la mode des cathédrales, des donjons, des tours ruinées, des châteaux féodaux que tous les beaux esprits du royalisme se mirent à défendre contre la *bande-noire*, laquelle faisait des villages avec les pierres des châtellenies inhabitées, et plantait des pommes de terre pour les hommes, sur l'ancien domaine des lapins et des renards ; la mode des nocturnes habitans de ruines féodales, sylphes, gnômes, farfadets ; un royalisme *pittoresque*, habillé en moyen-âge, le faucon au poing, la rapière au côté, le bonnet à plumes sur le coin de la tête, se signant devant les croix rongées de mousse, sonnant du cor sur le pont-levis des châteaux, royalisme ridicule comme le premier, et comme sont toutes les prétentions rétrogrades et impuissantes. M. Victor Hugo se fit le chantre ingénieux de cette réaction féodale contre la *bande-noire*, laquelle n'était si *noire* que parce qu'elle consolidait

par ses destructions l'investiture révolutionnaire des biens nationaux. Il fit voler dans la nuit les farfadets et les gnômes, et bourdonner les sylphes gracieux aux vitraux des oratoires des châtelaines; il mit en jolis vers les lieux communs du royalisme, et il fut plus spirituel, sinon plus intelligent, que le parti dont il recevait l'impulsion rétrograde, et dont il se faisait le troubadour et le ménestrel.

Le plus considérable de tous les ouvrages de M. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris,* lui a été inspiré par deux influences étrangères et extérieures, par cette mode de moyen-âge d'abord, ensuite par la popularité des romans historiques de votre Walter Scott. La mémoire et l'imagination en ont fait tous les frais. C'est le fruit d'une double imitation; mais c'est un fruit d'un goût relevé et savoureux.

De 1827 à 1830, les tendances ont changé; le royalisme est vaincu. Le vent de l'émigration a cessé de souffler; les polémistes et les poètes de l'autel et du trône sont tombés dans le ridicule. En même temps les idées révolutionnaires et philantropiques deviennent les nouveaux lieux communs de ce mouvement libéral. Napoléon redevient un grand homme, et reprend sa place dans les histoires de France. La colonne de la place Vendôme, fondue avec les canons autrichiens, est l'objet de pélerinages hostiles à la royauté. M. Victor Hugo fait virer de bord sa barque royaliste, — à son grand honneur, je dois le dire, et avec des sacrifices faits à propos, — et il la place sous le vent des idées libérales. Il chante Napoléon; il chante la colonne de la place Vendôme, dans des vers pleins de beautés. Il fait contre la peine de mort, le plus exploité des lieux communs du moment, un livre bizarre, mais çà et là éloquent, *le Dernier jour d'un Condamné*, rêve d'une imagination qui se suppose condamnée à mort, et qui met des couleurs à la place de sentimens, des souffrances de tête à la place de souffrances réelles, et toute une métaphysique en images à la place d'une forte et saignante analyse de cette révolte de la nature contre l'idée de la destruction.

La révolution de 1830 éclate; les héros de juillet reçoivent l'encens des poètes. M. Victor Hugo les chante et fait une hymne raide et vide pour la cérémonie funèbre du Panthéon.

La thèse des droits et des souffrances des classes pauvres

appelle l'attention et la vogue sur quelques organes de la presse. M. Victor Hugo se met à la suite des écrivains populaires ; il plaide dans une prose originale pour un prisonnier qui a assassiné d'un coup de ciseau le directeur de la prison, et il altère imprudemment un fait de cour d'assises, un fait de notoriété publique, pour donner tort à la société et raison au prisonnier assassin ; il plaide en beaux vers pour les malheureuses qui rôdent le soir dans les environs de l'hôtel-de-ville, contre les belles dames parées qui vont danser au bal que ce qu'on nomme *la ville* y donne au roi.

Vous le trouvez ainsi toujours à la suite de tout ce qui réussit, de tout ce qui fait du bruit, de tout ce qui a la vogue.

Le scepticisme est-il en honneur? Il monte sa lyre au ton abattu et découragé du scepticisme.

On refait avec de l'érudition, avec de belles quêteuses, avec des églises chauffées au calorifère et tapissées, avec des prédicateurs beaux esprits qui prêchent la morale et glissent sur le dogme, que sais-je? avec des échanges réciproques de décors entre l'église et l'Opéra, une sorte de néo-christianisme, sans pouvoir temporel, sans sacerdoce et sans pape. M. Victor Hugo écrit de la prose ou fait de la poésie néo-chrétienne.

On prostitue le nom de Dieu ; on le met dans les feuilletons à propos des pas d'une danseuse ; on traîne ce nom sacré que votre grand Newton ne prononçait jamais sans ôter son chapeau, dans ces cloaques littéraires qu'on appelle les romans d'amour ? M. Victor Hugo fait de cette *réligiosité* à la mode ; il sanctifie du nom de Dieu sa prose et ses vers.

Que dirons-nous de ses drames, qui n'ont fait que renchérir sur les drames à la suite desquels ils sont venus, hurlant là où ceux-ci n'avaient fait que crier, empoisonnant par masse là où ceux-ci s'étaient contentés d'empoisonnemens isolés, mettant toute l'action dans le spectacle là où ceux-ci en avaient fait deux parts à peu près égales, imitant ou exagérant, deux choses dont l'une est la conséquence de l'autre !

Si quelqu'un disait cela en France, on le regarderait non comme un critique, mais comme un envieux. Il aurait beau mettre la main sur son cœur, et protester de son parfait désintéressement, on le soupçonnerait d'avoir écouté une sourde antipathie contre l'écrivain, objet de ses critiques. C'est qu'en

effet la louange a été poussée si loin, c'est que les mots de génie, de gloire, de puissance, de force, de haute portée, ont été si ridiculement prodigués au jeune écrivain, qu'une appréciation équitable de son talent ne peut plus paraître qu'une satire injurieuse. La louange a rendu la critique presque impossible en France. Il n'y a plus que deux positions à l'égard des écrivains en vogue, celle d'admirateurs et de fidèles, et celle de zoïles; celle de juge n'est pas admise. Voilà pourquoi l'art périt dans un pays où les hommes de talent abondent. D'une part, l'admiration excessive leur donne le délire, et, d'autre part, la critique, interprétée comme de l'envie cachée, les raidit contre les bons conseils et les passionne pour leurs defauts. La critique contemporaine n'obtiendrait pas d'un de nos poètes le sacrifice d'une page : elle n'obtiendrait pas de M. Victor Hugo le sacrifice d'un hémistiche.

Dans une belle pièce écrite en 1830, et qui servait de préface au recueil des *Feuilles d'automne,* M. Victor Hugo se caractérise lui-même en ces vers :

C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon ame de cristal;
Mon ame aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Très certainement le poète n'a pas voulu se diminuer en faisant de lui ce portrait. Eh bien! il s'est critiqué en ne voulant que se louer. Rien ne le caractérise mieux qu'une *ame de cristal qui reluit,* qu'un *écho sonore* mis au centre de tout. Je ne sache pas d'emblème plus ingénieux et plus exact d'un poète qui n'a que de l'imagination et de la mémoire, que le *verre* sur lequel toute chose se réfléchit et glisse, et où rien n'entre au fond; que l'*écho* qui n'a pas conscience de ce qu'il répète, et qui redit aussi fidèlement les paroles d'un sot que celles d'un homme d'esprit. Il n'y a pas non plus d'analyse qui pût exprimer mieux la nature vague et impalpable des sujets traités par M. Victor Hugo, que ces mots de *tombe,* de *gloire,* de *vie*, de *souffle,* de *rayon propice ou fatal.* Pour lui, tout

ce qui peut se voir par les yeux et se retenir par la mémoire, tout ce qui peut se traduire par des images physiques, tout ce qui a un profil, tout ce qui rend un son, est un sujet de prose ou de poésie. Prose et poésie, c'est tout ce qui reluit sur ce *verre* net et limpide, quoiqu'un peu grossissant; c'est tout ce qui arrive à cet *écho* sonore, lequel n'est pas libre de choisir ce qu'il répète.

La description, voilà où est l'originalité de M. Victor Hugo; la description, fille de la mémoire et de l'imagination; de la mémoire qui dispose les objets par plans, et de l'imagination qui les colore! Ce n'est pas la description que nous admirons dans les antiques épopées, cette description simple, sommaire, qui se compose de peu de traits, et qui s'attache bien plus à faire sentir la vie d'un objet qu'à en représenter l'aspect matériel et rigoureux; cette description plus philosophique que physique, dont l'effet est bien plutôt de faire rêver l'ame que de déployer des panoramas à l'imagination, c'est la description des littératures en décadence, plus physique que philosophique, exacte et minutieuse comme un état de lieux, et rendant les choses non plus avec ces formes adoucies et fondues qu'elles ont dans la nature visible, mais avec ce luxe de couleurs, d'aspérités, d'angles, et cette exagération dans les proportions que leur prête le microscope. Toutefois, dans cet art dégénéré, M. Victor Hugo excelle. Peu de poètes, non seulement dans cet âge, mais dans les âges passés, ont été doués, à un si haut degré, de ce talent de peindre et de colorier avec des mots. Certes, si toutes les beautés de M. Victor Hugo ne sont que des beautés de tête, ce n'est pas d'une tête médiocre que sont sorties certaines pièces des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*; six scènes dans six drames qui affectent le système nerveux, mais qui ne disent rien à l'ame (1), quelques pages du *Dernier jour d'un condamné*, et un volume de *Notre-Dame de Paris*.

(1) *Cromwell, Marion Delorme, Hernani, le Roi s'amuse*, drames en vers : *Lucrèce Borgia, Marie Tudor,* mélodrames en prose; la septième des pièces de théâtre de M. Victor Hugo, *Angelo, tyran de Padoue,* a tous les défauts des autres et n'en a pas les beautés.

Il faut qu'il y ait du vrai dans ce qu'il dit du travail intérieur de cette *tête*,

. . . . . fournaise où son esprit s'allume,

(qui) Jette ce vers d'airain, qui bouillonne et qui fume.

Il y a en effet du *bouillonnement* et de la *fumée* dans tout ce qu'il écrit; mais, pour suivre sa comparaison, il sort quelquefois de cette fournaise, sinon des armures complètes, du moins des pièces d'armure fortes et bien trempées. Nous ne pouvons le louer que par des images physiques; c'est le prendre par son faible, et le payer en sa monnaie. S'il s'agissait de l'art supérieur des Racine, des Corneille, des Lafontaine et des Molière, nous irions chercher nos comparaisons dans les régions les plus élevées du monde moral.

Dans le genre lyrique, qui vit d'images et de tours hardis, M. Victor Hugo a fait quelques ouvrages qui resteront. L'ode, cette *chose légère*, qui se compose d'ordinaire d'une pensée commune enveloppée de beau langage, espèce de cocon grossier et de peu de prix autour duquel le poète file son riche tissu de strophes colorées et harmonieuses, l'ode sied admirablement à un poète dont le fonds est mince, et qui est plutôt décorateur que penseur. La langue française n'a pas de plus belles odes que les deux ou trois plus belles de M. Victor Hugo. C'est là qu'éclatent librement toutes les richesses de ce talent tout extérieur: images hardies et précises, phrases pleines de nombre, rapprochemens heureux de mots qui font l'illusion de pensées, beaucoup de *traits*, cette beauté spéciale de la poésie lyrique, beauté piquante, mais équivoque, où l'on ne saurait dire ce qui est beau, si c'est l'idée ou si c'est le tour, combinaison ingénieuse qui plaît, mais qui n'instruit pas. C'est là que l'infirmité naturelle du poète réduit à l'imagination et à la mémoire est le moins sensible; car l'ode peut se passer d'idées profondes, de sensibilité de raison supérieure, toutes choses sans lesquelles les durables succès ne sont pas possibles dans les autres genres, dans le théâtre particulièrement. On pourrait même expliquer, par la supériorité de M. Victor Hugo dans l'ode, ses lamentables succès dans le drame. Voilà pourquoi certains amis de M. Victor Hugo, tout en louant ses drames, par devoir d'amis fidèles à la bonne comme à la mauvaise fortune, le ramènent sans cesse à sa vocation lyrique, et

l'engagent métaphoriquement à quitter les poignards pour la lyre innocente, et à ne pas sacrifier sa gloire à sa vogue. Par malheur les odes rapportent peu; la lyre — et ceci soit dit à la honte de l'époque! — la lyre ne nourrit pas le poète, et ce n'est pas seulement par goût que M. Victor Hugo préfère les chutes lucratives aux triomphes stériles, et le genre qui rapporte au genre qui immortalise.

Quelques lecteurs désintéressés, et nous sommes de ceux-là, préfèrent la prose de M. Victor Hugo à ses vers. C'est moins parce que cette prose est de meilleure qualité en soi que sa poésie, eu égard à la condition de perfection relative qui est imposée à tout ouvrage durable dans notre langue, que parce que les imperfections de M. Victor Hugo y sont plus supportables, et que ses rares qualités s'y déploient plus librement. La poésie française est, nous le voulons bien, d'une sévérité excessive; mais comme elle n'a pas empêché les chefs-d'œuvre, et qu'au contraire elle y a même puissamment aidé par cette sévérité qui tue les écrivains médiocres et qui tient les écrivains supérieurs en garde contre les momens de paresse, on ne peut pas se contenter de poésies imparfaites dans un pays où l'on en connaît de parfaites, ni dispenser un poète du XIXe siècle des conditions qui ont pesé sur ceux du dix-septième. Or, dans les ouvrages poétiques de M. Victor Hugo, sauf quelques odes qui ont atteint la perfection du genre, les fautes pullulent à côté des beautés, les mauvais vers étouffent les bons; il y a peu de strophes qui n'offrent de ces rimes complaisantes qui servent à amener le vers final, ficelles de la poésie qu'il est si glorieux de cacher, et que M. Victor Hugo étale dans presque toutes ses pièces, et justifie dans toutes ses préfaces; sa prose est donc plus goûtée que ses vers, parce que sa prose a moins besoin de mots de remplissage pour amener la phrase à effet, et que les écueils y étant moins nombreux, les naufrages y sont plus rares. Bon nombre de pages en prose de M. Victor Hugo sont de la vraie école française, correctes et fortes, fidèles au génie de la langue et empreintes de nouveauté, d'un tour énergique et hardi, éclatantes sans or faux, originales sans bizarrerie, harmonieuses sans mollesse, écrites avec un sentiment quelquefois erroné, mais toujours consciencieux, actif et présent, de la forme. C'est même ce sentiment, c'est ce souci de la forme, qui con-

servent à M. Hugo quelques amis secrets, malgré le scandale recherché de la plupart de ses succès de théâtre, et malgré ses orgueilleuses théories pour faire de ses défauts mêmes des beautés et de son imperfection malheureuse un progrès sur l'art des deux derniers siècles. C'est par là qu'il est de beaucoup supérieur à ceux de ses co-exploitans en matière de mélodrames, à qui les habitués de théâtre peuvent reconnaître un instinct dramatique que M. Victor Hugo n'a pas, mais qui n'ont, eux, nulle intelligence de la forme, et qui manient, sans y rien connaître, le plus puissant instrument de communication que Dieu ait donné aux hommes depuis les langues grecque et latine. Dans les descriptions, dans les lieux communs, dans les développemens lyriques, que M. Victor Hugo veut en vain nous faire prendre pour des scènes dramatiques, dans le paradoxe, sorte d'ivresse factice du jugement, dans ses apologies hautaines, mais passionnées, la seule chose où M. Victor Hugo ait une espèce de naturel, et semble prendre ses inspirations plus bas que la tête, dans tout ce qui est d'ornement, de décoration et d'apparat, sa prose se fait lire, même des gens *d'un goût difficile,* avec un singulier intérêt. Il y a là un certain instinct du langage français, et quelquefois une science de la valeur des mots qui sont beaucoup mieux appréciés par les juges les plus sévères du jeune écrivain que par ses plus ardens admirateurs. La préface de *Cromwell*, le vieux Paris, dans *Notre-Dame de Paris*, la cathédrale, les portraits physiques des personnages, celui, entre autres, de Louis XI, qui joue un rôle dans ce roman, figure curieuse que la main un peu molle et flottante de votre Walter Scott n'a pas si bien rendue, selon nous; quelques tableaux du *Dernier jour d'un condamné;* deux ou trois grandes descriptions, soit de spectacles matériels, soit de sentimens matérialisés, ne sont d'un art inférieur à l'art du XVIIe siècle et du XVIIIe, que parce que les choses du monde matériel sont inférieures aux choses du monde moral, et parce qu'un art qui a produit des livres achevés est fort supérieur à un art qui n'a produit que d'excellens morceaux dans des livres médiocres.

Telle est, nous le disons en conscience, la part équitable du bien et du mal dans le talent si éminent de M. Victor Hugo. C'est une singulière popularité que la sienne. Il n'est le poète de per-

sonne; il ne représente aucun parti, aucune opinion; *il ne va,* comme on dit en France, à personne, et cependant c'est un des noms les plus retentissans de l'époque. On n'attend rien de lui, on ne lui demande rien, on n'est nullement curieux d'avoir son sentiment sur les choses qui agitent les esprits; et pourtant ses ouvrages n'excitent pas une curiosité médiocre. On l'admire, on ne l'aime pas; il occupe ses contemporains de lui, et il est isolé au milieu d'eux : c'est un roi sans sujets, et il ressemble en ce point à Charles X, qui n'a, pour se croire roi, que deux ou trois ingénus qui le saluent chaque matin de ce nom dans son cabinet, dût cette royauté être cassée quand il paraît en public. Lui aussi règne et ne gouverne pas; il s'agite dans son époque, mais il n'y tient pas un rang supérieur, et sa réputation se ressent de cette incertitude, car si elle est passée en habitude, elle n'est pas consentie. Je ne parle pas des deux ou trois douzaines de jeunes gens, nouvellement échappés du collége, qui lui paient tribut pendant la première année de leur liberté, et qui lui offrent, comme chez les Romains, leur première barbe; ces jeunes gens-là ne sont pas, j'imagine, l'époque; c'est à peine s'ils en sont un des plus intéressans ridicules. Tous, d'ailleurs, ou presque tous, après le premier ébahissement et quelques mois d'une admiration où l'ennui des études classiques récemment quittées est pour la plus forte part, rentrent bientôt, désabusés et guéris, dans la masse de ce public cultivé, qui, nous le répétons, s'intéresse à M. Victor Hugo, mais ne l'adopte pas.

C'est que ce poète ne représente pas un caractère, un homme; c'est une imagination qui flotte à tous les vents, et qui se teint de toutes les couleurs; c'est un écrivain qui reçoit de toutes parts, mais qui ne donne rien qu'il ait en propre. Or, une époque où, après tout, les hommes sérieux et raisonnables sont plus nombreux que les fous, ne peut pas faire amitié avec une imagination et une mémoire. Ce n'est point par la tête, c'est par les entrailles qu'une société et ses écrivains éminens se prennent et se lient. On aime peut-être encore plus Béranger qu'on ne l'admire. Votre Angleterre craignait lord Byron. C'est par l'amour et la crainte, ces deux sentimens très divers, mais également profonds, qu'une époque se donne à un écrivain supérieur, et qu'un écrivain supérieur domine et possède son

époque. Qui est-ce qui aime M. Victor Hugo et qui est-ce qui le craint? au sens littéraire, bien entendu.

Nous ne voulons pas prendre parti exclusivement pour l'époque contre l'écrivain; loin de là, nous consentons à tirer du caractère même de cette époque, des *circonstances atténuantes* pour expliquer les défauts de l'écrivain. Oui, cette époque est dure pour les poètes; oui, ce temps-ci est peu propice aux poésies consciencieuses, au culte de l'art du XVIIe siècle; oui, nous adhérons à tous les griefs que lui reprochent les poètes, sauf ceux de leurs vanités blessées; nous trouvons que l'atmosphère en est lourde; qu'on respire mal dans cette poussière d'opinions et de croyances... oui, mais, dans cette époque, il y a des traditions pour les choses de l'art, comme pour les choses de la vie, il y a de bons côtés, il y a de nobles espérances, il y a surtout cette immense majorité d'hommes sérieux et raisonnables pour qui écrivent d'illustres contemporains, Châteaubriand, Béranger, Thierry, Villemain, Carrel, et d'autres plus jeunes de renom, Sainte Beuve, George Sand, Alfred de Vigny, Saint-Marc Girardin, esprits éminens qui savent revêtir les pensées les plus diverses d'un langage uniformément marqué de vérité, d'étude et de raison. Il y a deux rôles à prendre dans cette époque si ridiculement maudite par les méchans écrivains et les poètes barbares; ou bien se faire l'organe intelligent et passionné de toutes ses bonnes tendances, ou bien l'attaquer et la rejeter en masse, et puisqu'on désespère de l'amender, la précipiter vers la tombe et hâter la venue de celle qui doit la suivre. Mais pour ces deux rôles, il faut une raison très supérieure, quoique très diversement appliquée; il faut, pour le premier, une raison portée à espérer et à aimer; pour le second, une raison amère et ironique, ce dissolvant qui fait éclater les vieilles sociétés; il faut être lord Byron ou Béranger. Avec de l'imagination et de la mémoire seulement, on n'est appelé ni aux grandes influences, ni au durable empire de la raison.

III.

Si ce qu'on vient de lire est raisonnable, il en faudra conclure que ce que nous paraissions craindre au commencement de cet

article, comme une chose possible, devra être une chose prochaine et inévitable; c'est à savoir la mort littéraire de M. Victor Hugo. Il y a deux manières de finir pour l'écrivain. Il y a la manière commune, qui est lorsque l'esprit et le corps finissent ensemble, et que l'écrivain subit la destinée de tous; il y a ensuite la manière morale, qui est lorsque l'esprit finit avant le corps, soit par une stérilité soudaine, soit par une fécondité sans progrès, où l'auteur perd de sa gloire en proportion de ce qu'il ajoute à son bagage. Ce serait là, nous voudrions bien nous tromper, l'espèce de fin réservée à M. Victor Hugo. On remarque, dans sa carrière littéraire, un symptôme particulier qui inquiète même ses plus aveugles amis : c'est que, dans la prose comme dans la poésie, ses premiers écrits valent mieux que les derniers, sauf quelques parties d'ouvrage où le dernier rompt la loi ordinaire en n'étant que l'égal du premier. Parmi ses meilleures odes, il en est deux ou trois qu'il a faites à vingt ans; il en est une qui lui a valu, à dix-sept ans, un prix académique. Dans son théâtre, *Marion Delorme* et *Hernani*, ses deux premiers ouvrages sont incomparablement les meilleurs; les quatre derniers, non-seulement valent beaucoup moins que les premiers, mais encore sont d'une infériorité progressive, et forment quatre degrés de la même chute. Les meilleures pages de prose de *Notre-Dame de Paris* ne sont pas meilleures que la préface de *Cromwell; les Feuilles d'automne* n'ont rien ajouté à la gloire des *Orientales; les Chants du Crépuscule* sont indignes des *Feuilles d'automne ;* toujours la dernière chose faite est la pire. On dirait que M. Victor Hugo a été condamné à n'être en effet qu'un enfant du génie, comme l'appelait M. de Châteaubriand. Les œuvres de l'homme font honte aux œuvres de l'enfant.

Que va faire M. Victor Hugo? Si ce sont des recueils de vers inférieurs aux *Chants du Crépuscule,* il faudra donc que ses derniers partisans l'abandonnent ou lui conseillent le théâtre plutôt que la lyre ; si ce sont des pièces de théâtre inférieures à *Angelo, tyran de Padoue*, il sera donc dans son époque quelque chose de moins qu'un vaudevilliste fécond, après avoir promis quelque chose de plus qu'un prosateur et qu'un poète distingué? Triste déclin, retour amer de cette fortune qui couronnait son front de palmes prématurées, comme lui disaient les secrétaires perpétuels des académies, dans leurs rapports sur les

prix. Au temps où le théâtre français était dans l'enfance, où Jodelle et Hardi imitaient platement et sans intelligence, l'un les formes extérieures de la tragédie grecque, l'autre les intrigues et les fils du drame espagnol, une fécondité malheureuse pouvait donner une sorte de gloire, et Jodelle et Hardi furent des hommes éminens pour leur époque; mais aujourd'hui, après tant de chefs-d'œuvre dramatiques, quelle gloire se ferait-on, même avec les huit cents pièces de Hardi, dont quelques-unes lui coûtaient deux matinées de travail, et dont il défraya pendant trente ans le théâtre naissant? Quel glorieux théâtre ce serait que quelques douzaines de drames de la force d'*Angelo* ou de *Marie Tudor!* Mais M. Victor Hugo serait-il libre de s'arrêter, même dans ce genre déjà si bâtard ? son public ne le poussera-t-il pas en avant ? rassasié de poignards, de fioles de poison, d'assassinats, ne demandera-t-il pas des émotions plus fortes, et n'obligera-t-il pas l'auteur, sous peine de ne pas aller à ses pièces, de faire, en guise de drames, des *libretti* de combats de gladiateurs? N'y a-t-il pas là un épouvantable cercle vicieux? Pourquoi donc n'avons-nous pas un Prytanée pour nourrir les *enfans de génie,* ces vieillards de trente ans, qui ont gagné leurs invalides à l'âge où ceux qui doivent être des hommes de génie ne sont encore que des jeunes gens qui promettent ?

Combien est différente en effet la destinée des uns et des autres ! Ce qui fait les hommes de génie, c'est une raison supérieure, double fruit de l'instinct et de l'expérience, du naturel et du travail, des choses devinées et des choses apprises par la pratique. Ce qui fait les enfans de génie, c'est une mémoire heureuse et une imagination précoce, dons rares, si au lieu d'être des fruits tout d'abord, ce n'étaient que des fleurs. De cette différence dans les organisations, il en résulte une bien notable dans les destinées. L'enfant de génie, arrivé à l'âge mûr, a déjà perdu la première vivacité de sa mémoire et la première fraîcheur de son imagination. Réduit à son rôle de *cristal* et d'*écho* sonore, comme s'est défini le jeune poète qui nous occupe, ne regardant jamais au-delà de la surface et des couleurs des choses, ne voyant dans un homme qu'une figure qui n'a que la profondeur d'un portrait sur la toile, si sa position de famille ou d'argent le retient dans le même pays, dans la même ville,

s'il ne peut pas renouveler sa mémoire en voyageant, et remeubler cette lanterne magique qu'on appelle l'imagination, en variant ses spectacles et ses points de vue, il en viendra bientôt à se répéter, comme les vieillards, lesquels, ne pouvant plus apprendre, ruminent sans cesse, à la manière des bœufs, leurs pensées d'autrefois. Or, n'aperçoit-on pas, dans les *Chants du crépuscule,* des répétitions, des reprises en sous-œuvre de choses déjà faites? Ne serait-ce pas çà et là de la poésie de ruminant? L'homme de génie, c'est à savoir celui en qui la raison est un don naturel et un instrument de conquêtes et d'acquisitions journalières, se renouvelle sans cesse, parce qu'il apprend sans cesse, compare sans cesse, creuse sans cesse dans cet abîme de l'ame humaine dont personne encore n'a touché le fond, pas plus que celui de la mer, et où les générations d'hommes de génie ne font qu'enfoncer la sonde de quelques brasses de plus. Aussi, sans avoir quitté sa ville ni connu d'autre monde que son horizon, il s'étend, il s'augmente, il grandit, jusqu'à ce que la vraie vieillesse lui donne le droit de se reposer dans une majestueuse inaction. Lafontaine n'avait guère fait de voyages que de Château-Thierry à Paris et de Paris à Château-Thierry. Racine écrivait *Athalie,* séparé de sa femme et de ses enfans par une cloison, et trouvait dans sa raison et dans sa science le secret des grands caractères de Rome, d'Athènes et de Jérusalem. Chez ces esprits merveilleux la mémoire et l'imagination étaient les humbles ministres de la raison; la mémoire leur remettait sous les yeux la longue suite de leurs expériences; l'imagination leur fournissait les agrémens qui rendent la raison aimable, vive, et cette couleur particulière qui fait que des vérités, qui ont toujours été vraies en tout temps et en tout pays, appartiennent pourtant, comme par droit d'invention, à l'homme de génie qui les a dites.

L'imagination s'use et use vite l'écrivain qui n'a pour tout fonds que ses fragiles richesses. Buffon a dit quelque part que «l'ame n'est pas faite pour sentir, mais pour connaître;» mot profond d'un grand écrivain qui savait par expérience d'où vient la force des grands écrivains. C'est parce que l'ame est faite pour connaître que la connaissance, qui est inépuisable, la renouvelle et la fortifie sans cesse. L'ame qui, par une imperfection naturelle, aggravée par des habitudes systématiques,

est réduite à sentir, doit arriver bientôt à l'épuisement, la sensibilité étant naturellement finie, au rebours de la connaissance, qui est infinie. Aussi, lorsque l'enfant de génie, arrivé au seuil de l'age mûr, dans toute la force de la vie, voit sa santé s'asseoir et sa gloire chanceler, et, dans un corps qui prend de l'embonpoint, un esprit qui s'amaigrit, l'homme de génie entre dans la plénitude de ses facultés physiques et morales, et atteint, au milieu de l'attention et de la faveur universelles, à cette sublime convenance de la virilité du corps et de la virilité de l'ame. Aussi encore, à l'âge où l'*enfant de génie*, à peine penchant vers la vieillesse, est depuis longtemps dans la décrépitude de l'esprit, et n'a plus de mémoire que pour regretter les triomphes du temps passé, l'homme de génie tire encore de ce fonds inépuisable de la connaissance des pages pleines de sens, qui brillent du doux éclat d'une imagination rassise. Le vieux Malherbe, qui n'était qu'un homme d'un grand sens, écrivait à soixante ans sa belle ode à Louis XIII, et disait dans un admirable langage:

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner, en ses derniers ouvrages,
Sa première vigueur.

La plupart de nos grands écrivains ont écrit dans l'âge mûr leurs chefs-d'œuvre, et d'excellens ouvrages à l'entrée de la vieillesse. Et n'est-ce pas une chose à la fois triste et glorieuse pour l'homme de voir en nos jours ce même Châteaubriand, qui a salué M. Victor Hugo du titre d'enfant de génie à l'heure où cet enfant, devenu homme, se débat sous ce fatal horoscope et sous cet arrêt d'arvortement, écrire à l'âge du vieux Malherbe, et avec toute la verdeur de l'âge mûr, des pages supérieures peut-être à celles du milieu de sa vie, purgées de toutes les choses de hasard, doux fruits de la connaissance et de la sensibilité, nobles, reposées, chaudes plutôt que chaleureuses, doucement nuancées plutôt qu'ébloiussantes, où toutes les qualités du grand écrivain, raison, imagination, goût, mémoire, s'équilibrent dans un admirable accord. La raison! c'est là ce qui rajeunit sans cesse

l'écrivain, c'est là cette fortune d'Éson que demandait le vieux Malherbe :

D'Éson
Qui, vieil comme je suis, revient contre nature
En sa jeune saison.

Mais peut-être,—et puissions-nous n'avoir pas mérité qu'on nous fasse l'injure de prendre ceci pour une ironie! — peut-être M. Victor Hugo est-il destiné à ce rajeunissement contre nature ; peut-être ne doit-il pas être privé à tout jamais de connaître la douce et solide gloire des ouvrages raisonnables. S'il avait quelque ami, non de ceux qui lui vendent leurs éloges pour avoir les siens, ni de ceux qui se font ses amis pour s'en donner le relief auprès des sots, et qui ne savent pas quel talent ils gâtent par leurs prostrations quotidiennes, mais un ami étranger aux lettres et aux partis littéraires, qui l'aimât pour lui-même, et qui l'avertît courageusement de sa décadence, peut-être ferait-il un retour sur ce contraste si attristant de sa jeunesse florissante et de sa réputation en déclin, sur les admirateurs qui diminuent et sur les indifférens qui augmentent ; peut-être, par un vigoureux effort, s'arracherait-il à sa fausse gloire pour se retremper dans la double source des pensées éternelles, la solitude et la raison. Il serait beau de voir alors dans le même homme les fruits des âges d'or et ceux des décadences, les œuvres de l'ame qui sent et les œuvres de l'ame qui connaît ; Lucain, à quarante ans, se rapprocher de l'art de Virgile ; Perse vieillissant glaner ce qu'Horace aurait laissé sur ses pas de satire sensée et éternelle ; M. Victor Hugo quitter enfin la robe prétexte pour prendre la robe virile, et le jeune poète qui est père d'une belle famille laisser pour héritage à ses enfans des livres qui leur apprennent à se conduire dans la vie! Avec quelle joie verrions-nous cette résurrection, nous qui avons une si religieuse idée de l'art, nous qui sommes l'un de ces *amis secrets* de M. Victor Hugo, qui l'aiment pour son incontestable instinct de la forme, le don naturel de tous les grands écrivains de notre pays.

D. NISARD.

ÉTUDES

Sur la Sculpture Française

DEPUIS LA RENAISSANCE.

MUSÉE DE SCULPTURE MODERNE AU LOUVRE.

1er ARTICLE — XVIe SIÈCLE.

Aux beaux temps de l'école académique, quand les peintres se copiaient les uns les autres sans s'inquiéter de copier la nature, il se trouva un homme doué d'un génie tout particulier, qui ne put se plier à la mesure de l'époque. Son organisation contemplative et réfléchie le portait aux symboles et aux idées profondes. Cet homme eut un dessin à lui, une couleur à lui, une inspiration à lui. Il fut abreuvé de dégoûts et méconnu par les puissances du jour. C'était Prud'hon.

Puis vint un jeune homme fougueux qui comprit que la pein-

ture devait naître du cœur. Une fois, il s'enferma dans son atelier avec des cadavres, car il voulait raconter une horrible scène de douleur et de mort; il vécut avec ses cadavres, sur e même plancher, pendant des jours et des nuits, comme les malheureux dont il peignait l'histoire; et après qu'il eut terminé son magnifique tableau, il l'exposa en vente. Aucun acquéreur ne s'étant présenté, l'artiste fut heureux de donner son œuvre à je ne sais quel bourgeois moyennant vingt-cinq louis. Il succomba bientôt à la peine. Celui-là s'appelait Géricault!

Cependant, vers la fin de la restauration, le romantisme, ainsi qu'on l'appelait, fit invasion dans l'oligarchie littéraire. La même réaction se manifesta parallèlement en peinture: quelques artistes, procédant de Géricault par la pensée, mirent au jour de singulières hardiesses qui ont décidé l'avenir. Aujourd'hui, le mot de romantisme a disparu, mais *les naufragés de la Méduse* sont au Louvre, à la plus belle place, et Delacroix est accepté sans conteste pour l'un des premiers peintres de notre temps.

Il me semble que la sculpture touche à un mouvement analogue, la sculpture si rabaissée depuis le XVIIIe siècle, si abandonnée sous l'empire qui n'a pas su créer un buste de Napoléon! et vraiment, à voir ce que l'académie avait fait de la statuaire, ce délaissement était justice: l'art actuel n'est-il pas représenté en public, dans le jardin des Tuileries, par le *Cadmus* de M. Dupaty, le *soldat de Marathon* de M. Cortot, et le *Périclès* de M. Debay? Art dont l'ame s'est envolée, travail de manœuvre qui n'exige ni cœur, ni esprit, ni invention! Aussi la passion et l'idée sont-elles en dehors de leurs mannequins! Aussi sont-ils forcés d'écrire au bas de leur œuvre: « Ceci est Périclès! » Aussi n'ont-ils produit que de froids pastiches ou de niaises et indécentes conceptions, comme *le Satyre* et *la Bacchante*. Même, quelques jeunes hommes qui avaient annoncé une conscience élevée et sérieuse, sont retombés dans un paganisme inintelligent: l'auteur du *Caïn et sa famille,* ce groupe sévère auquel on pouvait reprocher d'être trop étroitement chrétien, vient d'aboutir à une Léda serrant entre ses cuisses le cygne symbolique. Preuve misérable de l'anarchie morale et in-

tellectuelle qui entraîne la plupart des artistes, capricieusement sans système et sans foi!

Ce serait pitié de s'arrêter sur ces affligeantes manifestations de l'art, si déjà le présent ne nous offrait pas les signes d'une régénération.

Il y avait un homme qui semblait devoir transformer la sculpture par une certaine philosophie, par une grande conscience d'études et par l'habileté de sa pratique : imbu des idées nouvelles en politique, entouré de la génération nouvelle, cet homme devait être novateur en art; sa mission était tracée, mais il a faibli avant même de l'entreprendre; peut-être a-t-il entrevu la route, mais l'inspiration lui a manqué, et il est demeuré calme, exempt de cette inquiétude poétique et remuante qui pousse les grands artistes; et il a continué d'habiller ses héros en Grecs et en Romains; il a chaussé le cothurne aux pieds du général Foy; il a drapé le pauvre et sublime Corneille dans un ample manteau! M. David n'a donc pas vu l'intimité de ce pauvre et sublime Corneille! Il n'a donc pas vu l'auteur du *Cid* grelotant dans une chambre misérable, ou entrant humblement chez son cordonnier pour faire raccommoder *ses souliers qui prenaient l'eau!* L'art, n'est-ce donc pas l'incarnation de l'histoire en une forme palpitante et vraie!

David donc se refusant à l'œuvre progressive, la révolution s'est adressée à d'autres plus convaincus et plus courageux : elle a rencontré trois natures les plus différentes qui se puissent imaginer, trois organisations attirant chacune la sympathie d'une certaine classe du public, et toutes trois remplissent noblement leur tâche : Barye, homme d'un esprit exquis, d'adresse et de savoir-vivre, saisissant juste les choses comme il convient; Antonin Moine, artiste religieux, intime, plein de sentiment. de grace et de modestie, vivant dans la retraite, enveloppé d'une tristesse poétique; Préault, le révolutionnaire énergique et raide, audacieux jeune homme qui ne courbe jamais la tête, car il sait que l'avenir est aux grandes passions et aux grandes formes; il sait que l'art est la symbolisation de la vie humaine avec toutes ses cordes de douleur et de lutte, d'expansions et d'amours.

Déjà, au dernier salon, nous avons applaudi quelques tentatives de cet art nouveau basé sur le sentiment et la nature, la

Jeanne d'Arc de M. Feuchères, la *Madeleine* de Gechter, le *Job* de Klagmann. Sans doute, à l'exposition prochaine, la réaction contre la manière académique deviendra plus sensible encore, et la voie sera ouverte aux hommes de bonne volonté.

Nons avons à Paris une précieuse collection de sculpture française, depuis la renaissance jusqu'à nos jours, depuis Jean Cousin et les autres *régénérateurs* jusqu'à M. Dupaty, en passant par Barthélemy Prieur, élève de Pilon, Francheville, elève de Jean-de-Bologne, Simon Guillain et les Anguier ses élèves, Girardon, élève des Anguier, mort le même jour que Louis XIV, le Puget, Coysevox et les Coustou ses élèves, Allegrain et Pigale, Houdon et Canova, Callamard et Calderari, etc. etc. Cette galerie, appelée sous la restauration *Galerie d'Angoulême*, n'est pas ouverte à l'étude; on exige une permission spéciale de M. le directeur; mais la gent artiste n'est pas solliciteuse; comment prendrait-elle la peine d'adresser une *demande motivée?* Les privilégiés ont donc visité ce musée tout au plus deux ou trois fois par rencontre fortuite, et cependant quel enseignement pour les sculpteurs que cette série de notre statuaire nationale! quelle lumière pour l'éducation du public! Soyez sûrs que les questions qni intéressent l'art seraient promptement et facilement résolues, si pendant les salons périodiques on pouvait comparer notre sculpture actuelle à la sculpture des derniers siècles. Alors apparaîtrait ostensiblement la progression suivie depuis Michel-Ange, et le terme où nous en sommes. Nous insistons donc pour l'ouverture de cette galerie, et nous espérons que nos collègues de la presse se joindront à nous, afin d'en obtenir la publicité.

Là, nous allons trouver toutes les phases de la sculpture, dans ses genres et ses expressions les plus diverses, l'énergie de Michel-Ange et du Puget, la finesse et la grace de Germain Pilon, la lourdeur pompeuse de Guillain, l'arrangement compassé de Girardon, la prétentieuse souplesse de Coysevox, l'afféterie délicate de Canova, la froideur insignifiante de Callamard, en un mot, des représentans de toutes les époques; comme aussi nous verrons les plus curieuses lumières historiques dans les portraits *véritables* de tous nos rois: celui de Louis XII, celui de François Ier, par son statuaire Jean Cousin, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, etc.;

et même les bustes sont préférables aux images peintes, en ce qu'ils permettent d'apprécier la tête sous toutes ses faces et de tous ses points de vue. Cette étude ne sera pas la moins curieuse des études que nous allons suivre sur le développement philosophique de la sculpture, à partir du XVIe siècle.

Quand on examine une branche de l'art, on comprend aussitôt la connexité de toutes les branches, et l'unité de la faculté poétique chez l'homme; il est donc impossible de hasarder une appréciation spéciale, sans indiquer au moins la solidarité entre les faces diverses du même fait ou de la même pensée. Peut-être l'histoire de la sculpture devrait être liée à celle de l'architecture, sa sœur; car toutes deux ont parcouru une route analogue et parallèle, en compagnie de la littérature, de la peinture, de la musique et du théâtre; seulement, la réaction accomplie dans la littérature, le théâtre et la peinture, commencée en sculpture et en musique, n'est encore que pressentie dans l'architecture; car l'architecture complète est la synthèse ou plutôt la matrice de tous les arts; et avant qu'une synthèse nouvelle puisse surgir, il faut bien que tous ses élémens se soient transformés analytiquement et successivement; c'est là l'œuvre imposée à notre génération.

L'histoire de l'architecture depuis la *renaissance* est bien simple : elle commence à *Saint-Pierre de Rome*, et finit à la *Madelaine* de Paris. Préoccupation de l'antique chez le Bramante et Michel-Ange, copie complète de l'antique par nos maçons contemporains, voilà tout! De combinaisons en combinaisons, de pastiches en pastiches, on est arrivé à installer la spiritualité chrétienne dans un temple païen. L'impulsion donnée en France par Philibert Delorme, Pierre Lescot et Jean Bullant, a produit, comme dernière conséquence logiquement exagérée, ce monument exotique qu'on appelle la *Bourse!*

Ainsi est arrivé en Italie aux successeurs de Bramante; ainsi, en Espagne, aux successeurs de Juan Bautista, l'architecte du magnifique *San-Lorenzo de l'Escorial*.

Ainsi était arrivé, dans notre littérature et notre théâtre, aux successeurs de Corneille, de Racine et de Boileau; ainsi, dans notre peinture, aux successeurs de Lebrun.

Toutefois nous n'entendons pas déprécier l'art des trois derniers siècles; nous ne sommes pas de ceux qui pleurent la *dé-*

cadence : bien au contraire, nous avons foi au progrès éternel; mais nous savons que la philosophie ne doit pas se préoccuper de faits isolés, qu'elle doit les considérer dans leur ensemble, embrasser de grands espaces et de grandes séries; car, au point de vue historique, il n'y a qu'une succession non interrompue de causes et d'effets harmoniques tendant tous à l'accomplissement de la destinée sociale. La vraie critique consiste à envisager les choses par leur côté vital et progressif. Nier, c'est ne pas comprendre. Tout ce qui se produit a un sens et une valeur dans la hiérarchie générale. Au point de vue absolu, tout est bien, car il n'y a rien qui soit en dehors de la loi providentielle, de Dieu; l'avenir seul explique la mission des faits accomplis.

Nous déclarons donc notre sympathie pour l'art calme et posé de Lous XIV, pour l'art coquet et parfumé de Watteau et de Nicolas Coustou, même pour l'art sévère de Louis David, chacun en son temps; nous considérons en effet l'art, depuis la renaissance, comme une transition, comme une série d'études fragmentaires qui ont pris l'un après l'autre les divers aspects des objets, afin de préparer un art qui résume la société future.

L'art chrétien avait régné pendant des siècles; c'était une poésie épique, considérant l'individu dans son rapport avec l'ensemble, ayant grand soin de faire tonjours refléter le tout dans chaque partie. Au moyen-âge, il n'y avait pas de statuaire isolée; si quelquefois les *maîtres-d'œuvre* et les *taille-pierre* élevaient un tombeau à un homme, ils rattachaient toujours l'homme à la pensée religieuse; on ne polissait pas des statues, on bâtissait des cathédrales. Les mille figures empreintes sur la pierre avec la brosse ou le ciseau étaient là comme symboles; l'enveloppe confuse prêtait à l'infini.

En descendant sur la terre, la pensée s'est morcelée : au moyen-âge on travaillait pour Dieu, à la renaissance on s'est mis à travailler pour les papes et les princes, tellement que les œuvres de chaque époque réfléchissent le caractère des protecteurs officiels : ce sont d'abord, en France, George d'Amboise, François I[er], Henri II, Diane de Poitiers et les favoris mâles ou femelles de la royauté; puis Richelieu, puis Louis XIV, Louis XV et M[me] de Pompadour.

La *renaissance*, dans l'art, comme dans la religion, la philosophie, la politique, est donc la mise en lumière de la sainte personnalité humaine : il fallait que la grande épopée de l'individu succédât à la grande épopée religieuse ; on avait absorbé l'homme en Dieu, il fallait mettre Dieu en l'homme ; il fallait un puissant artiste qui prît le *microcosme*, qui exaltât tous ses modes et toutes ses faces, qui racontât toutes ses palingénésies. Michel-Ange fut ce réformateur.

Michel-Ange est le père de notre sculpture française, aussi bien que de la sculpture européenne depuis le XVIe siècle ; et, comme pour lui rendre cet éclatant témoignage, nous avons dans la première salle de notre musée français deux *esclaves en marbre* qui résument merveilleusement toutes ses qualités. L'une de ces figures est la personnification de la force et de l'énergie physiques luttant contre l'oppression ; comme le *Milon de Crotone* du Puget, c'est le symbole du travail imposé à l'homme, de la douleur, de la destinée. Crispe tes muscles, gonfle ta poitrine, esclave, l'heure de l'émancipation n'a pas sonné. Avec ta tête de lion, ton cou de taureau, et tes épaules de géant, tu restes attaché au poteau jusqu'à ce qu'un rédempteur vienne délier la courroie qui comprime ton vigoureux torse.

L'autre esclave est un noble jeune homme d'une nature plus intelligente et plus élevée ; vous lisez sur son visage renversé la souffrance morale ; c'est un autre degré de la douleur, correspondant à une organisation différemment développée ; c'est la résignation devant les inflexibilités du destin ; mais ces belles mains ne sont pas faites pour porter des chaînes ; les lignes si pures de cette face harmonieuse ne seront pas déformées par l'abrutissement ; la pensée dont cette figure est empreinte triomphera de la compression ; elle recouvrera sa dignité humaine et s'épanouira librement au soleil, quand elle sera dégagée de ses entraves. Il semble que Michel-Ange ait voulu symboliser le paganisme dans la première des statues, et dans la seconde le christianisme.

Comme exécution, l'art antique et l'art moderne n'ont jamais atteint plus haut, il y a une fougue de pratique, une hardiesse d'anatomie, une perfection de lignes, une grandeur d'ensemble, une énergie de vitalité, que la parole est impuissante à caractériser.

« Ces deux esclaves dont Robert Strozzi avait fait présent à François Ier, furent donnés par ce prince au cardinal Anne de Montmorency, qui en orna son château d'Écouen, d'où, après la mort de Henri de Montmorency son fils, ils furent enlevés par le cardinal de Richelieu et transportés dans son château; ils passèrent de là dans les jardins du maréchal de Richelieu à Paris. Pendant la révolution, ils furent sauvés par M. Lenoir.

Nous avons à Paris quelques plâtres qui présentent le génie de Michel-Ange sous un autre aspect: on nous a envoyé de Rome la copie de *Moïse* et du *Penseur,* moulés sur le marbre original, et tout récemment *la Mère de douleur* tenant sur ses genoux le Christ mort comme elle avait porté Jésus enfant. Inutile de dire que ces trois morceaux sont des chefs-d'œuvre; le Moïse, c'est de l'art égyptien plus la pensée; le Médicis, c'est de l'art chrétien plus la forme; la Mère de Douleur, c'est de l'art humanitaire; le Moïse est calme, immense, écrasant; le Médicis est triste et intime; la vierge-mère est forte, illuminée; le Moïse commande et domine; le Médicis réfléchit et souffre: on sent un cœur sous sa cuirasse, sous son casque une méditation; Marie bénit son sacrifice, car elle a sauvé le monde avec le sang de ses entrailles, et son fils bien-aimé doit ressusciter glorieux dans trois jours; Marie, c'est l'incarnation de la femme, de l'abnégation absolue, du dévouement.

Pour qui comprend bien la physionomie philosophique de Michel-Ange, l'intelligence de notre art national devient facile: il n'est en effet que le développement de la réaction formulée en Italie et modifiée à son tour par les conditions politiques et morales de notre société.

La renaissance française (ou la transformation du gothisme) commence à Louis XII; elle s'épanouit sous François Ier et Henri II; elle meurt avec Henri IV; mais la succession logique de sa pensée est recueillie et acceptée sous Louis XIII, bien que le style soit changé, et le siècle de Louis XIV en est la continuation éclatante; le XVIIIe siècle tourmente, manière sa forme à l'excès, enfin *l'école académique* cherche tout bonnement à reproduire les Grecs et les Romains. En comptant bien, il y a donc, sans parler des transitions, quatre styles distincts depuis le gothisme jusqu'à l'ère nouvelle que nous avons conquise.

La première époque sortie de l'Italie en a gardé la désinvolture : chaque maître français trahit sa filiation et se rattache à un analogue dans l'école italienne.

Et d'abord ce sont des étrangers attirés par George d'Amboise et Louis XII, car ses guerres et celles de son prédécesseur Charles VIII l'avaient mis en contact avec le génie artistique de la péninsule ; les merveilles de Rome et de Florence avaient excité l'émulation du *roi père du peuple* et du cardinal-ministre : ils appelèrent, en 1599, pour diriger tous les travaux architectoniques, le savant élève de Brunelleschi, frère Jean Joconde, qui naturalisa en France cette architecture mélangée de style grec et de style sarrasin à laquelle on a donné le nom de *gothique italianisé*. Vers le même temps, Demugiano de Milan et Paul Ponce Trebati furent aussi enlevés à l'Italie : tous deux nous ont laissé des portraits de Louis XII ; le buste en bronze conservé dans le *musée de sculpture moderne* a été fondu d'après un beau marbre de Demugiano, portant la date de 1508. La figure du *roi roturier*, comme on l'a surnommé, exprime une bonhomie, une loyauté et en même temps une volonté ferme et intelligente que ses actes n'ont pas démenties ; de grands cheveux tombans encadrent sa tête naïve ; on aime à reposer ses yeux et sa pensée sur cette face de souverain populaire, quand on songe aux deux races qui lui ont succédé, aux orgies de libertinage et aux drames de férocité dont elles ont sali notre histoire.

Paul Ponce tient par plusieurs ouvrages à cette époque transitoire, comme il tient aussi à la renaissance *pure* après 1520. Le beau bas-relief, *saint George combattant le dragon*, ornait le château de Gaillon, que le cardinal d'Amboise fit construire sur les plans de frère Joconde. Cette sculpture est principalement remarquable par l'air qui circule autour du groupe, par la profondeur du paysage, la dégradation de perspective et la finesse des détails. Mais le chef-d'œuvre de Trebati, c'est le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne à Saint-Denis : notre artiste tourangeau, Jean Juste, dont l'admirable talent n'a pas été assez célébré, exécuta l'architecture, les arabesques et plusieurs des douze figures d'apôtres qui environnent le sépulcre. Je ne sais rien de plus saisissant que les deux cadavres de Louis et de sa femme, nus et raides, étendus sur la

pierre. Paul Ponce a rendu la mort avec une énergie effrayante ; on sent un frisson glacial devant ces corps affaissés, contractés, devant ces mamelles collées aux côtes, devant cette bouche entr'ouverte et ces yeux aplatis. Sur le dais du tombeau, le roi et la reine, en costume du temps, sont agenouillés et prient; la tête de Louis XII offre une ressemblance exacte avec le buste de Demugiano et les belles médailles de la Bibliothèque.

La statue couchée du prince de Carpi, *Albert Pio de Savoie*, guerrier et philosophe, mort en 1535, frappe par son caractère : ici Paul Ponce s'est évidemment inspiré de la sévérité antique, seulement il a ajouté le sentiment méditatif et intérieur que le christianisme installa dans le monde; à leur tour, Jean Cousin et Germain Pilon s'inspirèrent de cette sérieuse conception pour quelques statues de tombeaux : même, le *Philippe Chabot*, *amiral de France*, par Jean Cousin, a été souvent attribué à Paul Ponce, suivant Piganiol de la Force; et l'un des chefs-d'œuvre de Germain Pilon, exécuté en 1557, le *Guillaume Langey du Belley*, se rapproche aussi de ces deux belles statues. C'est que tous ces hommes du XVIe siècle eurent un même maître, Michel-Ange, une même préoccupation, l'étude de l'antique.

Il y a là encore, au musée de sculpture moderne, un buste en bronze du seigneur d'Ormesson, Olivier Le Fèvre, par Trebati. C'est de l'art vrai, naïf, vivant. Quand on a vu cette tête-là, on a fait connaissance avec l'homme.

Brice assure que les figures du fronton de la cour du Louvre données à Jean Goujon sont de Paul Ponce, qui fut également employé par le Primatice aux travaux de Fontainebleau et de Meudon.

Mais nous sommes en 1515! Voilà sur le trône *le gros garçon qui doit tout gâter*, suivant la prédiction du bonhomme Louis XII : en effet, ce commencement du XVIe siècle est une époque singulièrement excentrique et active, où s'agitent des élémens nouveau-nés, où les idées se heurtent et les étincelles jaillissent, où l'Europe, au sortir d'un carême qui avait duré mille ans, pendant tout le moyen-âge, commence un long carnaval auquel nous assistons encore, où la révolution entre dans le corps des hommes et les *possède*, comme autrefois les démons de l'Écriture. Laissez-la faire, la révolution ; elle prendra

pour instrumens les puissans de la terre aussi bien que le peuple ; si elle peut rencontrer un roi de bonne volonté, elle s'en emparera, elle s'incarnera en lui, et le roi, sans trop savoir, servira la révolution.

Or, François Ier était merveilleusement propre à personnifier la réaction contre le dogme chrétien: François Ier était un homme de six pieds (1), gaillard et dispos, robuste et sensuel, insolent et hardi ; ayant, comme l'aura un jour Henri IV, *le triple talent de boire, de battre et d'être un vert-galant;* rusé, avec une grande effusion d'indépendance et d'effronterie; ayant assez de courage pour subir toutes les chances de ses penchans, et tout juste assez d'intelligence pour ne pas gêner son tempérament; de l'esprit, ce qu'il en faut à un viveur ou à un soldat; de la prévoyance, autant qu'il importe à la préparation de ses plaisirs; de scrupules, point. Avec cette nature-là, soyez sûr que la réaction matérialiste ira bon train : je ne connais pas d'homme plus *providentiel* ou plus *fatal* que François Ier, pas d'homme mieux approprié à l'œuvre qui doit s'accomplir. Fiez-vous à François! il prêchera d'exemple et de pratique ; il ne se fera pas faute de luxe et de sensualités, d'orgies et de maîtresses, de fêtes et de tournois : les arts seront pour lui un moyen de séductions et de plaisir : « Abbé d'Ivry, construis-moi un château pour ma maîtresse d'aujourd'hui ! sieur de Clagny, construis-moi un second château pour ma maîtresse de demain ! » Alors les maîtresses du roi sont *déshabillées* en Diane et en Vénus; elles sont semées sur la toile, sur le cuivre, sur l'émail et la faïence, sur les vitraux des églises ; elles sont plaquées en bas-relief sur l'architecture ; elles sont moulées en plâtre et sculptées en marbre ; ce fut un déluge de belles femmes nues et voluptueuses. Ainsi se trouva réhabilitée en France la mythologie païenne.

(1) Pierre Bontems, auteur de la statue de François Ier au tombeau de Saint-Denis, a représenté ce prince d'une taille colossale comparativement à la reine qui est couchée près de lui. Le *femur* (os de la cuisse) de François, mesuré par M. Alexandre Lenoir lors de l'ouverture des cercueils, avait près de deux pieds en longueur; ce qui suppose une taille d'environ six pieds.

Regardez les portraits de François Ier par Jean Cousin et Pierre Bontems, par le Titien et par Janet, c'est la manifestation extérieure de son caractère que l'histoire philosophique a singulièrement éclairci dans ces derniers temps; la restauration, malgré sa bigoterie, sentait trop bien sa solidarité politique avec tous les rois, si peu chrétiens qu'ils fussent, pour ne pas continuer et même exagérer les apothéoses du roi-chevalier; nous trouvons dans le catalogue du musée d'*Angoulême* cette appréciation fort peu orthodoxe de François : « *La nature avait doué ce prince de tous ses dons :* jamais roi ne mérita mieux que lui les nobles titres de père et de restaurateur des sciences et des arts. *Il avait un goût naturel pour tout ce qui est beau et grand.* » Il suffit de tourner autour du buste en bronze par Jean Cousin, le sculpteur du roi, pour recevoir une impression tout autre sur le moral du *père des sciences et des arts :* la tête n'est pas ombragée par le chapeau à plumes comme dans le magnifique portrait du Titien ou dans la délicieuse petite figure de Janet; on peut embrasser tous les diamètres de ce crâne; on pressent, par le développement des épaules et de la poitrine, la vigueur de ce grand corps attaché au service d'instincts fougueux et de passions sensuelles; on mesure ce large col, ces mâchoires écartées, cette lèvre inférieure renversée et proéminente, ce nez allongé aux narines ouvertes, ces sourcils relevés, ce front aplati et fuyant, cette tête basse, écrasée, mais élargie autour des oreilles. Tous ces signes n'annoncent-ils pas la matérialité et l'expansion passionnelle? Ce portrait-là, c'est la révélation d'une époque en la personne de son chef; c'est de l'histoire coulée en bronze.

Jean Cousin a déployé la même supériorité d'intelligence et d'exécution dans le *Philippe Chabot* dont nous avons déjà parlé. L'amiral est couché, le bras appuyé sur son casque; il semble se reposer par un doux sommeil de ses longues fatigues; vêtu de sa cotte de mailles qui recouvre son armure et sur laquelle sont brodées ses armoiries, il tient à la main son sifflet en signe de commandement; son casque et ses gantelets déposés près de lui prouvent qu'il n'est pas mort au milieu des combats, ce que l'on indique, sur les monumens du XVIe siècle, par le casque en tête et l'épée au poing. La tête, qui rappelle l'Hercule antique, convient bien à un soldat; le corps s'affaisse

avec beaucoup de souplesse, et le style général offre une hardiesse et un caractère dignes de Michel-Ange. Cousin, en effet, est de tous nos artistes français celui qui se rapproche le plus du grand artiste florentin. On peut le considérer comme le fondateur de notre école à meilleur titre que Jean Goujon : son individualité est bien plus tranchée que celle de ses contemporains; son génie est plus mâle, plus franc, plus énergique, plus entier. Jean Goujon et Germain Pilon sont plus maniérés, plus conventionnels, Pilon surtout dont la sculpture a délicieusement et coquettement traduit la délicieuse et coquette peinture du Primatice. Jean Cousin, qui était né plusieurs années avant eux, étendit son habileté dans toutes les branches de l'art : il fut en même temps savant anatomiste, graveur en médailles, peintre sur verre et sur toile; il a laissé un *Traité sur les proportions du corps humain*, avec figures; ses vitraux d'Anet, de Vincennes et de Sens sont parfaits, et son *Jugement dernier*, du Louvre, le premier essai en France (suivant M. Lenoir) des couleurs à l'huile, est le seul monument de peinture que nous ait légué cette époque.

Le tombeau de Louis de Brézé, mari de Diane de Poitiers, mort en 1531; le monument en bronze de Charles-Quint, mort en 1558, furent exécutés par Cousin, qui travailla aussi au mausolée de Diane, morte en 1567.

Quelques auteurs avancent que Jean Cousin mourut en 1589, l'année du couronnement d'Henri IV; mais on n'a pas de documens plus certains sur la date de sa mort que sur la date de sa naissance; longue et noble vie dont les deux termes se perdent dans l'obscurité!

Cependant, entre toutes ces puissantes figures que présente le XVIe siècle, au milieu des Italiens, Paul Ponce, le Vinci, le Rosso, le Primatice, Sébastien Serlio, Ponce Jacquio, Benvenuto Cellini, etc., plusieurs artistes soutenaient dignement avec Jean Cousin la nationalité française : c'étaient les architectes Philibert de Lorme, abbé d'Ivry, Pierre Lescot, sieur de Clagny, et Jean Bullant; c'étaient Léonard de Limoges, *l'émailleur*, et Bernard Palissy, le *faïencier*; c'étaient les graveurs Jean Duvet et Bernard-Salomon (1); c'étaient enfin

(1) Jean Duvet, connu sous le nom du *maître à la licorne*, ap-

les sculpteurs Jean Goujon, Germain Pilon et Pierre Bontems.

On ignore le lieu et l'année de la naissance de Jean Goujon; presque toutes les circonstances de sa vie, et même l'accident qui la termina, sont rapportés avec plusieurs variantes par les auteurs. Il est certain qu'il fut tué d'un coup d'arquebuse, le jour de la Saint-Barthélemy, tandis qu'il travaillait, suivant d'Argenville, aux bas-reliefs de la fontaine des Innocens, et suivant d'autres biographes, aux frontons de la cour du Louvre. Destinée misérable d'un grand artiste qui avait dépensé quarante ans de génie au profit des rois, et qui périt victime de la férocité d'un roi!

Goujon attacha son nom à tous les travaux importans de son époque. Il fit, en 1548, avec Philibert Delorme, le château d'Anet; la fontaine des Innocens, en 1550, avec Pierre Lescot, et l'hôtel Carnavalet, rue Culture Sainte-Catherine, avec Bullant. Les quatre cariatides colossales de la salle *des cariatides* au musée antique, celles de la cour intérieure du vieux Louvre, ainsi que les gracieuses frises couronnant le premier étage, sont de sa main.

Le musée de sculpture moderne possède le fameux groupe en marbre de *Diane de Poitiers,* trois bas-reliefs en pierre de liais, et le buste en marbre de l'amiral Coligny, tué le même jour que Jean Goujon.

La Diane est une des œuvres capitales de son auteur; elle ornait une fontaine au château d'Anet. La belle duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II, est représentée nue et couchée, *mollement appuyée sur son cerf favori*, dit le catalogue, et entourée de ses chiens, de ses armes et des autres attributs de la déesse païenne; elle tient à la main son arc doré; sa coiffure est du temps de Henri II. Les chiffres entrelacés du roi et de la favorite, qui se retrouvent sur toutes les pierres de ce temps-là, sont gravés à la base du support.

Jean Goujon, sans avoir l'énergie de Cousin ni la grace de Pilon, possédait une entente merveilleuse de l'agencement des

pelé quelquefois Davet et Danet, né en 1485, gravait encore à l'âge de soixante-dix-neuf ans; c'est un des premiers et des plus habiles graveurs du XVIe siècle. Bernard Salomon, ou *le petit Bernard,* fut élève de Jean Cousin.

groupes et des bas-reliefs : cette composition de Diane nous semble fort habilement disposée, quoiqu'on ait beaucoup critiqué le jet hardi de la jambe gauche ; la ligne générale de la statue est souple et noble ; le dessin pris en détail n'est pas toujours aussi parfait ; les épaules sont attachées asssez lourdement au torse ; les bras ont de la froideur, mais ils sont terminés par de si belles mains ! Oh ! que ces hommes du XVIe siècle aimaient la nature ! Comme ils caressaient toutes ses parties ! comme ils surprenaient le secret de ses beautés prestigieuses ! Qui expliquera ce charme magnétique d'une main gracieusement allongée, d'un petit pied frémissant ? on ne sait, mais on s'arrête devant une main de Jean Goujon, devant un pied de Germain Pilon ; c'est une révélation de la beauté éternelle, de la vie infinie ; on se sent initié à Dieu.

Je me suis toujours étonné que Jean Goujon ait pu traiter des sujets religieux, lui dont le ciseau était habitué à la coquetterie royale, dont la pensée se reposait sans cesse sur la nudité des courtisanes, lui qui avait même renchéri sur le paganisme en déshabillant la chaste déesse de la chasse dans ses allégories ; pourtant, voici un bas-relief triste, calme, intime, *le Christ enseveli* par Nicodème et Joseph d'Arimathie ; au second plan, la Vierge défaillante est soutenue par saint Jean et les saintes femmes ; à droite, la Madelaine pleure et se désespère ; le corps du Christ rappelle l'école florentine ; les têtes sont empreintes d'un sentiment profond. Entre toutes choses, on remarque les draperies qui s'éloignent du style antique et présentent souvent un aspect heureux, mais quelquefois aussi un arrangement froid et conventionnel. Le peu de saillie du relief ajoute encore au mérite et à la difficulté de l'exécution.

Les deux bas-reliefs provenant de la fontaine des Innocens, *une nymphe, un triton et une néréide,* nous montrent Goujon dans la voie naturelle de son talent. Sa prédilection le porte de préférence aux figures de femmes ; donnez-lui de la mythologie : il est à l'aise avec les épaules nues, avec les souples allures de la femme, avec les jeux voluptueux de sa tête, avec la tournure ondoyante de ses mouvemens. La *nymphe* flotte sur les eaux, dans une coquille à laquelle une draperie légère sert de voile ; auprès d'elle, un petit génie, monté sur un cheval marin, joue avec les poissons. Le *triton et la néréide* paraît

une réminiscencence du *triomphe de Galatée* de Raphaël. Ces deux compositions sont d'une élégance et d'une pureté irréprochables.

Le buste de Coligny, tiré du monument élevé à sa mémoire, pourrait bien ne pas être de Goujon, auquel on l'attribue ; cependant on y trouve la même franchise de ciseau et une pose de tête dans le sentiment du grand sculpteur (1).

François Ier était mort en 1547 (2). Nous allons voir se développer dans sa race, pendant cette malheureuse période des cinq Valois, les élémens dont il réunissait les germes : c'est d'abord Henri II, le fils abâtardi de François, qui continue la maîtresse de son père (3) et les persécutions commencées déjà, en 1545 et 46, contre les Vaudois ; tempérament fanatique et sensuel, caractère faible et dégénéré qui abdiqua ses volontés en faveur d'une femme, et ne sut trouver de l'énergie que pour tourmenter les protestans. Puis, attendez : il semble que la race se retrempe dans le sang de la Médicis ; il semble que dans les enfans de Catherine et de Henri les mauvaises passions s'incarnent séparément afin de se manifester avec plus d'intensité : deux types entiers, exagérés jusqu'à l'anomalie, se personnifient en Charles IX et Henri III, la férocité et l'impureté.

Henri II et Charles IX apparaissent avec toute leur réalité historique et individuelle dans les magnifiques bustes de Germain Pilon. Henri est calme et concentré ; sa tête baissée indique l'habitude de la soumission ; cette physionomie convient à un moine plutôt qu'à un roi. Le fils de Catherine est bondissant : on dirait un jeune lynx qui va s'accrocher à sa proie ; ses lèvres minces fermement pincées, ses sourcils mobiles, sa tête large, ses muscles agités, inspirent de l'effroi ; ce n'est pas une

(1) Nous renvoyons pour l'OEuvre de Jean Goujon à *Paris et ses monumens*, par Baltard.

(2) M. Lenoir, dans ses *Monumens français*, donne les détails les plus complets et les plus curieux sur le tombeau de François à Saint-Denis : les dessins et l'architecture sont de Philibert Delorme, les statues de Pierre Bontems, et les bas-reliefs de Germain Pilon.

(3) Suivant Mézeray, Diane de Poitiers n'avait obtenu la grace de Saint-Vallier qu'en se livrant au roi François.

cruauté froide et passive, c'est une cruauté frémissante et passionnée qui se plaît à l'odeur du sang; aussi, quand il chassait avec ses affidés, il aimait à montrer sa force en abattant d'un seul coup la tête des animaux qu'il rencontrait; aussi, dans cette journée de tuerie, qui a stigmatisé son nom, il ne se tint pas d'impatience, et il fallut qu'il mît lui-même la main à l'œuvre.

La tête de Henri II en albâtre de Lagny, celle de Charles IX en marbre blanc, sont rapportées sur des bustes d'albâtre dont le riche travail n'est pas attribué au ciseau de Pilon.

Entre tous les spirituels et gracieux sculpteurs du XVIe siècle, Germain Pilon occupe la première place; à notre sens, il surpasse Jean Goujon pour la finesse et l'élégance des formes, pour la souplesse des lignes; et quelquefois, s'il quitte ses femmes bien aimées, les petits pieds et les draperies flottantes, il s'élève jusqu'au caractère et à l'énergie de Cousin, comme il lui arriva un jour de créer un chef-d'œuvre de style dans la statue de Guillaume Langey du Bellay que nous avons vue au Mans (1). Le Mans était presque la patrie de Pilon : c'est là qu'était né son père, sculpteur habile, avec lequel il commença les études de son art; lui, Germain Pilon, le fils, naquit au village de Loué, à six lieues du Mans, vers le commencement du siècle, on ne sait au juste en quelle année; toutes les dates qui le concernent

(1) Le tombeau de Guillaume est dans la chapelle Notre-Dame-de-Pitié de la cathédrale du Mans. On lit au-dessous les deux inscriptions suivantes :

Arreste toy lisant	Obiit anno D.
Cy dessovbz est gisant	M. D. XLIII
Dont le cvevr dolent jay	In vico Sansapho-
Ce renommé Langey	Rinio ad
Qui son pareil n'eut pas	Radicem
Et dv qvel au trépas	Tararii montis.
Gectèrent plevrs et larmes	Positum est
Les lettres et les armes.	Hoc mausoleum.
	M. D. LVII.

sont fort obscures, si ce n'est la date de sa mort, 1590 (1). C'est sans doute à cause de son séjour dans le Maine, qu'on lui attribue les fameux *saints de Soulesmes*, dans l'abbaye de Soulesmes, près Sablé; mais, en comparant ces précieuses sculptures aux sculptures authentiques de Germain Pilon, on saisit aussitôt une différence radicale de manière; nous sommes donc forcés de rejeter l'opinion de M. Alexandre Lenoir et des autres critiques et biographes, qui sans doute n'avaient jamais vu les saints de Soulesmes; nous avons eu le bonheur de les étudier plusieurs fois, et nous n'avons jamais compris l'analogie de ces statues calmes et religieuses avec l'exécution brillante de Pilon; d'ailleurs, le rapprochement de certaines dates bien constatées semble décisif: Germain Pilon travaillait en 1550 aux bas-reliefs intérieurs du tombeau de François Ier, et la chapelle de Soulesmes, *l'ensevelissement de la Vierge*, fut terminée en 1553. J'aimerais mieux croire que ces magnifiques groupes sont dus en partie à Jean Juste de Tours, le collaborateur de Paul Ponce pour la chapelle sépulcrale de Louis XII; nous avons remarqué une ressemblance frappante entre quelques figures de ce mausolée, le saint Pierre par exemple, et les saints qui entourent la sublime vierge ensevelie; les arabesques des deux monumens paraissent aussi de même main. Quoi qu'il en soit, Pilon, *le fils*, n'a pas attaché aux *saints de Soulesmes* le cachet si individuel et si reconnaissable de son talent (2).

Le tombeau de Henri II, dans l'église Saint-Denis (3), est

(1) D'Argenville prétend que Pilon mourut en 1605, et il en donne pour preuve une épitaphe en vers français du président Mainard.

(2) Nous n'avons pas la prétention de décider en quelques lignes une question qui a beaucoup occupé les antiquaires et qui exigerait un article spécial; nous avons voulu constater seulement que Pilon est étranger aux sculptures de Soulesmes, et appuyer l'opinion de M. Béranger, l'auteur d'un travail fort intelligent sur cette abbaye dont il est le prieur.

(3) Le corps de Henri, entièrement nu, offre une science anatomique qui n'a pas été surpassée. Philippe de Champagne a presque copié cette admirable statue dans son *Christ mort étendu sur son linceul*, n. 380 au catalogue du musée de peinture.

ordonné comme le tombeau de Louis XII, mais les entourages en diffèrent par une recherche un peu affectée ; Germain Pilon n'a pas songé au recueillement et à la sévérité du culte chrétien; il a même introduit auprès de cette image de mort les trois Graces païennes qui supportaient un vase de bronze doré renfermant le cœur du roi. Ainsi faisait le XVIe siècle, cet audacieux protestant ! Il jouait avec la mort et confondait ensemble toutes les notions du passé, afin de préparer la grande dissolution philosophique, morale et politique du XVIIe siècle.

Le XVIe siècle, en France, fut la plus brillante époque pour les femmes. François Ier les avait reçues à la cour ; Henri II avait continué cet usage, qui fut adopté dans toutes les cours de l'Europe ; jusque-là, pendant le moyen-âge, la dame noble et chrétienne s'était tenue à la vie intérieure du familisme, tandis que le seigneur guerroyait hors du château féodal ; la femme reparut avec l'élément païen ; et cette réaction, commencée par les Valois comme un moyen de galanterie et de plaisirs, s'est trouvée un des ressorts les plus puissans de la révolution populaire ; car, grace au préjugé qui pèse sur le mariage, si les faveurs royales élevaient la femme, elles rabaissaient le mari ; l'aristocratie, en se rapprochant de la royauté, fut éclipsée par elle, et la royauté, en minant peu à peu le système féodal, en détruisant aveuglément l'individualité et la noblesse héréditaire, se priva de son plus ferme soutien. François Ier, Henri IV, Louis XIV et Louis XV, avec leurs maîtresses, ont autant contribué à tuer l'aristocratie de naissance que Richelieu et Robespierre.

Au XVIe siècle, les femmes dominent la religion, la politique et les arts ; tout se fait par elles ou pour elles, les conciles et les traités, les institutions et les monumens. Elles inspirèrent comme un culte, une adoration frénétique; aussi les artistes se prirent-ils d'une passion que le XVIIIe siècle a continuée. Ce fut une révélation nouvelle de la beauté.

Là est tout le secret du prestigieux talent de Germain Pilon ; il avait regardé les délicieuses femmes de son temps avec l'instinct poétique; il avait pénétré leur intimité; il avait aspiré leurs parfums ; il s'était assimilé leur faculté exquise et nerveuse de sentir la vie.

Le groupe des trois Graces, représentant Catherine de Mé-

dicis, la marquise d'Étampes et Mme de Villeroi, est aujourd'hui dans la galerie de sculpture moderne. On ne sait de quel côté considérer cet élégant faisceau; on est attiré devant chaque face de ce triangle de beauté dont l'unité n'est pas rompue par une habile variété des lignes; le marbre, d'un seul morceau, est fouillé avec une vivacité et une hardiesse étourdissantes, les pieds et les mains sont vibrans, les corps s'agitent; les draperies, d'un style particulier à Pilon, voltigent, ou, se collant sur des formes enivrantes, laissent transparaître le nu.

Cependant, il s'est trouvé des critiques qui ont fait taire leur admiration pour reprocher au sculpteur les plis cassés de ses étoffes et la *maigreur* des extrémités; mais le costume du temps explique l'arrangement des draperies, et, quant à l'anatomie, je prends sur moi d'affirmer que les brillantes femmes du XVIe siècle avaient les mains et les pieds plus grêles et plus sveltes que les majestueuses matrones de Louis XIV.

Après un premier séjour à Paris où il s'était lié d'amitié avec Jean Cousin, Jean Goujon, le Primatice et tous les artistes distingués, Germain Pilon fit un voyage dans son pays, sans doute vers la fin du règne de Henri II, puis il revint se fixer à Paris et y demeura les reste de ses jours; il travailla au château d'Écouen et au château de Villeroi (1); il exécuta le tombeau du chancelier de Birague et de sa femme Valentine Balbiani, et beaucoup d'autres sculptures pour les églises et les palais.

Ce qui caractérise la pratique de Germain Pilon, c'est la finesse de l'expression, la pureté du dessin, et surtout la délicatesse exquise qu'il avait puisée dans l'intimité du Primatice.

Le Primatice fut aussi l'inspirateur et le maître de Gentil de Troyes (2), dont la ville de Troyes possède plusieurs sculptures; de messer Nicolo del Abbate, qu'il avait attiré en France, et

(1) La cheminée dans laquelle est encadré le buste de Coligny au musée moderne ornait le château de Villeroi. Toutes les sculptures, faunes, arabesques et cariatides, sont de Germain Pilon.

(2) Gentil fit un jour sur un *sabot à mettre du sel* la caricature du chanoine Guy Mergey, qui avait voulu le moraliser. Cette petite sculpture, dessinée et gravée en 1762 par Saint-Aubin, est à la bibliothèque des estampes.

auquel on attribue un *génie de l'étude* en marbre, charmante figure pleine de grace et de recueillement; de Ponce Jacquio, qu'on a confondu souvent avec Paul Ponce Trebati, et sur lequel on ne trouve guère de documens dans les biographes, si ce n'est qu'il exécuta le tombeau que Martine Meigné fit élever, en 1556, à son mari Charles Meigné, capitaine des gardes de la porte de Henri II, et plus tard la colonne en marbre blanc érigée à la mémoire de François II. On voit, au *Musée de sculpture moderne*, la statue en pierre de Charles Meigné, ainsi qu'un bas-relief qui ornait autre-fois à Saint-Magloire le tombeau d'André Blondel, intendant des finances, et qui représente un vieillard debout, les jambes croisées, reposant sa tête sur sa main gauche, dans l'attitude que les anciens donnaient au génie du sommeil. Ces deux morceaux ont été long-temps attribués à Paul Ponce, sans qu'il y ait pourtant une grande analogie entre la manière de Ponce Jacquio et celle de Ponce Trebati; celui-ci a plus d'énergie, de caractère et de grandeur; l'autre a plus de naïveté; il se rapproche quelque peu de la sculpture au XV[e] siècle: la figure de Charles Meigné est remarquable par le calme de la pose et la vérité minutieuse des détails.

Germain Pilon, comme le Primatice, laissa quelques habiles disciples, entre autres un successeur digne de lui, Barthélemy Prieur, appelé par ses contemporains, tantôt Barthélemy, tantôt Prieur, si bien que plusieurs auteurs modernes ont cru à une dualité. Une obscurité presque complète enveloppe encore la vie de Barthélemy Prieur; on ne le connaît guère que par ses œuvres, dont la plus grande partie ornait le château d'Écouen, auquel il travailla concurremment avec son maître Pilon et Bernard Palissy. Le connétable Anne de Montmorency, qui avait fait construire ce château par Jean Bullant, protégea Prieur avec une affection particulière et le chargea de copier plusieurs statues antiques. Prieur fut le premier qui restaura la *Diane à la biche*. Nous avons de lui, au Musée moderne, une colonne torse en marbre blanc, incrustée de campan isabelle, et trois statues en bronze, *la Paix, la Justice* et *l'Abondance*, qui composaient le tombeau d'Anne de Montmorency dans l'église des Célestins. Cette colonne supportait une urne de bronze dans laquelle devaient être renfermés le cœur du

connétable et le cœur de Henri II ; Prieur mit, dit-on, vingt ans à terminer ce monument, dont Bullant avait donné les dessins. En certaines parties des statues, il a imité le Pilon; en d'autres points, il a cherché l'antique grec, mais il n'a pas atteint l'aisance élégante de son maître, ni la sévérité de l'antique; il a pris de l'art païen la petitesse des têtes, défaut impardonnable chez les modernes, car la tête humaine s'est bien transformée depuis Hercule, le symbole de l'homme primitif, instinct et force; depuis Bacchus, le type de la nutrition; Vénus, le type de la reproduction, et tous les autres mythes de l'antiquité; il y a loin de la tête aplatie d'Hercule à la tête élevée du Christ; on peut suivre l'évolution successive du cerveau humain sur les médailles et les sculptures que nous ont léguées les premiers âges historiques. La bibliothèque Richelieu possède un petit camée d'Hercule presque dénué de crâne; c'est comme le rudiment primordial de l'humanité; c'est en quelque sorte la base sur laquelle sont venues se superposer des virtualités nouvelles. La tête grecque, ainsi qu'on en peut juger par les reproductions artistiques, était démesurément petite; la belle *Diane à la biche*, le *Laocoon*, les *Apollon*, les *Vénus*, en sont de frappans exemples. Même observation dans la réalité naturelle, dans les portraits qui sont arrivés jusqu'à nous; ce sont les instincts et les facultés perceptives qui dominent; le front est mesquin, le vertex déprimé. La tête romaine, encore plate au sommet, élargie latéralement, se développe dans la région antérieure; enfin, la tête chrétienne s'élève et s'illumine; il semble que l'organisation physiologique ait constamment suivi une progression parallèle à la progression intellectuelle et morale de l'hominalité. Je connais un philosophe qui fait l'histoire des peuples sur une tête et qui affirme positivement que, dans l'avenir, un avenir fort éloigné sans doute, l'homme ne sera qu'une boule cérébrale, ronde comme le globe.

Prieur a égalé son maître dans les deux bustes de Henri III et de Henri IV : Henri III et le Henri II placés l'un à côté de l'autre paraissent du même ciseau: c'est une même vérité, une même finesse; seulement le caractère de la physionomie s'est modifié : le type de Henri II s'est crétinisé dans son fils, dans cette nature misérable *au-dessous même de l'enfance*, dit

l'historien de Thou; chez le fils, la faiblesse est devenue la prostration, une indolence apathique qui *voudrait jouir en paix*, suivant ses expressions; le luxe est devenu une prodigalité insensée, le matérialisme un libertinage hideux et dégradé qui se pare d'oripeaux comme une courtisane; le voluptueux a engendré un hermaphrodite.

Qu'on me pardonne d'exprimer, par une analogie puisée dans l'animalité, l'impression que laisse cette série de portraits des Valois : François Ier a du sanglier pur sang, col vigoureusement musclé, tête large, nez long, petits yeux vifs; Henri II en est la dégradation; Charles IX a du tigre; dans Henri III, le tigre tire sur le renard, et le sanglier sauvage sur le *sanglier domestique.*

Le buste de Henri IV est d'un travail non moins habile : il révèle aussi nettement la personnalité du roi. Quelqu'un a dit : Henri IV, c'est François Ier, plus la bienveillance; et en effet, en remontant la généalogie de Henri IV, vous trouvez que son grand-père, Henri d'Albert, épousa Marguerite, la sœur de François, la veuve du duc d'Alençon. Ces d'Albret de Navarre étaient des princes assez faibles qui se laissaient balloter par l'Espagne et par la France; le sang de Marguerite y introduisit l'énergie, particulièrement chez les femmes; et Jeanne, la mère de Henri, en donna des preuves éclatantes. Henri IV tient de la tige féminine : il a reproduit le type de François Ier, auquel il ressemble beaucoup; il n'apporta des mâles, de la race bourbonienne, que la bonhomie de Louis IX; hors cela, n'est-ce pas le portrait du *roi-chevalier :* guerroyeur, viveur et sensuel? Il avait du reste puisé de bonnes leçons à la cour des Valois, entre Charles IX qui l'emmenait avec lui dans ses débauches et ses courses nocturnes, et Catherine de Médicis qui traînait à sa suite un essaim de jeunes filles pour séduire et gouverner par la corruption. On lit en même temps sur la face de Henri ce débordement des passions et cette bonté native qui lui fit porter le fameux *édit de Nantes*, et à laquelle il dut l'amour de *son peuple*, comme on disait autrefois.

Après Barthélemy Prieur, le dernier rejeton de la brillante école des *restaurateurs* français, Henri IV eut un autre sculpteur qu'il appela d'Italie, en 1601, Pierre Francheville ou Francavilla, né à Cambrai en 1548. Francheville avait étudié les

œuvres de Michel-Ange, et s'était attaché à Jean de Bologne, ou plutôt de Douai, que, par une sorte de compensation, l'Italie enleva à la France, comme elle lui avait déjà enlevé ses deux grands artistes verriers, Claude de Marseille et frère Guillaume, comme elle lui enleva plus tard ses trois glorieux peintres, le Poussin, le Valentin, et Claude Lorrain. Francheville nous a laissé un beau buste de son maître (1), et le buste en bronze du peintre de Henri IV, Martin Freminet, avec lequel son talent et sa mission eurent tant d'analogie (2). En revanche, la bibliothèque conserve la gravure d'un portrait de Francheville fait par son contemporain Jacques Bunel, qui a peint aussi la tête de Henri IV. Les œuvres capitales de Francheville (nous ne parlons pas des nombreuses sculptures qu'il a exécutées en Italie) sont, aux Tuileries, le groupe du *Temps enlevant la Vérité,* et au musée de sculpture moderne, les quatre statues placées autrefois dans les quatre angles du monument élevé sur le Pont-Neuf (3) : ces figures en bronze, représentant les nations des quatre points cardinaux vaincues par la France, étaient enchaînées aux pieds du roi Henri, dont la statue équestre fut modelée par Jean de Bologne (4) ; elles furent terminées en 1618 par un élève de Francheville, Bordoni, de Florence. Elles annoncent un grand dessin et une science véritable jointe à une énergie qui rappelle Michel-Ange, mais elles sont trop mouvementées, sans que cette dépense excessive d'activité serve à l'expression morale, et leur moindre défaut est de n'avoir pas de signification apparente : pourtant, l'artiste a voulu symboliser le nord et l'occident sous la figure de deux vieillards qui

(1) Le Louvre possède aussi un portrait de Jean de Bologne par le Bassan.

(2) Martin Freminet, suivant le style florentin, comme Francheville, et il a conduit, en peinture, à Vouet et Lebrun, comme Francheville, en sculpture, à Guillain et Girardon.

(3) Le Pont-Neuf venait d'être terminé par l'architecte Ducerceau.

(4) Suivant quelques auteurs, Jean de Bologne n'avait exécuté que le cheval; la statue de Henri était due au sculpteur et médailliste G. Dupré, qui a ciselé la belle médaille de Louis XIII (d'Argenville).

foulent aux pieds leurs armes, l'orient sous les traits d'un jeune Grec, et le midi par un type de rude Africain.

On voit encore au musée moderne deux marbres de Francheville : un bas-relief très fin de la *bataille d'Ivry*, et le *David vainqueur de Goliath*, conception lourde, sans grace et sans esprit, mais fort savamment détaillée.

Francheville n'en est pas moins un de nos bons statuaires, et son style, moitié florentin et moitié français, exerça beaucoup d'influence sur la sculpture; il fut comme l'annonce d'une nouvelle école qui allait succéder à l'école de Cousin et de Goujon; Francheville, c'est l'anneau intermédiaire entre l'art de François et l'art de Louis XIV; c'est la transition de Michel-Ange à Girardon; c'est le dernier soupir de la *renaissance pure* qui fut transfigurée sous Louis XIII par les architectes Jacques Debrosse et Lemercier, par le sculpteur Guillain, et par le peintre Simon Vouet.

T. Thoré.

(*La suite à un prochain numéro.*)

NAPOLÉON

Poëme,

PAR M. EDGAR QUINET.

Depuis six ans environ, il s'est fait un assez bon nombre de tentatives poétiques pour sortir du genre qu'on pourrait appeler élégiaque, lyrique, individuel, du genre de l'art pour l'art, de ces deux cercles voisins l'un de l'autre, et où se dessinent hautement Goëthe et Byron. Il y a eu nombre de tentatives épiques, napoléoniennes, sociales, saint-simoniennes, palingénésiques, humanitaires (tous ces mots ont été employés). Le public, qui ne lit pas ces ébauches plus ou moins téméraires et malheureuses, ne sait pas ce qu'il en coûte pour arriver jusqu'à lui, et, dans ces marches forcées de l'intelligence, pour un qui atteint au but ou qui obtient du moins d'être nommé et discuté, combien d'autres tombent obscurément le long du chemin, sans une mention, sans un regard. Les critiques, à qui toutes ces productions hasardées arrivent régulièrement, se taisent le plus souvent, par embarras, par prudence, par certitude de méconten-

ter tout le monde, s'ils parlent, et de paraître à la fois trop indulgens aux yeux des indifférens, trop sévères au gré des nobles et orgueilleux blessés. J'ai eu entre les mains, sous le titre de *Première Babylone,* un poème tout-à-fait bizarre, par un homme de cœur, M. Desjardins. Plus récemment, j'ai hésité à parler de *la Cité des Hommes*, poème incomplet, par un homme de talent, M. Adolphe Dumas. Ce dernier poème, qui est précédé d'une préface philosophique très remarquable, dans laquelle l'auteur se porte comme le disciple libre et le continuateur à sa manière des Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon, etc., ce poème auquel on ne peut refuser élévation et imagination, réunit en lui toutes les difficultés conjurées de l'idée, de la langue et du rhythme, tous les mélanges de l'individuel et du social, du réel, du mythique et du prophétique; c'est comme une cuve ardente où bouillonnent, coupés par morceaux, tous les membres d'Éson. L'auteur, qui a plus d'un rapport de ressemblance avec M. Quinet dont nous parlerons tout à l'heure, appartient, comme lui, à cette génération infatigable et généreuse, pure, avide d'espérance, insatiable de beaux désirs, de laquelle lui-même il a dit en un endroit :

Toute une nation puissante qui s'éprend
Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand;
Et toute une jeunesse ardente et sérieuse,
Qui pâlit de travail, et, les larmes aux yeux,
Cherchant son avenir, au plus profond des cieux
Suit l'étoile mystérieuse.

On hésite à faire l'aumône d'une louage restreinte, mais sentie, et d'un regret compatissant (lorsqu'elles échouent), à ces vastes ambitions poétiques qui demandent du premier coup un monde tout entier nouveau, qui voudraient doter de leur poésie, comme d'une religion, l'univers, et à qui le rameau de Dante semblerait parfois trop léger. Qu'offrir, en retour de leurs labeurs et de leurs vœux, à ceux qui vous disent, comme M. Adolphe Dumas :

Quand on s'est mis en tête une idée éternelle,
Qu'on y tient, à son flanc, comme on tient à son aile,

Cela n'est plus possible ! — Un moi mystérieux
Nous pousse ; alors on prend la vie au sérieux :
Plus de jeux dans les prés, plus de frais sous le saule ;
Le soir plus de momens perdus en doux propos ;
Il faut douze combats, et puis, pour le repos,
La peau de lion sur l'épaule !

Le monde ne sait pas les sublimes ennuis
Des rêves éveillés qu'on fait toutes les nuits ;
Il ne sait pas, tandis qu'il voue une génisse,
Ce qu'un vers sibyllin coûte à la pythonisse ;
Tandis que le tribun parle et qu'on bat des mains
Au forum, et qu'on lève et le poing et la chaîne,
Elle écrit de son sang, sur ses feuilles de chêne,
Vos grandes annales, Romains !

Si M. Adolphe Dumas avait écrit toujours ainsi, son poème serait classé autrement qu'il l'est. Jeune, au reste, et non découragé, qu'il se venge par de nouveaux et meilleurs efforts ! Ce qui fait, selon moi, la différence entre l'excellent artiste et l'artiste qui manque son coup, est souvent peu de chose au fond, quoique ce soit capital pour le résultat et pour l'effet. Dans les deux vases, le liquide semble le même ; c'est presque le même poids, la même quantité et la même nature de sels ; à quoi tient-il qu'ici le cristal devienne parfait et de diamant, que là au contraire la cristallisation soit confuse ? Cette comparaison doit donner de la modestie anx poètes qui réussissent, à l'égard de leurs généreux frères qui échouent ; mais elle doit donner aussi à penser à ces derniers ; dans les arts, dans la poésie, rien ne dure, rien n'est véritablement beau, sans la qualité de *finesse*.

Ahasverus, que M. Magnin a si bien analysé autrefois dans ce recueil, et que dernièrement M. Enfantin, dans sa lettre à M. Heine, n'a pas mal caractérisé d'un mot en disant que ce n'était qu'*un grand espoir*, *Ahasverus* me semble appartenir à l'espèce de ces poèmes confus dont je parle ; il les résume suffisamment, il en dispense presque, il est le seul qui ait réussi et que le public connaisse. A l'aide de cette courante et fantastique tradition, M. Quinet qui, jusque là, voyageur panthéiste et rê-

veur, s'était un peu abîmé en présence de la nature, transporta dans la vue des temps et de l'histoire sa pensée amie des interprétations et des symboles. En abordant aujourd'hui Napoléon, c'est-à-dire le plus grand des individus de ce temps-ci, il cherche, par une éclatante et courageuse épreuve, à confirmer et à continuer l'idée métaphysique qu'il a conçue du développement historique de l'humanité. Nous nous bornerons à examiner le *Napoléon* comme poëme, comme épopée littéraire.

Napoléon est-il un personnage d'épopée? Première question importante, que l'auteur discute dans sa préface, et qu'on peut discuter avec lui, avant de voir comment il l'a résolue dans son poëme. Tous les grands conquérans, les illustres guerriers fondateurs d'empire, ont été dans tous les temps matière à épopée, c'est-à-dire à des récits plus ou moins merveilleux, lesquels, accueillis, grossis par la bouche des peuples, colportés par des chanteurs toujours écoutés :

Pugnas et exactos tyrannos
 Densum humeris bibit ore vulgus,

se sont quelquefois résumés et fixés en œuvre durable sous la main d'un poëte de génie. Achille, Alexandre dans l'antiquité; dans le moyen-âge Attila, Charlemagne, sont dans ce cas. César à Rome, Louis XIV chez nous (1), ont échappé à cette légende épique qui tend à se former, comme un nuage, autour du front des grands dominateurs ou conquérans, pour les hausser encore. La raison en est manifeste : ces grands individus, venus à des époques très éclairées, se sont trouvés de toutes parts entourés et suivis de récits exacts, circonstanciés, de mémoires, de commentaires. Or, Napoléon, parmi nous, n'est-il pas précisément dans cette situation de Louis XIV et de César? M. Quinet, il est vrai, dit à merveille dans sa préface : « L'époque la plus riche « assurément que l'histoire romaine ait présentée à l'épopée est « celle où le monde antique parvint à sa plus haute unité sous la

(1) J'omets Henri IV, dont le renom populaire tenait surtout du jovial, du galant, et prêtait plus à la chanson ou à la comédie qu'à l'épopée.

« puissance du premier des Césars. Que l'on essaie de se figurer, « dans la langue prophétique du 6e livre de l'Énéide, tous les inté- « rêts du monde antique rassemblés sur la limite de l'antiquité « et des temps modernes, tant de peuples encore primitifs se grou- « pant, avec leurs cultes et leur génie, autour de la louve romaine, « dans l'attente du christianisme ; les Gaulois, les Bretons, les « Germains, nouvellement découverts ; en Orient, les Parthes, « les Numides, les vieux et nouveaux empires ; et au faîte de tout « cela, César, à l'œil de faucon, portant dans son génie réfléchi « tout le génie des temps modernes ; et que l'on dise si l'épopée ne « s'est pas trouvée là. Lucain en eut le pressentiment ; par malheur, « il fut embarrassé par la guerre civile. La ville lui cacha le monde. » Observons, en passant, qu'un autre inconvénient, tout opposé à celui où se heurta Lucain, serait que l'univers cachât trop l'individu. Quoi qu'il en soit, quand on ne veut pas faire une épopée historique et classique dans le genre de Lucain, mais une épopée qui ait en soi du sacré, du merveilleux et du populaire, essayons de voir quel parti on peut tirer de Napoléon. Il faut avouer d'abord que le tour des imaginations est plus favorable en ce qui concerne Napoléon qu'il ne l'a jamais été par rapport à César et à Louis XIV. Le génie des Romains, comme celui des Français au XVIIe et au XVIIIe siècle, avait un caractère positif qui se prêtait mieux à la politique, à l'histoire, à la philosophie, qu'à la poésie lyrique ou épique. Mais la France, depuis les ébranlemens de la révolution et de l'empire, a semblé acquérir, du côté de l'imagination et du penchant au merveilleux, une faculté nouvelle. Déjà, en ce qui touche Napoléon, l'admiration fertile des générations survenantes surpasse les bornes de ce qu'on aurait cru possible. Le merveilleux se forme très vite et à vue d'œil, pour ainsi dire, autour de cette statue posée d'hier. La légende de toutes parts semble déjà commencer et prendre. Les Arabes du désert le saluent sous le nom de Bounaberdi, et en font, dit-on, une espèce d'apparition mystérieuse qui se détache pour eux dans la grande ombre de leur prophète. Un voyageur, qui est allé récemment aux confins de la Norwége la plus reculée, rapporte que, pour ces bons paysans, *France* et *Napoléon* ne font qu'un ; ils demandent à tout Français, quel que soit son âge, s'il a servi sous Napoléon ; s'il est vrai que les Anglais

l'ont tenu prisonnier dans des souterrains et des cavernes assez pareilles à celles dont il est question dans l'Edda; s'il est vrai enfin que tous ses lieutenans eussent rang de roi. Voilà la *saga* qui commence. En France même, plus d'un vieux matelot ou d'une vieille paysanne a là-dessus son récit que les jeunes écoutent et croient. On cite un matelot de Dunkerque qui, étant sorti pour la pêche en juillet 1830, et revenant après quelques jours, s'écria à la première vue du pavillon tricolore qui avait remplacé le blanc : « Eh! bien, Jean, je te l'avais bien dit qu'*il* n'était pas mort. » *Il* c'était Napoléon, le Napoléon populaire, celui de la grand'mère champenoise dont il est parlé dans Béranger. On saisit très bien, dans ces faits qu'on pourrait aisément rendre plus nombreux, des indications et comme des vestiges de ce qui se serait formé en d'autres temps, où *le Moniteur*, les mémoires, l'histoire, n'auraient pas été là pour rogner les ailes chaque matin à la légende populaire. On voit par là comment les pélerins du moyen-âge ont cru et fait croire au voyage de Charlemagne à Jérusalem, comment un chanoine espagnol a fabriqué naïvement la chronique dite de Turpin, et un moine du Midi le livre appelé *Philomela*. Mais mon objection est celle-ci : pour Napoléon, de pareils essais d'imagination populaire ne doivent-ils pas toujours rester à l'état d'indications, comme de simples vestiges d'une disposition romanesque qui tend à se reproduire, mais qui n'aboutira plus. Il y a des organes développés chez l'enfant qui ne laissent plus qu'une trace légère, curieuse à discerner, mais stérile, dans l'organisation de l'homme. Compter sur cette disposition, la croire féconde, s'y fonder pour développer hâtivement là-dessus une épopée populaire, qui peut-être (quoique j'en doute fort) se composera lentement d'elle-même avec le temps, n'est-ce pas vouloir faire croître en deux ans toute une forêt de chênes? n'est-ce pas faire un peu comme le saint-simonisme qui a voulu opérer en une ou deux années une transformation religieuse, laquelle, dans tous les cas, demanderait des demi-siècles?

Il y a, dans cette portion populaire et légendaire de la gloire de Napoléon, de quoi défrayer au plus quelques chansons merveilleuses, comme l'a fait Béranger dans ses *Souvenirs du Peuple,* comme il se dispose, dit-on, à le tenter encore dans

un cadre habilement choisi. J'attends cette épopée en chansons, et je me fie, pour tempérer le conte et l'exagération populaire, à l'auteur du *Roi d'Yvetot*, à celui qui a vu le conquérant à son midi et qui ne s'est pas soucié de servir sa gloire désastreuse.

Pourtant, je conçois une épopée sur Napoléon, du genre de celle que M. Quinet a si bien indiquée dans sa préface à propos de César. Napoléon aurait toujours ce désavantage, en comparaison de César, d'avoir violé, méconnu, brutalisé l'intelligence. Du reste, dans cette épopée, la partie d'imagination populaire serait remise à sa place; elle pourrait se faire jour par endroits, ou circuler dans le tout avec art, mais sans masquer jamais les événemens réels et les situations historiques. Il faudrait en un mot que le Napoléon de M. de Talleyrand y trouvât son compte aussi bien que le Napoléon de la chaumière champenoise. Ce mélange d'imagination et d'histoire, d'enthousiasme et de sévérité, de récit idéal et de prophétie sensée, de personnification symbolique en Napoléon et de réalité vivante, de carnage des camps, de ruse dans les conseils et d'équité démocratique, demanderait, pour être réduit en œuvre et conduit à bien, la vie entière d'un Virgile, d'un Dante ou d'un Milton.

Une telle épopée, on le sent, aurait le caractère des épopées dans les sociétés et les littératures civilisées, c'est-à-dire qu'elle serait d'un homme et non de tous, qu'elle ne se prêterait pas à être remaniée, fondue dans quelque rédaction postérieure. « Pourquoi, dit M. Quinet en sa préface, ne reverrait-on pas » autour de ce grand objet de l'amour et de la haine de tous » une nouvelle lutte de rapsodes ou de trouvères? » Cette concurrence, qui fait peut-être le prix des thèmes et poésies populaires, est médiocrement favorable, nous le croyons, aux monumens des génies individuels, vastes et consommés; dans tous les cas, elle cesse du moment qu'un de ces génies a pris possession de l'œuvre et l'a consacrée de son sceau. Mais le temps n'est pas venu évidemment pour qu'une œuvre définitive de ce genre ait pu surgir. La quantité de préludes que nous entendons, la riche matière poétique qu'on broie à l'envi sur ce sujet, au lieu de préparer l'œuvre finale, ne la rendent-ils pas plus difficile?

Placé entre l'épopée à la Lucain, qu'il ne voulait pas recommencer, et ces indications un peu confuses d'épopée chevaleresque, carlovingienne, vers laquelle il penche par ses études et le tour de son talent, M. Quinet a donné carrière à ses sympathies de moyen-âge, en les relevant et les rachetant par ses vues philosophiques sur l'avenir du monde, sur la guerre dont il voit en Napoléon le dernier grand représentant, et sur la démocratie dont il le considère également comme le héros : « La poésie, dit-il, n'a pas seulement pour but de représenter » Napoléon tel qu'il s'est montré aux contemporains. Autre- » ment elle rentrerait dans l'histoire et s'abdiquerait elle-même. » Entre Napoléon et nous surgit un élément dont il est impos- » sible de ne pas tenir compte. Cet élément, c'est le temps qui » nous sépare de lui. Napoléon nous apparaît nécessairement » aujourd'hui dans une toute autre perspective qu'il n'appa- » raissait aux contemporains. Pour nous, qui ne l'avons pas » vu, nous ne pouvons pas nous replacer au lieu précis de la » génération qui nous a devancés, sans que nous mettions » l'archéologie à la place de la poésie. Les formes sous les- » quelles le passé apparaît aux hommes de notre temps, voilà » pour le poète la vraie réalité. » Il semblerait, d'après ce passage, que nous soyons autre chose que les très proches contemporains de Napoléon. Quoi? il s'est écoulé depuis sa mort quelque chose comme une douzaine ou une quinzaine d'années! on a beau dire que ces années sont des siècles : nous tous, gens de trente ans, nous l'avons vu. Or, est-il possible, à une si courte distance, d'idéaliser déjà si absolument sa figure? est-il possible de dire (et ce n'est pas seulement ici à M. Quinet, mais à toute une classe d'esprits élevés que je m'adresse), est-il donc permis de s'écrier : *à Napoléon la démocratie ;* Napoléon, c'est le peuple! A-t-on droit de transfigurer ainsi à bout portant les hommes historiques en symbole? Comme ces empereurs romains que la mort incontinent faisait dieux, suffit-il à nos personnages historiques de mourir pour être faits tout aussitôt *idées ?*

Je discute avec M. Quinet quelques-unes des théories sur lesquelles il s'est fondé dans la composition de son poème, avant d'en venir aux beautés réelles et d'un ordre supérieur que j'aurai à signaler en plus d'un point de l'exécution. Dans

ses remarques sur la versification et le rhythme, l'auteur explique comment il a cherché à approprier graduellement les vers de diverses sortes aux diverses parties du poème, mesurant la familiarité ou la solennité du chant à celle du sujet. Ses réflexions sur cette matière technique, et qui lui était tout-à-fait étrangère avant l'ouvrage actuel, sont pleines de finesse et d'intention d'artiste. Je n'y contredirai qu'un endroit : « L'harmonie entrecoupée qu'appellent d'elles-mêmes l'ode et l'élégie » ne feraient, dit-il, qu'énerver le vers héroïque. Le désordre » des assonances dans l'ode de Malherbe convient au trouble » réel de la poésie lyrique ; mais le vers épique doit avoir une » tout autre constitution ; il doit pouvoir atteindre à tous les » effets du dithyrambe sans se permettre aucun trouble apparent ; il faut qu'il ressemble à ces héros qui ne portent » jamais sur leurs visages la marque des combats intérieurs. » La distinction est bien ingénieusement exprimée ; mais il m'est impossible de voir dans l'ode de Malherbe autre chose qu'un ordre majestueux et harmonieux, un concours d'avance réglé de justes consonances. Quoi qu'il en soit, l'auteur dans ses vers a très vite trouvé son rhythme, son allure, et, en quelque sorte, le trot ou le galop qui conviennent à sa rapide pensée. Il y a des passages (toute la ballade de *la Bohémienne*) d'une mélodie simple, naïve, monotone, chantante ; mais le plus souvent c'est une rapidité fougueuse, infatigable, effrénée, comme une course des chevaux de l'Ukraine. Le poète n'a pas inventé, comme on l'a dit, des rhythmes nouveaux ; il n'a imprimé à la versification française aucune modification technique, comme l'ont fait Ronsard, Malherbe, et de nos jours M. Hugo ; mais dans son poème, au milieu de nombreux hasards et de quelque inexpérience, il a mainte fois monté avec bonheur le char ailé qui se formait de lui-même sous lui.

Des deux grands poètes qui ont jusqu'ici chanté Napoléon, à savoir Béranger et Victor Hugo, si M. Quinet n'a pas, à beaucoup près, atteint le premier dans le sentiment discret, et justement saisi, de la renommée populaire de son héros, il n'a pas non plus égalé le profil si net, si ferme, si vivement taillé en ivoire ou en airain, qu'en a souvent tracé le second. Il est vrai qu'il faut lui tenir compte, en le comparant avec l'un, du souffle et de l'ampleur continue qu'il déploie ; et en le

comparant avec l'autre, de la pensée et de la moralité idéale, qui, bien que parfois nuageuse, tend toujours à racheter ces imperfections de forme. Le Napoléon de M. Quinet a plus d'un beau mouvement cornélien, comme quand il dit :

Deux mondes sont ici qu'en tout je vois paraître ;
Ou Brutus, ou César, lequel vaut-il mieux être ?
C'est là tout le débat. Brutus, homme de bien ;
César, ame du monde : il en est le lien.
César n'a point d'égal ; Brutus n'a point de vices.
Qu'en penses-tu, mon ame ? Il faut que tu choisisses.

Brutus est la victime et meurt avec sa foi ;
César est le tyran et fait vivre sa loi.
Brutus est la vertu ; César est la puissance.
Mon ame, achève donc, et quitte la balance.
Brutus est le mortel qui survit par hasard ;
César le dieu sur terre.... Ah ! je serai César.

Mais, malgré ces simples et graves momens, le Napoléon de M. Quinet est un peu nuageux de profil ; il a quelque chose des héros d'Ossian, ou encore d'un héros de l'Orient nous arrivant par les Niebelungen. On ne sait pas bien *physiquement* où il se termine, où l'homme, l'individu existe véritablement, et à partir de quel endroit le tourbillon d'idées environnantes imite et continue l'image. Je sais qu'on peut dire la même chose de la Béatrix de Dante ; on ne sait trop où la personne, l'amante bien-aimée finit en elle, et où la Théologie commence. Mais pourtant, avec quelle précision italienne, avec quelle netteté lumineuse elle est peinte ! Et puis Napoléon était plus positif que Béatrix ; et tout en fondant savamment les vues accessoires et idéales avec la réalité, il aurait fallu que le principal du dessin portât sur celle-ci. Or, d'une part, ce Napoléon a beaucoup du héros féodal ; la multitude d'images de chevalerie qui parsèment la peinture, les termes de fauconnerie qui escortent son aigle impérial, nous figurent plutôt un baron, un conquérant du moyen-âge. D'une autre part, il se dore à l'excès des lueurs fantastiques de l'Orient et se brode à cet endroit d'arabesques sans nombre. Et puis l'idée sociale, prophétique, l'apothéose future

de la démocratie en sa personne, se met à percer et à s'étendre. Entre ces trois reflets comme entre trois arcs-en-ciel radieux et pluvieux, entre Charlemagne ou Siegfrid, Bounaberdi et le peuple fait-homme, le Napoléon réel, vivant, qu'on a vu, qu'ont connu et admiré ceux de l'Institut d'Égypte, ceux du conseil d'État et de l'état-major, ce Napoléon-là disparaît trop. L'application détaillée qu'on pourrait faire de ces critiques, en analysant le poëme, se conçoit aisément sans que nous nous y livrions.

Ce qui constitue le mérite, la vie de ce poëme, ce qui place M. Quinet tout d'abord au plus honorable rang parmi les poëtes en vers de nos jours, c'est, après la grandeur de l'entreprise et la longueur de la carrière dont il faut tenir compte, une poésie générale, mouvante, puissante, qui circule dans tout cela, comme l'air sur de vastes plateaux élevés, ou comme l'esprit sur les eaux. C'est de plus un certain nombre de morceaux très beaux qui semblent lui assurer une manière. M. Quinet est de tous les hommes celui chez lequel le système que nous avons en partie critiqué, nous apparaît le plus identifié avec la nature intime, avec la vie habituelle, avec le tour de la pensée et de l'imagination. Une individualité qui se peint dans ce poëme, peut-être à l'égal de celle de Napoléon, ne serait-elle pas celle même du poëte : poëte généreux, ingénu, au front éclairé et noyé de nobles lueurs, à la poitrine palpitante, à l'imagination inépuisable? Je vois en lui un neveu errant et quelque peu sauvage de Corneille et de Schiller, de ce dernier surtout, un élève lyrique de Gœrres, qui, pour nous Français, a sans doute trop vécu sur le Rhin, sous les balcons de Heidelberg, et qui n'a pas assez cuvé parmi nous cette première ébriété poétique, laquelle vaut mieux pourtant qu'une clarification trop glacée. *La coupe de ma victoire, le vin de mon combat,* ces fumeuses images reviennent souvent dans ses vers et accusent précisément l'excès de chaleur de cette poésie généreuse, de cette *muse inculte et brave,* dit quelque part André Chénier. — Vers 1813, en Prusse et bientôt par toute l'Allemagne, la jeunesse teutonique confédérée eut ses poëtes patriotes, ses Tyrtées. La pensée la plus fixe, la douleur de M. Quinet, c'est qu'en 1814 et en 1815, la France n'ait pas eu ainsi sa levée, ses soldats-poëtes. Il a rendu à merveille son patriotique regret

dans le beau chant d'invective appelé *Aiguillon*. Une idée dominante chez le poète, et celle peut-être qui l'inspire le mieux dans son poème, est donc le ressentiment de l'invasion, de la double plaie de 1814 et de 1815. Ce mal de faiblesse, d'indifférence, parfois de lâcheté, dans le caractère politique, dont semble travaillé le pays; ce mal, dont 1814 et 1815 ne furent qu'une des circonstances les plus aggravantes, et dont les causes profondes remontent à des crises bien antérieures, et jusqu'en 91, en 93, au 18 fructidor, au 18 brumaire, etc., etc.; ce mal-là se concentre tout entier pour M. Quinet dans la double invasion du territoire; une telle violation lui paraît infamante, presque irréparable. Or, le poète guerrier que la France n'a pas eu alors, ce *teutonique* gaulois à opposer aux Uhland et aux Kœrner, c'est M. Quinet; il se révèle aujourd'hui, et Napoléon est son chant. Ses vers me semblent une levée en masse,indiciplinée, orageuse, ardente; même lorsqu'il triomphe, c'est par le nombre et l'impétuosité, par la bravoure du talent plutôt que par l'art, à la manière d'une invasion d'Arabes quand il est brillant, d'une invasion de Huns ou de Hulans quand il est sombre: ce ne sont pas des victoires romaines.

Trois morceaux me semblent, entre autres, très beaux dans ce poème, où il serait aisé de relever un grand nombre de traits éclatans et de noter aussi des défauts de bien des sortes. *La Bohémienne* est une véritable ballade, comme nous en avons très peu en notre langue, comme il n'en faudrait pas faire beaucoup, mais franche, naturelle, fortement composée de dessin, et sachant être noble, touchante et grandiose, sur le ton de la complainte. Le second morceau, très beau à mon sens, est le *Te Deum* des morts après Marengo, dans cet intervalle des deux siècles et après la signature de cette courte paix. Rien de mieux imaginé et de mieux senti qu'un tel chant pacifique, miséricordieux et pieux, dans la bouche des morts, tandis que les vivans ignorent ces choses, ne croient à rien, et vont de nouveau s'entredéchirer:

« Seigneur, fais que ton nom jusqu'à nous retentisse!
Sous les pas des chevaux que l'herbe reverdisse !
Relève les épis foulés.
Donne, donne aux vivans ce que les morts possèdent!

De frères nouveau-nés qui l'un l'autre s'entr'aident
Remplis les états dépeuplés.

Fais, désormais, grand Dieu, les nations jumelles.
Que leur joug soit léger à leurs têtes rebelles
Comme nos couronnes de fleurs!
Et nous, dans notre nuit, grand Dieu, Dieu des armées,
Nous bénirons ton sceau sur nos lèvres fermées,
Et ta blessure dans nos cœurs. »

Enfin, comme autre exemple heureux et large de la poésie de M. Quinet, j'indiquerai l'*Incendie de Moscow*. La peinture de cette barbarie demi-orientale, en proie aux flammes et aux hurlemens, ces minarets croulans qui, la veille, sous leurs turbans de neige, rêvaient au Bosphore, la grande tour de Saint-Ivan qui, en brûlant et fondant, se tord comme une sorcière penchée sur la chaudière immense, ce sont là de reconnaissables images, des marques solennelles qui sacrent au front le poète.

Toutefois, Français de la tradition grecque et latine rajeunie, mais non brisée, ami surtout de la culture polie, studieuse, élaborée et perfectionnée, de la poésie des siècles d'Auguste, et, à leur défaut, des époques de Renaissance, le lendemain matin qui suit le jour de cette lecture, je reprends (tombant dans l'excès contraire sans doute) une ode latine en vers saphiques de Gray à son ami West, une dissertation d'Andrieux sur quelques points de la diction de Corneille, voire même les remarques grammaticales de D'Olivet sur Racine; et aussi je me mets à goûter à loisir, et à retourner en tous sens, au plus pur rayon de l'aurore, le plus cristallin des sonnets de Pétrarque.

SAINTE-BEUVE.

(*Revue des Deux Mondes.*)

SHAKESPEARE.

Nous arrivons à Shakespeare! parlons-en tout à notre aise, comme dit Montesquieu d'Alexandre.

Je cite seulement ici pour mémoire *Every man*, joué sous Henri VIII, l'*Aiguille de la mère Gurton*, par Stell, en 1551. Les auteurs dramatiques contemporains de Shakespeare étaient Robert Green, Heywood, Decker, Rowley, Peal, Chapman, Ben-Johnson, Beaumont, Fletcher : *jacet oratio.* Pourtant le *Fox* et l'*Alchimiste*, de Ben-Johnson, sont deux comédies encore estimées.

Spenser fut le poète célèbre sous Élisabeth. L'auteur éclipsé de *Macbeth* et de *Richard III* se montrait à peine dans les rayons du *Calendrier du Berger* et de la *Reine des fées.* Montmorency, Biron, Sully, tour à tour ambassadeurs de France auprès d'Élisabeth et de Jacques Ier, entendirent-ils jamais parler d'un baladin, acteur dans ses propres farces, et dans celles des autres? prononcèrent-ils jamais le nom, si barbare en français, de *Shakespeare?* soupçonnèrent-ils qu'il y avait là une gloire devant laquelle leurs honneurs, leurs pompes, leurs rangs, viendraient s'abîmer? Hé bien! le comédien de tréteaux, chargé du rôle du spectre dans *Hamlet*, était le grand fantôme, l'Ombre du Moyen-Age, qui se levait pour le monde, comme l'astre de la nuit, au moment où le

Moyen-Age achevait de descendre parmi les morts : siècles énormes que Dante ouvrit, que ferma Shakespeare (1).

Dans le *Précis historique* de Witheloke, contemporain du chantre du *Paradis perdu*, on lit : « Un certain aveugle, nommé Milton, secrétaire du parlement pour les dépêches latines. » Molière, l'*histrion*, jouait son Pourceaugnac, de même que Shakespeare, le *bateleur*, grimaçait son Falstaff. Camarade du pauvre Mondorge, l'auteur du *Tartufe* avait changé son illustre nom de *Poquelin* contre le nom obscur de *Molière*, pour ne pas *déshonorer* son père le tapissier.

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Ainsi ces voyageurs voilés qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table, sont traités par nous en hôtes vulgaires, nous ignorons leur nature immortelle, jusqu'au jour de leur disparition. En quittant la terre, ils se transfigurent et nous disent, comme l'envoyé du ciel à Tobie : « Je suis l'un des sept qui sommes présens devant le Seigneur »

Ces Divinités méconnues des hommes à leur passage, ne se méconnaissent point entre elles. « Qu'a besoin mon Shakespeare, dit Milton, pour ses os vénérés, de pierres entassées par le travail d'un siècle? ou faut-il que ses saintes reliques soient cachées sous une pyramide à pointe étoilée? Fils chéri de la Mémoire, grand héritier de la Gloire, que t'importe un si faible témoignage de ton nom, toi qui t'es bâti, à notre merveilleux étonnement, un monument de longue vie?.... tu demeures enseveli dans une telle pompe, que les rois, pour avoir un pareil tombeau, souhaiteraient mourir. »

What needs my Shakespear, for his honor'd bones,
The labour of an age in piled stones?
Or that his hallow'd reliques should be hid

(1) Shakespeare écrit lui-même son nom *Shakspeare;* l'autre orthographe a prévalu ; on trouve aussi souvent *Shakespear*.

Under a stary pointing pyramid?
Dear son of memory, great heir of fame.
What need'st thou such veak witness of thy name?
Thou in our wonder and astonishment
Hast built thyself a live-long monument.
. . . .
And so sepulchr'd in such pomp dost lie,
That Kings, for such a tomb, would wish to die.

Michel-Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrie:

Pur fuss'io tal: . . . .
Per l'aspro esilio suo con sua virtute,
Darei del mondo il piu felice stato.

« Que n'ai je été tel que lui!...... Pour son dur exil avec sa vertu, je donnerais toutes les félicités de la terre. »

Le Tasse célèbre Camoëns encore presque ignoré, et lui sert de Renommée, en attendant la Messagère aux cent bouches:

Vasco. . . . .
. . . .
. . . . buon Luigi
Tant' oltre stende il glorioso volo,
Che i tuoi spalmati legni andar men lunge.

« Vasco. . . . . Camoëns a tant déployé son vol glorieux, que tes vaisseaux spalmés ont été moins loin. »

Est-il rien de plus admirable que cette société d'illustres égaux se révélant les uns aux autres par des signes, se saluant et s'entretenant ensemble dans une langue d'eux seuls connue?

Mais que pensait Milton des prédictions heureuses faites aux Stuarts à travers le terrible drame du *Prince de Danemarck?* L'apologiste du jugement de Charles Ier était à même de prouver à *son* Shakespeare qu'il s'était trompé; il pouvait lui dire, en se servant de ces paroles d'Hamlet: *l'Angleterre n'a pas encore usé les souliers avec lesquels elle a suivi le corps!*

La prophétie a été retranchée : les Stuarts ont disparu d'Hamlet comme du monde (1).

SIÈCLE DE SHAKESPEARE (2).

Le moment de l'apparition d'un grand génie doit être remarqué, afin d'expliquer plusieurs affinités de ce génie, de montrer ce qu'il a reçu du passé, puisé dans le présent, laissé à l'avenir. L'imagination fantasmagorique de notre époque, qui pétrit des personnages avec des nuées; cette imagination maladive, dédaignant la réalité, s'est engendré un Shakespeare à sa façon : l'enfant du boucher de Stratford est un géant tombé de Pélion et d'Ossa au milieu d'une société sauvage, et dépassant cette société de cent coudées; que sais-je? Shakespeare est comme Dante, une comète solitaire qui traversa les constellations du vieux ciel, retourna aux pieds de Dieu, et lui dit comme le tonnerre : « Me voici. »

L'amphigouri et le roman n'ont point droit de cité dans le domaine des faits. Dante parut en un temps qu'on pourrait appeler de ténèbres : la boussole conduisait à peine le marin dans les eaux connues de la Méditerranée; ni l'Amérique ni le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance n'étaient trouvés; la poudre à canon n'avait point encore changé les armes, et l'imprimerie le monde; la féodalité pesait de tout le poids de sa nuit sur l'Europe asservie.

Dante, venu deux siècles et demi avant Shakespeare, ne trouva rien en arrivant au monde. *La société latine*, expirée, avait laissé une langue belle, mais d'une beauté morte; langue inutile à l'usage commun, parce qu'elle n'exprimait plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle. La nécessité de s'entendre avait fait naître un idiome vulgaire

(1) Des divers biographes français que j'ai consultés, M. Villemain est le seul qui ait consigné ce fait curieux dans ses excellens articles sur Shakespeare.

(2) Entre ce chapitre et le précédent se trouvent ceux relatifs aux drames de Shakespeare, aux caractères de ses personnages, aux imitateurs de Shakespeare, aux deux écoles classique et romantique, etc., etc.

employé des deux côtés des Alpes du midi, et aux deux versans des Pyrénées orientales. Dante adopta ce bâtard de Rome, que les savans et les hommes du pouvoir dédaignaient de reconnaître; il le trouva vagabond dans les rues de Florence, nourri au hasard par un peuple républicain, dans toute la rudesse plébéienne et démocratique. Il communiqua au fils de son choix sa virilité, sa simplicité, son indépendance, sa noblesse, sa tristesse, sa sublimité sainte, sa grace sauvage. Dante tira du néant la parole de son esprit; il donna l'être au verbe de son génie; il fabriqua lui-même la lyre dont il devait obtenir des sons si beaux, comme ces astronomes qui inventèrent les instrumens avec lesquels ils mesurèrent les cieux. L'*Italien* et la *Divina Comedia* jaillirent à la fois de son cerveau; du même coup, l'illustre exilé dota la race humaine d'une langue admirable et d'un poème immortel.

Mais lorsque la mère de Shakespeare accoucha d'un enfant obscur en 1564, déjà s'étaient écoulés les deux tiers du fameux siècle de la Renaissance et de la Réformation, de ce siècle où les principales découvertes modernes étaient accomplies, le vrai système du monde trouvé, le ciel observé, le globe exploré, les sciences étudiées, les beaux-arts arrivés à une perfection qu'ils n'ont jamais atteinte depuis. Le tragique anglais rencontra une langue non achevée, il est vrai, mais aux trois quarts faite, déjà employée par de grands esprits et des poètes célèbres, Bacon et Thomas Morus, Surrey et Spenser. Les grandes choses et les grands hommes se pressaient de toutes parts : des familles allaient semer dans les bois de la Nouvelle-Angleterre les germes d'une indépendance fructueuse; des provinces brisaient le joug de leurs oppresseurs, et se plaçaient au rang des nations. Sur les trônes après Charles-Quint, François Ier, Léon X, brillaient Sixte-Quint, Élisabeth, Henri IV, dom Sébastien, et ce Philippe qui n'était pas un tyran vulgaire. Parmi les guerriers, on comptait don Juan d'Autriche, le duc d'Albe, les amiraux Veniero et Jean-André Doria, le prince d'Orange, les deux Guise, Coligny, Biron, Lesdiguières, Montluc, La Noue; parmi les magistrats, les légistes, les ministres, les politiques, L'Hôpital, Harlay, Du Moulins, Cujas, Sully, Olivanez, Cécil, d'Ossat : parmi les prélats, les sectaires, les savans, les érudits, les gens de lettres, saint Charles Borromée, saint François de Sales, Calvin,

Théodore de Bèze, Buchanan, Tycho-Brahe, Galilée, Bacon, Cardan, Kepler, Ramus, Scaliger, Étienne, Manuce, Just Lipse, Vidal, Baronius, Mariana, Amyot, Montaigne, du Haillan, Bignon, De Thou, d'Aubigné, Brantôme, Marot, Ronsard et mille autres : parmi les artistes, Titien, Paul Veronèse, Annibal Carrache, Sansovino, Jules Romain, le Dominiquin, Palladio, Vignole, Jean Goujon, le Guide, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Velasquez : Michel-Ange avait voulu attendre, pour mourir, l'année de la naissance de Shakespeare. Loin d'être un chef de civilisation rayonnant au sein de la Barbarie, Shakespeare, dernier-né du Moyen-Age, était un Barbare se dressant dans les rangs de la civilisation en progrès, et la rentraînant au passé. Il ne fut point une étoile solitaire; il marcha de concert avec des astres dignes de son firmament, Camoëns, Tasse, Ercilla, Lope de Vega, Caldéron; trois poètes épiques et deux tragiques du premier ordre.

Shakespeare s'éleva sous la protection de cette reine qui envoyait le matelot chercher au bout du monde la richesse du laboureur. Assez de paix et de gloire florissait dans l'intérieur de l'Angleterre, pour qu'un poète chantât en sûreté, sans toutefois que la société manquât *au dedans* et *au dehors* de spectacles propres à remuer l'ame et à échauffer la pensée.

Élisabeth offrait en sa personne un caractère historique. Shakespeare avait vingt-trois ans lorsque Marie Stuart fut décapitée. Né de parens catholiques, peut-être catholique lui-même, il ouït raconter sans doute à ses co-religionnaires qu'Élisabeth essaya de faire séduire sa captive par Rolstone, afin de la déshonorer, et que, profitant du massacre de la Saint-Barthélemi, il lui vint en pensée de livrer la reine d'Écosse au talion des Écossais protestans. Qui sait si la curiosité n'avait pas attiré le jeune William de Stratford à Fotheringay, au moment de la catastrophe? Qui sait s'il n'avait pas vu le lit, la chambre, les voûtes tendues de noir, le billot, la tête de Marie séparée du tronc, et dans laquelle un premier coup de hache mal appliqué avait enfoncé la coëffe et des cheveux blancs? Qui sait si ses regards ne s'étaient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et de la souillure du bourreau?

Plus tard Élisabeth jeta une autre tête aux pieds de Shakespeare : Mahomet II décapitait un icoglan, pour faire poser la

Mort devant un peintre. Étrange composé d'homme et de femme, Élisabeth ne paraît avoir eu dans sa vie, enveloppée d'un mystère, qu'une passion et jamais d'amour. « La dernière maladie de cette reine, disent les mémoires du temps, procédait d'une tristesse qu'elle a toujours tenue fort secrète ; elle n'a jamais voulu user de remèdes quelconques, comme si elle eût pris cette résolution de longue main de vouloir mourir, ennuyée de sa vie par quelque occasion secrète qu'on a voulu dire être la mort du comte d'Essex. »

Ce seizième siècle, printemps de la civilisation nouvelle, germait en Angleterre plus qu'ailleurs; il développait, en les éprouvant, les générations puissantes dont les entrailles portaient déjà la Liberté, Cromwel et Milton. Élisabeth dînait au son des tambours et des trompettes, tandis que son parlement faisait des lois atroces contre les papistes, et que le joug d'une sanglante oppression s'appesantissait sur la malheureuse Irlande. Les hautes œuvres de Tyburn se mêlaient aux ballets des nymphes, les austérités des puritains aux fêtes de Kenilworth, les comédies aux sermons, les libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions philosophiques et aux controverses des sectes.

Un esprit d'aventures agitait la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine; des volontaires, Croisés protestans, s'embarquaient pour aller combattre les *idolâtres*, c'est-à-dire les *catholiques;* ils suivaient sur l'Océan sir Francis Drake, sir Walter Raleigh, ces Pierre l'Ermite de mers, amis du Christ, ennemis de la croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses, les Anglais servaient quiconque cherchait à s'affranchir; ils versaient leur sang sous le panache blanc d'Henri IV et sous le drapeau jaune du prince d'Orange. Shakespeare assistait à ce spectacle; il entendit gronder les orages protecteurs qui jetèrent les débris des vaisseaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée.

Au dehors, le tableau ne favorisait pas moins l'inspiration du poëte : en Écosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Darnley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dunbar, obligé de fuir et devenant pirate en Norwège, Morton livré au supplice.

Dans les Pays-Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple; un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du duc d'Egmont et du comte de Horn.

En Espagne, la mort de don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Escurial, multipliant les auto-da-fé, et disant à ses médecins : « Vous craignez de tirer quelques gouttes de sang à un homme qui en a fait répandre des fleuves. »

En Italie, l'histoire de la Cenci renouvelée des anciennes *aventures* de Venise, de Vérone, de Milan, de Bologne, de Florence.

En Allemagne, le commencement de Wallenstein.

En France, la plus prochaine terre de la patrie de Shakespeare, qu'y voyait-il?

Le tocsin de la Saint-Barthélemi sonna la huitième année de la vie de l'auteur de *Macbeth ;* l'Angleterre retentit de ce massacre; elle en publia les détails exagérés, s'ils pouvaient l'être. On imprima à Londres et à Édimbourg, on vendit dans les villes et dans les campagnes, des relations capables d'ébranler l'imagination d'un enfant. On ne s'entretenait que de l'accueil fait par Élisabeth à l'ambassadeur de Charles IX. « Le silence de la nuit régnait dans toutes les pièces de l'appartement royal. Les dames et les courtisans étaient rangés en haie de chaque côté, tous en grand deuil, et quand l'ambassadeur passa au milieu d'eux, aucun ne jeta un regard de politesse, ni ne lui rendit son salut. » Marloe mit sur la scène *le Massacre de Paris;* Shakespeare, à son début, put s'y trouver chargé de quelque rôle.

Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri III, si fécond en catastrophes : Catherine de Médicis, les mignons, la journée des barricades, l'égorgement des deux Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud, les fureurs de la Ligue, l'assassinat d'Henri IV, variaient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se dérouler cette longue chaîne d'événemens. Les soldats d'Élisabeth, le comte d'Essex lui-même, mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Hâvre, à Ivri, à Rouen, à Amiens : quelques vétérans de l'armée anglaise pouvaient conter au foyer de William ce qu'ils avaient su de nos calamités et de nos champs de bataille.

C'était donc le génie même de son temps qui soufflait à Shakes-

peare son génie. Les drames innombrables joués autour de lui préparaient des sujets aux héritiers de son art : Charles IX, le duc de Guise, Marie Stuart, don Carlos, le comte d'Essex, devaient inspirer Schiller, Ottway, Alfieri, Campistron, Thomas Corneille, Chénier, Reynouard.

Shakespeare naquit entre la révolution religieuse, commencée sous Henri VIII, et la révolution politique prête à s'opérer sous Charles Ier. Tout était meurtre et catastrophes au-dessus de lui; tout fut meurtre et catastrophes au-dessous. Shakespeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines, chassés de leurs cloîtres, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses *fous*, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux; lorsque le poète quitta la vie, Charles Ier comptait seize ans. Ainsi, d'une main, Shakespeare avait pu toucher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudor; de l'autre, la tête brune du second des Stuarts, que peignit Van-Dyck, et que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand Tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut, de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre, par des fictions analogues, les réalités du passé aux réalités de l'avenir.

POÈTES ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE.

Jacques Ier gouverna entre l'épée qui l'avait effrayé dans le ventre de sa mère et l'épée qui fit mourir, mais ne fit pas trembler son fils. Son règne sépara l'échafaud de Fotheringay de celui de White-Hall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakespeare.

Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol. Je vous ai nommé plus haut les étrangers, leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres, ne nous offre qu'Amyot, de Thou, Ronsard et Montaigne; esprits d'un moindre vol, Hardy et Garnier balbutiaient à peine les premiers accens de notre Melpomène. Toutefois la mort de Rabelais n'avait précédé que de quinze années la naissance de Shakespeare; le bouffon eût été de taille à se mesurer avec le tragique.

Celui-ci avait déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ercilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. Le poète anglais fondait le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissait la scène espagnole; mais Lope eut un rival dans Caldéron. L'auteur du *Meilleur Alcade* était embarqué en qualité de volontaire sur l'*Invincible Armada,* au moment où l'auteur de Falstaff calmait les inquiétudes de *la belle Vestale, assise sur le trône d'Occident.*

Le dramatiste castillan rappelle cette fameuse flotte dans la *Fuerza lastimosa :* « Les vens, dit-il, détruisirent la plus belle armée navale qu'on ait jamais vue. » Lope venait l'épée au poing assaillir Shakespeare dans ses foyers, comme les Ménestrels de Guillaume-le-Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harold. Lope a fait de la religion ce que Shakespeare a fait de l'histoire : les personnages du premier entonnent sur la scène le *Gloria patri* entrecoupé de romances; ceux du second chantent des ballades égayées des *lazzi* du fossoyeur.

Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581, Cervantes, qui commença dans une prison son inimitable comédie, n'osa la continuer que long-temps après, tant le chef-d'œuvre avait été méconnu ! Cervantes mourut la même année et le même mois que Shakespeare : deux documens constatent la richesse des deux auteurs.

William Shakespeare, par son testament, lègue à sa femme le second de ses lits après le meilleur; il donne à deux de ses camarades de théâtre trente-deux shellings pour acheter une bague; il institue sa fille aînée, Suzanne, sa légataire universelle; il fait quelques petits cadeaux à sa seconde fille Judith, laquelle signait une croix au bas des actes, déclarant ne savoir écrire.

Michel Cervantes reconnaît par un billet qu'il a reçu en dot de sa femme, Catherine Salazor y Palacios, un dévidoir, un poëlon de fer, trois broches, une pelle, une râpe, une vergète, six boisseaux de farine, cinq livres de cire, deux petits escabeaux, une table à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre, deux draps de lit, deux enfans Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, quarante-quatre poules et poulets avec un coq. Il n'y a pas aujourd'hui si mince écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes, à leur mépris pour

les talens, s'il n'est gorgé de pensions dont la centième partie aurait fait la fortune de Cervantes et de Shakespeare : le peintre du fou du roi Lear alla donc, en 1616, chercher un monde plus sage avec le peintre de Don Quichotte, dignes compagnons de voyage.

Corneille était venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples, comme à Rome les Brutus succédaient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chantre du Cid, enfant de six ans, vit les derniers jours du chantre d'Othello, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau, son équerre et sa lyre à la mort, l'année même où Shakespeare, le cothurne au pied, le masque à la main, entra dans la vie, comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Albion. Lorsque le jeune boucher de Stratford, armé du couteau, adressait, avant de les égorger, une harangue à ses victimes, les brebis et les génisses, Camoëns faisait entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accens du Cygne :

« Depuis tant d'années que je vous vais chantant, ô nymphes du Tage, ô vous, Lusitaniens, la fortune me traîne errant à travers les malheurs et les périls, tantôt sur la mer, tantôt au milieu des combats . . . . , tantôt dégradé par une honteuse indigence, sans autre asile qu'un hôpital . . . . Poètes ! vous donnez la gloire; en voilà le prix . . . .
. . . .

Vaô os annos descendo, e jà do Estio
Ha pouco que passar até o Outono, etc.

Mes années vont déclinant; avant peu j'aurai passé de l'été à l'automne. Les chagrins m'entraînent au rivage du noir repos et de l'éternel sommeil. »

Faut-il donc que, chez toutes les nations et dans tous les siècles, les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Camoëns ?

Milton, âgé de huit ans quand Shakespeare mourut, s'éleva à l'ombre du tombeau de ce grand homme; Milton se plaint aussi d'être venu dans *de mauvais jours*, un *siècle trop tard*.

Il craint que *la froideur du climat ou des ans n'ait engourdi* ses ailes humiliées.

> . . . . cold
> Climate, or years, damp my intended wing
> Deprest.

Il a cette frayeur au moment même où il écrit le neuvième livre du *Paradis perdu,* qui renferme la séduction d'Ève et les scènes les plus passionnées entre Ève et Adam !

Ces hommes de génie, prédécesseurs ou contemporains de Shakespeare, ont quelque chose en eux qui participe de la beauté de leur patrie : Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant ; le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud ; Lope et Caldéron portèrent les armes ; Ercilla est à la fois l'Homère et l'Achille de son épopée ; Cervantes et Camoëns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage et de leur infortune. Le style de ces poètes-soldats a souvent l'élévation de leur existence. Il aurait fallu à Shakespeare une autre carrière; il est véhément et passionné dans ses compositions, rarement noble ; la dignité manque trop souvent à son style comme elle manque à sa vie.

Et quelle a été cette vie ? qu'en sait-on ? peu de chose. Celui qui l'a portée, l'a cachée, et ne s'est soucié ni de ses travaux, ni de ses jours.

VIE DE SHAKESPEARE. — SHAKESPEARE AU NOMBRE DE CINQ OU SIX DOMINATEURS.

Si l'on étudie les sentimens intimes de Shakespeare dans ses ouvrages, le peintre de tant de noirs tableaux semblerait avoir été un homme léger, rapportant tout à sa propre existence; il est vrai qu'il trouvait assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète, probablement catholique, d'abord chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfans, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans, et qu'il adressait des harangues pathétiques aux spectateurs de l'injuste mort de ces innocentes bêtes. Sha-

kespeare, dans sa jeunesse, livra, sous un pommier resté célèbre, des assauts de cruchons de bière aux trinqueurs de Bidford. A dix-huit ans il épousa la fille d'un cultivateur, Anna Hatway, plus âgée que lui de sept années. Il en eut une première fille, et puis deux jumeaux, un fils et une fille. Cette fécondité ne le fixa et ne le toucha guère; il oublia si bien et si vite madame Anna, qu'il ne s'en souvint que pour lui laisser, par *interligne*, dans son testament, mentionné plus haut, *le second de ses lits après le meilleur*.

Une aventure de braconnier le chassa de son village. Appréhendé au corps dans le parc de sir Thomas Lucy, il comparut devant l'offensé et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique. La rancune de Shakespeare dura, car de sir Thomas Lucy il fit le bailli Shallow, dans la *seconde partie de Henri VI,* et l'accabla des bouffonneries de Falstaff. La colère de sir Thomas ayant obligé Shakespeare de quitter Stratford, il alla chercher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux des gentlemen à la porte des théâtres, il disciplina une troupe d'intelligens serviteurs, qui prirent le nom de *garçons de Shakespeare* (Shakespeare's boys). De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit les fonctions de *call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne répondit pas un mot. Il remplissait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette,* et jouait celui du *spectre* dans *Hamlet* d'une manière effrayante. On sait qu'il joutait d'esprit avec Ben-Jonson au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre, qui tombaient deux ou trois fois l'an de son génie, *bis pomis utilis arbos*, et dont il ne prenait aucun souci. Il n'attachait pas même son nom à ces chefs-d'œuvre, tandis qu'il laissait écrire ce grand nom au catalogue de comédiens oubliés, *entre-parleurs* (comme on disait alors), dans des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames; la postérité, qui ne lui vint jamais en mémoire, les exhuma des vieux répertoires, comme on déterre les débris

d'une statue de Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie.

Dante se joint sans façon au groupe des grands poètes : *Vidi quattro grand ombre à noi venire;* Tasse parle de son immortalité, ainsi des autres. Shakespeare ne dit rien de sa personne, de sa famille, de sa femme, de son fils (mort à l'âge de douze ans), de ses deux filles, de son pays, de ses ouvrages, de sa gloire. Soit qu'il n'eût pas la conscience de son génie, soit qu'il en eût le dédain, il paraît n'avoir pas cru au souvenir : « Ah ! ciel, s'écrie Hamlet, mort depuis deux mois, et pas encore oublié! On peut espérer alors que la mémoire d'un grand homme lui survivra six mois; mais, par Notre-Dame, il faudra pour cela qu'il ait bâti des églises; autrement qu'il se résigne à ce qu'on ne pense plus à lui. »

Shakespeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent, et réciproquement la nature de ce talent par le caractère de l'homme; mais l'homme et le talent sont quelquefois très disparates, sans cesser d'être homogènes. Quel est le véritable homme de Shakespeare le tragique, ou de Shakespeare le joyeux vivant? Tous les deux sont vrais ; ils se lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature.

Lord Southampton fut l'ami de Shakespeare, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait de considérable pour lui. Élisabeth et Jacques Ier protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratford. Il mourut en 1616, à New-place, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564, ce même jour, 23 avril, qui l'avait amené devant les hommes, le vint chercher, en 1616, pour le conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford, il eut une statue, assise dans une niche comme un saint, peinte en noir et en écarlate, repeinte par le grand-père de mistress Siddons, et rebarbouillée de plâtre par Malone. Une crevasse se forma, il y a plusieurs années, dans le sépulcre; le marguillier, commis à la garde de ce trou,

ne découvrit ni ossement ni cercueil; il aperçut de la poussière, et l'on a dit que c'était quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakespeare. Le poète, dans une épitaphe, défendait de toucher à ses cendres: ami du repos, du silence et de l'obscurité, il se mettait en garde contre le mouvement, le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel: une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle l'auteur-acteur jouait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette,* une grossière effigie villageoise, une tombe entr'ouverte.

Castrel, ministre protestant, acheta la maison de Newplace; l'ecclésiastique bourru, importuné de pélerinage des dévots à la mémoire du grand homme, abattit l'arbre; plus tard il fit raser la maison, dont il vendit les matériaux. En 1740, des Anglaises élevèrent à Shakespeare, dans Westminster, un monument de marbre; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes, et qui avait dit dans *Cymbeline* : « L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Shakespeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter? Les libelles publiés contre lui de son vivant ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. *Lame* se disait d'une main comme d'un pied : *lame of one hand. Lame* signifie, en général, *imparfait, défectueux*, et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le *boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

. . . . Lame by fortune's dearest spite.

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune. »

Shakespeare aurait eu beaucoup d'amours, si l'on en comptait une par sonnet: total cent cinquante-quatre. Sir William Davenant se vantait d'être le fils d'une belle hôtellière, amie de Shakespeare, laquelle tenait l'auberge de *la Couronne* à Oxford. Le poète se traite assez mal dans ses petites odes, et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose : gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie? C'est ce

qu'on ne peut démêler. « Mon nom a reçu une flétrissure, *my name receives a brand.* Ayez pitié de moi, et souhaitez que je sois renouvelé, tandis que, comme un patient volontaire, je boirai un antidote d'Eysell contre ma forte corruption . . .

. . . .

Je ne puis toujours t'avouer, de peur que ma faute déplorée ne te fasse honte. Et toi, tu ne peux m'honorer d'une faveur publique, sans ravir l'honneur à ton nom : *unless thou take that honour from thy name.* »

Des commentateurs se sont figuré que Shakespeare rendait hommage à la reine Élisabeth ou à lord Southampton, transformé symboliquement dans les sonnets en une maîtresse. Rien de plus commun au XVe siècle que ce mysticisme de sentiment et cet abus de l'allégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête. « Hélas ! pauvre Yorick ! je l'ai connu, Horatio : c'était un compagnon joyeux et d'une imagination exquise. . . . .
Là étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées ne sais combien de fois ! » *That I have kiss'd, I know not how oft.* Au temps de Shakespeare l'usage de s'embrasser sur la joue était inconnu : Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Écosse disait à Alain Chartier.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces effusions érotiques ; mais leur harmonie avait fait surnommer l'auteur *le poète à la langue de miel.*

Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmans, était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakespeare ? On peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que les diamans sont pour une vieille femme : ils la parent et ne peuvent l'embellir.

That time of year thou may 'st in me behold
When yellow leaves, or none, or few, do hang, etc.

« Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques feuilles jaunies pendent aux rameaux qui tremblent à la brise ; voûtes en ruine et dépouillées où naguère les petits oiseaux

gazouillaient. . . . .
Tu vois en moi le rayon d'un feu qui s'éteint sur les cendres de la jeunesse, comme sur un lit de mort où il expire, consumé par ce qui le nourrissait. Ces choses que tu vois doivent rendre ton amour plus empressé d'aimer un bien que si tôt tu vas perdre.

No longer mourn for me when I am dead,
Than you shall hear the surly sullen bell, etc.

« Ne pleurez pas long-temps pour moi, quand je serai mort : vous entendrez la triste cloche, suspendue haut, annoncer au monde que j'ai fui ce monde vil, pour habiter avec les vers plus vils encore. Si vous lisez ces mots, ne vous rappelez pas la main qui les a tracés ; je vous aime tant que je veux être oublié dans vos doux souvenirs, si en pensant à moi vous pouviez être malheureuse. Oh ! si vous jetez un regard sur ces lignes quand peut-être je ne serai plus qu'une masse d'argile, ne redites pas même mon pauvre nom, et laissez votre amour se faner avec ma vie. »

Il y a plus de poésie, d'imagination, de mélancolie dans ces vers que de sensibilité, de passion et de profondeur. Shakespeare aime, mais il ne croyait pas plus à l'amour qu'il ne croyait à autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur : chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux. Les poètes aiment mieux la liberté et la muse que leur maîtresse : le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : « J'ai encore bien des sonnets à faire. »

Shakespeare, cet esprit si tragique, tira son sérieux de sa moquerie, de son dédain de lui-même et de l'espèce humaine : il doutait de tout ; *perhaps* est un mot qui lui revient sans cesse. Montaigne, de l'autre côté de la mer, répétait : « Peut-être ; que sais-je ! »

Pour conclure,

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, Lafontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes; on se révolte contre eux; on compute leurs défauts; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces: ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes; leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De tels génies occupent le premier rang; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissans; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel: pieux enfans bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakespeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie: que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant

d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakespeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui ? Chrétien, au millieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde ? Déiste, dégagé des ombres de la lumière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé ? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, ou qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse et libératrice, laissée par nous sur la terre.

CHATEAUBRIAND.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

TABLE DES MATIÈRES.

